This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

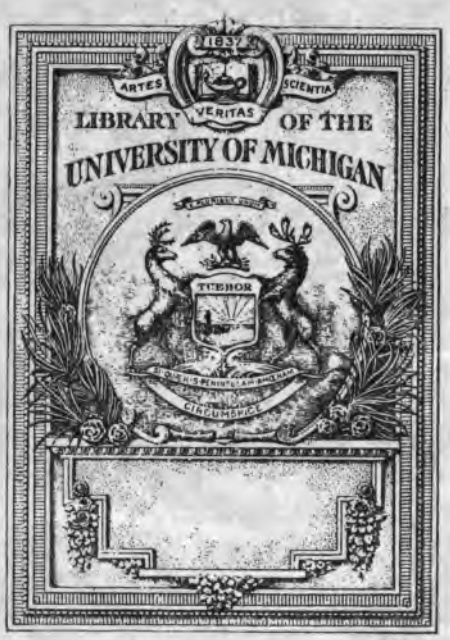
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BOHR 6

a39015 00026106 8b

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DD
405
.1805

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME IX.

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES POSTHUMES DE FRÉDERIC II, ROI DE PRUSSE.

Sixième Édition.

CORRESPONDANCE

Avec Mde la Marquise du Chatelet, M. de Fontenelle, M. Rollin, M. le Conseiller Suhm, intime ami du Roi.

Friedrich II, der Grosse, King of Prussia, 1712-86.

A POSTDAM,

AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

1805.

Digitized by Google

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

DE FRÉDERIC II

AVEC

LA MARQUISE DU CHATELET.

LETTRE PREMIÈRE.

De la Marquise du Châtelet.

Cirey, ce 16 février 1737.

MONSEIGNEUR,

JE reçois dans le moment la lettre dont V. A. R. m'a honorée. Je ne puis vous exprimer, Monseigneur, la joie que j'ai de ce que V. A. R. eſt réſolue à donner quelques momens de *ſon loiſir* à la phyſique. L'étude de la nature eſt une occupation digne de votre génie, & je ſuis perſuadée que cette carrière nouvelle vous fournira de nouveaux plaiſirs. Pour moi je ſuis bien ſûre qu'il m'en reviendra des inſtructions. Si je ne craignois pas de vous importuner, je prierois V. A. R. de m'inſtruire du chemin qu'elle compte ſuivre dans cette étude; je me

369912 Digitized by Google

flatte bien que la philosophie newtonienne sera celle que vous étudierez ; Newton & son commentateur méritent cet honneur également.

Il n'y a pas moyen de soutenir davantage l'embrasement des forêts par le vent, puisque V. A. R. persiste à le croire impossible, & que Mr. de Voltaire est contre moi. Je trouve que ce qu'il mande sur cela à V. A. R. vaut mieux que tout mon ouvrage. Je suis plus hardie sur ce qui concerne le fleuve qui gèle l'été en Suisse ; car je n'ai assuré sur cela autre chose, sinon que Scheuchzerus rapporte que dans l'évêché de Bâle il y a un fleuve qui gèle l'été & coule l'hiver. Il y a des montagnes couvertes de glaces dans le Pérou entre les 23 & 24me. degrés de latitude, qui ne fondent jamais, & Mr. de Tournefort, dans son voyage du Levant, rapporte qu'à Trébizonde il geloit toutes les nuits au mois de juillet jusqu'au lever du soleil ; cependant ces régions sont plus méridionales que les nôtres, & le soleil est par conséquent beaucoup plus long-temps sur l'horizon ; & Mr. de Tournefort, qui a examiné la terre de ces climats, l'a trouvée très-chargée de sels & de nitre. Ce que V. A. R. dit sur les grottes de Besançon est très-vraisemblable ; mais ces deux causes, les parties nitreuses que la chaleur du soleil fond & fait couler dans les grottes, & la terre qui en forme le lit, qui abonde vraisemblablement aussi en nitre & en sels, contri-

Digitized by Google

buent à ce phénomène. Mais il me semble qu'il ne s'ensuit pas que les fleuves dussent geler en été ; car il est rare que dans nos climats la chaleur du soleil soit assez forte pour élever une assez grande quantité de particules nitreuses pour causer, la nuit en retombant, la congélation des eaux courantes. C'est-là une des raisons pour lesquelles ce phénomène est plus commun dans les pays chauds ; mais il est nécessaire de plus, pour l'opérer, que la terre abonde en nitre & en sel.

Avant de quitter la physique, oserois-je demander à V. A. R. si Thiriot lui envoya, il y a environ trois mois, un petit extrait du livre de Mr. de Voltaire, inséré dans le journal des savans de septembre 1738. Je n'avois pas osé le présenter moi-même à V. A. R. ; mais j'avoue que je serois bien *curieuse* de savoir si elle en a été contente.

Puisque V. A. R. est informée de l'horrible libelle de l'abbé des Fontaines, elle ne sera pas fâchée sans doute d'apprendre la suite de cette affaire, à laquelle vos bontés pour Mr. de *Voltaire* font que V. A. R. s'intéresse. Tous les gens-de-lettres maltraités dans ce libelle ont signé des requêtes, qui ont été présentées aux magistrats, & il y a lieu d'espérer qu'ils feront une justice que le lieutenant-criminel auroit faite à leur place ; ainsi la cause de Mr. de Voltaire devient la cause commune, & c'est en effet celle de tous les honnêtes gens.

Digitized by Google

On m'avoit trompée en me mandant que Thiriot avoit envoyé le libelle à V. A. R., & je voudrois bien que tous ſes torts dans cette affaire ne fuſſent pas plus réels ; mais il s'eſt très-mal conduit, & je ne l'attends au point où les ſentimens de reconnoiſſance qu'il doit à Mr. de Voltaire auroient dû toujours le tenir, que quand V. A. R. le lui aura ordonné. Il a eu l'imprudence de me mander qu'il avoit envoyé à V. A. R. une lettre qu'il m'a écrite & dont j'ai été très-offenſée ; je ne ſais trop ſous quel prétexte il a cru pouvoir m'écrire une lettre oſtenſible, & comment il a oſé envoyer cette lettre à V. A. R., qui devoit lui paroître une énigme, ſi elle ne connoiſſoit point la Voltairomanie. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que Thiriot ne devoit jamais ſans ma participation montrer cette lettre à perſonne ; or non-ſeulement il l'a preſque rendue publique ſans ma permiſſion, mais il l'a envoyée à V. A. R. Je ne me ſoucie point du tout que le public ſoit informé que Thiriot m'écrit, & il ne lui convenoit en aucune façon d'oſer me compromettre. C'eſt ainſi qu'il a réparé les torts qu'il avoit avec Mr. de Voltaire. Je ne m'attendois pas à être obligée d'écrire un factum ſur Thiriot à V. A. R. ; mais l'imprudence de ſes démarches m'y a forcée. Il faut encore que vous me permettiez, Monſeigneur, de vous envoyer la copie de la lettre que Madame la Préſidente de Ber-

Digitized by Google

nières a écrite à Mr. de Voltaire sur cette malheureuse affaire ; elle fera voir à V. A. R. à quel point les hommes peuvent porter la méchanceté & l'ingratitude, & combien Thiriot est coupable de n'en avoir pas usé avec Mr. de Voltaire comme a fait Madame de Bernières, qui cependant lui doit bien moins.

Je suis désespérée de penser que je vais ce printemps dans un pays où V. A. R. étoit l'année passée ; cependant je me console par l'idée que ce voyage me rapproche de V. A. R. & des pays qui sont sous la domination du Roi votre père. Les terres que Mr. du Châtelet va retirer, sont enclavées dans le comté de Loo, & ne sont pas loin du pays de Clèves ; on dit que c'est un pays charmant & digne de faire la résidence d'un grand roi ; cette idée m'empêchera de vendre ces terres, qui d'ailleurs sont, à ce qu'on m'assure, très-belles. Je vais aussi solliciter des procès à Bruxelles, & je me flatte que V. A. R. voudra bien alors m'accorder quelques recommandations. Tout cela fera un peu de tort à la physique ; mais l'envie de me rendre digne du commerce de V. A. R., me fera sûrement trouver des momens pour l'étude.

Je demande à V. A. R. la permission de mettre une lettre pour Mr. de Kaiserling dans son paquet, ne sachant où le prendre. J'espère, Monseigneur, que vous voudrez bien aussi me

Digitized by Google

permettre d'envoyer sous votre couvert deux exemplaires de mon ouvrage sur le feu, dont l'académie vient de faire achever l'impression, l'un pour Mr. Jordan & l'autre pour Mr. de Kaiserling. Il faut enfin que je demande pour dernière grace à V. A. R. de me pardonner la longueur de cette lettre en faveur des sentimens de respect & d'admiration qui me l'ont dictée, & avec lesquels je suis, &c.

P. S. Rousseau est retourné faire de mauvaises odes à Bruxelles. Je prie V. A. R. de m'écrire toujours par Mr. Plets.

LETTRE II.

De la Marquise du Châtelet.

Cirey, ce 27 février 1737.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont V. A. R. m'a honorée, a versé du baume sur les blessures que les ennemis de Mr. de Voltaire & du genre humain ne cessent de lui faire. Il a suivi le conseil que V. A. R. daigne lui donner; il n'a point fait paroître son mémoire, il s'est plaint à Mr. le Chancelier; l'affaire est renvoyée à Mr. Héraut, lieutenant-général de police, & j'espère que Mr. Héraut, qui a déjà condamné l'abbé

Digitized by Google

des Fontaines en 1736 pour un libelle contre plusieurs membres de l'académie françoise, vengera Mr. de Voltaire & le public. Tout ce que je désire, c'est que Mr. de Voltaire ne soit point obligé à quitter Cirey, & ses études, pour aller poursuivre sa vengeance à Paris, & je me flatte que le ministère public s'en chargera. L'intérêt que V. A. R. veut bien y prendre, me persuade qu'elle sera bien-aise de savoir à quoi en est une affaire qui est venu troubler si cruellement le repos d'un homme que V. A. R. honore de tant de bontés.

A l'égard de Thiriot, il est inexcusable d'avoir osé rendre publique une lettre qu'il lui a plu de m'écrire, que je ne lui demandois pas, & qu'il a montrée non-seulement sans ma permission, mais même *contre* mes ordres; je ne cache point à V. A. R. combien j'en ai été offensée, & je ne crois pas qu'il s'avise davantage de compromettre ainsi mon nom. Je ne doute point que la lettre que V. A. R. lui a fait écrire, ne le fasse rentrer dans son devoir, & *j'ose assurer* qu'il en avoit besoin. Il est vrai que c'est une ame de boue, mais quand la foiblesse & l'amour-propre font faire les mêmes fautes que la méchanceté, ils sont aussi condamnables. Je crois, Monseigneur, que vous faites bien de la grace à sa vertu de la comparer à quelque chose; mais j'avoue que sans application votre comparaison du thermomètre

Digitized by Google

m'a paru charmante ; elle eſt très-juſte pour la plupart des hommes ; elle a de plus un petit air de phyſicien qui me plaît infiniment ; mais, Monſeigneur, j'aurois bien quelques reproches à faire à V. A. R. ſur la dernière lettre qu'elle a écrite à Mr. de Voltaire : j'avois cru que la phyſique ſeroit dans mon département ; mais je ſens bien que ce Voltaire eſt ce que les Italiens appellent *cattivo vicino*.

L'expérience de la montre ſous le récipient eſt très-ingénieuſe ; elle a été faite à Londres par Mr. Derham, & V. A. R. peut en voir le détail & le ſuccès dans les tranſactions philoſophiques, N°. 294. La privation de l'air ne cauſa aucune altération au mouvement de cette montre, ce qui eſt une belle preuve contre l'explication que les Cartéſiens donnoient du reſſort ; car ſi la matière ſubtile en étoit la cauſe, l'air, qui eſt une matière très-ſubtile, devroit y contribuer. Il y a d'ailleurs d'autres raiſonnemens qui prouvent, premiérement, que cette matière ſubtile n'exiſte pas, & ſecondement que quand elle exiſteroit, elle ne pourroit cauſer le reſſort. Mais, Monſeigneur, on eſt bien embarraſſé pour ſavoir ce que c'eſt que le reſſort. Mr. Keills l'a expliqué par l'attraction, mais je ne ſais ſi ſon explication eſt ſatisfaiſante ; car l'attraction n'eſt pas toujours bonne à toute ſauce, & on en a un peu abuſé dans ces derniers temps ; j'ai bien peur qu'il ne faille recou-

Digitized by Google

rir à Dieu pour le reſſort, & que ce ne ſoit un attribut donné par lui à la matière, comme l'attractic, la mobilité, & tant d'autres que nous connoiſſons & que nous ne connoiſſons pas; mais je ſuis encore bien ignorante ſur tout cela. Je vais prendre auprès de moi un élève de Mr. *Wolf*, pour me conduire dans le labyrinthe immenſe où ſe perd la nature; je vais quitter pour quelque temps la phyſique pour la géométrie. Je me ſuis apperçue que j'avois été un peu trop vîte; il faut revenir ſur mes pas; la géométrie eſt la clef de toutes les portes, & je vais travailler à l'acquérir. Je ſuis au déſeſpoir du contre-temps qui rend les marches de V. A. R. ſi contraires aux miennes; mais je me conſole par le plaiſir d'avoir une terre qui touche preſqu'aux états du Roi votre père, & par l'eſpérance de vous y aſſurer quelque jour des ſentimens reſpectueux avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE III.

De la Marquiſe du Châtelet.

Cirey, ce 26 août 1738.

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir la galanterie charmante de V. A. R., & je m'en ſers pour lui en marquer ma reconnoiſſance. Si vous aviez pu,

Digitized by Google

Monſeigneur, m'envoyer votre génie, je pourrois me flatter de répondre aux vers dont vous avez accompagné ce joli préſent, d'une façon digne de V. A. R.; mais je ſuis obligée de ne lui envoyer que de vile proſe pour toutes les bontés dont elle m'honore. J'ai ſu par Thiriot que vous déſiriez un ouvrage très-imparfait, & très-indigne de vous être préſenté, que Mrs. de l'académie des ſciences ont traité avec trop d'indulgence; je prendrai donc la liberté de l'envoyer à V. A. R.; mais le paquet eſt ſi gros, & le mémoire ſi long, qu'il me faut un ordre poſitif de votre part; je crains bien, quand vous me l'aurez donné, que V. A. R. ne s'en repente, & qu'elle ne perde la bonne opinion dont elle m'honore, & dont je fais aſſurément plus de cas que des prix de toutes les académies de l'Europe. J'eſpère que cette lecture engagera V. A. R. à m'éclairer de ſes lumières. Je ſais, Monſeigneur, que votre génie s'étend à tout, & je me flatte bien pour l'honneur de la phyſique, qu'elle tient un petit coin dans votre immenſité. L'étude de la nature eſt digne d'occuper un loiſir que vous devrez un jour au bonheur des hommes, & que vous pouvez employer à préſent à leur inſtruction.

Mr. de Voltaire eſt actuellement très-tourmenté de cette maladie dont Mr. de Kaiſerling a fait récit à V. A. R.; ſon plus grand chagrin,

Digitized by Google

Monſeigneur, eſt de ſe voir privé par-là du plaiſir qu'il trouve à vous marquer lui-même ſon admiration & ſon attachement; les lettres dont vous l'honorez, augmentent tous les jours l'un & l'autre.

V. A. R. a trouvé deux fautes dans la dernière Épître qu'il vous a envoyée, qui lui avoient échappé dans la chaleur de la compoſition, & dont je ne m'étois point apperçue en la liſant; il les a corrigées ſur le champ, tout malade qu'il eſt; ainſi, Monſeigneur, c'eſt vous qui nous inſtruiſez même dans ce qui concerne une langue qui vous eſt étrangère, & qui nous eſt naturelle. Je me flatte que Mr. Jordan & Mr. de Kaiſerling ſeront auſſi diſcrets que V. A. R., & que cette Épître, qui n'a point encore paru en France, ne courra point; c'eſt encore une obligation que nous aurons à V. A. R. Pour moi, Monſeigneur, qui vous admire depuis long-temps dans le ſilence, la plus grande que je puiſſe vous avoir, c'eſt de m'avoir procuré l'occaſion de vous marquer moi-même les ſentimens que les lettres dont vous honorez Mr. de Voltaire m'ont inſpirés pour vous, & avec leſquels je ſuis, &c.

Digitized by Google

LETTRE IV.

Du Prince Royal.

Sans date.

MAdame, ſi j'ai pu vous obliger par l'encrier que j'ai pris la liberté de vous offrir, j'en ai été récompenſé ſuffiſamment par la lettre que vous me faites le plaiſir de m'écrire. Je me trouve extrêmement flatté des ſentimens avantageux que vous témoignez ſur mon ſujet; & je craindrois fort qu'une partie n'en diſparût, ſi j'étois aſſez heureux pour vous voir. Il faut que le digne Voltaire vous ait connue, Madame, lorſqu'il compoſa ſa Henriade, & je jurerois preſque, que le caractère de la reine Éliſabeth d'Angleterre eſt tracé d'après le vôtre: en effet, on ne trouve nulle part en Europe, ni dans le monde entier, de Dame dont l'eſprit ſolide ait pu produire des ouvrages ſur des matières auſſi profondes que celles que vous traitez en vous jouant. J'eſpère de les admirer plus en détail, ces excellens ouvrages, lorſque je tiendrai de votre faveur les deux diſſertations dont vous avez honoré l'académie. Il ne me convient point de m'ériger en juge, mais il peut me convenir d'interroger. Je me tiendrai honoré de vos inſtructions; puiſſé-je en recevoir ſur toutes ſortes

Digitized by Google

sortes de sujets ! Fontenelle dit que les hommes font des fautes, & que les grands hommes les avouent. Mr. de Voltaire ne dément ce caractère en quoi que ce soit. J'ai hasardé des doutes que j'avois sur quelques vers de ses épîtres, & il les corrige. *Il faut avoir autant de supériorité qu'il en a sur le reste des hommes pour avoir autant de condescendance.* Vous connoissez son mérite, & j'ose m'adresser à vous, Madame, pour l'assurer que je le compte au rang de mes vrais amis, c'est-à-dire que je me fie à sa sincérité.

Que vous êtes heureuse, Madame, de posséder un homme unique comme Voltaire, avec tous les talens que vous tenez de la nature ! Je me sentirois tenté d'être envieux, si je n'abhorrois l'envie : *mais je sens bien que je ne pourrai m'empêcher d'être de vos admirateurs.* Je sais que vous enchantez les personnes par vos grâces, & que vous les surprenez par la profondeur de vos connoissances. J'ai vu de vos vers charmans, je viens de recevoir de votre prose ; *mais malheureux qui ne vous entretient que par lettres*, & qui ne vous connoît qu'à la distance d'une centaine de lieues. J'en dirois bien davantage, si je ne craignois de vous importuner, & de vous ennuyer ainsi que ces acteurs qui jasent comme des pies borgnes, & qui récitent des tirades de deux cents vers d'arrache-pied sur le théâtre. Et je sens trop que

Digitized by Google

ma lettre ne pourroit vous dédommager d'un quart-d'heure de conversation avec Voltaire, dont la maladie me touche vivement. Je vous quitte, Madame, pour lui écrire, vous assurant que je suis avec toute l'estime qui vous est due, & qu'on ne sauroit vous refuser,

Votre très-affectionné ami & admirateur.

LETTRE V.

Du Prince-Royal.

Rémusberg, ce 9 novembre 1738.

MAdame, j'ai reçu presqu'en même temps la lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire, & l'ouvrage instructif & laborieux que vous avez composé sur la nature du feu. Ce ne seront pas des ouvrages sortis de vos mains qui courront le risque de m'ennuyer; ils m'inspireront toujours l'admiration qu'ils méritent. Assurément, Madame, sans vouloir vous flatter, je puis vous assurer que je n'aurois pas cru votre sexe, d'ailleurs avantageusement partagé du côté des grâces, capable d'aussi vastes connoissances, de recherches pénibles, de découvertes solides, comme celles que renferme votre bel ouvrage. Les dames vous devront ce que la langue italienne devoit au Tasse; cette langue, d'ailleurs molle & dépourvue de force, prenoit

Digitized by Google

un air mâle & de l'énergie lorsqu'elle étoit maniée par cet habile poëte. La beauté, qui fait pour l'ordinaire le plus grand mérite des dames, ne pourra être comptée qu'au nombre de vos moindres avantages. Quant à moi, j'ai lieu de me louer du sort, qui me privant du bonheur d'admirer votre personne, me permet au moins de connoître toute l'étendue de votre esprit.

Mon ouvrage politique ne mérite pas toutes les louanges qu'il vous plaît de lui donner; il n'y a qu'à penser librement pour en faire tout autant : le secret n'est pas bien grand; & je crois, pour peu qu'une personne eût connoissance des affaires de l'Europe, qu'elle en feroit autant, & qu'elle le feroit mieux. Je me sens né avec à-peu-près les mêmes inclinations que les respectables habitans de Cirey, à cette différence près, que ce fruit qui mûrit si bien chez vous, ne réussit pas de même chez moi. Je voltige de la métaphysique à la physique, de la morale à la logique, à l'histoire, de la musique à la poésie. Je ne fais qu'effleurer tout, sans réussir en rien. Votre exemple, Madame, me servira toujours d'aiguillon, pour me faire courir après cette gloire que vous avez acquise à si juste titre. Le plus grand plaisir que puisse goûter un être qui pense, est selon moi celui de faire du bien, & après, celui d'acquérir des connoissances; & les obstacles qu'il nous faut vaincre pour acquérir ces connoissances, sont

Digitized by Google

encore un plaisir nouveau. Vous connoissez trop ce plaisir pour que je vous en parle davantage ; mais peut-être ne connoissez-vous point celui qu'on prend à vous écrire. Il est cause que les lettres s'allongent quelquefois plus qu'il ne faudroit ; je ne crois pas devoir vous en faire des excuses ; je dois seulement vous prier de me croire avec tous les sentimens qu'inspire un mérite d'un caractère aussi distingué que le vôtre, &c.

LETTRE VI.

De la Marquise du Châtelet.

Cirey, ce 29 décembre 1738.

MONSEIGNEUR,

LEs louanges dont V. A. R. a daigné honorer l'Essai sur le feu que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, sont un prix bien au-dessus de mes espérances ; j'ose même espérer, Monseigneur, qu'elles sont une preuve de vos bontés pour moi ; & alors elles me flattent bien davantage.

Les critiques que V. A. R. a bien voulu faire sur mon ouvrage dans sa lettre à Mr. de Voltaire, me font voir que j'avois grande raison, quand j'espérois que la physique entreroit dans votre immensité.

Digitized by Google

J'aurois assurément eu grand tort, si j'avois assuré que l'embrasement des forêts étoit ce qui avoit fait connoître le feu aux hommes ; mais il me semble que l'attrition étant un des plus puissans moyens pour exciter la puissance du feu & peut-être le seul, un vent violent pourroit faire embraser les branches des arbres qu'il agiteroit : il est vrai qu'il faudroit un vent très-violent, mais avec un vent *donné*, cela me paroît très-possible, quoique j'avoue que cela n'est que dans le rang des possibles.

A l'égard des étangs qui gèlent pendant l'été dans la Suisse, j'ai rapporté ce fait d'après Mr. de Musshenbroeck, qui en fait mention dans ses Commentaires sur les *tentamina florentina*. Il y a en Franche-Comté un exemple de ce phénomène, dans ces grottes fameuses par leurs congélations ; car un ruisseau qui traverse les grottes, coule l'hiver & gèle l'été. Je crois avoir rapporté ce fait au même article de la congélation ; or ce qui arrive sous la terre, peut arriver à la surface par les mêmes causes, qui sont vraisemblablement les sels & les nitres qui se mêlent à l'eau.

J'ai été charmée, Monseigneur, d'apprendre que V. A. R. se faisoit une bibliothèque de physique ; je me flatte que vous me ferez part de vos lumières. Je m'estimerai bien heureuse, si mon goût pour cette science me procure quelquefois des occasions d'assurer V. A. R.

Digitized by Google

de mon respectueux attachement. Je ne veux pas laisser échapper celle de la nouvelle année ; j'espère que vous me permettrez, Monseigneur, de vous admirer toutes celles de ma vie, & de vous exprimer quelquefois les sentimens pleins de respect avec lesquels je suis, &c.

P. S. Je crois que V. A. R. a bien ri de la fatuité de Thiriot, qui s'est laissé persuader que le changement que Mr. de Voltaire a fait à sa première épître le regardoit, & qui a eu la simplicité de l'écrire à V. A. R. ; mais je me flatte que V. A. R. ne l'a pas cru ; je la supplie cependant que cette plaisanterie reste entr'elle & moi, & si elle veut m'y répondre, je la prie que ce soit par une lettre particulière, par la voie de Mr. de Plets, ou par quelqu'autre qui ne soit pas la voie ordinaire de Thiriot. Si vous me le permettez, je vous en dirai quelque jour davantage sur cet article. Mr. de Kaiserling a dû dire à V. A. R. de quelle façon je lui en ai parlé ; je me flatte que vous me pardonnerez cette liberté ; je compte donner à V. A. R. une marque de mon respect & de mon attachement en lui faisant cette petite confidence, & je la supplie de n'en rien témoigner à Mr. de Voltaire, ni à Thiriot, jusqu'à ce que je lui en aie dit davantage.

Digitized by Google

LETTRE VII.

De la Marquise du Châtelet.

Cirey, ce 12 janvier 1739.

MONSEIGNEUR,

QUand j'eus l'honneur de parler à V. A. R. dans ma dernière lettre du Sr. Thiriot, & que je lui demandai la permission de lui en dire davantage, *je ne croyois pas être obligée d'anticiper cette permission*, & j'étois bien loin de croire que j'eusse à l'instruire aujourd'hui de choses bien plus importantes que celles dont je lui parlois dans cette lettre.

Les bontés singulières dont V. A. R. honore Mr. de Voltaire, & l'amitié (le plus sacré de tous les nœuds) qui m'unit à lui, ne me permettent pas de différer à vous instruire de plusieurs faits dont V. A. R. sait peut être déjà une *partie*.

Je sais par le Sr. Thiriot lui-même, & je ne l'ai pas appris sans étonnement, qu'il envoie à V. A. R. toutes les brochures que les insectes du Parnasse & de la littérature font contre Mr. de Voltaire; il m'assura que V. A. R. le lui ordonnoit : *Je ne sais*, lui dis-je, *si Mr. le Prince Royal vous l'ordonne; mais ce que je*

Digitized by Google

fais bien, c'eſt que ſi vous lui aviez appris les obligations que vous avez à Mr. de Voltaire, qu'il ignore, & qu'en envoyant à S. A. R. toutes ces indignités, vous y euſſiez mis le correctif que la reconnoiſſance exige de vous ; le Prince, loin de vous en ſavoir mauvais gré, eût conçu pour votre caractère une eſtime que votre conduite préſente eſt bien loin de mériter.

Malgré cette remontrance il a continué à envoyer à V. A. R. tous les libelles qu'il peut ramaſſer contre Mr. de Voltaire ; mais comme j'ai vu par les lettres de V. A. R. à Mr. de Voltaire, que toutes ces infamies, déteſtées du public, proſcrites par les magiſtrats, & ſouvent ignorées à Paris, loin de diminuer les bontés de V. A. R. pour Mr. de Voltaire, les augmentoient encore, j'ai laiſſé faire le Sr. Thiriot, d'autant plus que Mr. de Voltaire n'en a jamais laiſſé échapper la moindre plainte.

On me mande que Thiriot a envoyé en dernier lieu à V. A. R. un nouveau libelle de l'abbé des Fontaines, intitulé : *La Voltairomanie* ; comme il y eſt queſtion du Sr. Thiriot, je crois qu'il eſt bon de faire connoître à V. A. R. quel eſt l'homme au nom duquel on oſe donner dans ce libelle un démenti à Mr. de Voltaire, & qui oſe l'envoyer à V. A. R.

Quand le Sr. Thiriot ne devroit à Mr. de Voltaire que ce que les devoirs les plus ſimples de la ſociété exigent, la façon dont on parle

Digitized by Google

de lui par rapport à Mr. de Voltaire dans cet infame libelle, devroit le révolter, & il ne devroit pas laiſſer ſubſiſter un moment le doute qu'il eût démenti ſes lettres & ſes diſcours pour un ſcélérat généralement mépriſé, tel que l'abbé des Fontaines.

Mais que V. A. R. penſera-t-elle quand elle ſaura que le même Thiriot, qui veut aujourd'hui affecter la neutralité entre Mr. de Voltaire & ſon ennemi, n'eſt connu dans le monde que par les bienfaits de Mr. de Voltaire; qu'il n'eſt jamais entré dans une bonne maiſon que comme ſon porte-feuille, comme un homme qui le répétoit quelquefois; que Mr. de Voltaire, dont la généroſité eſt bien au-deſſus de ſes talens, l'a nourri & logé pendant plus de dix ans; qu'il lui a fait préſent des lettres philoſophiques, qui ont valu à Thiriot, de ſon aveu même, plus de deux cents guinées, & qui ont penſé perdre Mr. de Voltaire; & qu'il lui a enfin pardonné des infidélités, ce qui eſt plus que des bienfaits: que penſerez-vous, Monſeigneur, d'un homme qui ayant de telles obligations à Mr. de Voltaire, loin de prendre aujourd'hui la défenſe de ſon bienfaiteur & de celui qui vouloit bien le traiter comme ſon ami, affecte de ne plus ſe ſouvenir des choſes qu'il a écrites pluſieurs fois, & dont Mr. de Voltaire a les lettres, & qu'il a répétées encore devant moi ici cet automne; & craint de ſe compromettre, comme ſi un

Digitized by Google

Thiriot pouvoit jamais être compromis, & comme s'il y avoit une façon plus ignominieuse de l'être, que d'être accusé de manquer à tant de devoirs & à tant de liens, & de les trahir tous pour un des Fontaines?

Je me flatte que V. A. R. pardonnera la façon vive dont je lui écris, en faveur du sentiment qui allume ma juste indignation. Mr. de Voltaire respecte ses bienfaits & son amitié, & je suis bien sûre qu'il n'eût jamais instruit V. A. R. des faits que cette lettre contient; mais plus il est incapable de faire connoître Thiriot à V. A. R., plus je crois remplir un devoir indispensable de l'amitié que j'ai pour lui, & du respect que j'ai pour V. A. R., en l'instruisant de l'ingratitude du Sr. Thiriot.

Je ne sais s'il est possible de le corriger; mais ce dont je suis sûre, c'est que le désir de plaire à V. A. R. & de mériter les bontés d'un Prince aussi vertueux, peut seul l'engager à l'être.

Vous savez, Monseigneur, que les personnes publiques dépendent des circonstances; ainsi, quelque singulier qu'il soit, que la conduite de Thiriot puisse porter quelque coup, cependant il seroit désirable pour Mr. de Voltaire qu'il rendît publiquement dans cette occasion ce qu'il doit à la vérité & à la reconnoissance, & je suis persuadée qu'un mot de V. A. R. suffira pour le faire rentrer dans son devoir.

Digitized by Google

Je supplie encore V. A. R. d'être persuadée que jamais Thiriot ne seroit venu à Cirey, si le titre d'un de vos serviteurs ne lui en eût ouvert l'entrée. Mr. de Voltaire, qui l'a comblé de tant de bienfaits, & qui respecte encore une connoissance de vingt années, le connoît cependant trop bien pour lui avoir jamais montré une seule ligne des lettres dont V. A. R. l'honore, ni de celles qu'il a l'honneur de vous écrire.

Quelque méprisable que soit l'auteur de l'infame libelle dont j'ai parlé à V. A. R. dans cette lettre, il est, *je crois*, du devoir d'un honnête homme de repousser publiquement des calomnies publiques. Mr. du Châtelet, moi, tous les parens & tous les amis de Mr. de Voltaire lui ont donc conseillé de publier le mémoire que j'envoie à V. A. R.; il n'est pas encore imprimé, mais le respect de Mr. de Voltaire pour V. A. R. lui fait croire qu'il ne peut trop tôt lui envoyer la justification d'un homme qu'elle honore de tant de bontés.

Je supplie V. A. R. de ne point faire passer par Mr. Thiriot la réponse dont elle m'honorera; elle peut l'adresser en droiture à *Vally en Champagne*. Nous avons eu l'honneur, Mr. de Voltaire & moi, d'écrire à V. A. R. par Mr. Pleis.

Malgré la longueur de cette lettre, je ne puis la finir sans marquer à V. A. R. combien je suis flattée de penser que les affaires de ma

Digitized by Google

maison qui m'appellent ce printemps en Flandre, me rapprocheront des états du Roi votre père, & pourront peut-être me procurer le bonheur d'assurer moi-même V. A. R. des sentimens de respect & d'admiration avec lesquels je suis, &c.

LETTRE VIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 23 janvier 1739.

MAdame, je serois inexcusable d'avoir critiqué quelques endroits de votre excellent ouvrage sur le feu, si ce n'étoit vous qui aviez désiré de savoir mes sentimens. Novice en physique, il y auroit eu beaucoup d'amour-propre & de présomption à toucher aux ouvrages des maîtres de l'art. Je suis si persuadé qu'il n'y a que la modestie & la docilité qui puissent en quelque manière excuser l'ignorance, que je n'abandonnerai jamais ce retranchement, à moins que des raisons aussi fortes que vos volontés ne m'en fassent sortir. C'est cette même volonté qui m'oblige de vous dire avec la franchise que votre mérite exige de moi, que j'ai quelque peine à me persuader qu'un vent donné puisse jamais causer un embrasement dans les forêts. Je suis en un pays, Madame, où pour mon malheur je suis plus à portée de faire de

Digitized by Google

ces sortes d'expériences. En automne & au commencement du printemps nous avons des vents qui font assurément honneur à l'impétuosité de Borée, & il arrive fréquemment qu'ils déracinent des chênes qui paroissoient cramponnés pour *jamais en terre*, tant leurs racines étoient *solides* & profondes. Les pays plus voisins du nord ont des vents plus forts encore; mais il me semble qu'ils ne sauroient causer d'embrasement, à cause que l'écorce des arbres & la mousse qui y est attachée ne s'y prêteroient pas facilement.

Le désir de m'instruire, ou la curiosité m'a fait interroger des personnes qui ont beaucoup voyagé en Suisse, & des Suisses même; mais toutes celles à qui j'ai parlé du phénomène rapporté par Mr. de *Musshenbroeck* se sont inscrites en faux contre ce fait; peut-être qu'elles ne l'ont pas examiné avec des yeux philosophiques, ou que peu attachées aux progrès des découvertes physiques, elles n'y ont point fait attention. Il me semble *toutefois* que dans un ouvrage où, suivant le grand principe de Newton, tout doit se fonder sur des expériences certaines, il ne faudroit (je dis, ce me semble) point mêler les conjectures aux belles & curieuses expériences qu'on rapporte. Voilà le comble de l'impertinence, je décide de ce qu'à peine je commence à comprendre. Je vous en fais mille excuses; je vous prie de

Digitized by Google

vous reſſouvenir de mon âge, & que vous avez excité mon indiſcrétion.

Oſerois-je après cela vous expoſer encore un doute, ſur lequel j'attends la déciſion de vos oracles? Vous expliquez, Madame, la congélation de ces ruiſſeaux qui coulent dans les grottes de la Franche-Comté : mais s'il m'eſt permis de vous dire mon ſentiment, il s'enſuivroit, la chaleur du ſoleil attirant beaucoup de parties nitreuſes de la terre, & cette chaleur étant plus forte en été qu'en hiver, que les fleuves devroient geler en été & couler en hiver; l'expérience nous prouve cependant le contraire; ainſi je ſerois porté à croire que la congélation de ces ruiſſeaux a une raiſon particulière, qui pourroit peut-être ſe trouver dans les parties nitreuſes mêlées au lit de ces ruiſſeaux, & en ce que ces exhalaiſons ne pouvant ſortir de ces grottes de jour, retombent & ſe mêlent la nuit avec ces petits ruiſſeaux, & produiſent ce phénomène ſi extraordinaire.

J'eſpère, Madame, que vous voudrez bien me deſſiller les yeux ſur ces matières, afin que j'admire encore & les merveilles de la nature, & la vaſte étendue de votre génie incomparable. Dès que je ſerai de retour à Rémusberg, ce qui pourra être dans huit jours, j'entrerai dans la carrière de la phyſique, à laquelle vous faites tant d'honneur. Je ſuis ravi de ce que vous voulez bien que je m'adreſſe à vous

Digitized by Google

pour avoir des éclairciſſemens, & je pourrai me glorifier qu'une belle & jeune dame aura été mon guide dans le pays de la nature. D'autres ſe dégoûtent des ſciences par la pédanterie de ceux qui les enſeignent, je m'y livrerai comme à une paſſion; Émilie, les Grâces, & que ſait-on, l'Amour même ſeront mes maîtres.

Il n'y a qu'à connoître Mr. de Voltaire & Thiriot pour juger lequel des deux doit être au-deſſus de la critique de l'autre. J'ai d'abord ſoupçonné quelque ſerpent caché ſous les fleurs, lorſque Thiriot m'a annoncé d'un ton triomphant qu'il avoit fait changer les épîtres de notre digne ami: en un mot, Thiriot eſt très-propre à vous ſervir & à vous amuſer. Son fond d'amour-propre eſt le principe des ſoins qu'il ſe donne pour vos commiſſions & vos divertiſſemens. Il m'écrit quelquefois des lettres où il paroît brouillé à jamais avec le bon ſens: il n'a jamais de rhume que je n'en ſois informé par un galimatias de quatre pages; mais il ſe ſurpaſſe ſur-tout dans le jugement & la critique qu'il fait des ouvrages d'eſprit: & il eſcalade le ſuperlatif, lorſqu'il refond en ſon ſtyle les penſées de Mr. de Voltaire ou de quelqu'homme d'eſprit. Pour moi, qui connois aſſez la façon originale de penſer de notre incomparable poëte, je reconnois dans ces mauvaiſes copies les traits inimitables de l'original. Indépendamment de ces défauts, Thiriot eſt un bon garçon. Son

Digitized by Google

exactitude & le désir qu'il a d'être utile, le rendent estimable. Je n'abuserai point, Madame, de la confidence que vous m'avez faite ; je serois très-fâché de déranger vos petits divertissemens. Je suis dans le cas de ne pouvoir rien vous souhaiter que vous ne possédiez déjà : avec votre génie & la compagnie de Mr. de Voltaire, je ne dois désirer que la continuation de votre bonheur ; je ne puis cependant m'oublier tout-à-fait moi-même. Si les vœux des humains peuvent avoir quelqu'efficace, les miens seront sûrement exaucés, ceux que je fais dans l'espérance d'admirer un jour de mes yeux les merveilles que la nature opère par votre personne. Je brûle d'envie de vous assurer des sentimens avec lesquels je serai toute ma vie, &c.

LETTRE IX.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 29 janvier 1739.

MAdame, je suis extrêmement fâché, tant pour l'amour de votre repos que pour celui du digne Voltaire, de ce que des Fontaines & Rousseau ne se lassent jamais de blasphémer contre l'Apollon de la France. J'ai fait écrire à Thiriot que je voulois avoir ce libelle, quelqu'affreux qu'il pût être ; mais il ne me l'a pas envoyé

Digitized by Google

envoyé encore. Lorſqu'on s'intéreſſe autant à quelqu'un, que moi à Mr. de Voltaire, tout ce qui peut le regarder d'une manière relative ou directe devient intéreſſant; & quelque répugnance que j'aie à lire ces écrits qui ſont l'opprobre de l'humanité & la honte des lettres, je me ſuis néanmoins impoſé cette pénitence, afin d'être inſtruit des faits qui attirent ordinairement des ſuites après eux, & qui tiennent à une infinité de particularités & d'anecdotes. Thiriot m'a envoyé la copie de la lettre qu'il vous a adreſſée. Autant que j'en puis juger, *Thiriot n'eſt point malicieux; mais s'il biaiſe*, ce n'eſt que par foibleſſe & par timidité. Vous verrez par la copie de ce que je lui ai fait écrire, que je lui ai fait ſentir quels ſont les devoirs d'un honnête homme, & que la probité & la reconnoiſſance ſont des vertus ſi indiſpenſables, que ſans elles les hommes ſeroient pires que les monſtres les plus affreux. Thiriot s'amendera, Madame; il ne falloit que lui montrer ſes devoirs & lui inſpirer des ſentimens. *Vous n'avez* à Cirey devant vos yeux que des vertus héroïques: mais ſouvenez-vous que tout le monde n'eſt pas héros, & que le pauvre Thiriot ne peut être compté qu'au nombre de ces foibles mortels, dont la vertu n'eſt que comme un thermomètre qui a beſoin d'être échauffé par l'exemple d'une vertu ſupérieure pour ſe monter ſur le même ton.

Digitized by Google

J'ai lu le mémoire du digne Voltaire, & j'ai déploré le temps précieux qu'il a employé à le compoſer. Si la réputation du chantre de la Henriade, de l'auteur de l'hiſtoire de Charles XII, du traducteur de Newton n'étoit que d'un jour, il feroit aſſurément bien de ſe juſtifier, & de ſe laver du venin de la calomnie aux yeux du public, comme le feroit un homme inconnu auquel ce public auroit pu faire injuſtice; mais il me ſemble que Mr. de Voltaire eſt bien loin d'être dans ce cas: il eſt connu généralement, l'univers entier a ſes ouvrages entre les mains. La raiſon du banniſſement de Rouſſeau, le procédé indigne & infame de ce poëte, l'affaire de l'abbé des Fontaines, le ſervice que Voltaire lui a rendu; tout cela ſont, Madame, des faits qui ne ſont ignorés de perſonne. Un lecteur ſenſé ſe rappelle le caractère de Rouſſeau & l'ingratitude de des Fontaines en liſant leurs écrits; & il ſe révolte lorſqu'il voit les nouveaux libelles dont on ne ceſſe de pourſuivre Voltaire. Il me ſemble, Madame, qu'il auroit ſuffi de laiſſer penſer le lecteur & de ne lui point répéter ce dont il eſt déjà inſtruit. D'ailleurs, Mr. de Voltaire ſe compromet en quelque manière lorſqu'il honore Rouſſeau & des Fontaines d'une réponſe à leurs infames écrits: je crois qu'il auroit ſuffi de ſe plaindre au chancelier, des auteurs indignes de ce libelle injurieux, & que la punition de ces

Digitized by Google

infames auroit été plus honorable à Mr. de Voltaire que les horreurs de leur vie dont il fait le portrait. Non, ce n'étoit point sur ces indignes originaux que devoit s'exercer son pinceau; il est trop noble pour être avili de la sorte : ce sera *moi* qui revendiquerai le temps & les *pensées* que Mr. de Voltaire y a perdus. Se défendre contre des accusations, est le pas le plus gliſſant pour l'amour-propre : il n'est guère possible de se justifier sans se louer soi-même, & rien n'est plus odieux que l'encens qu'un auteur brûle sur ses propres autels. Celui qui *se justifie contre les traits* que la calomnie a lancés sur son honneur, est dans la triste nécessité de se louer soi-même; ainsi il me semble que ces apologies conviendroient mieux dans la bouche d'*un ami*: elles *feroient* plus d'honneur à la modération de la personne offensée, & elles en auroient d'autant plus de poids. Je m'offre très-volontiers à être l'apologiste de l'inimitable Voltaire, toutes fois & quand il en aura besoin : ce sera Trajan qui fera le panégyrique de *Pline*.

Vous me flattez, Madame, de vous approcher ce printemps de nos frontières, & j'ai le chagrin de vous apprendre que je prends un chemin tout opposé cette année; je compte de suivre le Roi en Prusse, & ce ne sera que dans deux ans que je reverrai le pays de Clèves. Je suis bien malheureux de ce que le destin me

Digitized by Google

paroît si contraire. Si je n'ai pas la satisfaction de vous voir, j'aurai du moins le plaisir de recevoir plus souvent de vos lettres. Je vous prie de me croire avec une estime infinie, &c.

LETTRE X.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 8 mars 1739.

MAdame, l'approbation que vous donnez au dessein que j'ai formé d'étudier la physique, & votre exemple, m'encourageront merveilleusement dans cette nouvelle carrière. Le dérangement de ma santé m'a empêché jusqu'à présent d'y entrer ; mais dès que je me sentirai tout-à-fait guéri, je compte de m'enrôler dans cette science sous vos bannières, conduit par la force de votre divin génie. Je me suis proposé de lire d'abord les Mémoires de l'Académie des Sciences, ensuite la Physique de Musshenbroeck, & de finir par la Philosophie de Newton. J'éviterai soigneusement la géométrie, dont les calculs infinis m'épouvantent & passent mes forces ; & je me contenterai de recueillir les fleurs que les autres ont eu soin de cultiver. C'est en abrégé le plan que je me suis fait de cette étude ; il faut se connoître soi-même, & j'ai su me dire que je n'ai ni le génie d'Émilie

Digitized by Google

ni l'esprit universel de Voltaire, pour embrasser de si vastes connoissances. Je me contente en un mot, Madame, de glaner sur vos pas, & je me dis sans cesse :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur, &c.

Les persécutions suscitées au digne Voltaire m'affligent véritablement : la France devroit conserver soigneusement le loisir précieux que ce digne auteur voue avec tant de générosité, aux dépens de sa santé même, au bien & à l'instruction du public. Cet homme auroit eu des statues au Capitole, on l'auroit déifié au Lycée ; peut-être auroit-il occupé la place de Jupiter, s'il étoit venu au monde dans ce temps où l'admiration pour le mérite alloit jusqu'à la superstition. Je suis sûr que Mr. de Voltaire aura pleine satisfaction au sujet de l'indigne des Fontaines : le procédé de ce frippon est trop insolent pour échapper à la vengeance des magistrats, & l'indignation publique doit, en cas d'injustice, tenir lieu à Mr. de Voltaire de la satisfaction la plus éclatante.

Thiriot est inexcusable dans sa conduite : mais, Madame, il ne falloit pas prendre Thiriot pour ce qu'il n'est point & pour ce qu'il ne sera jamais. Il n'a pas la fermeté d'ame qu'on exige de lui, & la question se réduiroit à savoir, si Thiriot manque par malice ou par foiblesse. Je vous assurerois bien que ce n'est point par malice ; vous le connoissez, Madame, & vous

Digitized by Google

savez qu'il n'a ni assez d'esprit ni assez de méchanceté pour être malicieux. Quel intérêt pourroit le porter à préjudicier à Mr. de Voltaire ? Aucun. Mr. de Voltaire est son bienfaiteur ; c'est de plus son idole ; il lui rend un hommage continuel, ne pensant que d'après lui, & ruminant, si je puis m'exprimer ainsi, les pensées que Mr. de Voltaire a déjà digérées. Thiriot a de plus fait métier toute sa vie de soutenir à cor & à cri les ouvrages de l'auteur de la Henriade : quelle raison pourroit-il avoir pour se donner un démenti si manifeste ? Mr. de Voltaire l'a-t-il mécontenté ? Aucunement. Auroit-on eu de la froideur envers lui ? Bien loin delà. Vous l'avez comblé de bontés à Cirey, & il s'en est loué à tous ceux de sa connoissance. Vous conviendrez donc, Madame, qu'une faute de jugement, une foiblesse d'esprit, qu'on ne doit imputer qu'à la nature, ont fait faire de fausses démarches à Thiriot : joignez à cela les mauvais conseils des personnes auxquelles il s'est confié ; il faut passer quelque chose à l'humanité. Croyez-moi, Madame, ne prenez point les choses à la rigueur ; vous perdriez un homme qui vous est attaché, & dont l'unique défaut est de n'avoir pas reçu de la nature un jugement & un génie dignes de Cirey ; mais qui ne perdriez-vous pas de cette manière ? & si vous ne vouliez accorder votre amitié & vos bontés qu'à des personnes du mérite de Mr.

Digitized by Google

de Voltaire, je vous avertis, Madame, que le nombre de vos amis ſeroit très-petit. J'ai fait écrire à Thiriot, & je le ferai encore, afin qu'il ſe conduiſe plus rondement & qu'il ait plus de cœur qu'il n'en a témoigné juſqu'à préſent. Je ſuis ſûr que ſi *vous lui rendez* vos bontés, elles l'encourageront beaucoup à bien faire.

Le zèle infini que vous me témoignez, Madame, pour les intérêts de notre ami, me charment. Souffrez, je vous prie, que je vous faſſe en même temps reſſouvenir de la philoſophie qui doit donner une certaine tranquillité d'ame, *par laquelle les hommes perſécutés* ſe mettent au-deſſus de la perſécution, & qui leur fait étouffer en quelque façon les mouvemens tumultueux qu'enfantent en nous le reſſentiment & *toutes les paſſions*. Il eſt ſûr qu'il eſt bien difficile de parvenir à un certain état d'indifférence ; mais je crois que la condition de l'humanité demande qu'on ſe munifſe puiſſamment contre les chagrins, contre ce domaine inaliénable de notre état, & que quelque réflexion ſérieuſe ſur la vie humaine nous apprenne à diminuer nos chagrins, pour les ſentir moins ; & à multiplier & groſſir nos plaiſirs, afin d'en être plus vivement frappés. Il eſt certain que rien n'eſt plus ſenſible à une ame bien née, que de ſe voir attaquée du côté de la réputation : c'eſt là le défaut de la cuiraſſe des grands hommes. Mais je me ſouviendrai toute ma vie

Digitized by Google

du jugement qu'on a porté de Caton & de Cicéron. Chez Caton (dit Montesquieu) la vertu étoit le principal, & la gloire n'étoit rien : chez Cicéron, la gloire étoit le tout, & la vertu n'étoit que l'accessoire. Lorsque l'on considère la vertu comme un bien qu'on ne sauroit nous enlever, on mépriſe les projets foiuoles des envieux & la puérilité des calomnies : le digne Voltaire eſt en droit de les mépriſer, ſon repos eſt trop précieux pour être troublé par des bagatelles ſemblables. Qu'il ſuive le conſeil que le Mercure de Lucien donnoit à Jupiter, qui penſoit devenir mélancolique des diſcours impertinens que tenoient les Athéniens ſur ſon ſujet : *Contentez-vous*, lui diſoit Mercure, *de gouverner le monde*, & *laiſſez-les parler*. Que Mr. de Voltaire ſe contente d'inſtruire, de gouverner le monde ſavant, & qu'il mépriſe des choſes qui lui ſont auſſi inférieures que le Lycée l'étoit à l'Olympe. Je regrette beaucoup que vous ſachant plus dans notre voiſinage que par le paſſé, je ne puiſſe pas contenter le déſir que j'ai, Madame, de vous admirer, & de vous donner en perſonne des marques de mon eſtime. Mon étoile ne m'a jamais été trop propice, & je commence à m'accoutumer à ſes perfidies ; je lui pardonnerois volontiers toutes les autres infidélités qu'elle m'a faites ; mais le tour qu'elle me joue aujourd'hui eſt des plus ſanglans ; pour l'en punir, je prierai quelqu'aſtronome de

Digitized by Google

l'exiler au fond des cieux à quelques millions de lieues plus loin du soleil. La punition seroit grande, mais elle n'égaleroit pourtant point ce que mérite sa noirceur.

Mais quittons les figures. Vous remarquez vous-même, je m'en assure, qu'on fait une grande perte quand on manque l'occasion de vous voir. J'en fais la triste expérience, & il semble que le sort me prépare le destin de Tantale; il vous expose, pour ainsi dire, à ma vue, pour augmenter mes désirs & ma curiosité, & en même temps il me met dans l'impossibilité de me satisfaire. Je ne pourrois faire un meilleur usage de mon crédit & de mes amis qu'en les employant pour vous. Ma volonté sera toujours la même, & il ne dépendra que de l'occasion de la réaliser. Je suis, &c.

LETTRE XI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 15 avril 1739.

MAdame, les chagrins du digne Voltaire m'ont été extrêmement sensibles. Je suis tout de feu pour mes amis, & tout ce qui les regarde, me touche autant que si cela me regardoit personnellement; je n'aime point les amis qui se tiennent comme ces tranquilles Euménides de l'opéra, lorsque leurs amis ont

Digitized by Google

besoin de leur secours. Aussi vais-je m'intéresser pour le digne Voltaire sans qu'il m'en ait sollicité ; j'écrirai pour cet effet par l'ordinaire prochain au marquis de la Chétardie, & je ferai jouer tous mes ressorts pour rendre le calme à un homme qui a si souvent travaillé pour ma satisfaction.

Il faut que Voltaire se contente de mépriser ses ennemis : c'est en vérité toute la grace qu'il leur peut faire ; il se rabaisseroit trop en se mettant en compromis avec eux, & sa plume est trop noble pour s'escrimer contre des armes qui n'ont de force que tant que la malice & la calomnie les soutiennent ; je suis donc bien aise qu'il ait pris le parti du silence.

Vous m'attaquez, Madame, du côté de la physique, & je ne trouve de salut que dans la fuite. J'ai fait si peu de progrès dans la connoissance de la nature, que je me garderai bien d'entrer en lice avec vous : ce dè quoi je conviens cependant très-volontiers, c'est qu'il y a beaucoup de choses dans la nature qui nous sont cachées, & qui apparemment le seront toujours.

Je me consolerois à la vérité facilement d'ignorer le ressort de l'air, la cohérence, &c. si j'avois l'avantage de vous connoître personnellement. Vous jugez bien, Madame, qu'il m'est d'autant plus douloureux de vous savoir sur les confins des états du Roi mon père, &

Digitized by Google

de ne pouvoir profiter de ce voisinage. Je ne sais quelle force centrifuge me pousse malgré moi en Prusse; mais je sens bien que je porte en moi un principe qui dirigeroit mes pas d'un côté tout différent. Soyez-en persuadée, Madame, comme de tous les sentimens avec lesquels je suis,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XII.

De la Marquise du Châtelet.

Bruxelles, ce premier août 1739.

MONSEIGNEUR,

J'Ai tant de remerciemens à faire à V. A. R., & tant de pardons à lui demander, que je suis embarrassée entre ma reconnoissance & ma confusion. V. A. R. a su la vie errante que j'ai menée depuis trois mois, & c'est encore sur le point de partir que j'ai l'honneur de vous écrire; je vais passer une quinzaine de jours à Paris, & je voudrois bien pendant que j'y serai, recevoir quelques ordres de V. A. R., & couper l'herbe sous le pied à Thiriot. Mon séjour en Flandre a été rempli par vos bienfaits. Vous avez su sans doute, Monseigneur, que celui qui en étoit chargé nous trouva à Enghien, ré-

Digitized by Google

pétant une comédie ; nous descendîmes promptement du théâtre, pour aller jouer une partie de cadrille avec ces boîtes charmantes & pleines de grâces & de galanterie que V. A. R. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Quelques jours après, le duc d'Aremberg vint célébrer ici la santé de V. A. R. avec ce bon vin de Hongrie, qui est véritablement du nectar ; nous avons encore pris cette liberté avec Mr. Shilling ; car V. A. R. doit bien me rendre la justice de croire que dès que je sais un Prussien dans Bruxelles ; mon plus grand soin est de saisir cette occasion de parler de vous, & de m'informer d'un Prince qui m'honore de tant de bontés, & que j'admire par tant de titres.

Je n'ose demander à V. A. R. des nouvelles de ses progrès en physique ; puisque je vois par les lettres dont elle honore Mr. de Voltaire, que Machiavel & la poésie ont la préférence ; j'espère pourtant que quelque jour vous donnerez quelques momens à une science si digne de vous occuper, & je vous avoue, Monseigneur, que mes désirs là-dessus sont un peu intéressés ; car je me flatte que mon commerce en seroit plus agréable à V. A. R.

Je ne puis vous exprimer la tristesse que j'ai sentie dans mon voyage au pays de Liège, quand j'ai pensé que l'année passée V. A. R. étoit presque dans ces cantons ; mais, Monseigneur, n'y reviendrez-vous jamais ? Je pré-

Digitized by Google

vois que je jouerai long-temps ici le rôle de la comteſſe de Pimbèche, & je m'en conſole dans l'eſpérance que mes procès me feront gagner le temps où le Roi votre père viendra voir ſes états méridionaux; car je compte revenir de Paris ici pour mon hiver, *& plus.*

V. A R. a ſu ſans doute que l'abbé des Fontaines a été obligé de déſavouer la Voltairomanie entre les mains de Mr. Héraut, lieutenant de police, & que ſon déſaveu a été mis dans les gazettes. L'intérêt que V. A. R. a daigné prendre à cette malheureuſe affaire, & *la façon pleine de bonté dont elle* a bien voulu m'en parler, m'ont fait croire que ce détail lui ſeroit agréable.

Nous reverrons Thiriot à Paris, & je me ſens fort portée à uſer envers lui de cette indulgence, dont la foibleſſe de ſon caractère me paroît très-digne, & à laquelle V. A. R. m'a exhortée; c'eſt à vous, Monſeigneur, à donner l'exemple de toutes les vertus; ceux qui les admirent de près ſont *plus heureux*, mais perſonne ne peut être avec plus de reſpect & d'attachement que moi, &c.

Digitized by Google

LETTRE XIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 20 août 1739.

MAdame, après avoir fait cent milles d'Allemagne en quatre jours, il ne me falloit pas moins qu'une lettre de votre part pour me rappeller à la vie. Dans ſix ſemaines d'abſence j'ai parcouru une infinité de pays, de contrées & de villes; j'ai vu quelques millions d'hommes; mais je puis vous jurer, Madame, que parmi cette prodigieuſe quantité, il ne s'en eſt pas trouvé un digne de recevoir la bourgeoiſie de Cirey.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que le petit hommage d'ambre que vous a fait la Pruſſe vous a été agréable. L'ambre eſt de l'encens, on s'en ſert dans toutes les égliſes catholiques, & même les Indiens en parfument leurs idoles; pourquoi cet encens ne fumeroit-il point à Cirey, dans ce temple de la vérité & de l'amitié, où l'uſage en eſt plus légitime que dans ces lieux conſacrés par l'erreur & peuplés par la ſuperſtition?

Si j'apprends que le vin de Hongrie faſſe du bien à notre cher & digne ami, & s'il eſt de votre goût, je continuerai de vous en four-

Digitized by Google

nir ; il eſt bien juſte que chaque pays vous paie le tribut de ce qu'il produit de plus exquis.

Vous voulez, Madame, que je m'applique à la phyſique, pour que votre commerce ne m'ennuie point, *comme il* vous plaît de le dire ; il me ſemble cependant que cette précaution eſt priſe de fort loin ; un jeune homme, pour peu qu'il ait de ſenſibilité, ne reſtera pas court avec une jeune, belle & aimable dame. Je ſens bien que ſi j'avois le plaiſir de vous voir, je vous parlerois de toute autre choſe que de phyſique, & que *Newton*, *Maupertuis*, Mairan & Locke ne m'occuperoient guère en votre préſence ; ménageons-nous les ſecours de ces ſavans hommes pour l'âge où le cœur glacé ne nous fournit plus rien à dire, & permettez-moi, Madame, de préférer à mon âge la vivacité des ſentimens aux charmes flegmatiques d'une correſpondance phyſique.

Je ſuis occupé à préſent à réfuter l'ennemi de l'humanité, & le calomniateur des princes (*a*) ; je me *délaſſerai* de cet ouvrage entre les bras de la poéſie, & je ramperai ſur vos pas dans la carrière de la phyſique. Il n'eſt pas permis, Madame, à tout le monde d'être univerſel : il en eſt des génies comme des ſciences ; les uns embraſſent beaucoup plus d'objets que les

(*a*) Machiavel.

Digitized by Google

autres. Pour moi, je m'apperçois bien que l'immenſité eſt auſſi peu mon partage que l'univers entier étoit celui d'Alexandre; je fais des efforts pour conquérir quelque petite province voiſine, à peu près comme la France, qui s'empare tout doucement de l'iſle de Corſe, après s'être miſe en poſſeſſion de la Lorraine; avec cette différence pourtant que la conquête de ces états ſe fait ou par violence ou par ſupercherie, & que le pays des ſciences ne ſe gagne que par un travail aſſidu, que toute fineſſe, que tout artifice pour s'en rendre le maître devient inutile, & que nous n'avons d'autres moyens pour nous les approprier que les forces de l'eſprit. Vous autres qui marchez à pas de géans, vous vous imaginez que tout le monde a l'honneur d'être géant comme vous; mais je ſuis charmé que vous ayez ce défaut de l'humanité, que vous jugiez les autres par vous-mêmes; daignez à l'avenir vous reſſouvenir, Madame, que les hommes peuvent ſe reſſembler, mais que malgré tout cela ils diffèrent beaucoup d'eſprit & de capacité.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que l'ami Voltaire a lieu d'être content de la manière dont on lui a fait juſtice à Paris. Il a très-bien fait de ne point écrire, & la ſatisfaction qu'il reçoit lui fait plus d'honneur que tous les factums ou tous les écrits par leſquels il ſe ſeroit compromis. Je fais faire une édition magnifique

de

Digitized by Google

de la Henriade ; tout y sera digne de son auteur ; je lui écrirai dans quelques jours, & lui enverrai la préface, pour qu'il la corrige s'il le juge à propos.

Tout ce qui vient de vous, Madame, me sera toujours très-agréable : les nouvelles de Paris passant par vos mains, gagneront l'éclat qu'un diamant brut reçoit des mains du lapidaire habile, & d'ailleurs ce qui vous regarde & ce qui touche votre aimable ami, me sera toute ma vie un plaisir infini. Je vous prie de me croire avec tous les sentimens de la plus parfaite estime,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XIV.

De la Marquise du Châtelet.

Paris, ce 13 octobre 1739.

MONSEIGNEUR,

JE ne veux pas être la dernière à marquer à V. A. R. combien la préface de la Henriade m'a paru digne du plus singulier éditeur qu'il y ait jamais eu. L'honneur que V. A. R. fait à Mr. de Voltaire, est bien au-dessus du triomphe que l'on avoit décerné au Tasse ; son attache-

Digitized by Google

ment pour V. A. R. en eſt digne, & ſa reconnoiſſance eſt proportionnée au bienfait.

Je ne ſuis pas aſſez ennemie du genre-humain pour tirer V. A. R. du bel ouvrage qu'elle a entrepris d'en réfuter le corrupteur, pour lui faire apprendre quelques vérités de phyſique. Je vois, Monſeigneur, que vous encouragerez cette ſcience ; mais que vous avez un emploi plus précieux à faire de votre temps que de vous y appliquer ; & pourvu que V. A. R. me conſerve ſes mêmes bontés, je plaindrai la phyſique, mais je ne pourrai m'en plaindre. Je prends la liberté de lui envoyer la traduction italienne du premier chant de la Henriade ; je vais un peu ſur les droits de Mr. de Voltaire ; mais il a tant de ces ſortes de préſens à faire à V. A. R., que j'eſpère qu'il ne m'enviera pas cette petite occaſion de lui faire ma cour. Je fais peu de vers, mais je les aime paſſionnément, & je crois que vous ſerez content de la fidélité & de la préciſion de la traduction que j'ai l'honneur de vous envoyer ; l'auteur aſſure qu'il donnera le reſte tout de ſuite.

Je ſuis arrivée à Paris dans un temps où tout étoit en feu & en joie, & j'ai retrouvé cette ville & ſes habitans auſſi aimables & auſſi frivoles que je les avois laiſſés. Pour la cour, il s'y eſt fait de grandes révolutions, & il me ſemble qu'elle eſt à préſent ce qu'elle doit être. Je quitte tout cela, non ſans quelque regret,

Digitized by Google

pour des procès ; j'espère que V. A. R. adoucira mon séjour de Bruxelles par les marques de son souvenir ; elle n'en peut honorer personne qui en sente mieux le prix, & qui soit avec plus de dévouement que moi, &c.

LETTRE XV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 27 octobre 1739.

MAdame, *j'étois vis-à-vis de Machiavel* lorsque j'eus le plaisir de recevoir votre lettre & la traduction italienne de la Henriade. Je me suis vu infiniment encouragé par les suffrages que vous donnez à la préface de la Henriade. Ce sont la vérité & la persuasion qui se sont exprimées par ma plume. Cet ouvrage se loue de lui-même, & je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir arrangé les phrases. Mr. de Voltaire n'a pas besoin de panégyriste pour être estimé & goûté de l'Europe ; aussi n'est-ce que d'un foible roseau que j'ai voulu étayer l'édifice de sa réputation.

Vous me demandez des nouvelles de Machiavel ? Je compte de l'achever dans quinze jours. Je ne voudrois point présenter un ouvrage informe & mal digéré aux yeux du public. J'écris beaucoup, & j'efface davantage.

Digitized by Google

Ce n'eſt encore qu'une maſſe d'argile groſſière, à laquelle il faut donner la façon & le tour convenables; cependant je vous envoie l'avant-propos, pour vous faire juger dans quel eſprit cet ouvrage eſt compoſé. Il y a des matières ſérieuſes où il a fallu des réfutations ſolides; mais il y en a d'autres où j'ai cru qu'il étoit permis d'égayer le lecteur: je ne ſais rien de pire que l'ennui, & je crois que l'on inſtruit toujours mal le lecteur, lorſqu'on le fait bâiller. Peut-être y a-t-il de la préſomption à mon âge de me flatter d'inſtruire le public; mais peut-être n'y en a-t-il point à vouloir lui plaire. J'aurois bien voulu ſemer par-ci par-là de ce ſel attique tant eſtimé des anciens; mais ce n'eſt pas l'affaire de tout le monde. J'enverrai l'ouvrage chapitre par chapitre à Mr. de Voltaire; votre jugement & votre goût me tiendront lieu de ceux du public: je vous demande en amitié de ne point me déguiſer vos ſentimens.

Mais je m'apperçois que, comme l'éternel abbé de Chaulieu, je ne parle que de moi-même; je vous en demande mille pardons, Madame, la matière m'entraîne & Machiavel m'a ſéduit.

Pour changer de diſcours, je vous dirai que nous avons vu ici l'aimable Algarotti avec un certain milord Baltimore, non moins ſavant & non moins agréable que lui. J'ai ſenti tout le prix de leur bonne compagnie pendant huit

Digitized by Google

jours ; après quoi ils ont été relevés par ce Marcus Curtius des François, qui se dévoue pour le bien de sa patrie, & qui va s'abîmer, dit-on, dans le plus grand gouffre des mers hyperborées ; j'ai pensé le confesser en le voyant partir, regrettant toutefois qu'un aussi aimable homme allât se morfondre dans un climat & dans un pays aussi peu digne de lui que la Russie.

Il m'a dit mille biens de son monarque, & il a pensé me ranger de l'opinion de ces philosophes, *qui disent que c'est l'amour qui débrouille le chaos.* Que ce soit l'amour ou ce qu'il vous plaira, je ne m'en embarrasse point ; mais je vous prie de croire que je ne suis pas aussi indifférent sur les sentimens que j'ai pour vous, & qu'il m'importe beaucoup que vous vouliez vous persuader de l'estime avec laquelle je suis,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

Ayez la bonté de faire mes amitiés à notre digne ami.

Digitized by Google

LETTRE XVI.

De la Marquiſe du Châtelet.

Bruxelles, ce 29 décembre 1739.

MONSEIGNEUR,

IL n'eſt pas poſſible, après avoir lu la réfutation de Machiavel, de n'en pas remercier V. A. R. C'eſt bien de cet ouvrage que l'on peut dire ce que l'on diſoit du Télémaque, *que le bonheur du genre-humain en naîtroit, s'il pouvoit naître d'un livre*; j'eſpère, Monſeigneur, que vous enverrez la ſuite de ce bel ouvrage.

Mr. Algarotti m'a mandé avec quelle ſurpriſe il avoit vu V. A. R.; la mienne eſt qu'il ait pu vous quitter.

Mon reſpect & mon attachement pour V. A. R. ne tiennent à aucune coutume, mais toutes celles qui me procurent une occaſion de l'en aſſurer me ſont précieuſes; ainſi je profite de la nouvelle année pour vous réitérer, Monſeigneur, les aſſurances de tous les ſentimens avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

Digitized by Google

LETTRE XVII.

De la Marquiſe du Châtelet.

Bruxelles, ce 4 mars 1740.

MONSEIGNEUR,

JE lis actuellement la ſuite du bel ouvrage de V. A. R.; mais j'ai trop d'impatience de lui dire combien j'en ſuis enchantée pour attendre que j'*en aie fini la lecture*; *il faut*, Monſeigneur, pour le bonheur du monde, que V. A. R. donne cet ouvrage au public; votre nom n'y ſera pas, mais votre cachet, je veux dire cet amour du bien public & de l'humanité y ſera, & il n'y a aucun de ceux qui ont le bonheur de connoître V. A. R. qui ne l'y doive reconnoître; en liſant l'Anti-Machiavel on croiroit que V. A. R. ne s'eſt occupée toute ſa vie que des méditations de la politique; mais moi qui ſais que ſes talens s'étendent à tout, j'oſerois lui parler de la métaphyſique de Wolf & de Leibnitz, dont je me ſuis imaginée de faire une petite exquiſſe en françois, ſi la lecture des ouvrages de V. A. R. me laiſſoit aſſez de témérité pour lui envoyer les miens. Ces idées ſont toutes nouvelles pour les têtes françoiſes, & peut-être qu'habillées à notre mode, elles pourroient réuſſir; mais il faudroit l'éloquence &

Digitized by Google

la profondeur de V. A. R. pour remplir cette carrière. Cependant, ſi vous l'ordonnez, & ſi vos occupations vous en laiſſent le temps, j'aurai l'honneur d'en envoyer quelques chapitres à V. A. R.; il me ſemble que les habitans de Cirey, en quelque lieu qu'ils ſoient, vous doivent les prémices de leurs travaux, & ſi V. A. R. daignoit corriger l'ouvrage, je ſerois bien ſûre du ſuccès. Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 17 mars 1740.

MAdame, les ouvrages d'une dame qui réunit un eſprit mâle & profond à la délicateſſe & au goût qui ſont le partage de ſon ſexe, ne ſauroient que m'être bien agréables : ce ne ſera plus de Wolf, mais ce ſera de la bouche de Minerve que je recevrai mes inſtructions. Il eſt à croire, Madame, que vous rendrez Wolfiens ceux qui liront votre ouvrage. L'eſprit eſt facile à convaincre lorſque le cœur eſt touché ; je vous réponds de ma conviction ; il ne dépend à préſent que de vous de l'entreprendre, en m'envoyant cet abrégé précieux. Il falloit à notre didactique & peſant philoſophe Allemand, le ſecours d'un génie vif & éclairé

Digitized by Google

comme le vôtre, pour abréger l'ennui de ſes répétitions, & pour rendre agréable ſon extrême ſéchereſſe, ſon or paſſé par votre creuſet n'en deviendra que plus pur.

La réfutation de Machiavel dont votre indulgence m'applaudit, auroit peut-être mieux réuſſi, ſi j'avois eu tout le loiſir néceſſaire; mais il y a quatre mois que je ſuis ici, c'eſt-à-dire dans l'endroit du monde le plus tumultueux & le moins propre à ce recueillement d'eſprit que demandent des ouvrages réfléchis. J'ai fait une trève avec Voltaire, le priant de m'accorder quelques ſemaines de délai : après quoi je lui ai promis d'être impitoyable à l'égard des fautes qui me ſont échappées dans la compoſition de cet ouvrage.

Céſarion convaleſcent vous marque lui-même par la lettre ci-jointe combien il eſt ſenſible à votre ſouvenir. Nous parlons de Cirey comme les juifs de Jéruſalem. En effet, votre maiſon mérite bien autant d'être appellée un temple que cet édifice ſuperbe conſtruit par Salomon, à la différence près, que ſouvent la ſuperſtition & l'ignorance habitoient les ſacrés portiques & le ſanctuaire de ces lieux détruits par Titus, & que la ſageſſe & les plaiſirs ont établi leur domicile dans l'aimable maiſon dont vous & Voltaire êtes les divinités.

Si vous vous appercevez à Bruxelles de quelque légère fumée d'une odeur d'ambre &

Digitized by Google

d'un vent du nord, ſouvenez-vous que ce ſont nos encens, & que vous ne recevez d'aucun lieu de la terre un culte auſſi pur & des hommages auſſi ſincères que le ſont les nôtres.

Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XIX.

De la Marquiſe du Châtelet.

Verſailles, ce 25 avril 1740.

MONSEIGNEUR,

J'Envoie enfin à V. A. R. mon Eſſai de métaphyſique ; je ſouhaite & je crains preſqu'également qu'elle ait le temps de le lire. Vous ſerez peut-être auſſi étonnée de le trouver imprimé, que j'en ſuis honteuſe ; les circonſtances qui l'ont rendu public ſeroient trop longues à expliquer à V. A. R. J'attends pour ſavoir ſi je dois m'en repentir, ou m'en applaudir, ce que V. A. R. en penſera. Je me ſouviens qu'elle a fait traduire ſous ſes yeux la métaphyſique de Wolf, & qu'elle en a même corrigé quelques endroits de ſa main ; ainſi j'imagine que ces matières ne lui déplaiſent point, puiſqu'elle a daigné employer quelque partie de ſon temps à les lire.

V. A. R. verra par la préface que ce livre n'étoit deſtiné que pour l'éducation d'un fils

Digitized by Google

unique que j'ai, & que j'aime avec une tendreſſe extrême ; j'ai cru que je ne pouvois lui en donner une plus grande preuve qu'en tâchant de le rendre un peu moins ignorant que ne l'eſt ordinairement notre jeuneſſe ; & voulant lui apprendre les *élémens* de la phyſique, j'ai été obligée d'en compoſer une, n'y ayant point en françois de phyſique complète, ni qui ſoit à la portée de ſon âge ; mais comme je ſuis perſuadée que la phyſique ne peut ſe paſſer de la métaphyſique, ſur laquelle elle eſt fondée, j'ai voulu lui donner une idée de la métaphyſique de Mr. de *Leibnitz*, que j'avoue être la ſeule qui m'ait ſatisfaite, quoiqu'il me reſte encore bien des doutes.

L'ouvrage aura pluſieurs tomes, dont il n'y en a encore que le premier qui ſoit commencé à imprimer. Je crois qu'il paroîtra vers la Pentecôte, & je prendrai la liberté d'en préſenter un exemplaire à V. A. R., ſi elle eſt contente de ce que j'ai l'honneur de lui envoyer aujourd'hui.

Je m'apperçois que ma lettre eſt déjà très-longue, & que je n'ai point encore parlé à V. A. R. de ma reconnoiſſance de la boîte charmante qu'elle m'a fait la grace de m'envoyer. Je n'ai jamais rien vu de plus joli & de plus agréablement monté ; mais V. A. R. me permettra de lui dire qu'il lui manque ſon plus bel ornement, & que quelque bien qu'elle

Digitized by Google

m'ait traitée, je ſuis très-jalouſe du préſent dont elle a honoré Mr. de Voltaire. Je crois qu'il a déjà envoyé à V. A. R. ſa métaphyſique de Newton, & vous ſerez peut-être étonné que nous ſoyons d'avis ſi différent ; mais je ne ſais ſi V. A. R. a lu un rabâcheur François qu'on appelle Montagne, qui en parlant de deux hommes qu'une véritable amitié uniſſoit, dit : *Ils avoient tout commun, hors le ſecret des autres & leurs opinions.* Il me ſemble même que notre amitié en eſt plus reſpectable & plus ſûre, puiſque même la diverſité d'opinion ne l'a pu altérer ; la liberté de philoſopher eſt auſſi néceſſaire que la liberté de conſcience. V. A. R. nous jugera, & l'envie de mériter ſon ſuffrage nous fera faire de nouveaux efforts. V. A. R. me permettra de la faire ſouvenir du Machiavel ; je m'intéreſſe à la publication d'un ouvrage qui doit être ſi utile au genre-humain, avec le même zèle que j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XX.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 19 mai 1740.

MAdame, on ne ſauroit lire ſans étonnement l'ouvrage d'un profond métaphyſicien Allemand, traduit & refondu par une aimable dame

Digitized by Google

Françoise. Vous démentez si fort les défauts de votre nation, que je crois que je puis vous disputer avec quelque fondement à la France votre patrie, & si vous ne faites pas l'honneur aux Germains d'être Allemande tout-à-fait, du moins vous doit-on compter parmi ces intelligences supérieures que produisent toutes les nations, qui font un corps ensemble, & qu'on peut nommer des citoyens de l'univers. La France n'a produit jusqu'à nos jours que des femmes d'esprit ou des pédantes. Les Rambouillet, les Deshoulières, les Sévigné ont brillé par la beauté de leur génie & la finesse de leurs pensées : les Dacier étoient savantes, mais rien de plus. Vous nous faites voir un phénomène bien plus extraordinaire, & l'on peut dire, sans blesser votre modestie, que les sciences que vous possédez, & votre façon de penser & de vous exprimer, sont autant supérieures à celles de ces dames, que l'est le génie de Voltaire à celui de Boileau, ou celui de Newton à celui de Descartes. Vos institutions physiques séduisent, & c'est beaucoup pour un livre de métaphysique. S'il m'est permis de vous dire mon sentiment sans déguisement, je crois qu'il y a quelques chapitres où vous pourriez resserrer le raisonnement sans l'affoiblir, & principalement celui de l'étendue, qui m'a paru tant soit peu diffus. Vous me ferez d'ailleurs plaisir & honneur de m'envoyer tout l'ouvrage achevé.

Digitized by Google

On ne ſauroit aſſez vous encourager dans ce goût ſi rare que vous avez pour les ſciences. J'eſpère que la facilité avec laquelle vous y faites des progrès ſi merveilleux encouragera les dames à vous ſuivre, & qu'elles renonceront enfin à ce miſérable goût pour le jeu qui les avilit, & qui aſſurément ne peut que les rendre mépriſables.

J'ai connu par la correſpondance de Mr. de Voltaire qu'il étoit ami tolérant; hé! que ſeroit l'amitié ſans indulgence & ſans politeſſe? La haine exerce un pouvoir tyrannique ſur les eſprits, elle fait des eſclaves; mais l'amitié veut que tout ſoit libre comme elle; il lui faut le cœur, mais elle eſt indifférente ſur les opinions & les ſentimens de l'eſprit. Si l'on conſidere d'ailleurs ce que c'eſt que les opinions & les ſectes, on verra que ce ſont des points de vue différens d'un même objet apperçu par des yeux presbytes ou myopes: ce ſont des combinaiſons de raiſonnemens qu'une bagatelle ſouvent fait naître & qu'un rien détruit; ce ſont des ſaillies de notre imagination, plus ou moins vive, plus ou moins bridée; c'eſt donc le dernier excès de la déraiſon que de renoncer à l'amitié d'une perſonne, parce qu'elle avoit cru que le ſoleil tourne autour du monde, & qu'elle eſt perſuadée à préſent que c'eſt le monde qui tourne autour du ſoleil. Je penſe que lorſqu'on aime véritablement, l'amitié ne doit point être

Digitized by Google

altérée par la maladie de l'ami ; qu'il ait la petite vérole ou qu'il ſoit hypocondre, cela n'y changera rien, d'autant plus que le nœud de l'amitié n'eſt ni la ſanté du corps, ni la force du raiſonnement.

Je vous demande bien pardon, Madame, de mon bavardage ; je me flatte que ce ſera la Marquiſe du Châtelet qui lira ma lettre, & non pas l'auteur de la métaphyſique, entouré d'algèbre & armé d'un compas ; je ne puis vous envoyer rien de ſemblable aux admirables ouvrages que je tiens de votre ſagacité & de vos bontés. *Il ne me reſte qu'à vous aſſurer* que j'ai plus que des raiſons ſuffiſantes pour être avec une très-parfaite eſtime,

Madame,

Votre très-fidèle ami & admirateur.

LETTRE XXI.

De la Marquiſe du Châtelet.

SIRE, Bruxelles, ce 11 juin 1740.

PErmettez-moi de venir joindre ma joie à celle de vos États & de l'Europe entière. Je me préparois à répondre à la lettre philoſophique dont le Prince Royal avoit bien voulu m'honorer ; mais je ne puis parler aujourd'hui à V. M. que des vœux que je fais pour elle, & du reſpect avec lequel je ſuis, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXII.

De la Marquise du Châtelet.

Bruxelles, ce 14 juillet 1740.

SIRE,

J'Espère que Mr. de Camas aura rendu compte à V. M. du plaisir que j'ai eu de le voir, & de m'entretenir avec lui de tout ce qu'elle a déjà fait pour le bonheur de son peuple, & pour sa gloire. V. M. peut aisément s'imaginer combien il y a eu de questions à essuyer; je puis vous assurer que j'ai trouvé le jour que j'ai passé avec lui bien court, & que je ne lui ai pas dit la moitié de ce que j'avois à lui dire, quoique nous ayons toujours parlé de V. M. Je vois par le choix qu'elle a fait de Mr. de Camas & de ses compagnons, qu'elle se connoît aussi-bien en hommes qu'en philosophie. Je n'ai guère connu d'homme plus aimable, & qui inspire plus la confiance; aussi n'ai-je pu m'empêcher de lui laisser voir le désir extrême que j'ai d'admirer de près V. M. Nous en avons examiné ensemble les moyens, & j'espère qu'il en aura écrit à V. M. Il y en avoit un, qui n'est plus à présent en mon pouvoir; je m'en console dans l'espérance que le voyage de V. M. à Clèves me mettra à portée de lui faire ma cour, & de ne devoir cette

Digitized by Google

cette satisfaction qu'à mon attachement pour V. M. & au désir extrême que j'ai de l'en assurer moi-même. Je rougissois d'en avoir l'obligation à d'autres ; & il me suffit que V. M. daigne le désirer pour que je fasse l'impossible pour y parvenir.

V. M. doit bien croire que puisque le commencement des institutions de physique ne lui a pas déplu, je vais en presser la fin de l'impression, & j'espère les présenter complettes à V. M., si j'ai le bonheur de la voir cet automne. Mais, Sire, il faut que je vous dise que le cœur me saigne de voir le genre-humain privé de la réfutation de Machiavel, & je ne puis trop rendre de graces à V. M. de la bonté qu'elle a de m'excepter de la loi générale, & de m'en promettre un exemplaire ; c'est le don le plus précieux que V. M. puisse me faire. Je ne crois pas que l'édition s'en achève en Hollande ; mais j'imagine que V. M. en fera tirer quelques exemplaires à Berlin, & qu'elle n'oubliera pas alors la personne du monde qui fait le plus de cas de cet incomparable ouvrage ; je ne connois rien de mieux écrit ; & les pensées en sont si belles & si justes, qu'elles pourroient même se passer des charmes de l'éloquence. J'espère que V. M. sera servie comme elle le désire, & que ce livre ne paroîtra point contrefait. M. de Voltaire ira même en Hollande, si sa présence y est nécessaire, comme je le crains infiniment ;

Digitized by Google

car les libraires de ce pays-là sont sujets à caution, & je puis assurer V. M. qu'il ne lui fera jamais de sacrifice plus sensible que celui de ce voyage; j'espère cependant encore qu'il pourra s'en dispenser.

V. M. a sans doute bien des admirateurs qu'elle ne connoît point; mais je ne puis cependant finir cette lettre sans lui parler d'un des plus zélés, qui m'appartient de fort près, & que Mr. de Camas a vu ici; c'est M. du Châtelet, fils du colonel des gardes du grand-duc; il a passé exprès à Bareith en venant de Vienne ici, pour avoir le plaisir de parler de V. M. & de connoître la princesse sa sœur; il en est parti comblé des bontés que l'on a eues pour lui dans cette cour, & le cœur tout plein de *Fréderic*. Madame la margrave lui a donné un air de la composition de V. M.; nous l'avons fait exécuter, & je travaille à l'apprendre, car la musique de V. M. est bien savante pour un gosier françois, & je ne désirerois de perfectionner le mien que pour chanter ses ouvrages, & ses louanges. V. M. est à présent occupée à recevoir les hommages de ses sujets de Prusse; mais j'espère qu'elle est bien persuadée qu'on ne lui en rendra jamais de plus sincères & de plus respectueux que celle qui a l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXIII.

De la Marquiſe du Châtelet.

Bruxelles, ce 11 août 1740.

SIRE,

SI le bonheur de voir V. M. & de connoître celui que j'admire depuis ſi long-temps n'étoit pas la choſe du monde que je déſire le plus, ce ſeroit celle que je craindrois davantage. Ces deux ſentimens ſe combattent en moi; mais je ſens que le déſir eſt le plus fort, & que quelque choſe qu'il puiſſe en coûter à mon amour-propre, j'attends l'honneur que V. M. me fait eſpérer avec un empreſſement égal à ma reconnoiſſance. J'ai recours à votre aimable Céſarion, & je le ſupplie, lui qui me connoît, de bien dire à V. M. que je ne ſuis point telle que ſa bonté pour moi me repréſente à ſon imagination, & que je ne mérite tout ce qu'elle daigne me dire de flatteur que par mon attachement & mon admiration pour V. M.

Croirez-vous, Sire, qu'à la veille de recevoir la grace dont V. M. veut m'honorer, j'oſe lui en demander encore une autre? Mr. de Valory a mandé à Mr. de Voltaire, & les gazettes le diſent preſque, que V. M. honorera la France de ſa préſence; je ne cherche point à pénétrer ſi le miniſtre & le gazetier

Digitized by Google

ont raiſon ; mais j'oſe repréſenter à V. M. que Cirey eſt ſur ſon chemin, & que je ne me conſolerois jamais, ſi je n'avois pas l'honneur d'y recevoir celui à qui nous y avons ſi ſouvent adreſſé nos hommages. J'ai prié Mr de Kaiſerling d'être mon interceſſeur auprès de V. M. pour m'en obtenir cette grace : les grandes ames s'attachent par leurs bienfaits, c'eſt-là mon titre pour obtenir de V. M. la grace que j'en eſpère.

V. M. ne fait point ſans doute de grace à demi ; ainſi j'oſe eſpérer qu'elle ne mettra point de bornes à celle qu'elle m'accorde, & qu'elle me mettra à portée de profiter de tous les momens qu'elle daigne m'accorder ; j'implore encore ici l'interceſſion de Céſarion, avec lequel j'entre dans des détails que je n'oſe faire à V. M.

Je travaille à me rendre digne de ce que V. M. veut bien me dire ſur l'ouvrage dont j'ai pris la liberté de lui envoyer le commencement. Il eſt fini depuis long-temps, & j'eſpère le préſenter à V. M. J'ai le deſſein de donner en françois une philoſophie entière dans le goût de celle de Mr. Wolf, mais avec une ſauce françoiſe. Je tâcherai de faire la ſauce courte ; il me ſemble qu'un tel ouvrage nous manque ; ceux de Mr. Wolf rebuteroient la légéreté françoiſe par leur forme ſeule ; mais je ſuis perſuadée que mes compatriotes goû-

Digitized by Google

teront cette façon préciſe & ſévère de raiſonner, quand on aura ſoin de ne les point effrayer par les mots de lemmes, de théorêmes, & de démonſtration, qui nous ſemblent hors de leur ſphère, quand on les emploie hors de la géométrie. Il eſt cependant certain que la marche de l'eſprit eſt la même pour toutes les vérités; il eſt plus difficile de la démêler & de la ſuivre dans celles qui ne ſont point ſoumiſes au calcul; mais cette difficulté doit encourager les perſonnes qui penſent, & qui doivent toutes ſentir qu'une vérité n'eſt jamais trop achetée. Je crains de prouver le contraire à V. M. par cette énorme lettre, & que quelque vrai que ſoit mon reſpect & mon attachement pour elle, V. M. n'ait pas la patience d'aller juſqu'aux aſſurances que prend la liberté de lui en réitérer, &c.

LETTRE XXIV.

De la Marquiſe du Châtelet.

Fontainebleau, ce 10 octobre 1740.

SIRE,

J'Ai partagé bien ſenſiblement le plaiſir que Mr. de Voltaire a eu d'admirer de près le Marc-Aurèle moderne: les lettres qu'il m'écrit ne ſont pleines que de louanges de V. M., &

Digitized by Google

du bonheur qu'il y a à passer ses jours auprès d'elle.

J'ai pris le temps qu'il est occupé à exécuter en Hollande les ordres de V. M., pour venir faire un tour à la cour de France, où quelques affaires m'appelloient, & où j'ai voulu juger par moi-même de l'état de celles de Mr. de Voltaire; il a eu l'honneur d'en parler à V. M.; il n'y a rien de positif contre lui; mais une infinité de petites aigreurs accumulées peuvent faire le même effet que des torts réels. Il ne tiendroit qu'à V. M. de dissiper tous les nuages, & il suffiroit que Mr. de Camas ne cachât point les bontés dont V. M. l'honore, & l'intérêt qu'elle daigne prendre à lui; je suis bien certaine que cela suffiroit pour procurer à Mr. de Voltaire un repos dont il est juste qu'il jouisse & dont sa santé a besoin. Je ne doute pas que V. M. ne lui donne cette nouvelle marque de ses bontés, & qu'elle ne fasse aujourd'hui, par Mr. de Camas, ce qu'elle daigna faire par Mr. de la Chétardie dans un temps où nous n'osions pas même en prier V. M. — Louis XII disoit qu'un roi de France ne devoit point venger les injures d'un duc d'Orléans; mais je suis persuadée que V. M., faite pour surpasser en tout les meilleurs rois, pense qu'un roi de Prusse doit protéger ceux que le Prince Royal honoroit de son amitié. Je suis bien affligée de me trouver à une autre cour qu'à celle de

Digitized by Google

V. M. ; j'espère toujours que je pourrai satisfaire quelque jour le désir extrême que j'ai de l'admirer moi-même, & de l'assurer de vive voix du respect & de l'attachement avec lesquels je suis, &c.

LETTRE XXV.

De la Marquise du Châtelet.

Bruxelles, ce 24 décembre 1740.

SIRE,

MOn devoir & mon attachement pour V. M. m'ordonnent également de l'assurer de mon respect au commencement de la nouvelle année. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie, &c.

LETTRE XXVI.

De la Marquise du Châtelet.

Versailles, ce 2 juin 1742.

SIRE,

IL m'est impossible de contenir ma joie, & de ne la pas marquer à V. M. ; les bontés dont elle m'honore, m'autorisent à prendre cette liberté, & à joindre ma voix au concert de louanges qui retentit ici au nom de V. M. Nous lui devons

Digitized by Google

les avantages de la guerre, & je me flatte que nous lui devrons encore ceux de la paix; pour moi qui ai le bonheur d'avoir la première connu & admiré V. M., je ferai toute ma vie celle qui prendrai le plus de part à sa gloire, & qui ferai avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXVII.

De la Marquise du Châtelet.

Paris, ce 7 Mai 1745.

SIRE,

LEs bontés dont V. M. m'honore, m'autorisent à prendre la liberté de lui faire part du mariage de ma fille avec Mr. le Duc de Montenero-Caraffa. V. M. sait bien que si mes vœux avoient été exaucés, c'auroit été à sa cour qu'elle auroit passé sa vie, & c'eût été un bonheur dont j'aurois été bien jalouse; je ne perds cependant point l'espérance d'admirer quelque jour de près, celui auquel j'ai voué depuis long-temps l'attachement le plus respectueux & le plus inviolable. C'est avec ces sentimens & le plus profond respect que je ferai toute ma vie, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXVIII.

De la Marquise du Châtelet.

Paris, ce 2 janvier 1744.

SIRE,

LEs occasions d'assurer V. M. de mon respect & de mon attachement me sont trop précieuses pour ne pas profiter de celle que m'offre le commencement de l'année. Je ne sais ce qu'on peut y souhaiter à V. M. ; il me semble qu'on ne peut désirer pour Achille que les années de Nestor. Pour moi, Sire, je désire que V. M. continue de m'honorer de ses bontés, & qu'elle soit bien persuadée du respect avec lequel je suis, &c.

LETTRE XXIX.

De la Marquise du Châtelet.

Cirey, ce 30 Mai 1744.

SIRE,

JE prends la liberté d'envoyer à V. M. une nouvelle édition de quelques pièces qu'elle a daigné recevoir avec bonté, lorsqu'elles parurent pour la première fois ; les occasions de faire ma cour à V. M. me sont trop précieuses pour en négliger aucune. J'espère qu'elle recevra avec sa

Digitized by Google

bonté ordinaire ce nouvel hommage que je rends plus encore au philosophe qu'au roi.

Si j'osois, je supplierois V. M. de me permettre de lui témoigner la joie que je ressens de voir S. A. R. la princesse Ulrique remplacer par ses talens la reine Christine ; elle étoit seule digne de remplir le trône de cette illustre reine. Je suis avec l'attachement le plus inviolable & le plus profond respect, &c.

LETTRE XXX.

De la Marquise du Châtelet.

Bruxelles, ce 8 septembre 1744.

SIRE,

JE ne sais ce qui m'afflige le plus, ou de savoir V. M. malade, ou de perdre l'espérance de lui faire ma cour ; j'espère qu'elle me saura quelque gré du sacrifice que je lui fais, & que la présence de celui qui vous rendra cette lettre (& que j'espère que V. M. ne gardera pas long-temps) lui prouvera mieux que tout ce que je pourrois lui dire le respect & l'attachement avec lesquels je suis, &c.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC M. DE FONTENELLE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Prince Royal.

Ce 29 janvier 1731.

MOnsieur, les attentions d'un homme de votre mérite percent toujours ; ce sont des rayons de soleil qui se font jour à travers les nuages, & il n'y a que votre modestie seule qui puisse vous rendre si retenu sur vous-même ; mais si vous commettez une injustice envers votre personne, n'en faites pas du moins à l'égard des autres. Soyez sûr, Monsieur, qu'un mot de votre part est plus flatteur pour moi que les vœux d'un millier d'autres personnes, & soit qu'il en revienne quelque chose de plus à ma vanité, ou que je me repose sur la sincérité de vos paroles, il est toujours certain que le compliment que vous venez de me faire à l'occasion du renouvellement de l'année, est de tous ceux que j'ai reçus, celui qui m'a le plus fait de

Digitized by Google

plaisir. Je vous prie, ne vous en tenez pas simplement, Monsieur, aux complimens, & ne soyez pas si chiche de quelques pensées & de quelques coups de plume que je vous demande instamment. Je suis dans le préjugé que deux mots de votre part m'instruiront plus sur les matières de philosophie que la lecture des in-folio les plus redoutables. Accommodez-vous, je vous prie, à cette opinion, & n'épargnez point le papier. Vous me devez quelque chose pour le grand cas que je fais de vous (ou vous le devez plutôt à vous-même). Mais enfin il me semble que l'estime d'un étranger vous doit être assez précieuse pour l'entretenir, en lui donnant toujours de nouveaux sujets de l'augmenter. Je suis avec une très-parfaite estime, votre très-affectionné ami.

LETTRE II.

De Mr. de Fontenelle.

Paris, ce 20 mars 1732.

MONSEIGNEUR,

Il y a présentement bien des années qu'Alexandre alla visiter Diogène dans son tonneau, & je crois qu'il est à propos que ces traits-là soient rares, comme ils le sont effectivement; car en même temps que les princes qui font

Digitized by Google

tant d'honneur aux philoſophes en ſont de plus grands princes, il eſt à craindre que les philoſophes n'en ſoient moins philoſophes. J'en fais, Monſeigneur, l'expérience par moi-même. Depuis qu'il a plu à V. A. R. de me faire dire que mon nom & mes ouvrages étoient connus d'elle, je ſens que ma vanité en eſt fort augmentée. Elle a tant de fondement pour cette fois-ci, que je n'entreprendrai pas de la combattre, comme j'aurois fait peut-être en de moindres occaſions. Un autre ſentiment auquel je ne puis trop me livrer, c'eſt l'extrême reconnoiſſance que je dois à la bonté de V. A. R. & qui accompagnera toujours le profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE III.

De Mr. de Fontenelle.

Paris, ce 10 juillet 1737.

MONSEIGNEUR,

JE n'ai pas oſé faire plutôt à V. A. R. mes très-humbles remerciemens ſur la lettre dont elle m'a honoré. J'ai eu peur qu'un prince qui penſe ſi différemment de preſque tous les autres princes, ne fût pas auſſi flatté qu'ils le ſont d'ordinaire, de l'excès d'empreſſement que les courtiſans affectent de leur marquer en toute

Digitized by Google

occaſion, & j'ai cru qu'il falloit ſe conduire avec vous, Monſeigneur, à peu près comme avec un très-honnête homme d'un rang beaucoup inférieur. Je ſuis ſans vanité très-mauvais courtiſan, & je ſerois même fâché qu'on me ſoupçonnât de l'être, parce qu'il me ſemble que ce ſeroit me ſoupçonner de bien des vices & ſur-tout de fauſſeté. Je vis hier un Suiſſe, dont je ne pus ſavoir le nom, parce qu'il me vint voir ſeul; il venoit de voyager en Allemagne; je le fis parler ſur ce pays-là, & tout naturellement il vous donna des louanges ſimples, ſans aucun tour, ſans intérêt, & qu'aſſurément il ne croyoit pas qui vous duſſent revenir. Je défierois bien toute votre cour de vous en donner d'une auſſi bonne eſpèce. Surtout votre amour pour les ſciences plaiſoit fort à mon Suiſſe, qui ne ſe donnoit pourtant pas pour ſavant. Je ſentis que ma vanité me ſollicitoit de lui dire que j'avois l'honneur d'être connu de V. A. R. & même d'en avoir reçu une lettre; je réſiſtai à ce mouvement-là, mais je crains qu'il n'y ait encore beaucoup de vanité à me vanter d'un ſi grand effort de modeſtie. Je ſuis, &c.

Digitized by Google

LETTRE IV.

De Mr. de Fontenelle.

Paris, ce 29 septembre 1737.

MONSEIGNEUR,

ON a dit anciennement qu'il faudroit pour le bonheur des états que les philosophes fussent rois, ou que les rois fussent philosophes. Mais seroit-ce la même chose des deux façons? Pour moi, je crois qu'il y a de la différence. Que les philosophes soient rois, voilà de pauvres gens à qui la tête va tourner, ou du moins j'en ai grand'peur. Que les rois soient philosophes, ce sont des gens que leur bonne constitution a sauvés d'un grand péril, & que je suis sûr qui feront des merveilles. *Qui potest capere, capiat.*

Pour la philosophie qui ne regarde que l'univers, & non pas nous, elle n'est pas fort difficile, & de très-petits hommes y peuvent être de grands hommes. Descartes & Newton en ont certainement été deux, du moins en ce sens-là, & je ne prétends nullement en exclure un autre. J'ai eu l'audace de faire leur parallèle dans un des volumes que l'académie des sciences donne tous les ans au public; & pour le parallèle de leurs systêmes en particulier, je l'ai fait dans un grand nombre de

Digitized by Google

ces volumes, & le ferai encore apparemment, car cela ne vient que trop souvent à propos. L'*attraction* sur laquelle V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger particuliérement, n'est point du tout de mon goût, je l'avoue: je ne puis croire que ce soit-là le mot d'énigme, à moins que ce mot ne dût être une énigme lui-même. Si un devin m'eût dit dans ma jeunesse, où je voyois l'attraction coulée à fond honteusement, que je devois la voir revenir sur l'eau, pompeuse & triomphante, j'aurois cru qu'il m'annonçoit une vie de plusieurs siècles, & une nouvelle inondation de barbares. Le retour de cette attraction-là sera quelque jour un morceau bien curieux, &, à ce que je crois, peu honorable dans l'histoire de la philosophie. Après une pareille révolution il n'y a rien qu'on ne puisse ou espérer ou craindre.

Je vous ennuyerois, Monseigneur, si je suivois cela plus loin. Et en effet, ce n'est pas une matière à traiter par lettres. Il vaut mieux que je passe à vos brunes, que je suis ravi qu'elles soient contentes de moi, & d'autant plus que je soupçonne qu'il y en aura bien quelqu'une à qui j'aimerai mieux avoir fait ma cour qu'à toutes les autres. Je l'assurerois ici de mes très-humbles respects, si j'osois. Je n'ai jamais cru que la philosophie & l'amour fussent aussi incompatibles qu'on le dit ordinairement.

Que

Digitized by Google

Que l'un prenne un peu sur l'autre ; c'est-à-dire, l'amour sur la philosophie, car assurément ce ne sera pas la philosophie qui prendra sur l'amour ; hé bien ! il n'y aura pas grand mal ; on en sera plus aimable, & souvent on en vaudra mieux : il y a ici une attraction plus proprement dite que l'autre, & qui fait des merveilles. J'en raisonnerois aussi plus volontiers, mais je tomberois de même dans l'inconvénient de trop discourir, & selon toutes les apparences d'en parler à qui en sait plus que moi, qui suis tout-à-fait hors d'exercice. Je suis, &c.

LETTRE V.

De Mr. de Fontenelle.

Paris, ce 25 juin 1740.

SIRE,

JE croyois qu'à votre avénement à la couronne je n'aurois qu'à féliciter V. M. sur l'attente où étoit l'Europe entière de tout ce que promettoient vos grandes qualités, & les commencemens de votre vie. Mais j'apprends de toutes parts que votre caractère, impatient de se développer, a éclaté dès les premiers momens de votre règne, & par des discours, & par des actions véritablement dignes d'un roi. Vous voilà donc engagé, Sire, & plus que

Digitized by Google

jamais ; mais heureusement vous ne l'êtes qu'à suivre vos inclinations naturelles. Pourquoi ne puis-je pas espérer de jouir pendant toute la durée du beau spectacle que vous allez donner au monde ? J'ose me flatter que j'y aurois été bien sensible. Je suis avec le plus profond respect, &c.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC M. ROLLIN.

Extrait d'une Lettre du Prince Royal de Prusse, écrite de Rémusberg, le 22 janvier 1737, à Mr. Thiriot.

FAites de ma part, je vous prie, une visite à l'illustre Mr. Rollin, que j'estime & considère. Le plaisir que m'a causé la lecture de son Histoire, & de sa Manière d'étudier les humanités, m'engage à l'en remercier. C'est un acte de reconnoissance que je crois lui devoir. Il développe les événemens de l'histoire ancienne avec beaucoup d'art & de noblesse. Les maximes qu'il prescrit mettent dans un jour avantageux les sentimens de son cœur. Je lui souhaite pour le bien de la société & pour l'honneur de la France, une longue vie. Ce vœu est intéressé, à la vérité, mais il est permis de l'être à ce prix.

Je suis, Monsieur, votre affectionné, &c.

Digitized by Google

LETTRE PREMIÈRE.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 9 février 1737.

MONSEIGNEUR,

LEs termes me manquent pour témoigner à V. A. R. la vive reconnoissance dont m'a pénétré l'honneur qu'elle m'a fait de se souvenir de moi, & de me prévenir d'une manière si noble & si obligeante. Ce que vous avez ordonné qu'on me déclarât de votre part, Monseigneur, est le témoignage le plus flatteur que je puisse désirer. Le comble des vœux d'un auteur, est de se voir estimé & loué par un prince d'un goût si délicat, & qui écrit dans une langue étrangère avec tant d'élégance, de justesse & de dignité. C'est pourtant, Monseigneur, ce qui me touche le moins dans ce qu'il vous a plu d'écrire à mon sujet. La bonté & l'effusion de cœur avec lesquelles V. A. R. s'exprime, & un vif amour du bien public qui paroit animer tous les sentimens, me remplissent d'une bien plus juste admiration, parce que ce sont-là les grandes vertus d'un prince. Tout ce que je dois craindre, Monseigneur, c'est que ce bon cœur & cet amour du bien public ne vous aient aveuglé en ma faveur. Mais, quand cela

feroit ainſi, je me donnerois bien de garde de ſonger à vous tirer d'erreur. J'ai trop d'intérêt à conſerver une eſtime qui m'eſt ſi glorieuſe. J'oſe dire, Monſeigneur, que je la mérite, non par mes ouvrages, mais par la reſpectueuſe reconnoiſſance & la profonde vénération avec leſquelles j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 20 Février 1737.

MOnſieur, vous vous êtes ſi bien dépeint dans vos ouvrages, peut-être ſans le ſavoir, que je vous connois auſſi intimement, que ſi j'avois la ſatisfaction de vous avoir fréquenté long-temps.

Je reſpecte en vous, Monſieur, le caractère d'un homme de probité, d'un homme intègre, & qui rempli d'amour pour le genre-humain, ne borne pas ſes travaux à enſeigner, mais à former les mœurs des perſonnes de tout âge. La France vous ſera redevable, avec le temps, d'un peuple de héros, d'un peuple de ſavans que vous avez inſtruits, & qui n'ayant pour but que la ſolide gloire, feront conſiſter leur véritable grandeur dans des ſentimens de cœur épurés de tout vice, & uniquement portés à

Digitized by Google

la vertu. Nos Allemands, plus dociles à vos leçons qu'à celles de leurs parens, vont s'empresser à marcher dans la carrière que vous leur avez ouverte. La vertu, dépeinte avec les vives & belles couleurs dont vous composez son coloris, trouve des attraits pour chacun, & vous assurez son triomphe en diffamant le vice jusques sous l'appareil de la grandeur du rang, & de la plus splendide magnificence. C'est-là votre ouvrage, & c'est sans contredit par quoi vous égalez votre réputation à celle des souverains & des monarques.

Je me trouve fort flatté de ce que vous voulez bien distinguer ma foible voix dans un concert de tant de milliers de personnes qui chantent vos louanges.

Je vous ai une reconnoissance particulière de votre Histoire ancienne, & je me crois obligé de vous la témoigner. Mon estime vous est acquise : elle vous étoit due il y a longtemps. C'est un tribut que votre mérite est en droit d'exiger de tout le monde. Je serai toujours avec ces mêmes sentimens, Monsieur, votre très-affectionné, &c.

Digitized by Google

LETTRE III.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 4 mai 1737.

MONSEIGNEUR,

SOuffrez que j'aie l'honneur de présenter à V. A. R. l'onzième volume de mon Histoire ancienne. Le bon accueil qu'elle a fait à ceux qui l'ont précédé, me fait espérer qu'elle voudra bien encore recevoir favorablement celui-ci. Je souhaite fort, Monseigneur, qu'il soutienne auprès de vous la réputation de ses aînés. Je me trouve heureux de pouvoir fournir à V. A. R. quelque lecture capable de l'amuser agréablement dans des momens de loisir, dont elle sait faire un si bon usage. Il est rare de trouver des princes qui aient un goût aussi déclaré pour tout ce qui regarde les belles-lettres & les sciences. Outre le plaisir qu'elles vous causent, Monseigneur, (& en est-il un plus solide?) elles vous rendent avec usure une partie de l'honneur que vous leur faites, en vous attirant l'estime & l'admiration de tous ceux qui apprennent avec quelle ardeur & quel succès vous vous y appliquez. La naissance fait les princes, mais le mérite seul fait les grands princes : celui de cultiver & de protéger les sciences & les sa-

Digitized by Google

vans, n'en eſt pas un médiocre ; & quand il ſe trouve joint aux autres grandes qualités, il ne contribue pas peu à en relever le prix & l'éclat, comme on le voit dans le ſecond Scipion l'Africain. Vous ne me ſaurez pas mauvais gré, Monſeigneur, de vous comparer à cet illuſtre Romain, dans l'éloge duquel les hiſtoriens font entrer ce goût exquis pour les belles-lettres qui vous eſt commun avec lui, & qui vous diſtingue de preſque tous les princes de notre temps. J'y trouve bien mon intérêt, puiſque c'eſt ce goût exquis qui m'a procuré les témoignages d'eſtime, j'ai penſé dire & d'amitié, que vous m'avez donnés d'une manière ſi touchante. J'en conſerverai toute ma vie une vive reconnoiſſance, & je me ferai gloire d'être avec un profond reſpect & un parfait dévouement, &c.

LETTRE IV.

Du Prince Royal.

Ruppin, ce 14 mai 1737.

MOnſieur, j'ai reçu avec bien du plaiſir les deux volumes de l'Hiſtoire ancienne que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vous ajoutez aux obligations que je vous ai déjà, celle d'un nouveau plaiſir que la lecture de

Digitized by Google

votre bel ouvrage m'a causé. Je l'ai lu, je l'ai dévoré, & je le relirai encore.

S'il est certain que les génies heureux, ces hommes que le Ciel a doué de talens d'une manière si distinguée, sont obligés de les employer pour l'utilité publique; il n'en est pas moins sûr que le public (& chaque individu en particulier) doit reconnoître les peines & les recherches de ceux qui travaillent pour lui. Je m'acquitte de ce devoir, & je vous paie avec un peu de fumée le plaisir très-réel que je dois à vos soins & à vos peines.

Je vous prie de croire que je m'intéresse véritablement à votre conservation; je me flatte, avec une grande partie du public, que l'Histoire ancienne ne sera pas le dernier fruit de votre plume.

Dans mes complaintes au Ciel des injustices qui m'affligent, il y entrera tout un article de ce qu'il ne vous a pas fait immortel.

Je suis avec une estime toute particulière, votre très-affectionné, &c.

Digitized by Google

LETTRE V.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 29 août 1738.

MONSEIGNEUR,

VOtre Alteſſe Royale, par les marques d'eſtime & de bonté qu'elle m'a données juſqu'ici, m'a mis en droit de lui préſenter tous les ouvrages que je pourrai compoſer dans la ſuite. Je prends donc la liberté, Monſeigneur, de vous envoyer les deux derniers tomes de l'Hiſtoire ancienne, & le premier de l'Hiſtoire Romaine. J'ai grand intérêt que ce nouvel ouvrage trouve auprès de V. A. R. un accès auſſi favorable que le premier. Les lettres obligeantes qu'il vous a plu de m'écrire au ſujet de l'Hiſtoire ancienne, ont été pour moi l'approbation la plus flatteuſe que je puſſe ſouhaiter. Beaucoup de perſonnes à qui je les ai lues, m'ont fort preſſé de les rendre publiques en les joignant à mes livres, & j'y étois aſſez porté de moi-même. Peut-être, Monſeigneur, que l'amour-propre, qui eſt bien ſubtil, m'inſpiroit ce déſir; car rien ne pouvoit me faire plus d'honneur. Il me ſemble pourtant que mon principal motif étoit de faire connoître, dans tous les pays où mes livres ſont portés, un prince qui penſe & parle en prince, & qui, à toutes

Digitized by Google

les autres qualités dignes de ſa naiſſance, en joint une aſſez rare dans les perſonnes de votre rang, Monſeigneur, qui eſt d'aimer les belles-lettres & les ſciences, de les cultiver avec goût & ſuccès, ſans préjudice aux devoirs eſſentiels de leur état, de protéger & d'honorer ceux qui en font profeſſion, & par-là de les porter à ſe rendre de plus en plus utiles au public. C'étoient-là, Monſeigneur, ſi je ne me trompe, mes vues. Mais le reſpect que je dois à V. A. R., & la crainte de lui déplaire, m'ont arrêté tout court. Les mêmes raiſons m'ont empêché de donner communication de ces lettres par écrit à qui que ce ſoit, quoique j'en aie été fort ſollicité, excepté à la reine ſeule, qui, après m'en avoir demandé la lecture, a ſouhaité que je lui en donnaſſe copie. Que ne dois-je point faire, & quels intérêts ne devois-je point ſacrifier pour me conſerver l'eſtime d'un prince, qui oubliant ce qu'il eſt, & ce que je ſuis, m'a prévenu avec une bonté & une amitié (car j'oſe me ſervir de ce terme) dont je ne perdrai jamais le ſouvenir. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect, &c.

Digitized by Google

LETTRE V.

Du Prince Royal.

Ce 4 septembre 1738.

MOnsieur, vous vous êtes si fort attiré ma confiance par l'Hiſtoire ancienne que vous avez écrite, que je ſuis perſuadé de l'excellence de tout ce qui ſortira de votre plume : j'attends vos productions nouvelles avec toute l'impatience d'un lecteur affamé de bonne lecture ; très-peu capable de leur donner du prix par mes ſuffrages, je n'ai de capacité que pour en ſentir les beautés & les admirer. Je vous remercie en particulier du plaiſir que me procurent vos ſoins, & de ce que vous voulez bien m'envoyer vos nouveaux ouvrages : je ſouhaite de tout mon cœur que le Thucydide de notre ſiècle puiſſe voir prolonger le fil de ſes jours comme ceux du roi Ézéchias ; ce vœu vous paroîtra peut-être intéreſſé par la part que je prends aux ouvrages que vous publierez ; mais je puis vous aſſurer que l'eſtime que j'ai pour votre perſonne n'y participe pas moins. Un ſage hiſtorien eſt un phénix, un être bien rare, & ce que je puis ſouhaiter de mieux aux grands hommes de ce ſiècle, c'eſt que dans les âges futurs ils trouvent des Rollins pour écrire leur hiſtoire. Puiſſiez-vous jouir long-temps de l'eſ-

Digitized by Google

time de vos contemporains, & me procurer mainte & mainte fois le plaisir de vous remercier, & d'applaudir à vos nouveaux écrits ! Je vous envisage, vous autres savans, comme ceux qui doivent servir de phare & de fanal au foible genre-humain, comme des étoiles qui devez nous éclairer dans toutes sortes de sciences, & comme des hommes qui pensent pour nous, tandis que nous agissons pour eux. Jugez donc, Monsieur, si je me départirai jamais de l'estime véritable avec laquelle je suis, M. Rollin, votre très-affectionné ami.

LETTRE VI.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 8 juin 1739.

MONSEIGNEUR,

QUoique V. A. R. connoisse parfaitement l'Histoire dont je prends la liberté de lui envoyer le second tome, qui sera bientôt suivi du troisième, je me persuade néanmoins que les grandes qualités des héros qu'elle vous remet sous les yeux, & qui sont si fort de votre goût, vous en rendent toujours la lecture agréable & nouvelle. Vous y reconnoîtriez une grande ressemblance de caractère entre V. A. R. & plusieurs des plus fameux Romains, si votre

modeſtie ne vous rendoit diſtrait ſur ce point. Ils connoiſſoient bien en quoi conſiſtent la ſolide gloire & la véritable grandeur, & ils ne ſe laiſſoient pas éblouir par le vain éclat de certaines qualités & de certains avantages extérieurs, qui peuvent exciter l'admiration du vulgaire, mais qui dans le fond ne rendent point les hommes plus eſtimables, parce qu'à proprement parler, c'eſt par le cœur que les hommes ſont tout ce qu'ils ſont. Les lettres dont V. A. R. a daigné m'honorer, me paroiſſent toutes remplies de ces ſentimens. Je les garde très-ſoigneuſement comme un titre de nobleſſe pour moi, & une preuve bien glorieuſe des marques d'eſtime & de conſidération que mes ouvrages m'ont attirées de votre part. Quoique je m'en ſente peu digne, comme je compte n'en être redevable qu'à votre bonté, j'eſpère que V. A. R. voudra bien me les continuer. Je ſuis avec la plus vive reconnoiſſance & le plus parfait dévouement, &c.

LETTRE VII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 4 juillet 1739.

MOnſieur Rollin, j'ai vu par votre lettre que vous m'envoyez le ſecond tome de votre Hiſtoire Romaine, je ne doute point que ce

Digitized by Google

nouvel ouvrage ne réponde aux excellentes productions que nous avons de votre plume, & à l'idée avantageuse qu'en a le public.

La carrière que vous courez vous donne le droit de faire la leçon aux souverains ; vous pouvez leur faire entendre la voix de la vérité, que la flatterie rend inaccessible au trône ; il vous est permis de fouetter le vice ceint du diadême sur le dos des tyrans & des monstres, dont fourmillent les annales de l'univers, & de corriger d'une manière indirecte ceux dont le rang fait respecter jusqu'aux défauts. Je souhaite pour le bien de l'humanité, que vous puissiez rendre les rois, hommes ; & les princes, citoyens : je suis sûr que ce seroit la plus belle récompense de vos peines, & peut-être le plus digne salaire que jamais historien ait obtenu.

Je vous prie de croire que je m'intéresse vivement à votre gloire, & que je ne suis pas moins charmé de vos ouvrages, que je me réjouis de l'état vigoureux & robuste de votre santé. Veuille le Ciel prolonger des jours dont vous faites un usage si salutaire, & vous combler de toutes les bénédictions que je vous souhaite !

Je suis, Mr. Rollin, votre très-affectionné, &c.

Digitized by Google

LETTRE VIII.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 19 sept. 1739.

MONSEIGNEUR,

JE me rendrois indigne des bontés que V. A. R. a eues jusqu'ici pour moi, si je manquois à vous témoigner la part que j'ai prise à ce que le Roi votre père a fait tout récemment en votre faveur. Toutes les grandeurs, toutes les fortunes du monde ne sont rien sans la paix de l'ame, & sans une certaine douceur intime, que répand dans le cœur une union parfaite entre des personnes que la nature & le sang lient ensemble par des nœuds si étroits. Je souhaite, Monseigneur, que cette union, qui fait tout le bonheur de la vie, aille toujours en croissant, & ne laisse rien dans votre esprit qui en puisse troubler la tranquillité & la joie.

V. A. R. ne se trouvera-t-elle point à la fin importunée & accablée de mes livres, qui vont si fréquemment se présenter devant elle? S'ils deviennent trop libres & trop hardis, j'ose le dire, Monseigneur, c'est votre faute, & la suite du trop bon accueil que vous leur faites. Reçus si gracieusement par un prince que son goût exquis pour les sciences & pour toutes

Digitized by Google

toutes les productions de l'esprit, ne distingue & ne relève pas moins que sa haute naissance, ils croient valoir quelque chose, & paroissent avec confiance devant V. A. R. J'ai intérêt qu'elle les souffre toujours avec la même patience & la même bonté.

Mais ne dois-je pas craindre moi-même, Monseigneur, d'en abuser, en prenant la liberté de faire passer sous vos yeux les programmes de plusieurs exercices qu'un jeune homme de qualité a soutenus dans un collège dont j'ai été long-temps principal. Ce jeune homme porte un nom bien connu dans notre histoire. C'est un prodige, & je n'ai jamais rien vu de semblable, ni qui en approchât. Dans ces exercices, qui se sont faits devant de nombreuses assemblées, je l'ai interrogé, toujours à l'ouverture du livre, & souvent en me contentant de lui lire moi-même plusieurs endroits des auteurs grecs, qu'il expliquoit très-bien en me les entendant seulement lire. Outre ce qui est indiqué dans les programmes, il a lu en hébreu les cent premiers Pseaumes de David, & les deux premiers livres des Rois. Comme cette étude est étrangère à celle des belles-lettres, auxquelles on se borne dans les collèges, on ne lui a permis d'y mettre par jour qu'un quart-d'heure. Ce jeune homme eut treize ans accomplis la veille du dernier exercice qu'il a soutenu : il ne prend pas un quart-d'heure sur ses récréations.

Digitized by Google

Pardonnez-moi, Monſeigneur, toutes mes importunités & toutes mes impoliteſſes ; elles ne diminuent rien du profond reſpect & du parfait dévouement avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IX.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 15 octobre 1739.

MOnſieur Rollin, je ſuis étonné de la rapidité étonnante avec laquelle vous travaillez à l'Hiſtoire Romaine. Dans un âge où le cours ordinaire de la nature nous permet à peine de vivre, vous inſtruiſez donc encore le public lors même que vous ſemblez déjà enjamber l'Éternité ? Vous nous ferez croire tout ce que l'antiquité a feint du chant harmonieux des cygnes avant leur mort : l'Hiſtoire Romaine de Mr. Rollin me ſemblera un phénomène plus merveilleux que tout ce que la Fable rapporte, & il ſera conſtant que la vivacité de votre compoſition, & l'excellence de vos ouvrages ne ſe démentiront aucunement malgré le poids des années & le fardeau de l'âge ; il en eſt ainſi que de ces fleuves qui ne roulent jamais leurs ondes plus fort, ni plus rapidement, que plus ils s'éloignent de leur ſource.

J'ai admiré les progrès du jeune Gueſclin ;

Digitized by Google

j'ignore s'il eſt parent de ce fameux Bertrand du Gueſclin, dont le nom ne périra point tant que l'on conſervera le ſouvenir de la probité & de la valeur. Peut-être que le jeune homme dont vous me parlez, fera avec le temps autant d'*honneur aux lettres*, que du Gueſclin en fit à l'*épée*. Il eſt plus d'un chemin pour arriver à la gloire : la carrière des héros eſt brillante, à la vérité, mais elle eſt teinte du ſang humain ; celle des ſavans a moins d'éclat, mais elle conduit également à l'immortalité, & il eſt plus doux d'*inſtruire le genre-humain*, que d'être *l'artiſan de ſa deſtruction*.

Je vous ſuis d'ailleurs bien obligé de la façon dont vous prenez part à ma ſatisfaction, *les arts & les ſciences* établiſſent une eſpèce de ſociété dans *le monde*, & il paroît naturel que tous ceux qui ont le bonheur d'en être, devroient participer mutuellement aux bonheurs qui arrivent à leurs membres quelconques, & partager plutôt leur joie, que de s'entrepersécuter, comme il n'arrive que trop dans la *république des lettres*.

Je devois donc m'attendre aux ſentimens que vous me témoignez : je vous aſſure cependant que je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant, & que je regrette beaucoup de renfermer en moi ce qui pourroit vous en être un témoignage, étant avec bien de l'eſtime, Mr. Rollin, votre très-affectionné, &c.

Digitized by Google

LETTRE X.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 17 juin 1740.

SIRE,

QUand ma vive reconnoiſſance pour toutes vos bontés ne m'engageroit pas à témoigner à V. M. la part que je prends avec toute l'Europe à ſon avénement à la couronne, je me croirois obligé de le faire pour l'intérêt, & comme au nom des belles-lettres & des ſciences, que vous avez non-ſeulement protégées juſqu'ici, mais cultivées d'une manière ſi éclatante. Il me ſemble qu'elles ſont montées en quelque ſorte avec vous ſur le trône, & je ne doute point que V. M. ne ſe propoſe de les faire régner avec elle dans ſes états, en les y mettant en honneur & en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important m'occupe dans ce grand événement; c'eſt la joie que je ſais qu'aura V. M. de faire le bonheur des peuples que la Providence vient de confier à ſes ſoins. Permettez-moi de le dire à mon tour: les lettres, Sire, dont V. M. m'a honoré, & que je conſerve bien ſoigneuſement, m'ont fait connoître le fond de ſon cœur, entiérement éloigné de tout faſte, plein de nobles ſentimens, qui ſait en quoi conſiſte la vraie grandeur d'un prince,

Digitized by Google

& qui a appris par ſa propre expérience à compatir au malheur des autres. C'eſt un grand avantage pour V. M. d'être bien convaincue qu'elle n'eſt placée ſur le trône que pour veiller delà ſur toutes les parties de ſon royaume ; pour y établir l'ordre & y procurer l'abondance ; ſur-tout pour employer ſon autorité à y faire reſpecter celui de qui ſeul elle la tient, & de qui elle a l'honneur de tenir la place ſur la terre. *Les richeſſes, la gloire, la puiſſance ſont en ſes mains. C'eſt lui qui donne le conſeil, la prudence, la force. C'eſt par lui que les rois règnent, & que les légiſlateurs rendent la juſtice.* Qu'il lui plaiſe, Sire, de vous combler, vous & votre royaume, de ſes plus précieuſes bénédictions ; &, pour les renfermer toutes en un mot, qu'il lui plaiſe de vous rendre *un Roi ſelon ſon cœur !* C'eſt ce que je ne ceſſerai de lui demander pour vous, perſuadé que je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond reſpect & quel parfait dévouement je ſuis, &c.

LETTRE XI.

Du Prince Royal.

Konisberg, ce 17 juillet 1740.

MOnſieur Rollin, j'ai trouvé dans votre lettre les conſeils d'un ſage, la tendreſſe d'une nourrice, & l'empreſſement d'un ami ; je vous

Digitized by Google

assure, mon cher, mon vénérable Rollin, que je vous en ai une sincère obligation, & que les marques d'amitié que vous me témoignez me sont plus agréables que tous les complimens, très-souvent faux ou insipides, que je ne dois qu'à mon rang ; je ne cesserai point de faire des vœux pour votre conservation, & je vous prie de m'aimer toujours, & de vous persuader que je serai tant que je vivrai plein de considération pour vous, & d'estime pour votre mémoire. *Vale.*

LETTRE XII.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 22 juillet 1740.

SIRE,

MEs livres osent paroître devant votre trône avec quelque crainte, à la vérité, mais avec encore plus de confiance. Ils ne se présentent pas néanmoins devant V. M. pour en être lus, mais seulement pour en être vus, & pour lui faire ma cour. Bien d'autres soins vous occupent maintenant. Instruit à fond des actions vertueuses & des grandes qualités des rois, tant anciens que modernes, vous songez, Sire, à les égaler, &, s'il se peut, à les surpasser. L'Europe paroît attendre de V. M. qu'elle lui donnera le modèle d'un prince attentif à remplir

Digitized by Google

exactement tous les devoirs de la royauté ; & ils sont grands ! C'est l'agréable espérance dont se flatte aussi, Sire, votre, &c.

LETTRE XIII.

Du Prince Royal.

Charlottenbourg, ce 3 août 1740.

MOn cher Rollin, j'attends votre nouveau volume avec impatience, je suis persuadé que vos ouvrages ne se démentiront jamais, & que Mr. le Cardinal, Mr. de Fontenelle, & Mr. Rollin ne radoteront de leur vie ; c'est une vérité qui commence à recevoir une évidence géométrique ; je suis du moins orthodoxe sur cet article, & plein d'estime & d'amitié pour vous. *Vale.*

LETTRE XIV.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 14 septembre 1740.

SIRE,

JE prends encore une fois la liberté de vous écrire en vous envoyant l'édition *in-quarto* de mon Traité des Études, qui sera bientôt suivie de celle de l'Histoire ancienne. Quelque honneur & quelque plaisir que me fassent les lettres de

Digitized by Google

V. M., je ne dois pas abuſer de la bonté qu'elle a de répondre régulièrement aux miennes, & je me crois obligé déſormais à ménager avec plus de ſoin que je n'ai fait juſqu'ici, un temps devenu ſi néceſſaire & ſi précieux pour tout un royaume.

Mes livres, Sire, feront donc mes lettres. Ils vous parleront pour moi; & quand vous y lirez de belles actions de quelque grand prince, V. M. ſuppoſera, s'il lui plaît, que ce ſont de ma part autant de complimens pour elle, ou du moins autant de vœux. Je les chargerai de vous bien témoigner mon reſpect, ma vénération, ma reconnoiſſance, & ſur-tout mon tendre attachement : car cette expreſſion me devient permiſe, puiſque V. M. non-ſeulement me permet, mais m'ordonne de l'aimer toujours. Et comment pourrois-je ne le pas faire? Comment pourrois-je n'être pas vivement touché & attendri de l'effuſion de cœur avec laquelle vous avez bien voulu m'écrire depuis votre avénement à la couronne? Les rois ne ſe piquent pas d'ordinaire d'avoir des amis, & il eſt rare qu'ils en aient de véritables. L'intervalle qu'ils mettent entr'eux & le reſte des hommes, eſt trop grand pour donner lieu à l'amitié, laquelle en effet ſuppoſe une ſorte d'égalité. V. M. n'en uſe pas ainſi. Elle deſcend du trône juſqu'à ſon ſerviteur, & par-là trouve le moyen de le mettre de niveau avec elle, pour en faire ſon ami. Oui, Sire, je le ſerai toute ma vie. Mais

Digitized by Google

c'eſt trop peu pour moi : que me reſte-t-il encore de temps à vivre ? Je ſouhaite l'être pendant toute l'éternité : cet unique vœu dit beaucoup de choſes. Je ſuis avec des ſentimens que je ne puis exprimer avec aſſez de force & d'énergie, Sire, votre, &c.

LETTRE XV.

De M. Thiriot à Mr. Rollin, de la part du Roi.

Paris, ce 23 octobre 1740.

MONSIEUR,

J'Ai reçu des ordres de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe, de vous témoigner qu'il ne lui a pas été poſſible de vous écrire. Nous avons le chagrin de ſavoir que ce Monarque eſt attaqué d'une fièvre-quarte, qui, à ce que je crois, tend cependant à ſa fin : Sa Majeſté m'ordonne de vous aller faire des complimens de ſa part, & de vous remercier des deux volumes *in-quarto*, que je lui avois envoyé de la vôtre. On m'a appris votre retour à Paris pour la fin de ce mois, & que vous alliez delà à Colombe, où je compte aller remplir les ordres de Sa Majeſté, & préſenter mes très-humbles reſpects à Mr. le maréchal d'Aſfeld, & à monſieur ſon frère.

Je ſuis avec beaucoup d'attachement, & une ſingulière vénération, Monſieur, votre, &c.

Digitized by Google

LETTRE
DE FRÉDERIC II
A
M. ALGAROTTI.

Rémusberg, ce 19 Mai 1740.

A Ma Muſe vive & légère
Ne fais pas trop d'attention :
Mes vers ne ſont faits que pour plaire,
Et non pour la diſſection.

Vous entrez dans un détail des épîtres que je vous ai envoyées, mon cher Algarotti, qui me fait trembler. Vous examinez avec un microſcope des traits groſſiers, qu'il ne faut voir que de loin & d'une manière ſuperficielle. Je me rends trop juſtice pour ne pas ſavoir juſqu'où s'étendent mes forces. Indépendamment de ce que je viens de vous dire, vous trouverez dans cette lettre deux nouvelles épîtres, l'une ſur la néceſſité de l'étude, & l'autre ſur l'infamie de la fauſſeté; j'y ai ajouté un conte, ſur un mort qu'on n'a point enterré, parce qu'un prêtre avoit promis ſa réſurrection. Le fond de l'hiſtoire eſt vrai au pied de la lettre, & ſemblable en tout à la manière dont je l'ai rapportée, l'imagination a achevé le reſte.

Vous qui naquîtes dans ces lieux
Où Virgile parla le langage des Dieux,

Digitized by Google

Qui l'apprîtes dès la nourrice,
Jugez avec plus de justice
De mes vers négligés & souvent ennuyeux :
Entouré de frimats, environné de glace,
La lyre tombe de mes mains.
Ha ! pour cultiver l'art d'Horace,
Il faut un plus beau ciel & de plus doux destins.

Je suis persuadé que la vie de César que vous composez, fera honneur à ce vainqueur des Gaules ;

Ce généreux usurpateur
Me plaira mieux dans vos ouvrages,
Qu'à Rome, au milieu des hommages
D'un peuple dont il fut vainqueur.

Comme je m'apperçois des délais du sieur Piné, j'ai pris la résolution de faire imprimer l'Anti-Machiavel en Hollande ; & je vous prie en même temps de vous informer combien coûteroient tous les caractères d'argent les plus beaux que l'on ait, & qui font la collection d'une imprimerie complète. J'ai envie de les acheter, afin de faire imprimer la Henriade sous mes yeux.

De la bavarde Renommée
Prenant les ailes & la voix,
Du cygne de Cirey je louërai les exploits.
La Henriade relimée,
De nouvelles beautés sans cesse ranimée,
Jusqu'aux Bracmanes des Chinois
Et des rives de l'Idumée
Volera, je le prévois.

Digitized by Google

Je ne sais que répondre à votre charmante gazette, sinon que la nôtre jusqu'à présent ne fournit que des sujets tristes, & qu'elle pourroit, comme je l'imagine & le crains, fournir dans peu des matières encore plus tragiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous n'avons point de bals ni de mascarades, que nous ne conquérons point de royaumes, mais aussi n'avons-nous point de guerre. C'est à présent le temps de notre sommeil & de l'inaction; il faut croire que lorsqu'il aura achevé sa période, un autre lui succédera. Je sais bien que pour ce qui me regarde, je souhaite avec beaucoup d'empressement que mon temps vienne de vous revoir. Vous êtes trop aimable pour qu'on puisse vous connoître sans vous désirer. Faites donc, je vous prie, que je puisse bientôt me satisfaire, & soyez persuadé que je suis plein d'estime & d'amitié pour vous. Adieu.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

FAMILIÈRE ET AMICALE

DE

FRÉDERIC II

AVEC

M. DE SUHM,

Conseiller intime de l'Électeur de Saxe, & son Envoyé extraordinaire aux Cours de Berlin & de Pétersbourg.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

NOus croyons faire quelque plaiſir au lecteur, & répandre plus de jour ſur cette Correſpondance, en faiſant connoître plus particuliérement celui que le Grand-Fréderic honoroit dans ſes lettres de ſon amitié & de ſa confiance. Nous donnerons en peu de mots une notice hiſtorique de Mr. de Suhm, à laquelle nous joindrons le portrait qu'il a tracé lui-même du Prince Royal de Pruſſe, & qu'on a trouvé parmi ſes papiers.

Ulric-Fréderic de Suhm, fils de Burchard de Suhm, conſeiller-privé & envoyé de la cour de Saxe en France, naquit à Dresde le 29 avril 1691. Son père, après avoir pris un ſoin particulier de ſa première éducation, l'envoya encore très-jeune à Genève pour y faire ſes études; & dès qu'il les y eut achevées, il l'appella auprès de ſoi à Paris pour le former lui-même aux affaires. C'eſt ainſi que ſon eſprit ayant acquis de bonne

Digitized by Google

heure une maturité, & ſon caractère une ſolidité peu communes, il ſe trouva bientôt en état d'entrer dans la carrière de ſon père. De retour à Dresde, le feld-maréchal, comte de Flemming, le plaça auſſi-tôt dans le département des affaires étrangères; & l'ayant pris en affection, il s'en fit accompagner à Vienne, où il fut envoyé en 1718, en qualité de miniſtre-plénipotentiaire. A ſon retour de Vienne, Mr. de Suhm fut employé dans les affaires les plus importantes, & en 1720 il fut nommé par ſa cour miniſtre & envoyé à celle de Pruſſe, avec le titre de conſeiller intime du roi de Pologne. S'étant rendu à Berlin avec ſa famille, il y remplit ſes devoirs avec beaucoup d'approbation, juſqu'en 1730, qu'il fut rappellé, vraiſemblablement par des raiſons de politique, ou à cauſe de quelques méſintelligences qui ſe formèrent entre les deux cours, & dont il fut la victime. C'eſt pendant ce ſéjour de dix ans à Berlin, que Mr. de Suhm eut le bonheur de lier connoiſſance avec le Prince Royal de Pruſſe. Connoiſſeur

&

Digitized by Google

& ami du mérite comme ce Prince l'étoit, il distingua bientôt Mr. de Suhm de la foule; & après l'avoir engagé dans la société d'hommes célèbres & éclairés qu'il s'étoit choisie lui-même, il sut même le distinguer de tous les autres. Doué des plus douces & des plus aimables qualités du cœur, & des agrémens de l'esprit les plus séduisans, Mr. de Suhm gagna de plus en plus l'affection de ce grand Prince; & la conformité de leur goût pour la philosophie, acheva enfin de former & de cimenter le lien de leur étroite amitié. Ce que l'on sait de sûr des particularités de leurs premières liaisons, c'est qu'ils avoient souvent ensemble, sur des matières de philosophie, des entretiens intéressans & secrets qu'ils prolongeoient quelquefois jusque fort avant dans la nuit. On en trouvera la preuve dans la suite de cette Correspondance.

Il est à regretter que les mémoires que l'on a conservés de la vie de Mr. de Suhm, en faisant remonter ses liaisons avec le Prince Royal jusqu'avant

Digitized by Google

l'époque de ſon rappel, ne nous donnent aucun éclairciſſement ſur la ſuite de ces liaiſons depuis 1730 juſqu'en 1736, où commença leur correſpondance. On ſait pourtant avec certitude que Mr. de Suhm a paſſé la plus grande partie de cet intervalle à Berlin.

Le Roi Fréderic-Guillaume I, ennemi de tout ce qui portoit le nom de ſcience, & ſur-tout de philoſophie, ne pouvoit regarder que de très-mauvais œil les liaiſons que le Prince Royal entretenoit avec certaines perſonnes qui ſe diſtinguoient par leur eſprit, leur ſavoir, leurs principes & leurs lumières. Il eſt probable que Mr. de Suhm fut enveloppé dans ce nombre, & qu'on parvint à le noircir dans l'eſprit du Roi; ce qui étoit d'autant plus facile, qu'il paſſoit pour un auſſi grand partiſan de Wolff, que le Monarque l'étoit peu. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Roi prit ombrage des liaiſons de Mr. de Suhm avec le Prince Royal; ce qui occaſionna leur ſeconde ſéparation, circonſtance à laquelle nous ſommes redevables de cette correſpondance, & qui

Digitized by Google

doit ſervir à expliquer les raiſons du ſecret & de la circonſpection qu'ils étoient obligés d'y mettre.

Mais ce ſeroit abuſer de la patience du lecteur, que de l'arrêter plus long-temps à de minutieux détails. Ayant conduit le fil des liaiſons du Prince Royal avec M. de Suhm, juſqu'à l'époque de leur correſpondance, nous ne pouvons mieux faire que de l'y renvoyer.

Digitized by Google

PORTRAIT
DU
PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

Par Mr. de Suhm.

Le 2 avril 1740.

L'Honneur que j'ai eu de faire souvent ma cour au Prince Royal de Prusse, & d'avoir pu me flatter même de celui de ses bonnes graces, peut en effet m'avoir donné quelques justes idées sur la manière de penser de ce Prince; mais je n'ai garde d'entreprendre de faire son portrait, & j'ai lieu de douter que personne y réussisse. Quand il ne seroit pas né grand Prince, ses malheurs & sa situation lui auroient appris à dissimuler ses sentimens; & c'est ce qui a fait que ceux-là se sont souvent trompés jusqu'ici, qui sur un mot ont hasardé des jugemens sur le caractère d'un Prince qui ne parle jamais sans réflexion, & qui ne dit que ce qu'il veut bien dire. Pour ne pas tomber dans cette faute, je ne parlerai

Digitized by Google

qu'en termes généraux d'un caractère qu'on peut regarder à préſent comme impénétrable, & me contenterai pour aller ſûrement, de parler des qualités que j'ai remarquées en lui, & qui ſont fondées ſur les ſentimens que je lui ai conſtamment entendu profeſſer.

Je crois que ſa plus grande paſſion eſt celle de la gloire, qu'il fait conſiſter à agir toujours conformément à la plus exacte raiſon, & à écarter ſoigneuſement de ſon eſprit tous les préjugés, & autant que poſſible, à ne jamais s'en laiſſer prévenir.

Il eſt inébranlable dans ſes réſolutions priſes après de mûres réflexions; & il a donné des preuves de ſa conſtance & de ſa grandeur d'ame dans les triſtes occaſions qu'il en a eues, & dans leſquelles il ne s'eſt pas abandonné un moment.

Il eſt bon, généreux, libéral, ſenſible & compatiſſant aux malheurs d'autrui, & les injuſtices lui font horreur.

Dans ſa grande jeuneſſe, j'ai remarqué qu'il ſe plaiſoit à relever les défauts & les ridicules d'autrui. Je l'ai bien trouvé

Digitized by Google

changé là-dessus, & il est le premier à blâmer ceux qui sont dans ce goût-là; sur-tout il déteste la calomnie & les calomniateurs.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail des bonnes qualités d'un Prince qui travaille sérieusement à les acquérir toutes; ce qui m'a engagé à lui dire un jour, qu'il avoit un but où il n'atteindroit jamais, savoir la perfection; à quoi il me répondit: Qu'il en étoit comme de la pierre philosophale, & que ceux qui la cherchoient étoient payés de leurs peines par beaucoup de bonnes choses qu'ils trouvoient sur leur chemin. Et comme je hasardai d'ajouter, que, pourvu qu'il conservât la moitié de tous les grands sentimens que je lui connoissois, il seroit toujours un grand roi; il me répondit: Qu'il seroit au désespoir de changer jamais de manière de penser; mais que cela ne prouvoit pas encore ce que je disois; & il finit modestement par me citer le vers suivant de Voltaire:

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Digitized by Google

Ce Prince ſe pique ſur-tout d'une grande fermeté dans ſes amitiés & ſes attachemens ; & je me ſouviens qu'en prenant congé de lui en dernier lieu, & lui ayant témoigné quelqu'inquiétude de ce que *j'avois* remarqué qu'une certaine perſonne de diſtinction n'étoit plus dans ſes bonnes graces, il voulut bien me rendre compte des raiſons qui l'avoient engagé à l'éloigner de lui, ajoutant gracieuſement, *qu'il me devoit* ce détail, afin de ne me laiſſer aucun ſoupçon ſur la ſolidité de ſon amitié.

On a remarqué ſur le Rhin, que ce Prince a beaucoup de valeur. Dans une occaſion entr'autres, où il étoit allé reconnoître les lignes de Philipsbourg, ſuivi d'une aſſez grande troupe ; paſſant à ſon retour par un bois fort clair, le canon des lignes l'accompagna ſans ceſſe, & fracaſſa pluſieurs arbres à côté de lui, ſans que pour cela ſon cheval fortît du pas, & ſans que la main qui tenoit la bride trahît en lui le moindre mouvement extraordinaire. Ceux qui y prêtoient attention, remarquèrent, au contraire,

Digitized by Google

qu'il ne discontinuoit pas de parler fort tranquillement à quelques généraux qui l'accompagnoient, & qui admiroient sa contenance dans un danger avec lequel il n'avoit pas encore eu occasion de se familiariser. C'est du prince de Lichtenstein que je tiens cette anecdote.

Je ne parlerai pas de son esprit; on sait qu'il l'a fort orné par ses lectures & ses continuelles réflexions. C'est aussi ce qui lui fait aimer la conversation, dans laquelle il ne fait jamais entrer les affaires publiques dont il fait parfaite abstraction, comme de choses qui ne le regardent point encore. Ceux qui lui ont attribué des dispositions de haine ou d'amitié pour certains intérêts de princes, n'ont assurément fondé leurs conjectures que sur de vaines apparences, dont ils ont tiré de fausses conséquences. Parle-t-il avec amitié d'un prince; ils en concluent, qu'il s'armeroit pour ses intérêts, s'il le pouvoit. Mais c'est là un argument fort sujet à caution avec un prince qui n'agit jamais par caprice, & qui ne veut suivre que la raison. Il me dit même un jour,

Digitized by Google

qu'il croyoit, qu'étant roi, il pourroit fort bien faire la guerre au prince du monde que personnellement il aimeroit le plus; & que de même il pourroit entrer dans les liaisons les plus étroites avec un prince que personnellement il n'aimeroit point du tout.

Pour le jugement du Prince Royal, il est d'autant plus juste, qu'il ne le précipite pas, à moins qu'il n'en puisse rendre raison sur le champ. Pour en donner un léger exemple, je me souviens qu'à un souper chez le feld-maréchal Grumkau, il fut parlé du jeune prince Eugène, qui mourut sur le Rhin; & on agita la question: Si ce prince auroit eu avec le temps de grandes qualités, & s'il seroit devenu un grand homme? Le Prince Royal décida que non, parce qu'il n'auroit jamais su se faire un ami qui eût osé lui représenter la vérité.

Je crois que ce que je viens de dire suffit pour faire connoître ce Prince de la manière que je pense le connoître; & quoique ce portrait ressemble à un éloge, je puis assurer, que ni la tendre affection

Digitized by Google

que j'ai toujours eue pour ce Prince depuis son enfance, ni la bienveillance dont il m'a honoré dans tous les temps, & dont il n'a pas même discontinué de me donner des marques pendant mon séjour ici à Pétersbourg, ne m'aveuglent point sur son sujet, & que je suis pleinement convaincu, qu'il vérifiera un jour ce que je viens de lui attribuer.

De sorte que je conclus, qu'on pourra un jour faire de très-bonnes & grandes affaires avec lui en s'y prenant bien; & qu'on pourra s'en faire de très-mauvaises, en s'y prenant autrement.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC M. DE SUHM.

LETTRE PREMIÈRE.

De Mr. Suhm.

Berlin, ce 13 mars 1736.

MONSEIGNEUR,

COmme j'entreprendrois ſans doute l'impoſſible pour obéir aux ordres de V. A. R., je ne ſuis pas ſurpris de me voir engagé à traduire une métaphyſique, quoique l'ouvrage ſoit aſſurément peu proportionné à mes forces. Mais comme le but de V. A. R. en m'ordonnant ce travail, n'a été que de lire en françois ce que le plus grand philoſophe de notre ſiècle a écrit en allemand, je me flatte de remplir ſes vues en m'appliquant à rendre exactement les paroles de ce grand homme, ſans m'arrêter ni au ſtyle, ni à l'élégance (*a*). C'eſt ce dont je

(*a*) L'intéreſſant auteur dont il eſt ſi ſouvent fait mention dans le cours de ces Lettres, eſt le célèbre philoſophe, baron de Wolff, ſi connu par une foule d'ouvrages dans preſque toutes les branches de la philoſophie.

Digitized by Google

me fais un devoir de prévenir V. A. R., afin qu'elle n'attende pas de moi ce dont je me sens incapable.

Je crois, Monseigneur, que je viens de faire une espèce de préface. Mais comme V. A. R. veut faire de moi une espèce d'auteur, il est assez naturel que je me conforme aux règles établies ; trop heureux, si dans ma traduction je ne néglige pas tous les devoirs d'un traducteur. Je ferai du moins mon possible pour observer le plus essentiel ; j'entends celui de la fidélité. Pour ce qui est du reste, j'en remets le soin à mon auteur. J'ai l'honneur d'envoyer à V. A. R. le premier chapitre de la Métaphysique de Wolff, dans lequel il prouve comment l'homme est certain qu'il existe. Or comme toute sa Métaphysique est fondée sur des preuves aussi évidentes que le sont celles de ce chapitre, je prends la liberté de féliciter d'avance V. A. R. de la certitude qu'elle va avoir de la chose qui lui importe le plus.

Quelle gloire pour notre philosophe, de prouver l'existence de la plus belle ame qu'il y ait dans l'univers ! & quelle félicité pour moi, d'en être l'interprète ! Je n'en connois point d'autre après celle-là dans ce monde, que de me voir aux pieds de V. A. R., & de pouvoir lui témoigner les sentimens d'admiration & de respect avec lesquels je ferai pendant toute ma vie, de V. A. R., le très-soumis & dévoué serviteur, &c.

Digitized by Google

LETTRE II.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 17 mars 1736.

MOn cher Suhm, vous savez que des nouvelles agréables, annoncées par des personnes que nous aimons, semblent nous faire plus de plaisir qu'elles ne nous en feroient si nous les apprenions d'une bouche indifférente. Vous comprenez, ou vous devinez sans doute, que l'assurance que me donne *Wolff* de l'immortalité de mon ame (chose qui m'intéresse infiniment, & dont vous êtes l'interprète), doit me causer une double joie, me venant de vous, & me valant une lettre, dans laquelle vous épuisez tout ce que la politesse a pu fournir de plus honnête & de plus obligeant. Il s'agit à présent d'y répondre, & je ne saurois vous dire autre chose, sinon, que ce qui seroit capable de me donner une bonne idée de mon ame, c'est la vive représentation qu'elle se fait de votre personne, & l'idée juste & avantageuse, dans laquelle vous lui êtes toujours présent. Je me rappelle toutes nos conversations nocturnes, & je vous assure que je n'ai pas perdu un petit mot de tout ce que vous m'avez dit. Il me sembloit entendre la bouche de la vérité dont émanoient des oracles.

Digitized by Google

Vous m'avez convaincu, perſuadé, d'une manière indubitable, que je ſuis. J'attends à préſent de vos ſoins officieux le reſte de la traduction de cette admirable Métaphyſique, & je vous aſſure que je ſuis & ſerai toute ma vie avec toute la reconnoiſſance que mérite un ſervice auſſi grand & auſſi eſſentiel que celui que vous me rendez, mon très-cher Suhm, votre, &c.

LETTRE III.

De Mr. de Suhm.

Berlin, ce 21 mars 1756.

MONSEIGNEUR,

J'Étois dans une grande inquiétude ſur le ſuccès du premier chapitre de ma traduction, craignant avec raiſon, que V. A. R. ne trouvât que je lui faiſois lire de l'allemand en françois. Mais la lettre par laquelle il a plu à V. A. R. de me combler des témoignages de ſa bienveillance, m'a fait voir que mon empreſſement à remplir ſes volontés me tient lieu de mérite, & que ſa pénétration aura ſuppléé aux défauts de ma traduction. Je ne ſuis donc plus en peine de mon petit ouvrage; me voilà ſuffiſamment encouragé pour aller juſqu'au bout. La continuation que j'ai l'honneur de vous

Digitized by Google

envoyer, Monſeigneur, vous témoignera le zèle avec lequel je vais y travailler.

Je me ſuis apperçu que l'objection des matérialiſtes, qui prétendent que c'eſt l'orgueil des hommes qui les a ſéduits à s'attribuer une ame, avoit beaucoup frappé V. A. R.; & que c'eſt ſa grande, ſon exceſſive modeſtie, qui la retenoit dans le doute. Que de difficultés ne trouvera donc pas à ſurmonter notre philoſophe, lorſque traitant de la ſubordination des ames, il voudra démontrer à V. A. R. avec tant d'évidence, la ſupériorité de la ſienne ! Et cependant l'expérience la lui prouve journellement ; & elle-même en donne chaque jour les plus évidentes preuves, dans la préférence qu'elle adjuge à cette ſupériorité d'ame, ſur celle que lui a donné le rang & la naiſſance.

Je me jette aux pieds de V. A. R. pour lui dire que je ſuis ſi pénétré des bontés dont elle m'honore, que je ne trouve aucun terme digne d'exprimer les reſpectueux ſentimens avec leſquels je ſerai juſqu'à la fin de ma vie, &c.

Digitized by Google

LETTRE IV.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 22 mars 1736.

MOn cher Suhm, je m'acquitte de ma dette, quoiqu'un peu tard. Je vous envoie le saumon fumé ; il est tout frais, ne faisant que d'arriver du Rhin. Je souhaite qu'il parvienne de même jusqu'à Vienne.

Ne m'étant pas tout-à-fait bien porté, mon chirurgien m'a conseillé de prendre plus de mouvement que par le passé ; ce qui m'oblige d'aller à cheval, & de trotter ou de galopper tous les matins. Mais pour ne pas changer pour cela mon genre de vie ordinaire, j'anticipe sur le sommeil, afin de regagner d'un côté ce que je perds de l'autre. J'ai pensé devenir votre sectateur, & me mettre à scier du bois (*a*) ; mais le beau temps m'a fait prendre un parti différent. Ainsi prenez-vous-en au soleil, si je ne vous imite pas en cela, comme je voudrois bien le faire en toute autre chose, étant avec une véritable estime, mon cher Suhm, votre, &c.

(*a*) Mr. de Suhm avoit écrit antérieurement au prince de Prusse, qu'il s'amusoit à scier du bois dans ses momens de récréation.

Digitized by Google

LETTRE V.

De Mr. de Suhm.

Berlin, ce 25 mars 1736.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu avec respect les ordres de V. A. R.; & aussi-tôt j'ai pris avec le baron de Demeratti toutes les mesures possibles pour faire parvenir le saumon en bon état à Vienne.

Mon affliction est extrême d'apprendre que V. A. R. ne jouit pas d'une santé parfaite. Mais ce qui me rassure, est, que rien n'étant dans le monde sans raison suffisante, je suis persuadé que Dieu n'a fait naître un prince doué de si grandes qualités, & si porté au bien, que dans le dessein qu'il fût un jour les délices du genre-humain.

Que je sais bon gré à celui qui a engagé V. A. R. à se donner plus de mouvement! c'étoit bien là assurément le conseil le plus propre à rétablir sa santé. Mais, Monseigneur, n'est-ce pas éluder le conseil de votre Esculape, que de retrancher sur votre sommeil le temps que vous devez employer à fortifier votre santé? Le repos du sommeil est aussi nécessaire au corps que le mouvement. Le zèle m'emporte peut-être; mais dussé je encourir un moment de disgrace, je

Digitized by Google

ne puis m'empêcher de dire à V. A. R., que l'ardeur d'acquérir des connoiſſances, lui fait oublier qu'elle ſe doit à de grands peuples. Parce qu'elle ne ſent aucune borne à la grandeur de ſon ame, elle croit ſans doute n'en devoir auſſi mettre aucune à l'étendue de ſes connoiſſances! Mais, Monſeigneur, ſavez-vous bien à quoi vous vous jouez? A rendre inutiles les ſoins & les veilles de ceux qui travaillent à ſe rendre capables de vous être utiles un jour, pendant que V. A. R. s'applique aux dépens de ſa ſanté à ſe mettre en état de ſe paſſer d'eux.

Au nom de tous ceux qui attendent un jour leur bonheur de vous, ménagez votre précieuſe vie!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE VI.

Du Prince Royal.

Sans date.

MOn cher Suhm, après la lettre que vous venez de m'écrire, je reconnois que vous êtes non ſeulement capable de traiter les matières les plus ſublimes de la philoſophie, mais encore de donner un tour heureux & fin à des matières qui ſeroient plates dans la bouche de tout autre:

Le plomb entre vos mains ſe convertit en or.

Digitized by Google

Comment, sur le sujet de mon indisposition (bagatelle peu importante au reste du genre-humain), est-il possible de dire quelque chose de plus obligeant, de plus flatteur & de mieux amené, que ce que vous me dites dans votre lettre? Il faut avoir pour cela, comme vous, un fonds d'esprit inépuisable, une finesse infinie, & une manière de faire envisager les objets qui les fait valoir infiniment plus qu'ils ne valent en effet. Je souhaiterois pour l'amour de moi, que votre lettre contînt autant de vérités qu'elle contient de choses spirituelles & *jolies*; & *j'aimerois mieux en croire* votre philosophie, & les argumens de Wolff, que ceux que votre amitié & votre support pour vos amis, vous suggèrent. Non, mon cher Suhm, je suis bien loin d'être tout ce que vous me croyez, ou que vous me dites être; mais je sens bien que quand même tout cela seroit, je ne pourrois jamais me passer de gens de votre trempe, & que je reconnoîtrois toujours la lumière supérieure des astres sur les petites étoiles subordonnées. Quand on sait ce que vous savez, & qu'un heureux génie, secondé des trésors que nous puisons dans l'étude des belles-lettres, nous a élevés jusqu'au point de perfection où je vous vois briller, alors il est bien permis de scier du bois, & de se donner du loisir: mais quand l'on ne fait qu'entreprendre une course, on ne doit pas s'ar-

Digitized by Google

rêter au premier pas, mais plutôt ſuccomber que de ne pas atteindre au but. Ne combattez donc pas ma conſtance & ma fermeté, mon cher Suhm, car c'eſt ſur elles que ſe ſoutient la véritable amitié que j'ai pour vous, & à laquelle je ne renoncerai pas plus qu'au déſir de me perfectionner, afin d'être pendant tout le cours de ma vie, honnête homme, ami des arts, & ſur-tout, avec une ſincérité parfaite, fidèle ami de tous mes amis.

Ainſi jugez à quel point je ſuis, mon très-cher Suhm, votre, &c.

LETTRE VII.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 27 mars 1736.

MOn cher Suhm, c'eſt à vos ſoins officieux que je ſuis encore redevable du ſecond chapitre de Wolff. Sans bleſſer votre modeſtie, & en me reſſerrant dans les limites les plus étroites de la vérité, je peux vous aſſurer que Wolff ne perd rien en paſſant par vos mains; & je trouve que vous vous acquittez avec tout le ſuccès poſſible d'une entrepriſe auſſi noble que difficile.

Enfin, je commence à appercevoir l'aurore d'un jour qui ne brille pas encore tout-à-fait à mes yeux; & je vois qu'il eſt dans la poſ-

Digitized by Google

sibilité des êtres, que j'aie une ame, & que même elle soit immortelle. M. Achard (*a*) m'envoie un grand raisonnement sur cette matière, qui doit servir de supplément aux sermons qu'il nous a faits cet hiver ; & il me demande de lui faire voir les endroits de son raisonnement que je trouverai les plus foibles. Mais je m'en garderai bien ; car quoique la plupart des raisons qu'il m'allègue, soient des sophismes plutôt que des argumens, je ne m'ingérerai pas à entrer en lice avec des personnes qui ont étudié, & qui en savent infiniment plus que moi ; je m'en tiens à *Wolff* ; & pourvu qu'il me prouve bien que mon être indivisible est immortel, je serai content & tranquille.

Le profit que vous pouvez tirer de vos peines, mon cher Suhm, est qu'au-lieu que la véritable amitié que j'ai pour vous finiroit avec ma vie, elle restera immortelle comme mon ame ; & que cette ame se sentant, après Dieu, redevable à vous seul de son existence, ne manquera jamais de vous donner des marques d'une amitié fondée sur l'estime, l'inclination & la reconnoissance parfaite avec laquelle je suis, mon cher Diaphane (*b*), votre, &c.

(*a*) Antoine Achard, pasteur de l'église françoise de Berlin, & conseiller du consistoire supérieur, grand orateur, dont on a deux volumes de sermons. Il est mort le 5 mai 1772.

(*b*) C'est-là un nom amical que le Prince de Prusse donnoit à Mr. de Suhm, comme un gage de leur intimité, &

Digitized by Google

LETTRE VIII.

De Mr. de Suhm.

Berlin, ce 30 mars 1736.

MONSEIGNEUR,

IL me tarde de me voir aux pieds de V. A. R. pour lui témoigner une foible partie des sentimens dont m'a pénétré sa dernière lettre. Quel prix de mon obéissance! &. combien l'immortalité de mon ame ne m'en devient-elle pas plus chère, depuis l'assurance que V. A. R. vient de me donner! Quelle noblesse de sentimens! quelle élévation! Vous êtes assurément le premier prince; que dis-je! vous êtes le premier homme, qui, non content de faire du bien dans ce monde, ne pense trouver dans l'immortalité de son ame, qu'une raison d'en faire éternellement! Quelle preuve invincible des récompenses après cette vie, n'est pas à mes yeux ce sentiment de votre belle ame? car que ne doit-on pas attendre du Créateur qui prit plaisir à l'y imprimer?

qu'il lui a conservé jusqu'à la fin de sa vie. Tout ce que l'on sait des circonstances qui peuvent avoir occasionné le choix de ce nom, ne sont que de simples conjectures. Le sens du mot Diaphane, répond au sens propre du mot allemand qui sert de titre aux princes; mais il y a plus d'apparence que c'est ici une allusion à cette candeur & sincérité de cœur, que les Allemands nomment *Offenherzigkeit.*

Digitized by Google

J'oſe eſpérer, Monſeigneur, que vous aurez pardonné au vif intérêt que je prends à votre ſanté, les repréſentations que j'ai pris la liberté de vous faire; & je me flatte que vous avez trop bonne opinion de moi pour me croire capable de combattre votre amour pour les ſciences; paſſion louable dans tout homme, & adorable dans un grand prince. Non, Monſeigneur, je n'ai voulu combattre que cet excès d'amour pour elles, qui vous porte ſouvent à retrancher de votre ſommeil une trop grande partie, pour que votre ſanté ne doive pas tôt ou tard s'en reſſentir.

Pour prix des vœux que je fais ſans ceſſe pour une auſſi longue & auſſi glorieuſe vie, que les vertus de V. A. R. la lui méritent déjà, permettez, Monſeigneur, que je prenne au pied de la lettre les aſſurances que vous daignez me donner de vos bonnes graces.

J'ai l'honneur de vous envoyer la continuation de Wolff juſqu'au paragraphe 75, c'eſt-à-dire, juſqu'à celui où notre philoſophe commence à parler des êtres ſimples.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

Digitized by Google

LETTRE IX.

Du Prince Royal.

Lubben (*a*), ce 17 avril 1736.

MONSEIGNEUR,

J'Ai été obligé malgré moi de m'arrêter encore quelques jours à Berlin ; mais je n'ai pas lieu de m'en repentir, puiſque j'ai eu occaſion de lire un poſtcript pour le Diaphane, qui l'a mis au comble de la joie, en lui apprenant que ſon Prince a bien voulu l'aſſurer qu'il penſe à lui. Rien ne pouvoit venir plus à propos pour ſoulager l'ennui mortel qu'il reſſent d'être abſent du Prince pour qui ſeul il vit & reſpire.

Le comte d'Althan m'a fait ſavoir par le baron de Demerath que le ſaumon eſt arrivé en même temps que lui, fort à propos, le vendredi-ſaint, & que le duc de Lorraine (*b*) remer-

(*a*) Petit endroit près de Berlin où Mr. de Suhm s'étoit retiré, afin de pouvoir ſans diſtraction travailler à la traduction de la Métaphyſique de Wolff, que le Prince de Pruſſe l'avoit engagé à faire pour lui.

(*b*) Le duc de Lorraine dont il s'agit ici, eſt le duc François, plus connu dans la ſuite comme empereur, ſous le nom de François I. Le Prince de Pruſſe avoit fait ſa connoiſſance perſonnelle lors de ſes fiançailles avec la princeſſe Eliſabeth-Chriſtine de Brunſwick-Bévern, auxquelles le duc François avoit aſſiſté à Berlin le 10 mars 1732. Lors de l'envoi du

Digitized by Google

ciera lui-même V. A. R. de cette attention à laquelle il a témoigné être très-ſenſible.

Auſſi-tôt que je fus arrivé ici, je repris Wolff ; & j'ai l'honneur d'en envoyer à V. A. R. la continuation. C'eſt depuis le paragraphe 75 juſqu'au 90. J'ai mieux aimé envoyer peu cette fois, que de manquer une poſte : mais ce peu mérite beaucoup d'attention, & ſera, je m'aſſure, trouvé digne des réflexions de V. A. R.

Oſerois-je, Monſeigneur, vous faire part d'une découverte que je crois avoir faite dans mon *petit travail ? Je crois* m'être apperçu que la langue allemande eſt plus propre aux raiſonnemens métaphyſiques & abſtraits, que la françoiſe. Les raiſons qui me l'ont fait juger, ſont, premiérement, que la langue allemande eſt plus riche en mots ; & ſecondement, qu'elle n'eſt pas auſſi ſujette aux ambiguités que la langue françoiſe ; ce qui la rend propre à exprimer chaque penſée avec plus de préciſion & de netteté, & par conſéquent avec plus de force. Je ſens fort bien toute la hardieſſe d'une telle aſſertion ; mais ſachant combien

---

ſaumon dont il eſt fait mention dans la lettre ci-deſſus, le duc de Lorraine ſe trouvoit à Vienne à l'occaſion de la paix, & de l'échange de la Lorraine que le roi Staniſlas devoit recevoir contre le grand-duché de Toſcane, qui devoit être aſſuré au duc de Lorraine après la mort du grand-duc Jean-Gaſton, dernier prince de la maiſon de Médicis.

Digitized by Google

V. A. R. eſt prompte & facile à ſe rendre à de bonnes raiſons, pourquoi craindrois-je d'en avancer ? & pourquoi ne me permettroit-elle pas de m'élever juſqu'à l'imiter en cela, en me laiſſant frapper par des raiſons frappantes. Il eſt vrai que je puis me tromper, en attribuant à la langue françoiſe des défauts que je ne devrois chercher que dans moi-même ; c'eſt auſſi ce qui m'a fait prendre la précaution de mettre à la marge les mots allemands que je n'ai pas cru pouvoir rendre aſſez bien en françois ; laiſſant à la pénétration de V. A. R. le ſoin de ſuppléer à l'imperfection de mon travail.

J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait dévouement & le plus profond reſpect, &c.

LETTRE X.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 14 avril 1736.

MOn cher Diaphane, comment pourrai-je aſſez vous remercier de toutes les peines que vous vous donnez pour l'amour de moi. Je vous aſſure que j'en ſuis reconnoiſſant autant qu'on peut l'être. Me voilà donc à la fin parvenu, par vos ſoins, juſqu'à cet être ſimple ou indiviſible. Je ſuis charmé de la force du rai-

Digitized by Google

ſonnement de Wolff; & à préſent que je commence à me ſtyler ſur ſa manière de raiſonner, j'en découvre la force & la beauté.

Sans bleſſer votre modeſtie, ni la vérité, je peux vous aſſurer que j'ai trouvé votre traduction excellente; car j'avoue que la curioſité que j'ai eue de voir l'original allemand de la Métaphyſique de Wolff, me l'a fait comparer avec ce que vous avez eu la bonté de m'en traduire; mais je ne trouve en aucun endroit, qu'il ait perdu en paſſant par vos mains. J'avoue que vous pouvez me perſuader (*vous en avez le don*), que la langue allemande a ſes beautés & ſon énergie; mais vous ne me perſuaderez jamais qu'elle ſoit auſſi agréable que la françoiſe. Et quand même vous en viendriez à bout, j'aurois toujours une raiſon bien forte, & ſuffiſante à mon avis pour vous faire comprendre que je lis l'ouvrage de Wolff plus volontiers en françois; c'eſt que la traduction eſt toujours accompagnée de vos lettres, & que je ſuis charmé quand je vois quelque production d'un eſprit que j'aime & que j'eſtime également.

Oui, mon cher Suhm, ſans vous faire un mauvais compliment, je vous aſſure que je trouve tant de charmes dans votre eſprit & dans votre entretien, que ſi déſormais vous alliez vous réſoudre à ne parler & à n'écrire qu'en chinois, je ſerois homme à l'apprendre

Digitized by Google

pour profiter de votre converſation, & pour vous faire voir qu'il n'y a pas de langue au monde à laquelle je ne m'appliquaſſe, afin de vous y exprimer avec plus d'énergie tout le cas que je fais de vous, & la véritable eſtime avec laquelle je ſuis, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XI.

De Mr. de Suhm.

Lubben, ce 18 avril 1756.

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir une lettre du comte d'Althan du 6 de ce mois, par laquelle il me mande qu'il a préſenté au duc ſon maître le ſaumon dont il avoit été chargé ; & que ce prince a eu une véritable joie de voir cette attention de V. A. R. pour lui, la regardant comme une marque de la continuation de ſon amitié, qui lui étoit d'autant plus chère, qu'il en connoiſſoit tout le prix ; qu'il ſouhaitoit que je témoignaſſe à V. A. R. dans toutes les occaſions, ſon deſir de la cultiver pour la rendre éternelle ; & que je travaillaſſe à reſſerrer de plus en plus une liaiſon que lui-même cherchoit à entretenir par tous les ſoins imaginables.

Quelle flatteuſe commiſſion pour moi, Mon-

Digitized by Google

seigneur, si vous daignez l'agréer ! Rien ne pourroit m'arriver de plus heureux que d'être l'interprète des sentimens d'amitié de deux grands princes, dont les intérêts futurs d'état & de gloire pourront peut-être un jour en tirer les plus grands avantages.

Je me flatte que V. A. R. est persuadée que je m'y sens animé par l'inviolable & religieux attachement que j'aurai toute ma vie pour elle ; n'y ayant point d'idée d'un dévouement plus entier que celui avec lequel j'ai l'honneur d'être très-respectueusement, &c.

LETTRE XII.

De Mr. de Suhm.

Lubben, ce 20 avril 1736.

MONSEIGNEUR,

J'Ai l'honneur d'envoyer à V. A. R. la suite de mon ouvrage jusqu'au paragraphe 115. La matière commence à devenir fort intéressante, & il me tarde de voir la fin du Dictionnaire de Wolff ; c'est ainsi que j'appelle l'explication qu'il donne des mots, & qui est absolument nécessaire pour l'intelligence des choses ; en sorte que dans la suite on se trouve amplement dédommagé de la peine qu'on s'est donnée pour apprendre cette espèce de nouvelle langue.

Digitized by Google

V. A. R. agréera que, pour l'amuſer un inſtant, je lui faſſe part d'une aventure héroï-comique-amoureuſe qui s'eſt paſſée dernièrement ici.

Le capitaine du château de Lubben eſt un certain Tritſchler, bon-homme, père de quatre filles, dont l'aînée, quoique richement laide, a brillé il y a plus de 20 ans à Dresde dans tous les bals maſqués, par ſa belle taille & ſa danſe. On dit auſſi, il eſt vrai, qu'elle avoit la mortification d'entendre ceſſer les éloges dès qu'elle ſe démaſquoit. Il y a long-temps qu'elle ne danſe plus, & ce n'eſt pas elle non plus qui a aidé à jouer le roman. Les deux ſœurs ſuivantes ont, ſelon toute apparence, renoncé à faire parler des effets de leurs charmes: reſte donc la cadette, qui eſt l'héroïne. C'eſt une blonde, qui n'eſt pas mal; grande, aſſez bien faite, chantant & jouant du clavecin. Son père, pour lui donner occaſion d'exercer ſes talens, a ſouvent de petits concerts chez lui, où aſſiſtent ceux qui fréquentent ſa maiſon, & ceux qui s'y font préſenter. Un gentilhomme, nommé Hacke, qui a ſervi quelques années, & quitté enſuite comme lieutenant, demeurant à quelques lieues d'ici ſur une terre fort endettée, eſt venu ces jours paſſés dans cette ville, & s'eſt fait introduire au château par un officier de la garniſon. Il eſt vrai qu'on prétend que le concert étoit fort complet, & que la belle s'y

Digitized by Google

surpassa ; je veux croire aussi que le cavalier s'étoit mis de son mieux, & que la belle avoit son beau jour ; mais cependant, ô amour ! que ton pouvoir est grand ! Se voir pour la première fois & s'aimer éperduement, n'est pour eux qu'une même chose. La fin du concert n'a pas plutôt soulagé l'impatience de l'amant, qu'il se lève, fait la révérence au père, & lui demande sa divine fille en mariage. Le père y consent, appelle sa fille, lui propose la chose, & trouve une obéissance digne d'Iphigénie. Le bon-homme met la main de sa fille dans celle de son amant ; & après avoir satisfait aux ordres de l'amour, il songe à faire connoissance avec son gendre, lui demande son nom, son état, & tout ce qui s'ensuit. A quoi celui-ci ayant répondu, tous paroissent satisfaits ; & peu de jours après, la sérieuse cérémonie unit à jamais le couple fortuné.

Voilà vraiment un sujet de roman à désespérer la plus riche imagination.

Agréez, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect, &c.

Digitized by Google

LETTRE XIII.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 27 avril 1736.

MOn cher Diaphane, je viens de recevoir à la fois deux de vos lettres, qui m'ont fait tout le plaiſir du monde. Si le ſervice de Mars ne m'occupoit entiérement; j'aurois répondu à chacune à part, & d'un ſtyle non laconique; mais je vous aſſure qu'à peine ai-je le temps de boire & de manger.

Je ne m'attendois aſſurément pas que le ſaumon que j'ai envoyé au duc de Lorraine, lui ſeroit auſſi agréable qu'il le lui a été. Je regarde le plaiſir qu'il lui a fait, comme une marque de l'amitié qu'il a pour moi; car l'amitié rend agréables des bagatelles quand elles viennent de la part des perſonnes que nous aimons. Le duc n'auroit pu choiſir un organe qui me fût plus agréable que celui de Diaphane; car vous ſavez combien je vous aime & vous eſtime: auſſi ne devez-vous pas vous étonner du plaiſir que j'ai à recevoir de vos nouvelles.

J'étudie Wolff avec une très-grande application, & je me forme de plus en plus à ſa manière de raiſonner, qui eſt très-profonde & très-juſte. La propoſition de la raiſon ſuffiſante, & celle de la différence des êtres ſimples & compoſés,

Digitized by Google

composés, sont, à mon avis, celles qu'il faut le plus s'imprimer quand on veut bien comprendre la suite de sa Métaphysique; & ce sont aussi les deux propositions que je relis tous les jours plus d'une fois, pour me les bien imprimer dans la mémoire.

A ce que je vois, l'amour exerce son empire à Lubben comme à Troyes, en Sicile, ou à Anet. Quels miracles ne fait-il pas tous les jours! Il n'y a pas jusqu'à Rupin où il ne fasse sentir son influence; nous en avons des exemples ici, mais le temps ne me permet pas de vous entretenir là-dessus. L'on m'appelle; & j'entends déjà la voix de 600 hommes qui veulent être exercés. Il faut m'y rendre pour les dépêcher le plus vîte qu'il me sera possible.

Cependant, crainte que notre amitié n'en souffre, permettez-moi de vous assurer auparavant de la parfaite estime avec laquelle je suis, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XIV.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 6 de mai 1736.

MOn cher Diaphane, jamais Tantale n'a tant souffert dans le fleuve dont il ne pouvoit boire les eaux, que moi d'avoir reçu vos cahiers de Wolff & de ne pouvoir les lire. Tous

Digitized by Google

les incidens & tous les fâcheux du monde, se sont, je crois, donné le mot pour m'en empêcher. Un voyage à Potsdam, des exercices quotidiens, & l'arrivée de mon frère en compagnie des Srs. de Hacke & de Rittberg, m'en ont empêché.

Imaginez-vous, mon cher Diaphane, que je vois débarquer cette caravane sans penser à rien; & que ces messieurs me pesant sur les épaules comme tout, ne me quittent pas d'un pied, pour me faire, je crois, donner à tous les diables. Un discours de tailles, de mesures, de pieds, est bientôt épuisé; voilà qui est fini, & *je me vois à sec*, comme Boileau (*a*) *aux bords du Leck*. Que faire? je me suis avisé, à ce qu'il me paroît fort à propos, de les mener dans mon jardin que j'ai fait illuminer entiérement, de même que le temple. J'ai fait jouer un petit feu d'artifice, & du reste, je les ai régalés du mieux que j'ai pu. Comme ce sont des personnes qui font beaucoup plus de cas des êtres composés que des êtres simples, qu'ils ne connoissent pas; ou, pour parler plus intelligiblement, qu'ils ont plus de notions de leurs estomacs que de leurs esprits, je les ai mis sur

(*a*) Ce passage fait allusion aux deux vers de Boileau de son Épître au Roi Louis XIV:

» Et par-tout sur le Wahl, ainsi que sur le Leck,
» Le vers est en déroute, & le poëte à sec. «

Voyez Œuvres diverses de Boileau, Épître IV.

Digitized by Google

le chapitre de la philoſophie de Duval (a), qui a fait merveilles, & leur a bourré la bedaine, au *non plus ultra*. Je me ſuis laſſé de les voir manger, & j'aurois volontiers jeûné deux jours, ſi j'avois pu avoir le plaiſir de m'entretenir pendant tout ce temps avec mon cher Diaphane. Vous ſavez le cas que je fais de lui, & que je ſuis, comme on ne le ſauroit être davantage, avec une parfaite eſtime, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XV.

Du Prince Royal.

Berlin, ce je ne ſais lequel de mai 1736.

MOn cher Diaphane, ſi le dieu Mars avoit réſolu de me faire faire divorce avec les Muſes, il n'auroit, certes, pu mieux s'y prendre qu'il ne l'a fait. Une ſucceſſion continuelle d'occupations puériles nous tient ici, depuis la pointe du jour juſqu'au coucher du ſoleil, dans une continuelle action. C'eſt à elle que vous devez vous en prendre de ce que je ne vous ai pas répondu plutôt. Je profite d'un moment de relâche, pour vous remercier des peines infinies que vous vous donnez dans la traduction de Wolff. J'ai trouvé le moyen d'en lire &

(a) Alors cuiſinier du Prince de Pruſſe.

Digitized by Google

relire par reprise les derniers cahiers que vous m'avez envoyés. Je commence à me faire à sa manière de raisonner, & je suis à présent beaucoup plus au fait de ses propositions que je ne l'étois il y a quelques mois. Et la preuve que je comprends fort bien son principe de contradiction, c'est que je sens que vous estimant une fois au point que vous savez, je ne puis absolument vous estimer moins; ou, pour parler plus intelligiblement, c'est que connoissant toute l'étendue de votre mérite, je ne saurois que vous estimer de tout mon cœur, étant, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XVI.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 23 mai 1736.

MOn très-cher Diaphane, je vous fais mille & mille remerciemens de ce que vous m'avez envoyé la continuation de Wolff. Vous me procurez tant de plaisir par l'étude que j'en fais, que je ne me sens pas en état de vous en témoigner ma reconnoissance.

Nous nous tuons ici à force d'exercices tous les jours, & nous n'en avançons ni plus ni moins; car aujourd'hui le régiment du prince Henri a passé la revue; & après avoir fait des merveilles, le roi n'en a point paru satisfait;

Digitized by Google

& même il a fait éclater un air de mécontentement qui a dépité tout le public. Dites-moi la raiſon ſuffiſante de ſa colère. Je ne la peux trouver ni hors de lui, ni en lui; & je ne peux en attribuer la cauſe, qu'à un haſard qui a produit ſa mauvaiſe humeur, à un échauffement de bile qui lui a fait conſidérer le pauvre prince & ſon régiment d'un œil miſanthrope & hypocondre. Dieu me préſerve d'un pareil ſort! Mon parti ſeroit bientôt pris, ſi pareille choſe m'arrivoit. J'attends le jour, le moment, la minute où je partirai d'ici pour m'en retourner dans mon repos, & pour jouir de la vie; j'aurai alors plus de temps qu'à préſent pour vous aſſurer de la parfaite & ſincère eſtime avec laquelle je ſuis, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XVII.

De Mr. de Suhm.

Lubben, ce 1 juin 1736.

MONSEIGNEUR,

LA dernière lettre dont V. A. R. m'a honoré, m'a trouvé dans un état qui me rendoit fort néceſſaire un pareil encouragement à demeurer dans ce monde; car une colique affreuſe m'en avoit tout-à-fait dégoûté. Sérieuſement, Monſeigneur, j'ai cru aller voir des

Digitized by Google

yeux de l'entendement pur, tout ce que Wolff nous montre avec toute la netteté dont notre perception eſt ici-bas capable; & après m'être entiérement réſigné aux volontés de cet Être par lequel tous les autres exiſtent, je me ſuis mis à conſier à un papier mes dernières penſées terreſtres pour V. A. R. Ah! que ne lui diſois-je pas ſur la douleur que j'éprouvois en quittant ce monde avant que d'avoir pu lui être auſſi utile que je le ſouhaitois, avant que d'avoir pu lui donner des preuves tout-à-fait convaincantes que mon premier, mon plus ardent déſir étoit de lui ſacrifier mon ſang & ma vie! Enſuite je faiſois l'unique teſtament que j'avois à faire, diſpoſant de mes enfans; & je prenois la liberté de les léguer à V. A. R.

N'ayant plus rien à faire après cela, je ſerois mort dans la douce perſuaſion qu'elle n'auroit point dédaigné mon legs. Mais, Monſeigneur, me voilà de nouveau plein de vie, de l'eſpérance de vous la ſacrifier encore; plein du déſir de trouver les occaſions de pouvoir vous faire connoître mon reſpectueux attachement, & celui de mes enfans, pour votre reſpectable perſonne; de vous faire connoître en un mot à quel point tout mon ſang vous eſt dévoué.

V. A. R. daignera me pardonner que je ne lui envoie pas cette fois autant d'ouvrage qu'à l'ordinaire; une grande foibleſſe qui me reſte encore, m'a fait aller doucement dans mon

Digitized by Google

travail. Mais je réparerai ce petit retard en redoublant d'efforts & de zèle, sachant bien que c'eſt-là le ſeul moyen par lequel je puis me donner auprès de V. A. R. quelque mérite à l'occaſion de cette traduction, qui n'en aura elle-même pas d'autre que celui qu'elle reçoit de l'honneur d'être approuvée de V. A. R.; honneur qui lui ſuffit bien auſſi, & qui eſt le ſeul auquel j'aſpire de la rendre digne.

La manière dont V. A. R. veut bien me faire ſentir qu'elle entend la propoſition de la contradiction, eſt pour moi des plus gracieuſes. Et c'eſt par la même raiſon que toute l'Europe comprendra que V. A. R. ne peut être autre qu'elle n'eſt; & qu'ainſi elle eſt néceſſairement le plus digne Prince du monde. Elle me permettra avec toute ſa modeſtie de lui dire ceci dans le ſtyle de Wolff, qui ſe pique moins de fineſſe & d'élégance, que de juſteſſe de penſée, & ſur-tout de vérité.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 6 juin 1758.

MOn très cher Diaphane, quel bonheur, quand au milieu d'un orage que l'on ne connoît pas, on eſt endormi dans les bras de la

sécurité & du repos ! Voilà précisément le cas où je me suis trouvé. Quoi, mon cher Suhm, vos jours, qui me sont d'un prix infini, ont été menacés ! quoi, une mort prématurée auroit porté obstacle aux effets de ma reconnoissance, & à l'efficace de mes bonnes intentions ! Non ! le Ciel qui aime & qui commande les devoirs de la vertu, ne m'a pas voulu ôter une occasion d'être reconnoissant. Vivez, mon cher Suhm ! vivez, puisque le Ciel le permet ! vivez pour vos amis, qui, par le véritable attachement qu'ils ont pour vous, ne pourroient soutenir l'atterrante pensée d'être séparés de vous ! J'avoue & je comprends que vous n'aviez à vous attendre, au dernier période où vous touchiez, qu'aux récompenses dont le Ciel couronne la vertu ; & qu'ainsi, par rapport à vous-même, vous perdez plus en prolongeant vos jours qu'en finissant votre carrière. Mais, mon cher Suhm, n'oubliez pas la tendresse que vous devez à un nourrisson que vous n'avez pas encore lévré dans l'école de la philosophie. Que serois-je devenu ? car je sens que j'ai besoin de vos yeux pour voir, & que perdant de vue mon guide, je cours risque de m'égarer. La seule pensée de votre mort, me sert d'argument pour prouver l'immortalité de l'ame ; car seroit-il possible que cet être qui vous meut, & qui agit avec autant de clarté, de netteté, & d'in-

Digitized by Google

telligence en vous ; que cet être, dis-je, si différent de la matière & du corps, cette belle ame, douée de tant de vertus solides & d'agrémens, cette noble partie de vous-même qui fait les délices de notre société, ne fût pas immortelle ? Non, certes ! je le soutiendrai sur les bancs même, s'il le falloit, que quand la plus grande partie du monde seroit périssable & anéantie, vous, Voltaire, Boileau, Newton, Wolff, & encore quelques génies de cet ordre, doivent être immortels. Je vous demande bien pardon de vous dire des vérités, qui, comme je crains, choqueront votre modestie. Mais, aussi peu qu'une personne colérique est capable de vaincre le premier mouvement de la passion qui l'emporte, aussi peu le suis-je aujourd'hui de modérer ma joie & l'effusion de mon cœur au sujet de votre convalescence, & de ce que je pense de vous. J'ai du moins la satisfaction de vous l'avoir dit une bonne fois. J'aurois bien des choses encore à vous dire au sujet de ce testament qui m'a pensé arracher des larmes ; l'on ne doit pas rougir de verser des pleurs en pareille occasion. L'insensibilité est le principe de l'inhumanité & de la barbarie : un cœur tendre est le fondement de la vertu.

Je vous suis très-obligé des cahiers qui accompagnent votre lettre ; je les lirai avec d'autant plus de plaisir, que c'est le premier

Digitized by Google

ouvrage qu'aient produit vos forces convaleſcentes. Je continue à lire Wolff avec la plus grande application, & je tâche de m'inculquer ſes propoſitions le plus profondément que je puis. Il eſt bon de faire ſouvent de pareilles lectures ; car elles ſont d'un double uſage ; elles inſtruiſent & humilient. Je ne me ſens jamais plus petit qu'après avoir lu la propoſition de l'être ſimple. Quelle profondeur ! quelle application ſuivie à ſonder tous les ſecrets de la nature entière ! à porter la clarté & la netteté où juſqu'ici il n'y eut qu'ombre & que ténèbres !

Je vous quitte, mon cher Suhm, partant aujourd'hui pour ma terre ; ce ſera pour y étudier avec plus de tranquillité, & pour jouir un peu du repos, après en avoir eu très-peu pendant les revues. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XIX.

De Mr. de Suhm.

Lubben, ce 16 juin 1736.

MONSEIGNEUR,

SI jamais j'eus ſujet de déſirer avec ardeur que Wolff eût déja inventé cet art des ſignes qu'il dit manquer aux hommes, pour pouvoir

Digitized by Google

exprimer leurs penſées d'une manière toute dégagée des ſens, c'eſt bien dans cette occaſion. Car comment pourrois-je avec des mots répondre dignement à la dernière lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer? Oh! Monſeigneur, les reſpectueux ſentimens dont je me ſens pénétré pour vous, ſont ſi fort au-deſſus de tout ce que le langage des hommes peut exprimer, que mon cœur & ma plume ſe révoltent à les peindre auſſi froidement que je le ferois même dans les termes les plus énergiques. Que ce reſpectueux ſilence vous diſe donc tout ce que je ne puis que ſentir!

Quand ma vie me ſeroit odieuſe, l'intérêt que vous daignez y prendre ſuffiroit pour me la rendre chère. Je reviens donc avec joie à la vie, puiſque le Ciel le veut, & que V. A. R. le déſire; mais, Monſeigneur, ſouffrez que ce ſoit pour ne vivre déſormais que pour vous; pour jouir du ſeul bien que j'ambitionne, celui de poſſéder vos bonnes graces, pour être témoin enfin de vos vertus & de votre gloire.

La continuation de Wolff que j'ai l'honneur d'envoyer à V. A. R., nous mène bien près de la fin du troiſième chapitre. Je me ſuis apperçu d'une faute dans le paragraphe 282 de l'envoi précédent, où le mot *entendement* ſe trouve à la place de celui d'*imagination*.

Digitized by Google

Quoique je me voie obligé d'aller à Dresde pour y attendre le retour de la cour de Varsovie, Wolff & mon écritoire ne me quitteront point.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XX.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 29 juin 1736.

MONSEIGNEUR,

JE me suis rendu ici à très-petites journées; & quoique j'eusse bien résolu de ne pas perdre de temps, & de travailler chemin faisant, je n'ai pu cependant en trouver la commodité. Du reste, je n'ai jamais fais en ma vie de voyage plus agréable & plus délicieux que celui-ci; car j'ai eu continuellement en main la dernière lettre dont V. A. R. m'a honoré; je l'ai lue & relue mille fois sans pouvoir m'en rassasier; & me livrant sans réserve aux douces réflexions qu'elle m'inspiroit, je suis enfin arrivé ici sans rien savoir de tout ce voyage, sinon que j'étois parti de Lubben.

Je voudrois qu'il me fût possible de rendre compte à V. A. R. de toutes les réflexions que j'ai faites pendant ce temps; mais leur nombre & leur rapidité fait que je n'en ai plus

Digitized by Google

qu'un ſouvenir confus. Je n'ai ſans doute pas beſoin de dire à V. A. R. quel en a été l'objet, & combien un objet ſi grand & ſi ſublime étoit propre à élever les penſées & les ſentimens de mon ame. Tout ce qui peut faire l'admiration des hommes, entre ſi néceſſairement dans l'eſſence de cet objet, qu'on pourroit s'en occuper toute ſa vie, ſans en épuiſer pour cela les ſujets qu'on a de l'admirer. Cette chaîne de réflexions me ramenant de temps en temps à moi-même, je me ſentis le plus heureux des mortels, en ſongeant à l'intérêt qu'un Prince ſi parfait daigne me témoigner. Oui, me diſois-je, quel que ſoit mon ſort, je devrai toujours faire envie à tout le monde, auſſi long-temps que V. A. R. daignera me conſerver de pareils ſentimens. Vous m'avez rendu la ſanté, Monſeigneur, peut-être la vie; ainſi c'eſt à vous que je la dois, & que je fais vœu de la conſacrer. Prenez poſſeſſion de moi, comme d'un bien qui vous appartient par les droits les plus ſacrés! Vous m'avez doué d'une tranquillité d'ame que rien au monde n'eſt capable d'altérer, d'une fermeté que rien ne peut ébranler, & je ſens intimément que je puis maintenant être heureux en dépit du ſort. La ſeule choſe qui puiſſe encore m'affliger, c'eſt l'éloignement de V. A. R., dans lequel les circonſtances me condamnent encore à vivre. Vous êtes, Monſeigneur, pour m'exprimer

Digitized by Google

figurément ; vous êtes mon soleil ; car dès que je ne suis plus à portée d'éprouver la douce influence de vos rayons, je sens un froid se glisser si profondément dans mon ame, que rien n'est capable de la réchauffer. Aussi toutes mes pensées, toutes mes démarches tendent-elles à me ménager la liberté de pouvoir un jour venir vivre dans le doux climat que ce soleil bienfaisant doit éclairer, & de participer à la félicité du peuple fortuné auquel il promet un printemps de bonheur perpétuel. Je me flatte même d'y réussir avec le temps, & de trouver enfin les moyens de venir couler mes derniers jours près de la merveille de notre siècle, afin de pouvoir me délecter à la contempler & à lui rendre mes sincères hommages. Voilà, Monseigneur, ce qui manque encore à ma félicité ; & je mourrois sans doute aujourd'hui sans regret, si je devois renoncer pour toujours à cette douce espérance, le seul soutien de ma foible vie. Je suis, Monseigneur, & serai jusqu'au tombeau, avec les sentimens du plus profond respect & du plus entier dévouement, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXI.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 3 juillet 1736.

MOn cher Diaphane, je n'ai reçu qu'hier les deux paquets que vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer. Je vous en remercie de tout mon cœur, en vous assurant que je ne lis aucun cahier de votre ouvrage sans me ressouvenir en même-temps à quels devoirs la reconnoissance m'engage. J'avois déja corrigé la faute qui se trouve dans le paragraphe 282, en substituant, comme vous me le marquez, au mot *entendement*, celui d'*imagination*.

Enfin, mon cher Suhm, l'on peut professer la philosophie à tête levée (*a*), & sans plus craindre les foudres du pédagogue, ni le fantôme de l'irréligion. La raison reprend l'empire qui lui est dû, & l'erreur s'en ira chercher son réfuge dans les cerveaux étroits de quelques génies foibles, & dans le giron de la superstition.

J'en viens à la dernière lettre que vous

(*a*) Ceci a du rapport à la justification de Wolff & de ses ouvrages, à laquelle le Prince de Prusse avoit eu beaucoup de part, ayant su, par les représentations qu'il avoit fait faire au roi son père, qui étoit alors fort prévenu contre Wolff & sa philosophie, l'engager à nommer une commission, qui reconnut pleinement l'innocence & le mérite des ouvrages de ce célèbre philosophe.

Digitized by Google

m'avez fait le plaisir de m'écrire ; mais qu'en puis-je dire, sinon que l'amitié aveugle que vous avez pour moi, vous fait estimer un chétif mortel au-delà de son prix ? Les couleurs flatteuses avec lesquelles vous me peignez, me masquent si avantageusement, que je ne me reconnois plus. Enfin vous prêtez l'attribut de la perfection à un être qui en est bien éloigné, & qui remarque par tout ce qui lui est connu de lui-même, qu'il est marqué au coin de l'humanité, aussi-bien que le dernier galérien. Je passe à l'endroit de votre lettre qui m'est le plus flatteur, & où, pour ainsi dire, vous me donnez une hypothèque sur votre personne. Quelle acquisition pourrois-je faire au monde qui me fût plus agréable ! Que l'on m'offre tous les trésors du Pérou, je ne balance pas un moment entre le choix que je devrois faire, & je trouve en vous un trésor qui m'est plus utile que tous ceux que la masse grossière & matérielle de ce monde pourroit offrir. Vous savez que mon cœur est incapable de se démentir, & qu'il ne se sert de ma plume que pour exprimer d'une manière figurée ses sentimens :

Si mon cœur dans mes vers ne parle par ma plume,
Que le feu qui l'anime aussi-tôt le consume.

Je pars demain pour la Prusse. Le voyage sera de quatre semaines, pendant lesquelles notre fameux précepteur Wolff sera ma compagnie.

Adieu,

Digitized by Google

Adieu, mon cher Diaphane ! Il eſt ſuperflu de vous répéter tous les vœux que je fais pour la réuſſite de vos deſſeins. Puiſſe votre ſort d'une manière inſéparable être uni au mien ! Puiſſé-je un jour vous témoigner ma reconnoiſſance autant que je le déſirerois ! & que chaque jour me fourniſſe l'occaſion de vous réitérer de vive voix les ſentimens de la plus parfaite eſtime qui fut jamais. Je ſuis, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XXII.

Du Prince Royal.

Au camp de Velm, ce 18 juillet 1736.

MOn cher Suhm, malgré les fatigues du voyage, & les occupations militaires dont je ſuis chargé, ne croyez pas que je perde Wolff de vue un moment. C'eſt le point fixe ſur lequel toute mon attention eſt tournée ; plus je le lis, plus il me donne de ſatisfaction. J'admire la profondeur de ce célèbre philoſophe, qui a étudié la nature comme jamais perſonne ne l'a fait, & qui eſt parvenu à pouvoir rendre raiſon de choſes qui autrefois étoient non-ſeulement obſcures & confuſes, mais encore, tout-à-fait inintelligibles. Il me ſemble que j'acquiers tous les jours plus de lumières avec lui, & qu'à chaque propoſition que j'étudie, il me tombe

Digitized by Google

une nouvelle écaille de deſſus les yeux. C'eſt un livre que tout le monde devroit lire, afin d'apprendre à raiſonner, & à ſuivre le fil ou la liaiſon des idées dans la recherche de la vérité.

Nous avons un temps abominable ici. Il ſemble que le ſalpêtre & le ſoufre aient conſpiré notre perte. Le tonnerre gronde tous les jours, & la foudre eſt ſi redoutable en ce pays, que l'on entend tous les jours parler des dégâts qu'elle a faits. Voilà ce qu'il y a de plus nouveau ici; & à moins que de vous circonſtancier tous les différens malheurs qui arrivent en ces contrées, je ſerois fort embarraſſé de quoi vous entretenir. Adieu, mon cher! Croyez-moi avec une bien ſincère eſtime, votre, &c.

LETTRE XXIII.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 6 août 1736.

MONSEIGNEUR,

LA très-gracieuſe lettre dont V. A. R. m'a honoré, & par laquelle elle me marquoit ſon départ pour la Pruſſe, m'ayant fait ſuſpendre l'envoi des cahiers de ma traduction, j'ai profité de cet intervalle pour parcourir ce pays, afin de renouveller quelques anciennes connoiſſances. Qu'il eſt triſte, Monſeigneur, à un

Digitized by Google

certain âge, d'être réduit à chercher un établissement ! Mais notre philosophe m'apprenant que tout ce qui arrive a sa raison suffisante, & que je ne dois être surpris de rien, je me résigne en prenant le meilleur parti qui me reste à prendre, c'est-à-dire, de me conduire de façon à n'avoir jamais rien à me reprocher. J'ai connu un grand joueur de trictrac, qui, après les coups les plus piquans & les plus capables de désespérer, avoit coutume de dire avec le plus grand sang-froid du monde : » Que voulez-vous ? cela est dans les dés ». Effectivement, a-t-on jamais raison de prendre si fort à cœur ce qui ne dépend pas de nous, ou de désirer si fortement ce qu'on ne sauroit trouver en soi-même ?

Si je ne savois bien que j'écris au Marc-Antonin de nos jours, je ne penserois pas à l'entretenir si long-temps de moi, aimant bien mieux l'entretenir de lui-même. Mais quelque plaisir que j'y trouve, Monseigneur, il faut bien y renoncer, puisque votre modestie semble n'y trouver que des raisons de vous humilier davantage.

J'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui une continuation de Wolff, espérant que cette lettre arrivera vers le retour de V. A. R., & désirant ardemment que ce paquet la trouve en parfaite santé.

Je suis, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXIV.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 15 août 1736.

MOn cher Suhm, quand je reçois vos lettres, elles ſont toujours accompagnées de pièces de votre traduction, de façon qu'il ne me reſte qu'à vous remercier ſans ceſſe des peines que vous vous donnez pour moi; & c'eſt ce que je fais avec le plus grand plaiſir du monde, me ſentant charmé par la lecture des ouvrages de notre philoſophe.

Me voilà de retour depuis huit jours d'un rude & déſagréable voyage, qui, graces à Dieu, s'eſt mieux terminé qu'on ne l'auroit eſpéré dans les commencemens.

Vous ſerez ſans doute ſurpris, peut-être étonné, mon cher Diaphane, de ce que je ne vous plains pas, de voir un homme comme vous, réduit à chercher un établiſſement. Ce ſont les yeux de votre cour que je plains, qui ſont faſcinés au point de ne pouvoir diſtinguer des ſujets utiles & dignes d'être employés, de ceux qui ne jouiſſent des privilèges de la fortune que par l'aveugle caprice de la faveur. Comment eſt-il bien poſſible (ſoit dit ſans vous flatter) qu'une perſonne d'autant de mérite, d'eſprit & de ſavoir que vous, ſoit négligée,

Digitized by Google

& même oubliée ? Et quelle idée se peut-on faire d'une cour où des Suhms ne sont pas recherchés ? En vous estimant, je fais mon plus grand éloge ; car il faut aimer la vertu & le beau pour l'estimer :

Si je vaux, c'est par-là que je vaux quelque chose.

Mais de quoi peut-il vous servir de vous voir appuyé de mon suffrage & de mes vœux impuissans ? Ce sont des consolations qui ne mènent à aucune réalité. Il est bien certain que nous ne sommes pas les artisans de notre fortune ; *si cela étoit*, chaque homme seroit heureux. Mais en revanche c'est une consolation pour nous, que le sort, par une loi immuable, amène sans cesse des changemens. Le ciel n'est pas toujours serein ; des frimats continuels ne couvrent pas la surface de nos champs : prenons donc, mon cher Diaphane, le temps comme il vient, & pensons qu'il faut nécessairement fournir notre carrière. Il ne dépend pas de nous de reculer dans notre chemin ; & le profit le plus essentiel que nous puissions retirer de la philosophie, est de nous faire un calus pour toutes les choses extérieures, & de chercher le vrai repos & la tranquillité en nous-mêmes. Mais qu'il est facile, mon cher Diaphane, de donner ce précepte, & qu'il est difficile de le suivre ! Je sens qu'un cœur rongé de chagrin, dans l'amertume de sa dou-

Digitized by Google

leur, eſt peu flexible aux remontrances de la morale. Loin de condamner votre juſte déplaiſir, je l'approuve, d'autant plus qu'il eſt fondé ſur la charité chrétienne, qui nous inſpire de la triſteſſe en voyant les imperfections de notre prochain. Or, avoir peu de connoiſſance de la vertu, eſt une grande imperfection; c'eſt pourquoi la trouvant dans votre maître (a), elle doit naturellement produire cet effet dans votre ame. Vous ne pouviez me donner une marque plus certaine de votre ſincérité & de votre amitié, qu'en m'ouvrant votre cœur, & en me faiſant connoître toutes les circonſtances dans leſquelles vous vous trouvez. Et ſans être un Marc-Antonin, je ne déſire rien tant, connoiſſant vos chagrins, que d'y pouvoir porter remède. Mais malheureuſement je crois avoir lieu de craindre que jamais je ne pourrai être la cauſe efficiente de votre bonheur & de votre fortune.

Je me retire à préſent dans ma chère ſolitude, où je donnerai carrière à mes études. Wolff, comme vous pouvez le croire, y tiendra ſon coin; Mr. Rollin aura ſes heures, & le reſte ſera conſacré aux dieux de la tranquillité & du repos. Un certain poëte dont

(a) Auguſte III, roi de Pologne, électeur de Saxe, au ſervice duquel Mr. de Suhm ſe trouvoit avec le titre de conſeiller-privé.

Digitized by Google

vous aurez entendu parler, ou lu quelques ouvrages, Greffet, vient chez moi, & avec lui l'abbé Jordan, Keiſerling, Fouquet & le major Still. Quelle fatalité nous ſépare, mon cher Diaphane, & pourquoi ne pouvons-nous pas voir à Reinsberg nos jours couler enſemble dans le ſein de la vérité & de l'innocence?

Là, ſous un ciel ſerein, aſſis au pied des hêtres,
Nous étudions Wolff en dépit de nos prêtres.
Les grâces & les ris ont accès en ces lieux,
Sans pourtant excepter aucun des autres dieux:
Tantôt, quand nous ſentons bouillonner notre verve,
Nous chantons en l'honneur de Mars & de Minerve;
Tantôt, le verre en main, nous célébrons Bacchus,
Et la nuit nous payons nos tributs à Vénus.

Telle eſt la confeſſion que je vous fais de la vie que nous menons dans ce fortuné ſéjour, où le Ciel puiſſe nous conſerver long-temps! Quant à ce que vous me dites de la philoſophie de Wolff, vous ſerez fort étonné d'apprendre que ſon ſort eſt celui du temps; & à moins que d'avoir un thermomètre de cour (a),

(a) Ceci a rapport aux perſécutions de Wolff qu'on avoit cherché à noircir aux yeux de la cour de Frédéric-Guillaume I, par des calomnies qui ne furent que trop écoutées pendant quelque temps. Il fut obligé ſur un ordre, d'abandonner la chaire de mathématiques qu'il occupoit dans l'univerſité de Halle; mais on s'empreſſa de lui en donner une autre à Marpourg; & ſa célébrité ſe répandant, les académies des ſciences de Paris, de St-Péterbourg, &c. voulurent le compter parmi leurs membres.

Digitized by Google

il eſt impoſſible de ſavoir en quel crédit elle eſt préſentement. Mais c'eſt de quoi je ne m'embarraſſe guère ; car lorſqu'on connoît le fonds d'incertitude & de diverſité qui ſe trouve dans le temps, l'on ne s'enquiert plus de la raiſon des choſes qui n'en ont aucune autre qu'un caprice arbitraire mêlé d'une opiniâtreté contradictoire. Paſſez-moi ces termes, je vous en conjure, au cas que vous trouviez que j'en diſe trop. Quant à la traduction des autres ouvrages de notre philoſophe, j'ai la ſatisfaction de vous apprendre que ſa Logique eſt actuellement ſous preſſe, & que l'on va commencer à traduire ſa Morale. Pour la Métaphyſique, on en trouve la traduction ſi bonne, ſi correcte, & ſi préciſe, que l'on jugeroit ſuperflu d'eſſayer d'en faire une autre, puiſque l'on s'expoſeroit ou à devenir plagiaire de votre traduction, ou bien à en faire une autre beaucoup moins parfaite & moins exacte. Voilà le rapport que je vous fais de l'état où ſe trouve chez nous la république des lettres. Quant au mien en particulier, j'en ſuis peu content, étant ſéparé de vous. Il me ſemble que je ne ſaurois me paſſer de mon cher Diaphane. Quel raviſſement ſera le mien, quand je vous reverrai, & que de vive voix je pourrai vous réitérer les proteſtations de la véritable eſtime avec laquelle je ſuis, mon cher Diaphane, votre, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXV.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 18 août 1736.

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir avec autant de joie que de respect la lettre dont il vous a plu de m'honorer du camp de Velau, & qui, par un mésentendu, a fait plusieurs détours avant que de me parvenir. Je ne suis point du tout surpris, Monseigneur, d'apprendre que les occupations militaires ne vous ont pas fait perdre de vue notre philosophe, sachant bien qu'un génie aussi grand, aussi heureux, & sur-tout aussi actif que celui de V. A. R., fait trouver du temps pour tout. Oui, qu'il me soit permis, Monseigneur, de vous le dire sans flatterie, un esprit prophétique semble me dévoiler dans l'avenir que V. A. R., par cette grande qualité, l'une des plus précieuses sans doute, & des plus nécessaires dont un prince puisse être doué, fera un jour l'étonnement de l'Europe, & l'admiration de la postérité. C'est la connoissance que j'ai des grandes qualités de votre auguste personne; c'est la force de la conviction qui m'arrache cette prophétie; & c'est l'une de vos plus belles qualités, Monseigneur, la plus touchante, la plus rare dans un prince,

Digitized by Google

celle qui en vous donne tant de relief à toutes les autres, c'eſt votre grande modeſtie enfin, qui, levant tous mes ſcrupules ſur le danger d'une louange qui, donnée à tout autre objet, auroit tout l'air d'une flatterie, ſemble même m'impoſer le devoir de vous dire ſans détour, Monſeigneur, ce que je viens de penſer à votre égard. La louange peut gâter un eſprit vain & trop ambitieux; mais elle ne fait que donner plus d'énergie à une ame modeſte, qui ſachant s'apprécier au juſte elle-même, s'élève par le ſentiment de ſon véritable prix, même au-deſſus de la flatterie.

Le jugement que V. A. R. porte de notre philoſophe eſt tout-à-fait juſte, & tel que le méritent la profondeur & la ſolidité de ſes raiſonnemens; & quoique nous ne ſoyons pas encore parvenus à ce qu'il y a de plus profond & de plus intéreſſant pour l'homme dans ſa Métaphyſique, nous avons cependant déjà rencontré chemin faiſant tant de belles connoiſſances, qu'elles ſeules ſuffiſent déjà à payer largement les peines de notre entrepriſe.

Vous avez raiſon, Monſeigneur, de dire que toute perſonne qui veut apprendre à raiſonner juſte, devroit étudier la Métaphyſique de Wolff; mais aſſurément, pour que tout le monde apprît à raiſonner toujours juſte, il ne ſuffiroit pas à chacun d'avoir étudié la Métaphyſique de ce célèbre philoſophe, ni même

Digitized by Google

de savoir tous ses ouvrages par cœur ; car sans compter que pour apprendre à raisonner de Wolff, il faut apporter en l'étudiant un fonds de saison & de jugement qui est un don de la nature & non un fruit de l'étude, il faut encore réfléchir que pour que l'homme fût toujours en état de faire usage de cette facilité & de cette justesse de raisonnement qu'il auroit pu acquérir, il faudroit qu'il fût encore tout-à-fait libre des passions qui peuvent lui en ôter la liberté. Car n'est-ce pas l'ouvrage ordinaire des passions, d'étouffer la voix de la raison ? Pour que la Métaphysique apprît à l'homme à raisonner toujours conséquemment, il faudroit donc sans doute qu'elle commençât par le dépouiller de ses passions. Mais, Monseigneur, que pensez-vous qu'il en résulteroit, si l'homme achetoit par le sacrifice de ses passions l'avantage de n'écouter jamais d'autre voix que celle de la raison ? Si ce sont les passions qui aviliſſent souvent l'homme, il n'en est pas moins vrai que ce sont aussi elles qui le rendent vraiment grand, qui l'élèvent aux vertus les plus sublimes. Qu'on ôte à l'homme ses passions, adieu les grandes vertus ! adieu les belles actions ! adieu les héros ! Non ! non ! Monseigneur, V. A. R. perdroit trop à un tel échange, ou plutôt le monde y perdroit trop par elle. Conservez donc toutes les belles, toutes les sublimes passions dont votre grande ame est susceptible ; en les

Digitized by Google

maintenant comme vous le ſavez ſi bien ſous le ſceptre de la raiſon, elles ne produiront jamais rien que de beau & de grand, jamais rien qui ne ſoit digne de louange & d'admiration.

Je n'ai aujourd'hui que peu de feuilles à envoyer à V. A. R.; mais elle m'a fait la grace de me ſouhaiter un heureux ſuccès dans mes deſſeins, & je m'y ſens ſi fort encouragé par cette faveur de V. A. R., que je ne néglige rien pour y réuſſir; ce qui me prend une grande partie de mon temps. Ma plus haute eſpérance ſera toujours que les choſes tournent de manière que je puiſſe un jour jouir du bonheur de paſſer mes jours auprès de V. A. R., afin de pouvoir en les lui conſacrant, lui donner des preuves auſſi ſincères & auſſi convaincantes que je le déſire, du profond reſpect & de l'entier dévouement avec lequel je ſerai toute ma vie, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXVI.

Du Prince Royal.

Rémusberg (*a*), ce 26 août 1736.

MOn cher Diaphane, je ne comprends pas quel démon, ou quelle mauvaiſe étoile peut avoir arrêté ſi long-temps en chemin ma lettre datée du camp de paix; il faut que quelque deſtin, jaloux du plaiſir que je prends à vous écrire, ait porté obſtacle à la facilité de notre correſpondance.

Vous ſavez donner un tour ſi ſingulier & ſi obligeant pour moi à toutes les choſes métaphyſiques qui conſtituent la matière ordinaire de vos lettres, qu'il ſemble que la philoſophie, peu ſuſceptible d'elle-même d'agrémens, revêt un air de politeſſe entre vos mains. Si le célèbre Fontenelle a ſu épurer l'aſtronomie (*b*) de ce qu'elle a de pédant, vous nous montrez comment votre génie ſupérieur ſait donner un tour heureux à la métaphyſique; elle devient un trafic de politeſſe entre vos mains. La nature, il eſt vrai, devoit un génie comme Fontenelle

(*a*) Nom que portoit autrefois le château de Reinsberg, à cauſe de l'iſle de Rémus.

(*b*) Ceci fait ſans doute allusion à l'ouvrage de Fontenelle ſur la pluralité des mondes. Ce petit ouvrage écrit en forme de lettres à une marquiſe, eſt célèbre par le tour fin, délicat, enjoué & même galant que l'auteur a ſu donner à l'objet qu'il y traite.

Digitized by Google

à la France ; mais la raiſon nous en devoit un comme vous, qui nous la faites conſidérer d'un côté aimable qui détrompe le public des préjugés dans leſquels il eſt contr'elle ; car ſon emblême eſt celui d'un vieillard ſévère, & c'eſt ce qui la rend odieuſe. Je m'arrête dans une auſſi riche carrière, & au milieu des éloges que la vérité place dans ma bouche, votre modeſtie me défend de continuer ; ainſi j'en reviens à votre lettre.

Je ne vois pas que ce ſeroit un grand mal que nous feroit la philoſophie, en nous délivrant de cette cruelle ambition, ou de cette ſoif ardente des richeſſes, ſources des guerres ſanglantes qui déchirent le genre-humain. Plus pauvres de quelques héros, de combien de mortels n'aurions-nous pas été plus riches, qui ont été des victimes mercenaires de la rage & de l'ambition démeſurées de leurs maîtres ! Ne craignons rien ſur cet article, mon cher Diaphane ! Dans des temps peu éclairés, les Socrate, les Platon & les Ariſtote ont été les flambeaux qui éclairoient le monde, & le genre-humain étoit pervers & livré à l'avidité de ſes paſſions. Le ſiècle où nous ſommes, plus éclairé que celui-là, peut compter des Deſcartes, des Leibnitz, des Newton, des Wolff, gens autant ſupérieurs aux autres que l'âge mûr l'eſt ſur l'enfance ; & cependant nous n'avons pas à craindre que malgré l'évidence & la raiſon, ces

Digitized by Google

gens nous apprennent à préférer les choſes ſpirituelles à celles qui frappent nos ſens. Selon toutes les apparences, l'on raiſonnera toujours mieux dans le monde ; mais la pratique n'en vaudra pas mieux pour cela.

Je reçois les cahiers que vous m'avez envoyés avec une véritable joie, & je vous aſſure que je vous en tiens compte. Comment, occupé comme vous l'êtes, avez-vous encore le temps de vous appliquer à traduire ? car c'eſt un travail rude, ſec & fatigant. Je ſouhaite de tout mon cœur que le ſuccès de vos peines réponde à la juſtice qu'on vous doit. Non, il n'eſt pas permis que des gens comme vous aillent quêter la fortune ; il faudroit qu'en vil eſclave elle portât les chaînes du mérite, & fût obligée de le ſuivre.

Mes vœux, mon cher Diaphane, répondent parfaitement aux vôtres, ſi vous me témoignez ſouhaiter de vous trouver auprès de moi : je peux vous aſſurer que je ne déſire pas moins de vous y voir. Puiſſe le Ciel moins contraire à mes vœux qu'il ne l'a toujours été (*a*), exaucer le plus ardent de mes ſouhaits ! puiſſe-t-il joindre nos deſtinées, de ſorte qu'il n'y ait que la mort qui nous ſépare, & m'empêche auſſi de vous donner des preuves de la véritable eſtime

(*a*) Ce paſſage ſera aſſez intelligible pour tous les lecteurs qui ſavent tout ce que le Prince Royal de Pruſſe eut à ſouffrir des rigueurs de ſon père, Guillaume I.

Digitized by Google

& de la ſincère amitié avec laquelle je ſuis, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XXVII.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 27 août 1736.

MONSEIGNEUR,

LEs inquiétudes mortelles que j'ai ſenties pendant que je ſavois V. A. R. engagée dans un rude & long voyage, ne pouvoient être mieux calmées que par la précieuſe lettre dont elle m'a honoré depuis ſon retour; car l'aſſurance que V. A. R. jouit d'une ſanté parfaite, c'eſt-à-dire, telle que mes vœux les plus ardens prient ſans ceſſe le Ciel de la lui accorder, me raſſure, me tranquilliſe entiérement ſur tous les autres événemens qui me regardent dans ce monde. Et quand, par un retour ſur moi-même, il eût pu me reſter quelque triſteſſe, la généreuſe bonté avec laquelle V. A. R. daigne s'intéreſſer à mon ſort, m'a cauſé une joie ſi pure, ſi vive & ſi parfaite, que je défie maintenant le monde entier de porter atteinte à ma tranquillité. Les ſolides réflexions qu'il a plu à V. A. R. d'y ajouter, ont achevé de me rendre ſtoïcien. Les raiſons philoſophiques ſe ſoutiennent ſans doute les unes les autres, & n'ont beſoin d'aucun

Digitized by Google

eun appui étranger : cependant il m'a semblé sentir qu'elles ont plus de force dans la bouche d'un grand prince, ou qu'au moins elles frappent davantage, peut-être parce qu'on n'est pas accoutumé à les voir partir de si haut. Il est vrai que je ne suis pas en ceci dans le cas des autres hommes, & que j'ai le bonheur de voir cette merveille de si près, que je ne devrois que l'admirer sans en être frappé. Mais, Monseigneur, vous faites voir à l'univers en vous un prince si accompli, & d'une trempe si nouvelle, que vous devez vous attendre à ne voir cesser la surprise que vous excitez, qu'avec la vie de tous ceux dont vous allez faire les charmes & l'admiration.

La description poétique, toute vive & toute charmante que V. A. R. a bien voulu me faire de sa retraite, a causé en moi deux effets contraires. Je sens un grand plaisir à penser qu'elle y jouit de la solitude & de la tranquillité que sa grande ame recherche par goût, & préfère par raison, y trouvant plus facilement la nourriture qui convient aux ames de sa trempe; mais je sens aussi un cuisant chagrin de n'y pouvoir passer mes jours, & partager moi-même le bonheur de ceux qui y jouissent de la présence & du précieux commerce de V. A. R. Non, cette épreuve est la seule que j'excepte pour mon stoïcisme ; & si l'espérance ne me soutenoit, j'y succomberois sans doute.

Digitized by Google

La philoſophie de Wolff eſt en ſûreté depuis qu'elle eſt entrée en faveur chez V. A. R. ; & c'eſt auſſi, j'eſpère, en reconnoiſſance de la protection que vous daignez lui accorder, Monſeigneur, & à votre exemple, qu'elle me fera grace ſur le tort que lui pourroit faire ma traduction, quelqu'éloge qu'il plaiſe à V. A. R. d'en faire. Et ce qui me raſſure à cet égard, c'eſt l'eſpérance que les autres traductions, auxquelles on travaille maintenant, comme je l'apprends avec grand plaiſir, la dédommageront de tout ce que lui aura fait ſouffrir la mienne.

Agréez, Monſeigneur, les aſſurances de mon profond reſpect, & de mon parfait dévouement, &c.

LETTRE XXVIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 3 ſeptembre 1736.

MOn cher Diaphane, vous me marquez de la manière la plus obligeante du monde la part que vous prenez à ma ſanté ; auſſi puis-je vous aſſurer que vous, plus que perſonne, avez raiſon de vous y intéreſſer. Sans emprunter un langage qui ne m'eſt pas naturel (j'entends celui de la fauſſeté), je peux vous aſſurer que je vous eſtime infiniment ; & pour vous le faire mieux

Digitized by Google

sentir, je me contente de vous dire, que mon amitié égale votre mérite.

Il est bien naturel & bien juste que je m'intéresse vivement à ce qui vous regarde ; c'est un devoir d'ami, c'est un devoir de justice & d'équité, qui veut que le bonheur soit proportionné à la grandeur de la vertu ; & c'est entraîné par la sympathie, que je vous veux du bien. Vous savez, sans que j'aie besoin de vous le répéter, que la connoissance des perfections est le premier mobile de notre plaisir dans l'amour, & dans l'amitié qui est fondée sur l'estime : & c'est cette représentation que se fait mon ame de vos perfections, qui est le fondement de la parfaite estime que j'ai pour vous. C'est elle qui fait que je m'intéresse à votre destinée ; que je fais des vœux pour votre personne, & que je désirerois pouvoir fixer votre bonheur. Ne me parlez plus de moi, mon cher Diaphane, il n'y a rien qui séduise plutôt le cœur de l'homme, que les éloges & la louange ; & je vous crois trop de mes amis pour vous juger capable de vouloir me plonger dans le plus ridicule de tous les vices qui puissent dégrader un mortel par cette vanité folle, qui lui fait prendre une idée merveilleuse de sa propre personne.

Si mes vers vous ont donné envie de venir ici, ils ont eu tout l'effet que je m'en étois promis. Je serois ravi de vous y voir, & que quelqu'affaire dans le Holstein dirigeât vos pas de

Digitized by Google

ces côtés-ci ; & plus ravi encore, ſi votre bourſe étoit en état de fournir à de pareils voyages.

Je me réſerve, touchant Wolff, de vous marquer un jour mon ample reconnoiſſance ; & j'eſpère que vous ſerez perſuadé que je connois toutes les peines que vous vous donnez, & que je ſens toute l'étendue de l'obligation que j'ai à celui qui m'apprend à raiſonner, & qui rectifie & éclaire mes idées. Il faut eſpérer que l'avenir plus fécond en occaſions que le paſſé, m'en fournira d'aſſez favorables pour vous prouver d'une manière indubitable, que je ſuis avec une parfaite eſtime, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XXIX.

De M. de Suhm.

Dresde, ce 3 ſeptembre 1736.

MONSEIGNEUR,

IL eſt bien au-deſſus de mes forces de vous exprimer tout ce que m'a fait éprouver la gracieuſe lettre dont il a plu à V. A. R. de m'honorer le 26 du mois paſſé ; bien au-deſſus de ma plume, de vous peindre avec des couleurs auſſi vives que fidelles, l'attendriſſement mêlé de confuſion, & les ſentimens de reſpect & de reconnoiſſance dont cette précieuſe lettre eſt venue me pénétrer. Mais n'allez pas croire,

Digitized by Google

Monseigneur, que ce qui m'a si fortement touché, soit peut-être l'éloge qu'il vous a plu de faire de ma pauvre personne. Non, Monseigneur, c'est quelque chose de bien plus flatteur, de bien plus touchant pour moi ; c'est le témoignage que j'y trouve de votre précieuse amitié, c'est l'intérêt si attendrissant que vous daignez prendre à mon sort, & qui en adoucit toute la rigueur. Oui, si rien au monde est capable de me rendre vain, ce n'est sûrement pas le chétif mérite dont je puis être doué ; mais c'est uniquement celui que je tire de l'estime & de la faveur dont V. A. R. daigne m'honorer gratuitement. Il me suffit donc, Monseigneur, pour ma propre & entière satisfaction, d'oser espérer que V. A. R. ne me trouve pas indigne de ses bonnes graces ; & que tel que je suis, elle ne dédaigne pas mes hommages, ou, si j'ose le dire, mes adorations ; car si jamais mortel les méritât, ce fut assurément un prince qui, comme vous, réunit en lui les plus rares, les plus grandes qualités, & les plus sublimes vertus ; un prince qui, comme vous, prenant pour modèle tout ce qu'il y eut jamais de grands hommes, & tirant de leurs caractères tout ce qui peut entrer dans celui d'un seul, travailla sincérement à en former le sien. Ne vous offensez point, Monseigneur, de cette effusion de mes sentimens, qui part de la plus vive, de la plus intime conviction ! mais souffrez plutôt que

Digitized by Google

la vérité vous parle par ma bouche ; elle ne connoît point de flatterie, & la postérité reconnoîtra un jour que c'est à elle seule que je rends ici hommage ! Je conviens avec vous, Monseigneur, que la louange peut séduire & corrompre, même le cœur d'un prince ; mais ce ne sera sûrement jamais celui d'un prince qui, comme vous, ne trouve dans la louange, même la plus séduisante, qu'un aliment à sa modestie ; ce ne sera jamais celui d'un prince, qui sachant aussi-bien que vous apprécier le vrai mérite, ne peut manquer de discerner la vraie louange de la fausse ; d'un prince enfin qui abhorrant la duplicité des adulateurs, est toujours prêt à démasquer & à confondre leur vile flatterie, toujours prêt à les apostropher avec la malheureuse Phèdre,

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste !

Oui, Monseigneur, un prince tel que vous peut recevoir sans scrupule & avec une parfaite sécurité les plus flatteurs éloges, les louanges les plus séduisantes, & même y prendre plaisir ; il peut agréer le juste hommage qu'on rend à ses vertus, sans crainte d'en être ébloui ; il peut même innocemment & sans aucune foiblesse, prêter une oreille calme & indulgente à une louange intéressée ou artificieuse ; & c'est même là le plus grand, le plus beau

Digitized by Google

triomphe de ſa vertu, que de la ſauver au travers de tous ces écueils ; c'eſt là le gage le plus ſûr qu'il puiſſe donner de la grandeur de ſon ame, & de la ſolidité de ſes vertus, que de s'élever au-deſſus des atteintes de la plus ſéduiſante flatterie. Mais où m'entraîne l'enthouſiaſme de la vérité ! je dois craindre de déplaire à V. A. R., & cette crainte l'emporte même ſur le plaiſir d'épancher le plus délicieux ſentiment de mon ame. Je me fais donc violence ; & quoiqu'il m'en coûte à me taire, je n'acheterai jamais trop cher le bonheur de n'encourir jamais ſa diſgrace, & de ne lui jamais donner lieu de douter le moins du monde de la parfaite ſoumiſſion & du profond reſpect avec leſquels je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.

LETTRE XXX.

Du Prince Royal.

Potsdam, ce 12 ſeptembre 1736.

MOn cher Diaphane, les détours & les allures que vos lettres prennent avant que de m'être rendues, retardent toujours mes réponſes. Je viens de recevoir celle du 3 avec l'incluſe. Je crois ſuperflu de vous répéter les aſſurances de la reconnoiſſance que je vous ai pour les peines que vous vous donnez. Par un heureux

Digitized by Google

hasard, j'ai été instruit que vous souhaitez d'avoir une montre de Paris ; & par un autre hasard encore, cette montre m'est tombée entre les mains. Je vous la remets ci-joint, mon cher Diaphane, & j'espère que vous l'accepterez comme une foible marque de mon amitié. Ce ne sera pas le ministère de cette montre qui vous apprendra ce que c'est que le temps, c'est Wolff qui nous l'a enseigné à tous les deux. Je vous prie de croire, mon cher Diaphane, que je ne souhaiterois rien plus ardemment que de pouvoir vous donner des marques continuelles de mon amitié ; en sorte que vous ne pussiez désormais compter d'autre époque dans votre vie que celle de mes bienfaits.

Je ne saurois finir cette lettre sans vous prier encore une fois bien sérieusement de ne me donner ni du grand, ni du sublime dans vos lettres. En les lisant, je m'imagine qu'elles s'adressent à d'autres qu'à moi ; & je ne me reconnois point du tout aux traits sous lesquels vous me dépeignez. Ne voyez en moi qu'un ami sincère, & vous ne vous tromperez jamais ; mais n'exaltez pas des mérites que je n'ai point, & qui me font rougir de ne les pas avoir. Adieu, mon cher Diaphane, je suis tout à vous.

Digitized by Google

LETTRE XXXI.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 28 septembre 1736.

MONSEIGNEUR,

L'Excès de la joie que m'a causé la gracieuse marque qu'il a plu à V. A. R. de me donner de son souvenir & de son amitié, autant par son obligeante lettre du 12 que par le charmant présent qui l'accompagnoit, ne me laisse aucune expression capable de lui en témoigner dignement toute ma reconnoissance. De quels termes assez énergiques pourrois-je en effet me servir, pour exprimer une millième partie seulement du sentiment que j'éprouve? Ah! je le sens, Monseigneur; les armes que la philosophie nous offre contre l'excès de la douleur, sont trop foibles contre les transports de la joie; & moi qui suis déja, j'ose bien le dire, assez endurci contre les coups du sort, je me sens prêt à succomber aux atteintes de la félicité. Oui, Monseigneur, croyez-en la sincérité de mon cœur; je n'exagère point; c'est pour moi la félicité suprême sur la terre, que de penser aux généreuses faveurs, aux témoignages si précieux de l'amitié inestimable dont me comble le plus grand, le plus digne des

Digitized by Google

princes. Et dans les transports de la joie dont mon cœur est comme enivré, quelle expression me resteroit-il, qui pût répondre à l'ardeur du sentiment dont je sens brûler mon ame? C'est une passion! c'est un amour! Mon pauvre corps est trop foible pour soutenir une émotion si puissante; trop débile pour nourrir un feu si ardent, capable de le consumer; & le moment où mon ame calmée se trouve dans une paisible assiette, est celui où je commence à pouvoir exprimer foiblement comme je le fais, une ombre légère des sentimens ineffables dont mon ame étoit remplie.

Qui pourra jamais concevoir l'affection que j'ai pour cette charmante montre, gage précieux qu'il a plu à V. A R. de me donner de son amitié? Oui, je l'idolâtre. Cent fois le jour je prends plaisir à la faire répéter. Mais ce qui me touche si sensiblement, ce n'est sûrement pas tant le présent en lui-même, que la manière si noble & si délicate dont il m'a été offert, & les expressions si obligeantes qui l'accompagnoient. O! vous avez là un secret, Monseigneur, qui augmentera toujours à l'infini le prix de vos bienfaits! Soyez persuadé, je vous en conjure, que cette montre ne marque pas une seconde qui ne soit comptée par quelque vœu de ma reconnoissance; pas une seconde, qui ne surprenne en moi le désir ardent de me voir aux pieds de V. A. R., pour

Digitized by Google

lui témoigner mes sentimens. Mon impatience à cet égard est à son comble, & je compte mes malheurs par les momens de la triste obligation où je me vois condamné à vivre éloigné d'elle; & si les témoignages qu'il plaît à V. A. R. de me renouveller si souvent de la continuation de ses bonnes graces, ne me soutenoient, j'y aurois déja sans doute succombé depuis long-temps. Mais je me flatte de sortir bientôt d'une si cruelle incertitude, & me console en attendant par les assurances de sa bienveillance. Conservez-la-moi, Monseigneur, & mettez-y pour prix ma vie! je la tiendrai toujours prête, & m'estimerai le plus heureux des hommes de pouvoir vous la consacrer jusqu'à mon dernier soupir, & même de vous la sacrifier, s'il le faut, afin de vous prouver avec quels sentimens je suis, &c.

LETTRE XXXII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 23 octobre 1736.

MOn très-cher Diaphane, je viens de recevoir à la fois les deux lettres que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire; je vous remercie des pièces traduites de Wolff, que vous y avez jointes. Je ne saurois assez m'étonner de la reconnoissance que vous me témoignez au sujet de la

Digitized by Google

montre que je vous ai envoyée. Cette petite bagatelle m'auroit été suffisamment payée par la valeur d'une ligne de votre main. Il faut, en vérité, mon cher Diaphane, que vous ayez grande provision de vertus, puisque vous en faites une si considérable dépense à l'occasion d'un rien. Si votre reconnoissance se manifeste si efficacement à l'occasion d'une montre, d'un rien, qui tout au plus ne peut être compté que pour une très-foible marque de mon amitié, à quoi ne doit-on pas s'attendre d'un cœur comme le vôtre, qui sait si bien sentir & reconnoître les bienfaits ? Il y a plaisir à vous obliger ; mais cette raison n'est pas le seul motif, ou la seule raison suffisante qui m'y porte.

Je crois que vous ne serez pas fâché que je vous dise deux mots de nos passe-temps champêtres ; car avec les personnes qui nous sont chères, l'on aime à entrer jusques dans les plus petits détails. Nous avons partagé nos occupations en deux classes, dont la première est celle des utiles, & la seconde celle des agréables. Je compte au rang des utiles l'étude de la philosophie, de l'histoire & des langues ; les agréables sont la musique, les tragédies & les comédies que nous représentons, les mascarades & les cadeaux que nous donnons. Les occupations sérieuses ont cependant toujours la prérogative de passer devant les autres, & j'ose vous dire que nous ne faisons qu'un usage

Digitized by Google

raiſonnable des plaiſirs, ne les prenant que pour délaſſer l'eſprit & pour tempérer la moroſité & la trop grande gravité philoſophique, qui ne ſe laiſſe pas facilement dérider le front par les grâces.

Notre malheureuſe condition d'homme nous fait paſſer par un chemin fort étroit, aux deux côtés duquel il y a deux précipices que l'on nomme les *abus*. Il y a excès de ſageſſe & excès de folie; le ridicule en eſt à peu près égal; & pour éviter les petites-maiſons, l'on doit être ſoigneux à éviter également ces deux extrêmes, mêlant le badin au ſérieux, & les plaiſirs à l'auſtérité.

Pour vous, qui êtes à une cour (*a*) brillante où règne le bon goût, vous n'avez pas beſoin des antidotes que nous prenons ici; & la ſeule choſe que je crois devoir vous recommander, c'eſt de prendre patience, & de lire le chapitre de Sénèque ſur le mépris des richeſſes. Je ſouhaiterois pouvoir vous donner des conſolations plus réelles que celles que l'on trouve dans les livres, & que les effets puſſent ſeconder ma bonne volonté comme je le déſirerois, étant bien ſincérement & avec toute l'eſtime imaginable, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

(*a*) La cour de Dresde, qui, ſous Auguſte III, étoit, comme on le ſait, une des plus brillantes & des plus magnifiques de l'Europe.

Digitized by Google

LETTRE XXXIII.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 24 octobre 1736.

MONSEIGNEUR,

QUelques embarras domeſtiques m'ayant mis, bien malgré moi, dans la fâcheuſe néceſſité d'interrompre ma traduction, j'ai eu, pour comble de déplaiſir, le chagrin d'apprendre à mon retour en ville, par une lettre de Berlin, que deux de mes paquets ont été retardés, ſans que j'en puiſſe encore deviner la cauſe; j'ai auſſi-tôt pris toutes les meſures néceſſaires pour en être informé au plutôt, afin de pouvoir remédier pour la ſuite à cet inconvénient. Je me flatte, Monſeigneur, que vous ne prendrez point en mauvaiſe part ces petites irrégularités qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir, & que vous voudrez bien être perſuadé, au contraire, que rien au monde ne me tient tant à cœur que d'exécuter avec tout le zèle & toute la promptitude poſſibles, les ordres dont il plaît à V. A. R. de m'honorer.

Mon libraire en cette ville m'a envoyé la traduction de la Logique de Wolff, par Mr. Deſchamps (*a*). Je l'ai auſſi-tôt parcourue des

(*a*) Jean Deſchamps, frère cadet de celui qui eſt mort paſ-

Digitized by Google

yeux avec avidité, & elle m'a paru bonne. Je ſuis enſuite tombé comme par haſard ſur l'épître dédicatoire que je n'avois point d'abord remarquée. Je ne vous le cacherai point, Monſeigneur; mon cœur a treſſailli en y voyant à la tête le nom de V. A. R., & un ſentiment inconnu a fait bouillonner mon ſang dans mes veines. Je crois, car pourquoi ne l'avouerois-je pas ingénuement, je crois que c'étoit un mouvement d'envie. Mais cette première impreſſion paſſée, la raiſon a auſſi-tôt repris ſon empire, & m'a aidé à étouffer un ſentiment ſi

---

teur à Berlin en 1785, avoit été attaché au ſervice de l'égliſe de Reinsberg, comme candidat; & prêchant devant la cour, il s'attribuoit le caractère de Chapelain. Le Prince Royal n'a jamais été à ſes ſermons. M. Deſchamps ayant été diſciple de Wolff à Marpourg, traduiſit d'abord en françois ſa Logique allemande, & cette traduction fut bien reçue du public. Enſuite il publia un cours entier de philoſophie Wolffienne, par lettres, adreſſées à un jeune théologien de ſes amis, nommé Cäbrit, qui eſt mort en 1741, paſteur de l'égliſe de Francfort-ſur-l'Oder. Ces lettres finiſſoient ordinairement par quelques nouvelles littéraires. Mr. de Voltaire étant venu à Berlin en 1740, Deſchamps s'aviſa de mettre à la fin d'une de ſes lettres le portrait de ce poëte, & de repréſenter ſa figure, comme l'une des plus laides & des plus ridicules. Le Roi, irrité de cette ſortie imprudente, fit jouer au château une comédie, dont on a cru qu'il étoit lui-même l'auteur. Dans une des ſcènes, un libraire, dans ſon magaſin, indiquoit les livres dont il avoit eu bon débit; enſuite faiſoit voir de grandes piles de volumes entaſſés, diſant: *C'eſt la philoſophie de Deſchamps; je la vends à l'aune.* Quand Deſchamps apprit cela, il en fut navré, ſe tint renfermé quelques jours, puis partit ſans rien dire, alla ſe faire donner l'impoſition des mains à Caſſel, & paſſa delà à Londres, où il fut paſteur de l'égliſe de la Savoie, & mourut en 1760.

Digitized by Google

indigne d'une perſonne que vous honorez de tant de bontés. Pour prix d'un aveu ſi plein de franchiſe, j'oſe eſpérer que V. A. R. enſevelira à jamais dans l'oubli le ſouvenir de cette foibleſſe, & daignera m'épargner par-là, la confuſion dont le moindre mot de ſa part ſur ce ſujet ne manqueroit pas de me couvrir.

J'ai donc lu cette épître avec le vif intérêt que m'inſpire tout ce qui regarde V. A. R.; & me mettant à ſa place, c'eſt-à-dire, m'élevant bien loin au-deſſus de moi-même par le ſentiment de ſes ſublimes qualités, j'ai cru éprouver pour elle quelqu'embarras à cette lecture; non que V. A. R. ne ſoit par toutes ſes belles vertus, bien au-deſſus de toutes les louanges, toutes vraies, quoique trop fadement exprimées, de cette épître; mais parce que ſa grande modeſtie refuſe abſolument de ſe reconnoître dans ſon propre portrait, & en eſt même d'autant plus embarraſſée, plus la peinture en eſt fidelle. Mais ne voilà-t-il pas que, ſans m'appercevoir, je retombe moi-même dans la faute que V. A. R. m'a déjà ſi ſouvent reprochée? Pardonnez, Monſeigneur, mon cœur ſeul étoit coupable; c'eſt lui, c'eſt la vivacité de ſes ſentimens qui me ſurprend, qui me ſéduit chaque fois que je viens à parler de vous; ma volonté vous eſt parfaitement ſoumiſe, & ne peut vous déſobéir; mais le ſentiment l'emporte. Cependant il le faut, puiſque vous le voulez; je veillerai

done

Digitized by Google

donc sur moi-même, & m'interdirai absolument, au moins envers vous, ces douces effusions d'un cœur trop plein de votre auguste personne, pour ne pas aimer à s'épancher sans cesse en louanges sur ses belles qualités; d'un cœur trop ingénu pour pouvoir cacher ce qu'il sent, & trop sincère pour afficher ce qu'il ne sent pas: oui, je m'interdirois même, si vous l'ordonniez, tout langage, pour vous complaire.

Il étoit fort heureux pour Mr. Deschamps qu'il écrivît pour le public; car n'étant point ainsi obligé de savoir ce qui pouvoit plaire ou déplaire à V. A. R., il a eu un beau champ à s'étendre sur l'éloge d'un prince dont il avoit à louer le caractère. En vérité, il m'a fait naître une envie démesurée de devenir auteur, afin de pouvoir une bonne fois, à l'abri des droits que me donneroit ce titre, m'épancher tout librement sur un sujet dont mon cœur est si plein, & en dire à mon aise tout ce que j'en pense. Je n'ai garde cependant de m'imaginer que ma traduction me donne jamais ce privilège, quelques corrections qu'on y fît, à moins que de tout refondre.

Je sais très-bon gré à Mr. Deschamps de s'être étendu dans sa préface sur les difficultés qu'il y a en général à traduire de l'allemand en françois, & en particulier de celles d'une traduction de la Métaphysique de Wolff. Si donc

Digitized by Google

V. A. R. a déjà jeté les yeux sur cette préface, elle aura eu occasion de se persuader qu'en me chargeant de cette traduction, j'avois, sans hésiter, entrepris l'impossible pour lui obéir.

Mais je mourrai, Monseigneur, dans cette disposition ; & par-tout où mes forces ne pourront atteindre, vous connoîtrez du moins le zèle ardent, & le dévouement entier & parfait avec lequel je suis très-respectueusement, & pour toute la vie, &c.

LETTRE XXXIV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 7 novembre 1736.

MOn cher Diaphane, vous n'avez pas lieu de vous excuser d'une inexactitude à me faire tenir vos lettres, à laquelle certainement vous n'aviez aucune part. C'étoit ma faute d'avoir pris de fausses mesures pour me les faire parvenir ; & je vous ai bien des obligations d'avoir réglé la marche de notre correspondance mieux qu'elle ne l'étoit.

Je vous avoue, mon cher Diaphane, que l'épître dédicatoire de Mr. Deschamps m'a paru bien plate : est-il permis de donner de la torte à quelqu'un de l'encensoir au milieu de la physionomie ! Louer une personne que l'on dit ne point connoître, n'est-ce pas faire l'éloge

Digitized by Google

d'un héros de roman, d'un être imaginaire, qui n'a de réalité que dans le cerveau de l'auteur? Passe encore si cette épître étoit placée à la tête d'une tragédie ou d'un poëme épique; on pourroit en quelque sorte excuser l'auteur, en disant, qu'animé du feu de la poésie, il s'étoit laissé aller à l'illusion d'une imagination échauffée, & n'avoit pas assez écouté la raison. Mais qu'à la tête d'une logique, le foible traducteur fasse par son épître dédicatoire l'aveu qu'il ne sait pas raisonner lui-même, c'est, selon moi, une faute essentielle. Lorsque le traducteur me l'envoya, je le fis remercier du bel ouvrage qu'il avoit bien voulu me dédier; mais je lui fis dire en même temps, que, sensible à la bonne volonté qu'il m'avoit témoignée dans sa dédicace, je croirois le payer d'ingratitude si je ne lui disois naturellement que je souhaiterois pour l'amour de lui, qu'il eût changé l'épître dédicatoire.

Je ne crois pas que l'on ait jamais dans une lettre autant parlé d'une dédicace que je viens de le faire ici. Le reste de l'ouvrage, autant que j'en peux juger, me paroît heureusement exécuté. Il n'avoit pas besoin de marquer dans sa préface les difficultés qu'auroit à surmonter quiconque essayeroit de traduire la Métaphysique de Wolff, pour que cela fît augmenter la reconnoissance que je vous dois pour cet ouvrage; le plus grand prix que j'y trouve, c'est le motif.

Digitized by Google

d'amitié pour moi qui vous l'a fait entreprendre, ſans compter que la traduction eſt très-fidelle & très-exacte.

Nous paſſons ici notre vie le plus doucement & le plus agréablement qu'il ſoit poſſible. Notre compagnie eſt fort jolie, & nos heures aſſez bien partagées. Je voudrois, mon cher Diaphane, que vous fuſſiez des nôtres; vous couronneriez l'œuvre, & ajouteriez à nos plaiſirs champêtres les charmes de l'amitié; j'aurois la ſatisfaction de vous voir, de m'entretenir avec vous, & de vous aſſurer de vive voix de la parfaite & ſincère eſtime avec laquelle je ſuis à jamais, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XXXV.

De Mr. de Suhm.

Dreſde, ce 29 octobre 1736.

MONSEIGNEUR,

QUelque démon fatal à mon repos, empêchant mes paquets de vous parvenir, ſemble avoir pris à tâche de me tourmenter, par la crainte que V. A. R. ne me ſoupçonne de quelque refroidiſſement dans mon zèle à la ſervir; ſoupçon qui m'affligeroit aſſurément plus que quoi qui pût m'arriver au monde, ſentant bien que je ne l'ai nullement mérité, & que je ne le mériterai jamais. Dans l'inſtant

Digitized by Google

même, l'on me mande de Berlin que mon avant-dernier paquet eſt encore demeuré en arrière ; mais j'ai découvert la cauſe de ces retards, & y ai auſſi-tôt porté remède par les meſures dont V. A. R. aura été inſtruite à la réception du dernier, qui aura, j'eſpère, accompagné les trois précédens.

Ma vie eſt très-languiſſante depuis que je me ſens de toute façon éloigné de V. A. R. ; elle m'a accoutumé à recevoir de temps en temps quelques mots de ſouvenir de ſa part ; & quels mots ! tous dignes d'être gravés dans le cœur d'un honnête homme, auſſi profondément qu'ils le ſont dans le mien. Une ſi douce habitude ne ſe perd pas ſans violence ; auſſi gémis-je de me voir depuis ſi long-temps privé de la ſeule conſolation qui me reſte dans ma triſte ſituation.

J'ai beau me voir vers la fin de la Méraphyſique, je n'y trouve rien qui puiſſe me calmer ſur ce ſujet. Vous ſeul, Monſeigneur, avez plus de pouvoir ſur ma tranquillité que toute la philoſophie ; & une ſeule lettre de votre part, telle que votre généreuſe amitié ſait vous les inſpirer, ſuffit pour compenſer dans la balance de mes deſtinées les plus rudes coups du ſort. Une conſolation me reſte pourtant encore, l'eſpérance de me voir dans peu aux pieds de V. A. R., & de m'y payer des ſouffrances d'une ſi longue abſence. Si j'avois pu prévoir

Digitized by Google

les choſes, j'y ſerois déjà ; & je n'aurois pas perdu à un voyage & à des ſollicitations inutiles, un temps que je pouvois employer ſi précieuſement.

En vérité, la vie des hommes eſt trop courte pour qu'ils puiſſent acquérir d'aſſez bonne heure, pour en pouvoir faire beaucoup d'uſage, la prudence qu'il leur faudroit pour ne pas faire des démarches frivoles, & ne pas perdre leur temps. Qu'un homme ſeroit heureux, & qu'il ſe conduiroit facilement dans le monde, s'il s'aviſoit d'étudier les hommes, & s'accoutumoit à réfléchir ſur lui-même dès que la raiſon vient de ſes puiſſans rayons éclairer ſon ame! Et ſi une telle habitude ne pouvoit manquer d'être d'un très-grand uſage à tout ſimple particulier, quelle utilité n'en devroit pas retirer un grand prince dans le gouvernement de ſes états ! V. A. R. pourra nous en dire un jour des nouvelles, puiſque du train dont elle y va, elle aura plus fait de chemin dans cette étude, & aura acquis plus de lumières à trente ans, que les autres hommes n'en ont communément à quatre-vingts, où il eſt trop tard d'en faire uſage.

Daignez, Monſeigneur, excuſer cette petite digreſſion, qui eſt venue ſi naturellement au bout de ma plume, que vous pouvez la regarder comme un effet néceſſaire de l'union & de l'harmonie d'une ame toute pleine & ſans ceſſe

Digitized by Google

occupée de vous, avec un corps toujours prêt à obéir aux impressions qu'il reçoit d'elle, & toujours disposé à en exprimer les sentimens. Je regarderois même en ce moment comme le comble de la faveur, si V. A. R. vouloit bien y trouver une raison suffisante de se persuader intimement que c'est de cœur & d'ame, que c'est enfin absolument avec tout moi-même, que je suis & veux être toute ma vie, &c.

LETTRE XXXVI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 16 novembre 1736.

MOn cher Diaphane, depuis les mesures que vous avez prises dernièrement à l'égard de notre correspondance, tout va le mieux du monde; je reçois vos lettres assez régulièrement, mais un peu vieilles; & je me pique de répondre le plutôt qu'il m'est possible. Celle que l'on m'a rendue aujourd'hui est du 29 d'octobre. J'attribue la raison de l'avoir reçue si tard, aux détours qu'elle a été obligée de faire avant que de parvenir jusqu'à moi. A moins que je n'aie quelque lettre indispensable à écrire en cour, ou à des personnes délicates, à des ministres qui prennent d'abord ombrage, & condamnent les moindres retardemens, votre correspondance est toujours la première.

Digitized by Google

Je m'intéreſſe trop vivement à tout ce qui vous regarde, pour n'être pas touché ſenſiblement du peu de ſuccès qu'à eu votre ſéjour à Dreſde. Il m'auroit été bien doux de vous voir chez moi : ce voyage ne vous auroit pas non plus, à la vérité, mené à quelque choſe de réel ; mais vous n'auriez pas au moins couru riſque de vous tromper en croyant venir chez un ami. Vous m'auriez trouvé ravi de vous voir, & prêt à vous procurer tous les agrémens que j'aurois pu. Ma maiſon n'eſt pas à la vérité un endroit où l'on puiſſe ſe divertir avec bruit ; mais le repos, la tranquillité & l'étude de la vérité, ne ſont-ils pas de beaucoup préférables aux bruyans & frivoles plaiſirs de ce monde ? Je n'ai jamais paſſé de jours auſſi heureux que ceux où j'ai été ici. Il ne manque à mon contentement, que le plaiſir de vous y voir. Si cela ne ſe peut, vous ne trouverez pas mauvais que je vous appointe à Berlin, où je ſerai ſûrement au commencement de décembre. Et puiſque notre ſort ne nous permet pas de nous voir plus d'une fois tous les ans, ne me privez pas cette année de cette ſatisfaction, puiſque ſi je commence la nouvelle avec vous, ce me ſera le plus heureux augure que je puiſſe deſirer.

Il me ſemble que je vous revois au coin de mon feu, que je vous entende m'entretenir agréablement ſur des ſujets que nous ne comprenons pas trop tous deux, & qui cependant

Digitized by Google

prennent un air de vraiſemblance dans votre bouche. Wolff dit, ſans contredit, de belles & bonnes choſes ; mais on peut pourtant le combattre ; & dès que nous remontons aux premiers principes, il ne nous reſte qu'à avouer notre ignorance. Nous vivons trop peu pour devenir fort habile ; de plus, nous n'avons pas aſſez de capacité pour approfondir les matières ; & d'ailleurs il y a des objets qu'il ſemble que le Créateur ait reculés, afin que nous ne puiſſions les connoître que foiblement. Je commencerai bientôt à attiſer le feu qui vous échauffera. Je vous prie, mon cher Diaphane, que mes ſoins ne ſoient pas perdus ! Je vous promets beaucoup d'amitié de ma part, c'eſt la ſeule monnoie avec laquelle je ſuis en état de vous payer ; elle eſt de peu de prix pour ceux qui n'ont point de ſentimens. Je vous rends aſſez juſtice, mon cher, pour ne pas même vous ſoupçonner d'une pareille inſenſibilité. Je me flatte que mon amitié vous eſt chère. C'eſt encore de la fumée, il eſt vrai, mais qui peut ſe conſolider ; c'eſt une bonne intention, qui ſe réaliſera un jour, & dont je ne déſeſpère pas de vous faire ſentir les influences. C'eſt à la vérité vous prêcher la patience, mais c'eſt en même temps vous faire l'éloge de l'eſtime & de la conſtante amitié avec leſquelles je ſuis, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXXVII.

De Mr. de Suhm.

Dreſde, ce 20 octobre 1736.

MONSEIGNEUR,

LEs trois gracieuſes lettres dont il a plu à V. A. R. de m'honorer ſous les dates du 23 octobre, du 7 & du 16 novembre, ſont venues me ſurprendre dans une conjoncture & dans une diſpoſition d'eſprit bien propres à m'en faire ſentir tout le prix. L'attrayante peinture que V. A. R. m'y a faite du charmant ſéjour de Reinsberg, la relation qu'elle a bien voulu m'y donner du ſage emploi de ſon temps, & le déſir qu'elle a daigné m'y témoigner de me voir dans ſa paiſible retraite, partager ſes plaiſirs champêtres, ſi dignes d'un prince philoſophe; combien tout cela n'étoit-il pas propre à m'inſpirer l'ardent déſir d'aller paſſer dans cette délicieuſe retraite le peu de jours qu'il me reſte peut-être encore à vivre! Le généreux intérêt enfin que V. A. R. témoigne prendre à mon ſort, & le gracieux rendez-vous qu'elle me donne à Berlin, combien l'un & l'autre ne m'attachent-ils pas de plus en plus à ſon auguſte perſonne! combien ne me font-ils pas deſirer de ne me voir jamais ſéparé d'elle! Et dans le même temps où tous ces ſentimens & tous ces

Digitized by Google

désirs viennent pénétrer si vivement jusqu'au fonds de mon ame, dans ce même moment je me vois dans la dure nécessité d'immoler tous ces désirs & tous ces sentimens à mon devoir & à mon honneur; je me vois réduit à me séparer d'elle, peut-être, hélas, pour jamais!

J'ai l'honneur d'apprendre à V. A. R. que je reçus, il y a quelques jours, l'ordre de me rendre à Hubertsbourg, d'où je reviens aujourd'hui même avec la commission d'aller, en qualité d'envoyé extraordinaire, relever le comte de Linar à Pétersbourg.

Comment vous peindrai-je, Monseigneur, les violens combats que la nouvelle de cette vocation inopinée est venue exciter dans mon ame? Moi, qui donnerois avec joie l'une des moitiés du reste de ma vie, si je pouvois par ce sacrifice acheter le bonheur de passer l'autre auprès de V. A. R., & de la lui consacrer! moi! qu'une absence de quelques mois, qu'un éloignement de quelques milles d'elle, plonge dans une langueur prête à détruire les derniers restes d'une foible santé, ne dois-je pas regarder comme mon arrêt de mort, l'ordre qui me condamne aujourd'hui à me séparer de plus de cent milles d'elle, pour aller vivre dans un rude climat, Dieu sait combien d'années, sans espérance certaine de jamais la revoir? Cependant le devoir, l'honneur l'ordonnent, la raison fait entendre sa voix, & le sacrifice est fait! Ah!

Digitized by Google

il m'en coûte assez à le faire, pour oser espérer que V. A. R. daignera m'en faire un mérite, & me jugera digne de conserver à jamais les généreuses bontés qu'elle a eues jusqu'ici pour moi, & qui seules sont capables de soutenir encore ma fermeté, mon courage & ma constance, dans la douloureuse résolution que j'ai prise; qui seules sont capables de me conserver encore à la vie par l'espérance, quoique fort éloignée, d'en jouir un jour plus parfaitement que le Ciel n'a voulu me le permettre jusqu'à présent.

C'est avec un serrement de cœur inexprimable que je viens d'écrire cette lettre. J'attends, Monseigneur, de votre amitié toutes les consolations dont j'ai besoin dans les circonstances où je me trouve, me sentant incapable d'en puiser en moi-même. O que ne puis-je ici vous dévoiler ce qui se passe dans mon ame! vous me dispenseriez pour toujours de vous réitérer l'assurance des sentimens ineffables d'amour & de reconnoissance, avec lesquels je serai jusqu'au tombeau, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXXVIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 25 novembre 1736.

MOn cher Diaphane, la lettre que vous venez de m'écrire a fait ſur moi un effet tout différent de celui que vos autres lettres ont coutume de produire. J'ai été véritablement affligé de vous voir vous éloigner de moi à à une ſi énorme diſtance. Comme je m'imagine que c'eſt pour votre ſatisfaction & pour votre établiſſement, que l'on vous charge de la commiſſion d'envoyé extraordinaire pour la Ruſſie, je me conſolerois en quelque façon de la perte que je fais de vous, pour l'amour de vous-même, ſi une penſée affreuſe ne venoit s'offrir à mon eſprit; penſée qui redouble ma triſteſſe, & me rend plus inquiet ſur votre ſort que jamais. C'eſt, mon cher Diaphane, le contraſte de la délicateſſe de votre conſtitution avec la rigueur du climat de Moſcovie. Votre ſanté n'y réſiſtera pas, & je redoute pour vous le ſort du pauvre Rabutin (*a*). Permettez-moi de

(*a*) Le comte de Rabutin, dont il eſt parlé ici, étoit parent du célèbre Roger de Rabutin, comte de Buſſy, & fils de Jean-Louis, comte de Rabutin, gouverneur de la Tranſylvanie, au ſervice de l'empereur, & membre de ſon conſeil-privé. Le fils parvint par ſon mérite au grade de général, & a ſervi fort utilement ſon maître dans ſes ambaſſades aux cours de Berlin & de Pétersbourg, où il mourut.

Digitized by Google

vous dire que votre cour s'eſt fort trompée dans le choix qu'elle a fait de vous pour remplacer le comte de Linar. Il faut à cette cour barbare (*a*) de ces hommes qui ſachent bien boire & f... vigoureuſement. Je ne crois pas que vous vous reconnoiſſiez à ces traits. Votre corps délicat eſt le dépoſitaire d'une ame fine, ſpirituelle & déliée. Vous payerez toujours bien de ce côté-là ; mais c'eſt une monnoie qui n'a pas cours dans l'endroit où l'on vous envoie. J'avoue que plus j'y penſe, & plus je crains que je ne ſois obligé de prendre un congé éternel de vous. Vous ſavez & enſeignez ſi bien ce que c'eſt que l'éternité ; ne frémiſſez-vous pas à ce ſeul nom ? Mon cher Diaphane, faites bien vos réflexions, je vous en prie ; & pour une vaine ombre d'établiſſement, n'allez pas commettre un meurtre en votre propre perſonne. Que me ſervira votre ame immortelle après votre mort ? Les précieux débris d'un corps ſi chéri ne me ſeront d'aucune utilité. Et ſi ces motifs ne vous ſemblent pas aſſez puiſſans, ſongez à votre famille que vous abandonnez à la merci de tous les malheurs qui peuvent l'accabler, & qui ſe voit ſans ſecours ſi vous ceſſez d'être. Mes conſeils peuvent vous paroître ſuſpects, puiſque vous connoiſſez l'amitié que j'ai pour vous ; mais

(*a*) Elle a bien changé depuis un demi-ſiècle. *L'Éditeur.*

Digitized by Google

cette même amitié fait que je n'enviſage que votre propre avantage. Partez ! traverſez des mers ! cherchez un autre ciel ; & s'il ſe pouvoit, un autre monde ! mon amitié vous ſuivra par-tout, & je me dirai à moi-même, que l'univers n'a point d'eſpace qui ne devienne ſacré en vous contenant. La Ruſſie va devenir ma Grèce, & Saint-Pétersbourg (endroit auquel je ne daignois pas penſer) l'objet de tous mes vœux.

Je me flatte de la douce eſpérance de vous voir à Berlin avant votre départ ; je n'aurai que des larmes pour vous reconduire, & des ſouhaits pour vous accompagner. Souffrez que je vous faſſe un aveu de ma foibleſſe ; je rougis en le faiſant ; — l'amitié vient de me faire faire des vœux que l'ambition ne m'auroit jamais arrachés : — mais je me rendrois indigne de votre eſtime, ſi je ne les étouffois.

Que la philoſophie eſt un foible ſecours contre les coups imprévus ! j'en fais malheureuſement l'expérience ; & malgré tout ce que le deſtin en a ordonné, je voudrois changer le vôtre. C'eſt temps perdu que d'y penſer, & peine perdue que de le dire. Après cela n'eſt-il pas ſuperflu de vous réitérer les aſſurances de la parfaite eſtime qu'on ne ſauroit vous refuſer, & avec laquelle je ſuis à jamais, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

Digitized by Google

ÉPITRE

A MON CHER DE SUHM.

Ce 26 novembre 1756.

INterprète charmant de la philosophie !
Quel démon, t'arrachant de ces paisibles lieux ;
Dans les climats glacés de la triste Russie ;
Jusqu'aux limitrophes d'Asie,
Te fait chercher de nouveaux cieux ?
Seroit-ce l'indigence à l'aspect odieux,
Qui d'Horace accordant la lyre,
Lui fit parler jadis le langage des dieux ;
Que dans ses vers harmonieux,
L'univers tout entier admire ?.....
De deux princes puissans serrant le nœud sacré,
Du Pape & du Boyard vous serez révéré.
Mais quand de votre esprit la science profonde,
Vous vaudroit les honneurs & les biens de ce monde,
De plus, un nom fameux, du gazetier chanté,
Que vous serviront-ils, si, perdant la santé,
Vous allez grelotant dans ces froides contrées,
Voir changer en glaçons les mers hyperborées ?
Mais si de ce projet le côté séducteur
Vous enchante, pour moi, j'en vois toute l'horreur.
Je vois de vos beaux jours la brillante carrière,
Finir avant le temps, & sa main meurtrière,
Exerçant sur vous ses rigueurs,
Inflexible à mes pleurs, & sourde à ma prière,
Vous abîmer dans ses fureurs.
M'apprendrez-vous, si votre ame immortelle
Existe après le corps, triomphe des erreurs ?
Et vous, si vainement je vous reste fidèle,
Qui vous en portera la flatteuse nouvelle ;
Et qui fera tarir mes pleurs ?

Trom-

Digitized by Google

Trompeuse illusion ! ô frivoles grandeurs !
Croyez-moi ; désormais quittant la politique,
Du sage Julien suivant encor la voix,
Et préférant l'ami, même au plus grand des rois,
Reprenez la Métaphysique !

LETTRE XXXIX.

De Mr. de Suhm.

Lübben, ce 7 décembre 1736.

MONSEIGNEUR,

J'Attendois des consolations de V. A. R., j'attendois des encouragemens dans les conjonctures où je me trouve, sur-tout au sujet du parti que j'ai eu la fermeté de prendre ; & vous venez le combattre, Monseigneur ! vous venez soutenir les objections trop spécieuses qu'un penchant déjà si puissant opposoit à la voix & aux conseils de ma raison ! Quelles armes peut-il me rester après cela contre les séductions d'un cœur trop ingénieux à flatter son penchant, & à éluder les préceptes de la raison & du devoir ? d'un cœur trop sensible & trop foible en même temps pour pouvoir s'amortir ou se vaincre lui-même ? Mais non ; ce ne peut-être sérieusement que vous combattez ma résolution, puisque vous ne pouvez manquer de sentir que le devoir & l'honneur m'en font une loi. C'est donc sans doute une amorce que vous me présentez,

Digitized by Google

afin d'apprendre peut-être si la philosophie fait quelquefois élever celui qui en fait profession, jusqu'à être aussi conséquent dans sa conduite, qu'il affecte de l'être dans ses raisonnemens ; c'est un piège enfin que vous tendez à ma vertu, pour la mettre à l'épreuve. O ! il suffit de cette pensée pour me rendre la victoire facile. Ne craignez donc rien, Monseigneur, je ne me rendrai pas indigne de votre amitié ! Le sort en est jeté, je saurai en soutenir toutes les rigueurs ; aussi-bien suis-je déjà assez endurci contre ses coups.

Quelque douleur que m'ait causée votre gracieuse lettre par les violens combats qu'elle est venue renouveller en moi, je sens que je n'en suis que plus pénétré de la généreuse & touchante bonté avec laquelle vous daignez vous intéresser à mon sort, & entrer dans ma situation. Et que vous dirai-je de la charmante épître qui l'a suivie de si près ? Je sens qu'elle est bien au-dessus de mes éloges, & qu'elle m'auroit attendri, même quand je n'aurois pas été l'heureux mortel à qui elle étoit adressée.

Je viens de me rendre à Lubben, d'où j'espère aller au premier jour me jeter aux pieds de mon auguste ami, & épancher dans son sein tous les sentimens qui font palpiter le mien toutes les fois que je réfléchis aux bontés & aux faveurs inestimables dont il daigne me combler. Je ne suis pas en peine, Monseigneur,

Digitized by Google

de vous faire alors approuver les raisons qui m'ont engagé à ne point refuser l'emploi qu'on veut bien me confier ; & V. A. R. se persuadera facilement, à ce que j'espère, lorsqu'elle sera instruite de tout, que mon inviolable attachement pour elle y a au fond plus de part qu'elle n'a pu se l'imaginer.

J'ai enfin l'honneur d'envoyer à V. A. R. la fin de la traduction de la Métaphysique de Wolff, si tant est qu'un tel ouvrage, fait en plus grande partie si fort à la hâte, mérite le nom d'une traduction. Elle seroit parfaite si mes forces avoient répondu à mon zèle ; car je les y aurois employées toutes, comme je n'en épargnerai jamais aucune aussi souvent qu'il s'agira de vous prouver, Monseigneur, à quelque prix que ce soit, que jamais homme ne pourra plus que moi vous être attaché & dévoué par devoir, par inclination & par reconnoissance, &c.

LETTRE XL.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 10 décembre 1736.

MOn cher Diaphane, je viens de recevoir votre lettre avec le paquet, dans le moment où je m'attendois à vous voir vous-même ; & quoique j'en aie été dédommagé par une très-jolie

Digitized by Google

lettre, je vous avoue que votre préſence m'auroit été infiniment plus agréable. Je ſuis perſuadé qu'un philoſophe comme vous ne fait rien ſans raiſon ; je crois même que votre voyage de Ruſſie a ſa raiſon ſuffiſante : mais indépendamment de tout cela, permettez-moi de vous dire, que votre départ me fait beaucoup de peine, & que je ſens bien que la voix de la raiſon n'a guère de vertu ſur un cœur pénétré d'amitié. Alléguez-moi cent mille raiſons qui vous ont obligé de vous faire Envoyé ; mon amitié dira toujours que vous avez tort.

Vous me flattez encore, mon cher Diaphane, du plaiſir de vous revoir ici. Je le ſouhaite beaucoup, & principalement pour vous faire reſſouvenir de ce que vous m'avez promis un jour. Je vous prie, ne l'oubliez de votre vie ! & ſoyez perſuadé que dans quelqu'endroit du monde que vous vous trouviez, je m'intéreſſerai toujours vivement à ce qui vous regarde ; mon cœur prendra toujours part à votre gloire, & je ne ceſſerai de faire des vœux pour tout ce qui pourra contribuer à votre félicité !

Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, & l'amitié qu'on ne peut vous refuſer, mon cher Diaphane, votre, &c.

Digitized by Google

LETTRE XLI. (N°. 1.) (a)

De Mr. de Suhm.

Lubben, ce 28 décembre 1736.

MONSEIGNEUR,

JE pars cette nuit pour Pétersbourg, & quitte une retraite dont le seul agrément pour moi fut de me trouver à portée de recevoir sans gêne les témoignages flatteurs de vos bontés & de votre amitié, & de pouvoir m'occuper sans cesse du meilleur prince du monde en travaillant à lui préparer un petit bout du chemin qui devoit le conduire au temple de la philosophie.

Hélas! tout prend fin dans ce monde! Mais pourvu que V. A. R. daigne me conserver sa bienveillance jusqu'à la fin de ma vie, la durée d'aucune chose ne m'inquiétera. Tranquille, j'attendrai avec une constance philosophique, qu'un certain nombre d'événemens s'étant succédés, & ayant rempli leur temps, il en vienne d'autres dont vous serez le moteur & la cause. Que j'en prévois alors de grands & de mémorables! & combien de plaisir ne prends-je pas déjà à me les représenter!

Oserai-je vous dire, Monseigneur, sans

(a) On voit la raison de ce numéro & des suivans, dans la Lettre XLII.

Digitized by Google

craindre de blesser votre trop délicate modestie, ce qui soutient aujourd'hui mon courage & mes espérances, ce qui affermit ma tranquillité & ma satisfaction? C'est la connoissance que je me flatte d'avoir de la constance de vos sentimens, & de l'usage admirable que vous savez faire de votre raison pour vous rendre intérieurement heureux vous-même, en attendant que vous puissiez faire un jour le bonheur de tant d'autres hommes, au nombre desquels j'espère venir me ranger quand il en sera temps. S'il suffisoit pour ma félicité, de jouir des faveurs du plus grand & du plus aimable de tous les princes, & d'oser en espérer la constance, même dans le plus grand éloignement de lui, je devrois sans doute être aujourd'hui parfaitement heureux: mais comme une condition essentielle de mon bonheur sera toujours d'être aussi assuré de celui de V. A. R., il falloit encore une considération telle que celle sur laquelle je viens de fonder l'espérance de son parfait bonheur, pour assurer aujourd'hui le mien.

Je ne puis cependant, Monseigneur, m'empêcher de vous faire ici l'aveu d'une de mes foiblesses. En réfléchissant sur la bizarrerie de mes destinées, j'éprouve souvent dans la succession de mes sentimens une espèce de contradiction. Tantôt considérant une certaine face de mon sort, je crois avoir sujet de me regarder comme le plus malheureux des hom-

Digitized by Google

mes ; & preſque dans le même inſtant, une autre face de ma ſituation venant ſe préſenter à mon eſprit, je m'eſtime le plus fortuné des mortels. Inſatiable avidité de nos déſirs ! ſource féconde de maux imaginaires & factices ! c'eſt toi ſeule que nous devons accuſer de ſemblables contradictions ! c'eſt toi, qui nous faiſant oublier ce que nous avons, ou nous apprenant à n'en tenir aucun compte, pour tourner ſans ceſſe notre attention ſur ce que nous n'avons pas, & ſur le prix des choſes qui nous manquent, fais nous rendre toujours mécontens & injuſtes ! Et par une conſéquence de notre nature, le prix de l'objet de nos déſirs ſe proportionnant toujours néceſſairement à celui de nos jouiſſances préſentes, c'eſt ainſi que cette inſatiabilité de nos déſirs fait nous rendre d'autant plus mécontens de notre ſort, moins nous avons ſujet de l'être ! c'eſt ainſi qu'elle fait pouſſer notre aveuglement juſqu'à nous faire trouver malheureux, oui, dans le ſein du bonheur même !

Mais, Monſeigneur, je ne vous ferois aſſurément point cet aveu avec tant de franchiſe, ſi je ne ſentois bien pouvoir me rendre le ſincère témoignage de m'être déjà, grace à vos leçons & à celles de la philoſophie, beaucoup corrigé de cette foibleſſe ; & j'oſe me flatter que V. A. R. daignera en voir une preuve dans la fermeté que je lui ai montrée dans les circonſtances préſentes.

Digitized by Google

Je finis par prendre congé de V. A. R. en la conjurant de vouloir bien toujours se souvenir de son fidèle & dévoué serviteur, qui ne désire rien tant que de pouvoir la servir partout où la Providence trouvera bon de le conduire. En particulier, je vous supplie de vous tranquilliser tout-à-fait au sujet de ma santé. J'espère que le climat de Russie ne me sera pas aussi funeste que V. A. R. juge avoir lieu de le craindre. Je me suis déclaré invalide, ce qui me donne bien des privilèges. Et pour ce qui est de la fatigue du voyage & de la rigueur de la saison, je me suis assez bien prémuni contre l'une & l'autre pour pouvoir espérer de n'en avoir pas beaucoup à souffrir.

Dans le moment du départ, je sens mon cœur s'émouvoir, & des larmes couler de mes yeux. Quelle autre expression de mes adieux pourroit me permettre cet attendrissement, si ce n'est de me jeter aux pieds de V. A. R., d'embrasser ses genoux, & de lui laisser lire dans mes regards & dans mon respectueux silence les sentimens ineffables que j'emporte loin d'elle, mais qui ne cesseront jamais de vivre dans mon cœur aussi long-temps qu'un souffle de vie l'animera encore, &c.

Digitized by Google

LETTRE XLII. (Nº. 1.)

Du Prince Royal.

Rupin, ce 1 janvier 1736.

MOn cher Diaphane, vous voilà donc en voyage, & sur le chemin de Pétersbourg ! Il seroit inutile de vous marquer tout ce que j'ai senti en vous voyant partir. Il me semble que chaque lieue que vous faites pour vous éloigner de moi, me soit une raison suffisante pour me causer du chagrin. Je m'en console cependant, pouvant vous assurer d'une manière figurée de ma parfaite amitié. Voilà comme je commence cette année ; & je vous assure que je finirai, non-seulement celle-ci, mais toutes celles que le Ciel m'accordera encore de même, c'est-à-dire, rempli d'une parfaite estime pour vous.

Si la philosophie m'éclaire, c'est par vous : vous m'avez ouvert la barrière de la vérité, & c'est vous qui en avez été l'organe.

Mon esprit languissoit dans une obscure nuit,
Quand le brillant flambeau qui maintenant me luit,
Allumé par vos mains vint éclairer mon ame :
Je respectai d'abord cette céleste flamme ;
Et descendant du ciel, l'auguste vérité
Répandit dans mon cœur sa force & sa clarté.

Voilà des vers ! il semble que mon Apollon

Digitized by Google

vienne m'inſpirer dès qu'il s'agit de vous. Remarquez par-là quelle puiſſance vous avez ſur mes ſens & mon imagination. Dès qu'il eſt queſtion de vous, mes eſprits mis en mouvement travaillent plus que leurs forces ordinaires ne le leur permettent.

Je m'en remets entiérement à vous touchant la ſouſcription de la nouvelle édition des batailles du prince Eugène (*a*). Je ſuis ſûr que vous me ferez avoir un bon exemplaire ſans que j'aie beſoin de m'en embarraſſer davantage.

Si jamais je peux être le moteur de vos deſtinées, je vous garantis que je n'aurai d'autre ſoin que celui de vous rendre la vie auſſi agréable qu'il me ſera poſſible. Rendre quelqu'un heureux, eſt une grande ſatisfaction! mais faire le bonheur d'une perſonne qui nous eſt chère, c'eſt le plus haut point où puiſſe atteindre la félicité humaine!

Je vous prie de cotter les lettres que vous m'écrivez, afin que par-là vous puiſſiez toujours voir à laquelle des vôtres la mienne ſe rapporte. Celle-ci, que je viens de recevoir, datée du 28, eſt N°. 1. Je mets le même numéro au haut de la mienne; & ainſi de ſuite.

Puiſſe le Ciel vous conduire en toute ſûreté, afin que vous arriviez heureuſement dans un

(*a*) C'étoit une commiſſion donnée de bouche.

Digitized by Google

endroit d'où il me tarde de vous voir revenir! Tous mes vœux tendent vers ce but, & je ne ſerai parfaitement content que quand je vous reverrai ici à mes côtés, & que je pourrai vous donner des marques évidentes de la véritable eſtime avec laquelle je ſuis, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XLIII. (N°. 2.)

De Mr. de Suhm.

Dantzick, ce 10 janvier 1737.

MONSEIGNEUR,

J'Ai mis neuf jours à venir juſqu'ici par des chemins abominables. Ce qui m'a bien reſtauré des fatigues de ce trajet, c'eſt une très-précieuſe lettre de V. A. R., N°. 1, qui m'a été remiſe preſqu'à mon arrivée.

L'engagement qu'elle prend dans ſes vers,.... qui ſont ſon éloge bien mieux que je ne pourrois jamais réuſſir à le faire,.... de reſpecter toujours l'auguſte vérité, ne lui fera aſſurément jamais de peine. Elle y eſt ſi naturellement portée, qu'elle ſeroit obligée de ſe faire violence, ſi jamais elle devoit y contrevenir. Il m'eſt bien doux, Monſeigneur, de remarquer qu'à cette occaſion vous avez daigné vous ſouvenir de moi; & bien plus doux encore de voir

Digitized by Google

que vous voulez bien compter mon zélé attachement pour V. A. R. au nombre des causes qui peuvent avoir contribué à nourrir son ardent amour pour la vérité. Les assurances, Monseigneur, que vous me réitérez de vos bonnes grâces, ont achevé de remplir la mesure de mon contentement ; & les touchantes expressions dont vous vous servez à ce sujet, font bien connoître que c'est-là une manière de penser qui vous est tout-à-fait propre, & qui a sa source dans les nobles sentimens d'un grand cœur. Hélas ! pourquoi faut-il qu'un trop cruel destin m'oblige à m'éloigner de vous, à mesure que je vois augmenter le nombre des raisons qui devroient m'engager à rester ?

J'ai trouvé ici presque toute la maison Czartoriska, qui m'a accablé de politesses pendant le séjour que j'ai été obligé de faire ici, ayant eu deux de mes voitures toutes fracassées en route. Le palatin de Mazovie, Poniatowski, digne & grand homme, que je connois de longue main, & qui a eu occasion de connoître de grands princes, rend bien justice à V. A. R., par la grande idée qu'il s'en est faite. Le prince-chancelier & moi nous ne nous sommes presqu'entretenus que d'elle. Dieu sait tout ce que nous en avons dit, & plus encore pensé ! Je ne serois jamais parti d'ici si nous avions entrepris d'épuiser un si riche sujet. Ne m'accusez pas, Monseigneur,

Digitized by Google

d'agir ici contre vos ordres & contre ma promeſſe; ce n'eſt ici qu'un ſimple rapport que je vous fais de ce qui s'eſt paſſé; & toute votre modeſtie, quelque grande qu'elle ſoit, ne peut impoſer à deux perſonnes qui ſe plaiſent à parler de vous, la loi de ne point exalter les grandes & belles qualités qu'ils remarquent en vous, & qu'ils jugent tout-à-fait dignes de vous-même.

Je pars demain de grand matin pour Konigsberg, n'eſpérant recevoir qu'à Pétersbourg une réponſe à celle-ci. Pour ce qui regarde la ſouſcription de la nouvelle édition des batailles du prince Eugène, & la commiſſion touchant le manuſcrit de la vie de ce prince, dont V. A. R. m'a fait le plaiſir de me charger, elle peut être aſſurée que je m'en acquitterai de mon mieux, déſirant par mes ſoins & mon exactitude à la remplir à ſon entière ſatisfaction, de mériter qu'elle me juge digne d'être chargé d'autres commiſſions infiniment plus importantes encore.

Je ne laiſſe pas, chemin faiſant, de faire mes remarques ſur ce que je pourrai changer pour la commodité de mon voyage lorſqu'il s'agira de revenir. Cette époque fortunée où je pourrai me revoir aux pieds de V. A. R., eſt le terme où tous mes déſirs & toutes mes penſées viennent aboutir. Je l'attends avec impatience, vous ſuppliant, Monſeigneur, de me conſerver

Digitized by Google

juſqu'à ce temps votre gracieux ſouvenir, & de me regarder comme celui de tous les mortels qui vous eſt le plus attaché par tous les ſacrés liens du devoir & de la reconnoiſſance, &c.

LETTRE XLIV. (N°. 2.)

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 22 janvier 1737.

MOn cher Diaphane, vous voilà donc parti de Dantzick, & peut-être déjà au-delà de Konigsberg, par des chemins affreux, par des ſaiſons plus rudes que les nôtres, & ce qui m'inquiète le plus, expoſé à tous les malheurs qui peuvent arriver dans un ſi long & ſi pénible voyage. Vous me donnez des marques ſuffiſantes de votre ſouvenir, je ſuis ſûr, mon cher Diaphane, que vous êtes de mes véritables amis, je vous compte pour tel; & quand même vous iriez aux climats glacés de la Nouvelle-Zemble, ou aux régions ardentes de la zône torride, je ne craindrois jamais que l'éloignement & la différence des climats vous fît oublier votre ami. Il ne pouvoit manquer d'arriver que vous ne fuſſiez comblé de politeſſes dans la maiſon du prince Czartoriski, qui a de l'amitié pour moi. Votre bon caractère vous les mérite déjà de tout le monde; & ceux

Digitized by Google

qui vous connoiſſent & qui ont des ſentimens, ne vous refuſeront jamais leur eſtime.

J'admire la différence de nos deſtinées. Tandis que j'ai été occupé par des voyages & des campagnes, vous avez vécu paiſiblement dans votre retraite; & à préſent que la politique a eu beſoin de vos lumières pour être éclairée, & que vous parcourez des centaines de lieues, je me trouve ici dans la plus grande tranquillité du monde. Vous êtes au fait de mes occupations; il ſeroit donc ſuperflu de vous les répéter, d'autant plus que toutes les redites ſont ennuyantes. Un plaiſant accident qui penſa les déranger, m'a fourni matière à rire, & ſujet à plaiſanter à toute une compagnie.

Ma chère mimi (*a*), fidelle compagne de ma retraite, me voyant l'autre jour étudier avec grand attachement la Métaphyſique de Wolff, dont vous êtes l'aimable interprète, s'impatientoit de voir que je préférois un livre tout vrai & tout raiſonnable, à ſon badinage frivole, & à l'illuſion de ſes agrémens. L'heure du ſouper me fit abandonner cette lecture inſtructive, pour avoir quelque ſoin de mon corps, qu'aucun être penſant & raiſonnable ne doit négliger. Sur ces entrefaites, mon ſinge, de tous les ſinges le plus ſinge, ſe déchaîne, prend la Métaphyſique, l'allume à la chandelle, &

(*a*) C'étoit le nom d'un ſinge favori du Prince de Pruſſe.

Digitized by Google

s'applaudit de la voir brûler. Que devins-je en rentrant dans la chambre, lorſque je vis le pauvre Wolff en proie aux flammes, & traité d'une façon convenable au ſeul Lange (*a*). Courir, prendre de l'eau, éteindre les flammes, ne fut qu'une action pour moi. Par bonheur, cependant ce n'eſt que la copie qui a brûlé, & l'original exiſte encore en ſon entier. Nos beaux-eſprits diſent que le ſinge avoit voulu étudier la Métaphyſique, & que ne l'ayant pu comprendre, il l'avoit brûlée. D'autres ſoutiennent que Lange l'avoit corrompu, & que par zèle pour ce béat, il m'avoit joué ce tour-là. D'autres enfin diſent que mimi, piquée de ce que Wolff donne trop de prérogatives à l'homme ſur la bête, avoit conſacré à Vulcain un livre qui décréditoit ſon eſpèce.

Voilà l'abrégé des ſaillies de nos rieurs. Chazot (*b*) enrage ſérieuſement de cette aventure,

---

(*a*) Joachim Lange, docteur de théologie à Halle, & grand adverſaire de Wolff, qui lui enlevoit tous ſes auditeurs, parvint à force d'accuſations calomnieuſes, à le faire exiler de l'univerſité. Il l'avoit dénoncé en cour comme hérétique, parce que Wolff avoit loué la morale des Chinois, & il avoit répandu malicieuſement dans le public, que les écrits de ce philoſophe, & en particulier ſon principe de la raiſon ſuffiſante & ſon harmonie préétablie, engageoient les grands grenadiers du roi à déſerter ſes troupes.

(*b*) François Iſaac, chevalier, comte de Chazot, natif de Normandie, s'étant trouvé dans l'armée Françoiſe lors de la campagne du Rhin en 1734, le Prince Royal de Pruſſe, qui avoit accompagné le Roi Frédéric-Guillaume I, ſon père, au

Digitized by Google

puiſqu'il eſt obligé de recopier l'original. Voilà certainement de belles ſornettes, & des contes dignes de faire 300 lieues pour aller vous ennuyer en Ruſſie!

Vous ne vous contentez donc pas de m'être utile en fait de philoſophie, vous voulez l'être également pour l'hiſtoire. La Vie du Prince Eugène qui eſt très-utile & très-propre à inſtruire des jeunes gens de mon âge, me fera beaucoup de plaiſir. Comme vous vous êtes chargé ſi généreuſement du ſoin de me faire venir ce livre, je ne m'embarraſſe de rien, pas même de la reliure, ſoin que je ſuis perſuadé que vous voudrez bien prendre auſſi, ainſi que de le faire bien empaqueter, afin que les pluies ne puiſſent pas percer juſqu'aux livres, & aux eſtampes qui en ſeroient gâtées. Je ſouhaiterois bien, mon cher Diaphane, être à mon tour en état de vous fournir une bibliothèque choiſie. Il y a du plaiſir à en approviſionner des gens comme vous, qui ſavent faire un ſi excellent uſage de leurs lectures.

Je vous quitte; mille vœux accompagnent

---

camp près de Philipsbourg, & qui avoit obtenu la permiſſion de voir les troupes Françoiſes, y fit ſa connoiſſance, & l'engagea à le ſuivre à Reinsberg pour lui tenir compagnie. C'eſt le même chevalier & comte de Chazot, qui, après l'avénement de Frédéric au trône, ayant été placé dans les troupes, rendit au Roi de très-grands ſervices, ſur-tout à la bataille de Hohenfriedberg. Il a obtenu depuis, à la recommandation du Roi, le gouvernement militaire de Lubeck, & ſes deux fils ont été placés avec diſtinction dans les troupes Pruſſiennes.

Digitized by Google

cette lettre ; puissiez-vous en éprouver les effets ! puissiez-vous vous retrouver bientôt auprès de moi, & recueillir les fruits de la sincère amitié & de la parfaite estime avec lesquelles je suis, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XLV. (Nº. 3.)

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 2 mars 1737.

MONSEIGNEUR,

SI Votre Altesse Royale a daigné penser à moi, comme je ne puis m'empêcher de m'en flatter, elle doit avoir trouvé extraordinaire qu'un voyage, & l'arrivée à une nouvelle cour aient pu m'empêcher si long-temps de profiter de la permission que j'ai de lui donner de mes nouvelles. Mais, Monseigneur, quel voyage ! je frémis encore quand j'y songe, & n'ose en vérité lui en faire la description détaillée, de peur que ma santé, dont j'ai tant besoin, ne soit altérée par le souvenir de tout ce que j'ai souffert. V. A. R. me faisant d'ailleurs la grace de me vouloir du bien, quel plaisir pourroit-elle prendre au récit de tant de souffrances ? Tantôt le sable ou la mer jusques par-dessus les essieux ; tantôt dans une misérable chaloupe, & par un très-gros temps, le jouet des vents & des flots, à la merci de la mer & des écueils ;

Digitized by Google

puis paſſant à pied des rivières à moitié gelées, tenant un enfant de chaque main, & me voyant à chaque pas dans le plus grand péril d'être englouti avec eux ſous les glaces ; enfin, ſurpris par des neiges épouvantables, qui menaçoient de nous enſevelir, dans des lieux où il étoit impoſſible de ſe procurer des traîneaux ; en voilà aſſez pour vous donner une légère idée de toutes les fatigues & de toutes les angoiſſes que j'ai eu à éprouver pendant mon voyage. Graces à Dieu, me voici enfin arrivé ſain & ſauf à Pétersbourg ; & le bonheur que j'ai en ce moment de m'entretenir avec V. A. R., me fait oublier tout ce que j'ai eu à eſſuyer.

Vous ne concevrez pas facilement, Monſeigneur, la ſurpriſe que m'a cauſée le premier aſpect de cette belle capitale, où l'on ne voit par-tout que de ſuperbes palais, bâtis par les plus habiles architectes Italiens, ſur un terrein où il n'y avoit que marais il y a trente ans. Il n'y a que quelques jours que je jouis, de mes fenêtres, d'un autre ſpectacle non moins ſurprenant, unique peut-être en ſon genre depuis que le monde exiſte ; j'ai vu paſſer dans ma rue dix mille hommes de la garde, qui alloient ſe ranger ſur la glace de la Néva pour y parader vis-à-vis du palais impérial à l'occaſion de la fête du nom de l'impératrice (*a*).

(*a*) Anne Iwanowna, qui avoit ſuccédé en 1730 à Pierre II, & qui régna juſqu'en 1740, où elle mourut.

Digitized by Google

Mais le poids de ces dix mille hommes n'eſt rien. Cette rivière qui porte des vaiſſeaux de guerre en été, porte en hiver ſur le dos de ſes glaces outre ces dix mille hommes armés, cent mille ſpectateurs & cinquante pièces de canons qu'on y décharge à différentes repriſes tous enſemble.

Le jour de l'audience étant venu, S. M. I. me l'a donnée de deſſus un trône dreſſé exprès dans une chambre, à côté d'une ſuperbe galerie qui vient d'être achevée. La cour, compoſée des deux ſexes, étoit très-nombreuſe & magnifique. L'air & la majeſté de cette grande princeſſe me frappa. Mais comme je n'avois rien que d'agréable à lui dire, je me raſſurai facilement, & tins ma harangue avec plus de préſence d'eſprit & de fermeté que je ne m'en étois flatté. Depuis ce temps, j'ai déjà aſſiſté à différentes fêtes qui ſe donnent ici avec beaucoup de magnificence, & plus de goût que je ne m'attendois à en trouver.

Il fait terriblement froid ici; mais l'air y eſt ſain, & je ne me ſuis de long-temps pas ſi bien porté qu'à préſent. Huit jours après mon arrivée, j'eus la joie inexprimable de recevoir une gracieuſe marque du ſouvenir de V. A. R. par ſa lettre, N°. 2. J'y aurois répondu incontinent, ſi je n'avois pas attendu réponſe à une lettre que j'ai écrite au ſujet de l'hiſtoire du prince Eugène. Elle eſt arri-

Digitized by Google

vée comme je m'en étois flatté, & j'ai aujourd'hui la satisfaction de pouvoir donner à V. A. R. l'assurance que j'aurai dans peu l'honneur de lui en envoyer un exemplaire, quelque difficulté qu'il y ait de se procurer une copie de ce manuscrit, qui, comme on assure, ne doit jamais être imprimé.

Comme je ne puis absolument m'empêcher de faire cas de tout ce que V. A. R. aime le moins du monde, je ne dirai point non plus de mal de mimi, ni ne lui en voudrai pour avoir essayé de livrer aux flammes l'ouvrage immortel du divin Wolff; trouvant d'ailleurs fort naturel & fort ingénieux, que ce pauvre animal ait cherché à se défaire d'un papier qui empêche si souvent son cher maître de s'amuser avec lui, & de prendre plaisir à ses singeries. Il me semble qu'à sa place, & avec toute ma raison, je n'aurois pu mieux raisonner, & que j'en aurois fait tout autant.

Je m'abstiens de répondre aux flatteuses expressions dont il a plu à V. A. R. de se servir en parlant de ma chétive personne, pour la remercier du désir qu'elle m'a témoigné de pouvoir me procurer une bibliothèque choisie.

Je ne finirai plus désormais mes lettres, autrement qu'en conjurant V. A. R. de me conserver ses bonnes graces & sa précieuse amitié, aussi long-temps que je chercherai à m'en rendre digne, c'est-à-dire, jusqu'au tombeau, &c.

Digitized by Google

LETTRE XLVI, (N°. 3.)

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 23 mars 1737.

MOn cher Diaphane, j'ai eu le plaisir de recevoir votre lettre ; elle m'a extrêmement réjoui, m'apprenant que votre santé étoit bonne. Que je suis aise d'avoir ignoré toutes les incommodités & les dangers que vous avez essuyés dans votre voyage ! cela m'auroit privé de tout repos, & je n'aurois pu jouir, comme je l'ai fait, des agrémens de la retraite.

J'admire fort vos palais dorés, vos fleuves gelés, la magnificence de la cour impériale, & les gardes rangées sur la glace ; tout cela, & trois fois autant, ne me feroit pas cependant naître l'idée de quitter Rémusberg. Nous vivons ici sans fourrures, nous voyons renaître les fleurs, revenir la verdure ; & le soleil favorable à ces climats, commence déjà à nous faire sentir ses ardeurs. Qu'un village près de Rome est préférable à une ville située dans la Nouvelle-Zemble !

Pourvu que le froid ne soit pas contraire à votre santé, & que l'air condensé qu'il fait au voisinage du pôle, ne vous soit pas dangereux, le reste ne m'importe guère.

Je suis à la fin de toutes mes lectures, & j'at-

Digitized by Google

tends avec grande impatience la Vie du Prince Eugène. Quelqu'un ces jours passés m'a sommé de lui en donner un extrait ; je me suis fort excusé sur ce que l'original n'étoit pas entre mes mains ; ce qui fit une scène semblable à celle qui se trouve dans le *Joueur*, où Mr. Galonier (*a*) & Madame Adam viennent lui rendre visite.

J'ai un très-bon relieur, qui relie à la françoise, & de façon que les livres sont bien fermés ; si vous le voulez, je pourrois le prêter quand on le voudra, à condition qu'on ne le retienne pas.

Le 27 de ce mois nous célébrerons l'anniversaire du jour de la naissance de la reine ; on ne verra que de paisibles bergers former des danses avec leurs bergères. Le farouche Mars & la foudroyante Bellone n'auront aucune part à la fête, & les pipeaux de Céladon seront préférés aux timbales & aux trompettes, dont la musique trop bruyante n'inspire que de la terreur.

Quand vous reverrai-je, mon cher Diaphane ? quand pourrons-nous nous promener sous les hêtres & sous les ormeaux ? Volaire a

(*a*) Deux personnages du *Joueur de Regnard*. Tout ce qui a été dit, & sera dit encore de la Vie du Prince Eugène, doit s'entendre, non de cet ouvrage, mais, à mots couverts, d'un emprunt à Vienne ou à Pétersbourg, que M. de Suhm s'étoit chargé de faire pour le Prince Royal. Le relieur qui entre dans cette allégorie, est un homme de confiance, que le Prince Royal offre d'envoyer pour retirer l'argent.

Digitized by Google

reçu la Métaphysique, & l'approuve beaucoup. Je fais actuellement traduire la Morale du philosophe ; ainsi avec le temps je pourrai lire tout Wolff en françois.

Le traducteur de la Métaphysique m'est bien cher ; il me tient toujours à cœur ; & ni l'éloignement, ni la mort même, ne pourront altérer en quoi que ce soit la sincère amitié que je lui porte. Soyez-en persuadé, mon cher Diaphane, de même que de la parfaite estime avec laquelle je suis inviolablement, votre, &c.

LETTRE XLVII. (N°. 4.)

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 19 mars 1737.

MONSEIGNEUR,

JE paie actuellement le tribut qu'on doit à tout nouveau climat, par une très-forte fluxion qui me tient sur mon grabat depuis quelques jours. Quelque douloureuse qu'elle soit, elle ne m'empêchera pourtant pas d'avoir l'honneur d'écrire à V. A. R., & j'espère bien au contraire l'oublier tout-à-fait pour quelques heures, en jouissant de ce plaisir.

J'ai enfin reçu réponse de mon libraire (*a*) qui

(*a*) On n'avertira plus à l'avenir, que ce libraire désigne d'abord le banquier de Vienne, & ensuite le prêteur de Pétersbourg.

Digitized by Google

paroît fort disposé à arranger la souscription de la Vie du Prince Eugène ; mais il me propose derechef certaines conditions relativement aux souscripteurs, quoique je me sois déjà expliqué très-expressément à ce sujet, n'en voulant point du tout entendre parler : ce sont-là des inconvéniens ordinaires quand on négocie à trois cent milles : mais j'ai répondu, & me suis assez bien énoncé cette fois, pour pouvoir espérer qu'il n'y aura plus de pareilles accroches.

Tous ces délais n'ont pas laissé de me causer du chagrin, & m'ont fait réfléchir que je pourrois peut-être encore mieux trouver mon affaire ici, où il y a une très-belle & très-bonne imprimerie : car outre que je serois à portée de diriger la chose, je n'aurois à faire qu'à un particulier, qui est très-en état de mener à bout cette entreprise, pourvu qu'il ait quelque certitude d'y trouver son compte : au-lieu qu'ailleurs, les imprimeurs sont obligés de se pourvoir de sûretés, & de se faire autoriser. Cette idée que j'ai bien ruminée, & considérée de tous les côtés, m'a paru satisfaire à tout ; & pour peu que V. A. R. l'approuve, je me mettrai à la réaliser.

Je me flatte, Monseigneur, que vous voudrez bien vous en remettre à moi, tant pour l'accord des conditions, que pour l'arrangement des estampes & des vignettes ; devant

Digitized by Google

vous persuader, par la connoissance que vous avez de mon zèle, que je ne négligerai absolument rien pour que tout réussisse au mieux.

Si V. A. R., dans sa charmante & paisible retraite, est curieuse d'apprendre les nouvelles qui nous intéressent ici, je lui dirai que les puissances belligérantes (*a*) ont nommé des plénipotentiaires qui vont commencer les négociations de la paix, qui se conclura, à ce qu'on espère, avant l'ouverture de la campagne.

Le nouveau Kan l'a cependant déja ouverte de son côté, en entrant dans l'Ukraine avec cent mille hommes. Mais le feld-maréchal comte de Munich les a repoussés avec grande perte en leur faisant repasser le Nieper. On regrette beaucoup ici le brave général Lesli, qui a été tué à cette action.

Mon Dieu, qu'on a peur d'être oublié quand on est loin! Grand Prince! vous qui ressemblez si peu au vulgaire de ceux qui portent ce nom, n'allez pas leur ressembler par cet endroit! Mais que dis-je! ô pardon! la crainte trouble mes sens, & me fait oublier que je parle à la constance même. Agréez, Monseigneur, les assurances du plus respect

(*a*) Les Russes, les Turcs & l'empereur Charles VI. Ce dernier ne s'étoit armé contre les Turcs, que parce qu'il étoit obligé, en vertu d'un traité fait avec l'impératrice Anne Iwanowa, de lui prêter secours contre ceux-ci.

Digitized by Google

tueux attachement, & de la plus tendre vénération qui fut jamais, &c.

LETTRE XLVIII. (Nº. 4.)

Du Prince Royal.

Sans date.

Mon cher Diaphane, j'ai bien cru que cet air condensé de Russie seroit pernicieux à votre santé : vous en éprouvez les effets. Dieu veuille qu'ils ne passent pas les bornes des fluxions ! Malgré vos incommodités, vous pensez à moi, vous travaillez à m'obliger, vous voulez absolument être l'homme le plus aimable, & qui en même temps m'est le plus utile.

Il y a un double plaisir à être reconnoissant, quand nous devons notre gratitude à des personnes qui, sans nous obliger, ont déjà enlevé toute notre estime, & qui ne font en nous servant qu'avérer la bonne opinion que nous avions déjà de leur personne.

Je suis dans ce cas ; vous m'y mettez, mon cher Diaphane ; c'est à vous de satisfaire aussi généreusement aux devoirs de l'amitié que vous vous l'êtes proposé, en attendant qu'un jour je rempliſſe à mon tour & les devoirs de l'amitié, & ceux de la reconnoissance.

Digitized by Google

Puiſque vous voulez bien être mon commiſſionnaire en Ruſſie, ayez la bonté de me faire avoir l'édition nouvelle de la Vie du Prince Eugène qu'on imprime là-bas ; ce ſera plus court, l'arrangement de l'envoi ſera plus aiſé, l'accord avec le libraire plus ſûr, & j'y trouverai beaucoup mieux mon compte qu'avec ces libraires de Vienne, qui impriment lentement, qui ne font point crédit à ceux qui ſouſcrivent, & qui en un mot ne me conviennent point.

On me demande douze exemplaires de ce livre (*a*). Ceux qui les ont commandés, me perſécutent tous les jours pour les avoir, comme ſi j'avois une imprimerie dans ma maiſon, & que je fuſſe en état de les ſatisfaire à mon gré. J'apprendrai à faire des antiques, à me jeter dans le métier de ceux qui font des médailles modernes, pour me tirer d'embarras. Enfin, onze ou douze perſonnes ſont entêtées de la Vie du Prince Eugène ; ils la veulent avoir à quelque prix que ce ſoit ; jugez de ma ſituation ; je me voue à tous les Saints ; & ſans vous, je ſerois très-mal logé. Faites donc, je vous prie, l'accord avec le libraire ; je vous donne plein-pouvoir ; mes intérêts ne peuvent être mis en de meilleurs mains que les vôtres. Votre prudence & Wolff me ré-

(*a*) Douze mille écus.

Digitized by Google

pendent du succès de tout ce que vous entreprenez.

Après cela pouvez-vous me soupçonner, mon cher Diaphane, de vous oublier ? ou vous me connoissez bien mal pour me croire si changeant, ou vous m'avez oublié vous-même, pour me juger capable d'une inconstance & d'une légéreté impardonnables à l'homme animal, & dont je ne serai jamais coupable.

Le Kan des Tartares est si éloigné de nous, qu'il me semble quasi que c'est un habitant de la lune. Mr. de Munich méritera le nom d'asiatique ; l'impératrice, celui d'une grande princesse ; & vous, celui de véritable ami. Je préfère ce dernier à tous les autres. La bravoure & le génie forment le grand capitaine ; l'esprit & une vaste conception, une grande princesse ; mais le cœur seul fait l'ami. Cher Phénix de ce siècle ! faites revivre les temps sacrés d'Oreste & de Pylade, du bon Pirithoüs, du tendre Nisus & du sage Achate ! que les hommes voient de nos jours les heureux effets d'une amitié réciproque ! j'y concourrai de mon côté ; vous n'en douterez plus ! vous en serez persuadé ! & quand même je ne vous répéterois pas les sentimens que j'ai pour vous, vous n'en croiriez pas moins que je suis avec autant d'estime que d'amitié, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

Digitized by Google

LETTRE XLIX. (N°. 5.)

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 16 avril 1737.

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir la gracieuſe lettre, N°. 3, dont V. A. R. m'a honoré le 23 du mois paſſé. La part qu'elle a daigné prendre aux dangers que j'ai courus, aux fatigues que j'ai eſſuyées, m'a touché juſqu'au fond du cœur. Bien que je vive aſſez tranquille aujourd'hui, & aſſez bien portant, elle ne laiſſeroit pas, j'en ſuis perſuadé, de me plaindre, ſi elle pouvoit me voir ici au plus fort de l'hiver encore, dans le milieu du mois d'avril ; la Néva gelée, la campagne couverte de neige, ſans l'eſpérance même de voir dans un mois d'ici ni eau ni terre. Heureuſement pour moi que la deſcription de l'air que V. A. R. reſpire, a fait gliſſer dans mes veines une douce chaleur qui me ſoutient, & me met en état de braver tous les frimats. Cependant elle m'a auſſi vivement fait ſentir tout ce que j'ai perdu ; & que ne perd-on pas quand on s'éloigne de V. A. R. ! La ſeule conſolation que je puiſſe goûter dans l'éloignement où je me trouve d'elle, eſt celle que je trouve dans les aſſurances qu'il lui plaît de me donner

Digitized by Google

encore de la constance de ses bonnes graces.

La douceur de la vie que mène V. A. R. dans sa charmante retraite, contribue beaucoup à la tranquillité de la mienne ; mais elle ne me rendra parfaitement heureux, que quand j'aurai le bonheur d'en être témoin. C'est à cet égard que la connoissance figurée ne vaudra jamais l'intuitive, n'en déplaise au grand Wolff, que j'ai été obligé de négliger un peu, mais que je ne perdrai jamais de vue.

V. A. R. a donc communiqué ma traduction de la Métaphysique: l'approbation que d'autres y donnent ne sauroit flatter le traducteur, puisqu'il avoit déjà celle de V. A. R., qui lui tient lieu de toutes les autres ; & il abandonne volontiers son ouvrage, pourvu, Monseigneur, que vous n'abandonniez jamais l'auteur.

Je compte dans peu faire retentir le bienheureux & tranquille séjour que la présence du Prince le plus accompli rend si fortuné & si désirable, de la bruyante nouvelle de la prise d'Oczakow, vers l'embouchure du Nieper. Le feld-maréchal Lassi marche déjà vers la Crimée, & le feld-maréchal comte de Munich va se mettre en mouvement avec le gros de l'armée pour s'approcher du Danube.

Je ne m'étonne pas que j'oublie mes infortunes quand j'ai le bonheur d'entretenir V. A. R. J'allois effectivement finir cette lettre sans lui faire la relation d'un malheur qui m'est arrivé,

Digitized by Google

& qui a menacé ma vie. Je loge dans une maiſon que le baron de Mardefeld a quittée pour prendre celle qu'avoit le comte de Linar. Il m'avoit aſſuré qu'il avoit pourvu à tout contre le feu ; mais malheureuſement on avoit oublié une cheminée dont il ne ſe ſervoit guère : le feu y a pris ſamedi paſſé, & avoit déja gagné la chambre au-deſſus de la mienne avant qu'on s'en apperçût. Si c'eût été de nuit, je devenois aſſurément la proie des flammes ; & ma maiſon, avec toutes les voiſines, & même le magnifique palais impérial qui n'en eſt pas fort éloigné, auroient facilement pu être réduits en cendre : mais comme c'étoit en plein jour, on y a promptement porté ſecours, & le feu fut éteint en moins d'un quart-d'heure. J'en ai été quitte pour la peur, & quelques meubles qui ont été endommagés.

Si je remercie le Ciel de m'avoir conſervé la vie, ce n'eſt qu'autant qu'il lui a plu par cette grace de me laiſſer l'eſpérance de la conſacrer un jour au ſervice du plus digne & du plus aimable des princes ; ce n'eſt qu'autant qu'il veut bien m'en réſerver la félicité dans ſes décrets éternels. Après une telle aſſurance, que pourroit-il, Monſeigneur, me reſter à vous dire des ſentimens inaltérables de tendreſſe & de vénération avec leſquels je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE L. (N°. 5).

Du Prince Royal.

Rupin, ce 16 mai 1737.

MOn cher Diaphane, je ſuis bien heureux de n'être informé qu'après coup des dangers qui vous menaçoient. Qui pourroit croire qu'une maiſon pût brûler dans un pays où l'on ſeroit plutôt porté à croire que tout périroit de froid ? Je rends graces à Dieu, mon cher Diaphane, de vous avoir ſauvé de ce péril; puiſſe-t-il être le dernier que vous ayez à courir de votre vie !

Ne croyez pas que je me plaiſe à la fiction, quand je vous mande qu'au mois de février & de mars, il a fait beau temps ici. Cela eſt très-vrai; car nous n'avons point eu d'hiver cette année, point de neige qui ait duré plus d'un jour, & par conſéquent les glacières ſont très-mal remplies. Le capitaine de Knobelsdorf (*a*) qui vient d'Italie, parle bien encore ſur un autre ton de ce pays. Il dit qu'il a cherché l'ombre au mois de janvier ſous des lauriers & des peupliers. Je vous plains de tout mon cœur d'être dans un pays ſi contraire à votre ſanté.

(*a*) C'eſt le grand architecte, auquel nous devons la belle ſalle d'opéra, & d'autres édifices ſuperbes, élevés à Berlin, &c. ſous le règne de Frédéric II.

Digitized by Google

Je l'ai prévu, & j'en crains les funeſtes ſuites. Ce que vous m'écrivez de l'imprimerie de Pétersbourg, me plaît beaucoup ; je vous remets tout le ſoin de ma bibliothèque. Je ſaurai garder un ſilence néceſſaire & requis ; vous pouvez bien croire que mon propre intérêt m'y oblige, puiſqu'on confiſque les livres de contrebande. Ne pourriez-vous pas envoyer mes livres par Stetin, où Rovedel me les pourroit faire tenir ? je crois qu'on n'y riſqueroit rien. Je m'en rapporte à ce que je vous ai marqué dans ma dernière, où vous verrez que je vous détaille toutes les raiſons de ceux qui me preſſent pour que je leur prête des livres.

Nous tirons ici depuis quelque temps plus de poudre que je crois qu'on n'en a tiré à la priſe d'Oczakow. Rémusberg eſt abandonné depuis quelque temps à mon grand regret. Quand les revues ſeront paſſées, je m'y rencoignerai de nouveau. Vous me manquez mille fois, mon cher Diaphane ; il me ſemble que chaque lieue nous ſépare d'autant d'années, tant vous me paroiſſez éloigné. Que le Ciel veuille donc nous rapprocher bientôt, & me donner la conſolation de vous revoir ! je le déſire bien ardemment, étant avec une très-ſincère & parfaite eſtime, mon cher Diaphane, votre, &c.

P. S. On vient de m'annoncer qu'un capitaine de Wartenberg, au ſervice de Ruſſie,

Digitized by Google

étoit arrivé. Je l'ai fait chercher d'abord pour lui demander de vos nouvelles. Il me semble voir arriver un homme de l'autre monde.

LETTRE LI. (Nº. 6.)

Du Prince Royal.

Ce 16 mai 1737.

MOn cher Diaphane, voici la seconde lettre que je vous écris aujourd'hui : ayant trouvé l'occasion bonne ; je me serois reproché de l'avoir négligée.

Ce capitaine Wartenberg m'a dit beaucoup de particularités de Pétersbourg ; mais rien ne m'a touché le cœur de toutes les belles choses qu'il vante de cette cour. Il n'y a que vous, mon cher Diaphane, qui m'intéressiez en Russie, & sans vous, tout ce pays m'est le plus indifférent du monde.

Comme je crois cette voie sûre, je ne hasarde rien à vous dire que je suis pressé de tous côtés par mes créanciers. Ayez la bonté de me tirer d'affaire, sans quoi je ferai du très-mauvais coton. Je garderai sans faute un secret inviolable ; vous pouvez bien le croire, d'autant plus que mon propre intérêt m'y oblige. J'aurai toute l'obligation imaginable au généreux inconnu qui me tirera d'affaire ; c'est vous en dire assez.

Nos nouvelles ne sont ni assez importantes,

Digitized by Google

ni assez curieuses pour vous être communiquées de si loin. Je finis en vous assurant que je suis avec une véritable & sincère estime, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE LII. (N°. 6.)

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 28 mai 1737.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu avec une joie inexprimable l'adorable marque du souvenir que V. A. R. a bien voulu me donner par sa gracieuse lettre, N°. 4. J'attendois pour y répondre le départ d'un courier, désirant lui envoyer par cette occasion les mémoires ci-joints de l'académie, en trois volumes reliés à l'angloise (*a*). Ce sera, Monseigneur, s'il vous plaît, en attendant que je puisse vous envoyer l'autre ouvrage, dont je presse autant que possible l'édition.

Le départ du courier me surprend, ainsi je serai obligé d'être laconique.

J'ose espérer que V. A. R. ne s'offensera point de la liberté que je prends de la prier de vouloir bien dans sa réponse à celle-ci faire un petit postcript allemand, dans lequel elle me félicite en termes gracieux d'avoir trouvé

(*a*) Trois mille écus.

Digitized by Google

ici un digne & véritable ami, & faſſe briller ſur ce ſujet une étincelle du feu qui anime ſes beaux & nobles ſentimens. Je ne puis, par prudence, m'expliquer aujourd'hui plus clairement; tout ce qu'il m'eſt permis de vous dire, c'eſt que cet ami mérite parfaitement la bonne opinion que vous pouvez avoir de lui, & que j'eſpère le diſpoſer peut-être au premier jour à vous rendre le ſervice en queſtion (*a*). Vous comprenez du reſte que mon intention eſt de montrer ce poſtcriptum.

Ne ſachant comment vous exprimer à la hâte tous les ſentimens dont mon cœur eſt pénétré en s'occupant à vous ſervir, je ne puis mieux faire que de me jeter aux pieds de V. A. R., en la ſuppliant de ne jamais oublier, & d'aimer toujours le fidèle ſerviteur, qui ne vit & ne veut vivre que pour elle, &c.

(*a*) Le ſervice dont il s'agit ici eſt, comme les Lettres précédentes l'inſinuent aſſez, & comme la ſuite de la correſpondance le fait encore mieux connoître, le prêt d'une ſomme d'argent aſſez conſidérable, dont il avoit déjà été queſtion entre le Prince Royal & Mr. de Suhm, dans un entretien qu'ils avoient eu enſemble avant le départ de ce dernier pour la Ruſſie.

Digitized by Google

LETTRE LIII. (N°. 7.)

Du Prince Royal.

Berlin, ce premier juin 1737.

MOn cher Suhm, il faut avouer que vous êtes le premier bibliothécaire du monde. Je viens de recevoir la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire touchant les livres que je vous ai demandés. J'ai auſſi reçu certain catalogue relatif à un futur (*a*) qui le ſuivra. Enfin, je vois en tout & par-tout, que vous n'êtes pas ſeulement grand métaphyſicien, mais encore ami ſincère, officieux & fidèle. Il me ſuffit de vous connoître pour vous eſtimer, & pour vous devoir beaucoup de reconnoiſſance.

Nous ſommes à préſent dans les revues par-deſſus les oreilles. Nous perdons notre temps (qui ne reviendra jamais) à des riens. Le Roi a une attaque de goutte, ma ſœur de Brunſwick arrivera demain, lundi ſera la revue générale. Voilà en deux mots la gazette du jour.

Mes amis attendent avec grande impatience les douze volumes de l'Imprimerie Ruſſienne: vous ne ſauriez croire à quel point ils me preſſent là-deſſus.

(*a*) Obſcurité affectée, cela ſignifie une autre ſomme promiſe.

Digitized by Google

Je suis avec toute l'estime qu'on ne sauroit vous refuser, & qui vous est due, mon très-cher Suhm, votre, &c.

Remarque. Parmi les singularités de la vie du grand Fréderic, celle-ci n'est peut-être pas une des moins frappantes, que depuis la date de la Lettre ci-dessus, c'est-à-dire, dès le premier de juin 1737, aucune de ses Lettres à Mr. de Suhm n'est plus signée *Fréderic*, mais toutes sans exception *Féderic*; singularité qu'il a conservée, comme on le sait, jusqu'à la fin de sa vie. Ce n'est pas, comme on le voit, une habitude qu'il ait contractée peu-à-peu & par une espèce de négligence; mais c'est au contraire un changement qui paroît réfléchi, marqué pour ainsi dire par une époque, & trop constant d'ailleurs pour être un pur effet du hasard. Il est à présumer qu'il y a quelque cause assez importante d'un tel changement.

Peut-être que les beaux-esprits Italiens avec lesquels le Prince Royal commençoit à converser & à correspondre, lui ont inspiré le goût de *Féderic*, qui répond à l'Italien *Federico*. Peut-être que Voltaire, qui aimoit à se moquer des noms gothiques, terminés en *ic* & en *oc*, a essayé d'adoucir celui de Fréderic par le retranchement de la lettre *r*.

LETTRE LIV. (Nº. 8.)

Du Prince Royal.

Berlin, ce 12 juin 1737.

MOn cher Diaphane, j'ai reçu la vôtre du 28, de Saint-Pétersbourg, avec toutes les nouvelles agréables que je pourrois désirer. Vous pouvez juger du plaisir que m'ont fait les mémoires de votre académie; ils m'ont tiré d'un très-grand embarras par rapport à plusieurs points de la littérature, sur lesquels j'étois

Digitized by Google

en dispute, & qu'ils ont éclaircis. Je vous ai toute l'obligation du monde de vos soins obligeans, de votre promptitude à me servir, & de votre zèle à me satisfaire. Le reste est mon affaire.

Si vous pouviez améliorer votre bibliothèque en même temps que la mienne, je vous assure que j'y donnerois les mains volontiers, trop heureux de pouvoir contribuer à la satisfaction d'un de mes amis, & de lui prouver qu'il n'est aucun service qu'il puisse me rendre, que je ne veuille reconnoître.

J'ai été attaqué d'une maladie contagieuse qui règne ici, mais qui n'est aucunement dangereuse; je vous l'écris, afin que si vous l'appreniez d'ailleurs, vous sachiez au juste ce qui en est.

Le duc & ma sœur de Brunswick sont ici: j'ai trouvé le premier, pour sa personne, très-changé; il est roide, grave, & duc régnant autant que son grand-père. Cela n'est pas fort philosophique; qu'y faire? Ma sœur est toujours la même, d'une humeur également enjouée; & malgré la modification différente de son ventre, son esprit ne se dément en aucune manière. Voilà la gazette du jour.

Adieu, mon cher Diaphane! il n'est point de souhait que je ne fasse pour votre bonheur, étant avec une très-sincère estime, votre, &c.

Digitized by Google

P. S. *Ich wünſche ihm glück zu dem getreuen freund den er muſs in Ruſsland angetroffen haben. Dergleichen freunde ſind ſehr rar, und wäre es eine doppelte infamie nicht erkenntlich gegen ſie zu ſeyn.*

TRADUCTION PAR L'ÉDITEUR.

Je vous félicite de l'ami fidèle que vous avez trouvé en Ruſſie. De tels amis ſont très-rares ; & ce ſeroit une double infamie, de manquer de reconnoiſſance envers eux.

LETTRE LV. (No. 9 ou 10.)

Du Prince Royal.

Berlin, ce 22 juin 1737.

MOn cher Diaphane, il ſeroit ſuperflu de vous faire l'énumération de toutes les obligations que je vous ai ; il ſuffit que je les connois toutes, & que je ſuis plus que content des ſoins que vous vous êtes donnés pour moi. Quinze jours plus tard j'étois perdu (*a*).

J'ai oublié les derniers Nos. de mes lettres ;

(*a*) Ce paſſage donne aſſez clairement à entendre que le Prince Royal venoit de recevoir l'emprunt que M. de Suhm avoit dû lui négocier à Pétersbourg. Si l'on ne trouve ici aucune Lettre de ce dernier, dans laquelle il en ſoit poſitivement parlé, la raiſon en eſt ſans doute, que ſa Lettre N°. 9, dont le Prince Royal fait mention immédiatement après le paſſage ci-deſſus, ne s'eſt point trouvée dans la collection des papiers de cette correſpondance ; mais l'on rencontrera dans la ſuite quelques paſſages qui l'inſinuent aſſez clairement.

Digitized by Google

ce qui fait que je ne sais plus où j'en suis. Celle-ci sert de réponse au N°. 9 des vôtres.

Il y a eu ces jours passés de nouvelles tracasseries. Le tout vient d'une jalousie que Bredow (*a*) a contre Wolden (*b*). Le premier a trouvé le moyen d'insinuer au Roi que j'étois un homme sans religion, que Manteuffel (*c*) & vous, aviez beaucoup contribué à me pervertir, & que Wolden étoit un fou qui faisoit le bouffon chez nous, & qui étoit mon favori. Vous savez que l'accusation d'irréligion est le dernier refuge des calomniateurs, & que cela dit, il n'y a plus rien à dire. Le Roi a pris feu, je me suis tenu serré : mon régiment a fait merveilles ; & le maniement des armes, un peu de farine jetée sur la tête des soldats, des hommes de six pieds passés, & beaucoup de recrues, ont été des argumens plus forts que ceux de mes calomnia-

(*a*) Ancien gouverneur du Prince Royal, lieutenant-général de la cavalerie, chef du régiment des carabiniers ; il a joui depuis 1740 jusqu'à sa mort d'une pension honorable de 2000 écus. Il a laissé une fille, qui est madame de Wulffen, à Berlin.

(*b*) Mr. de Wolden a été maréchal de la cour du Prince de Prusse. Il a épousé une demoiselle de Borke, sœur de madame de Maupertuis, grande gouvernante de S. A. R. la princesse Amélie. Madame de Wolden est morte en 1778, grande gouvernante de S. A. R. la princesse douairière de Prusse.

(*c*) C'est le célèbre comte de Manteuffel, conseiller-privé & premier-ministre de la cour de Saxe, remplacé par le comte de Brühl. Depuis il s'étoit retiré à la cour du Prince Royal, qui l'appelloit son *Quinze-Vingts;* & après avoir passé quelques années à Berlin, il est mort à Leipsick, dans l'obscurité. Il en sera parlé plus au long à la fin de ces Lettres.

Digitized by Google

teurs. Tout eſt tranquille à préſent, & l'on ne parle plus de religion, de Wolden, de mes perſécuteurs, ni de mon régiment.

Je pars le 25 pour Amalthée, mon cher jardin de Rupin. Je brûle d'impatience de revoir mon vignoble, mes ceriſes & mes melons ; & là, tranquille & débarraſſé de tous les ſoins inutiles, je ne vivrai que pour moi. Je deviens tous les jours plus avare de mes momens ; je m'en rends compte à moi-même, & je n'en perds qu'avec beaucoup de regrets. Tout mon eſprit n'eſt tourné que vers la philoſophie ; elle me rend des ſervices merveilleux, & j'ai beaucoup de retour pour elle. Je me trouve heureux, me trouvant beaucoup plus tranquille qu'autrefois ; mon ame eſt moins agitée de mouvemens tumultueux & véhémens ; je ſupprime les premiers effets de mes paſſions, & je ne prends mon parti qu'après avoir bien conſidéré de quoi il s'agit. Que le principe de la contradiction, & que la raiſon ſuffiſante ſont de beaux principes ! ils répandent du jour & de la clarté dans notre ame ; c'eſt ſur eux que je fonde mes jugemens, de même que ſur ce qu'il ne faut point négliger de circonſtances quand on compare des cas, pour appliquer aux uns la conſéquence qu'on a tirée des autres. Ce ſont là les bras & les jambes de ma raiſon ; ſans eux elle ſeroit eſtropiée, & je marcherois comme le gros du vulgaire avec les béquilles de la ſuperſtition & de l'erreur.

Digitized by Google

Ma foi, la plupart des hommes ne penſent pas ; ils ne s'occupent que des objets préſens, ne parlent que de ce qu'ils voient, ſans penſer à ce que c'eſt que les cauſes cachées & les premiers principes des choſes. Ce midi j'ai entendu un diſcours qui ne rouloit que ſur la différence des ſoupes, & ſur la façon la plus avantageuſe de guérir de la vérole ; hier au ſoir ce fut une diſſertation de coëffures, de paniers, & de modes en général, &c. ; & ces gens *profondément remplis de bagatelles*, toujours talonnés par l'ennui, aiment à vivre, & appréhendent la mort !

Je ne m'apperçois pas qu'au-lieu d'une lettre, je vous adreſſe une épître ; mais ſi vous ſaviez avec quelle rapidité le temps ſe paſſe quand je penſe à vous, ou que je vous écris, vous me trouveriez excuſable.

Adieu, mon cher Diaphane ! je vous aime trop géométriquement pour que vous puiſſiez me ſoupçonner d'inconſtance ; & la définition 48 d'*Euclide* (*a*) ſera fauſſe, quand mon amitié envers vous ſe démentira, étant avec une parfaite eſtime, votre, &c.

(*a*) Il ne ſe trouve proprement que trente-cinq définitions dans *Euclide* ; mais en mettant de ce nombre les ſuppoſitions, & les axiomes qui ſuivent les définitions, comme il paroît que le Prince Royal l'a fait, il eſt à préſumer qu'il s'agit ici de l'axiome 9, que *Le tout eſt plus grand que ſa partie* ; axiome évident & inconteſtable.

Digitized by Google

LETTRE LVI.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 9 juillet 1737.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu à la fois plusieurs lettres dont V. A. R. a daigné m'honorer, & ma joie en a été extrême. Toutes me sont parvenues jusqu'au N°. 10, en comptant celle que m'a remise le capitaine Wartenberg qui ne fait que d'arriver. La plus chère & la plus précieuse de toutes a été celle qui m'a rendu la vie en m'apprenant le rétablissement de V. A. R., qui doit maintenant jouir d'une parfaite santé. J'avois reçu la nouvelle de son indisposition par le baron de Mardefeld.

Nous avons eu ici un affreux spectacle ; le plus beau quartier de cette ville vient d'être réduit en cendres dans l'espace de deux ou trois heures de temps. Je suis encore dans la plus grande confusion, écrivant cette lettre sur un coffre. J'avois précisément reçu tous mes meubles par un vaisseau de Stettin ; tout a été transporté sur des barques avec l'ordre & la charité qu'on peut se représenter en pareille occasion. Le feu a été arrêté à deux maisons de la mienne, & derrière moi à celle du baron de Mardefeld, qui a été sauvée. C'étoit la nuit ; & après avoir

Digitized by Google

fait transporter en lieu de sûreté tout ce qu'il avoit pu, il entra dans ma cour, l'habit de gala du jour précédent sur le corps, parce que c'étoit le premier qu'il avoit trouvé sous sa main, & les bas à moitié déroulés, représentant au naturel un cothurne tragique.

On ne gagne rien dans ces sortes d'occasions; aussi ne sais-je pas encore ce que j'ai perdu. Du reste, je n'ai jamais vu une plus vive image de l'embrasement de Troyes; car au travers des flammes & de la fumée qui couvroient la rivière, comme il fait ici jour la nuit, je voyois voguer des vaisseaux tout pleins d'hommes & de hardes, je découvrois la citadelle vis-à-vis, à droite & à gauche des arcs de triomphe, plus loin de grands bâtimens qui paroissoient en feu; & enfin les grenadiers de la garde avec leurs casques, qui venoient porter secours, achevoient complétement la ressemblance.

V. A. R. s'appercevra de la hâte & de la grande confusion dans laquelle j'écris; ainsi je finirai en ajoutant seulement que nous attendons impatiemment la nouvelle des prouesses que le comte de Munich aura faites contre un séraskier qui s'est avancé vers lui avec sept bachas; ce qui signifie, avec soixante & dix mille hommes. De l'autre côté, Lasci est aux portes de Precop, & on s'impatiente de savoir comment il y aura heurté pour entrer.

Daignez, Monseigneur, conserver vos bonnes

Digitized by Google

graces au plus fidèle de vos ſujets, que le Ciel vient pour la ſeconde fois de ſauver des flammes, ſans doute pour mettre un jour le comble à ſes vœux; & qui après cette douce attente ne connoît pas de plus délicieux ſentiment que celui de pouvoir & d'oſer vous aſſurer du tendre attachement, & du reſpectueux dévouement avec leſquels il ſera toute ſa vie, &c.

LETTRE LVII. (N°. 11.)

Du Prince Royal.

Berlin, ce 27 juillet 1737.

MOn cher Diaphane, il ſemble que tous les élémens ligués aient conſpiré votre perte. L'eau a penſé vous être funeſte dans votre voyage, & le feu vient de vous talonner deux fois: avec cela le froid exceſſif qu'il fait en hiver: ne voilà-t-il pas de quoi vous abîmer ſuffiſamment? Quittez donc, je vous prie, au plus vîte un pays pour lequel vous n'êtes point né, & revenez dans des lieux où vous ſavez que votre perſonne eſt chérie.

Puiſque votre deſtin vous fait cependant habiter dans ces lieux lointains, permettez-moi de tirer encore un uſage du ſéjour que vous y ferez. Ayez la bonté de me répondre en détail aux points que je vous marquerai, &

Digitized by Google

desquels je souhaiterois être instruit à fond. Vous aurez soin d'écarter toutes les nouvelles fausses ou incertaines, & de ne donner place qu'aux seules vérités que vous apprendrez.

Je souhaiterois savoir,

1. Si au commencement du règne du czar Pierre I, les Moscovites étoient aussi brutes qu'on le dit.
2. Quels changemens principaux & utiles le czar a faits dans la religion?
3. Dans le gouvernement qui tient à la police générale?
4. Dans l'art militaire?
5. Dans le commerce?
6. Quels ouvrages publics commencés? quels achevés? quels projetés? comme communications de mers, canaux, vaisseaux, édifices, villes, &c.
7. Quels progrès dans les sciences? quels établissemens? quel fruit en a-t-on tiré?
8. Quelles colonies a-t-on envoyées? & avec quels secours?
9. Comment les habillemens, les mœurs, les usages ont-ils changé?
10. La Moscovie est-elle plus peuplée qu'auparavant?
11. Combien d'hommes à peu près? & combien de prêtres?
12. Combien d'argent?

Ayez la bonté de me répondre à tous ces points,

Digitized by Google

points, & cela sur un papier à part. Si les obligations que je vous ai déjà, étoient de nature à pouvoir être augmentées, ce seroit par le plaisir que je vous prie de me faire. Adieu, mon cher! je suis avec une très-parfaite amitié, votre, &c.

LETTRE LVIII. (N°. 12.)

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 13 août 1737.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu avec des transports de joie les marques de votre gracieux souvenir & les assurances de votre constante amitié par la lettre dont il a plu à V. A. R. de m'honorer le 27 du mois passé. Ni mes fonctions, qui sont assez pénibles, puisque je suis obligé de faire septante-deux werstes, c'est-à-dire, dix mortels milles, chaque fois que quelqu'affaire m'appelle à la cour qui réside pendant l'été à Péterhof; ni rien au monde ne m'empêcheroit de répondre dès-à-présent à ce que V. A. R. désire de savoir, si j'étois en état de le faire. Mais quoique vous ne vous soyez pas trompé, Monseigneur, si vous avez cru que les points de vos questions font une partie de mon étude, il s'en faut cependant bien que je sois déjà en état de rendre raison de tant de choses, ne pou-

Digitized by Google

vant me résoudre à rien avancer sur ce sujet dont je ne sois auparavant bien instruit & bien convaincu moi-même. Mais je promets de travailler à satisfaire là-dessus V. A. R. avec le même empressement que j'aurai toujours à lui faire connoître mon zèle en toute occasion ; trop heureux si j'en pouvois trouver d'assez importantes pour la convaincre pleinement de mon parfait dévouement. En attendant, je joins ici la copie de la lettre du feld-maréchal victorieux à son fils, qui peut servir à faire connoître en partie à V. A. R. la différence qu'il y a entre la nation Russe d'à présent, & celle qui, sous Pierre I, commença à se manifester par la perte de la bataille de Narva. Les Turcs, tous janissaires ou spahis, & tous d'élite, au nombre de vingt-trois mille, se sont défendus, pour ainsi dire, jusqu'au dernier homme, puisqu'il y en a eu dix-sept mille de tués, & quatre mille de prisonniers, le reste s'étant noyé. Le séraskier bacha à trois queues s'est rendu au lieutenant-général Biron, frère du duc de Courlande, que V. A. R. ne connoît pas encore sous ce titre, parce qu'il n'a pas encore fait ses notifications, mais qu'elle jugeroit digne de cette élévation par ses grands sentimens, si elle le connoissoit. Comme je n'attache aucune idée de politique à cet éloge, vous trouverez bon, Monseigneur, que je rende cette justice au duc, en le nommant à un prince, juge aussi

Digitized by Google

éclairé du vrai mérite que l'eſt celui auquel j'ai le bonheur d'écrire. On amenera ce ſéraſquier ici, auſſi-bien que le bacha d'Oczakow. Le premier a fait une réponſe auſſi fière que décente au général Romanzow, qui lui a demandé comment il avoit oſé ſe défendre contre une armée ſi formidable : » Le devoir m'or-» donnoit de me défendre, lui a-t-il dit ; je » n'ai donc pas demandé quelles étoient les » forces de mon ennemi, mais je me ſuis cru » en état de réſiſter, & même aſſez fort pour » vous vaincre ; je vois bien que ce qui eſt » arrivé vient du Ciel ». Le pillage d'Oczakow a été prodigieux, car cette ville étoit fort marchande. On aſſure que chaque grenadier a eu mille ducats pour ſa part. On a tout maſſacré le premier jour ; mais enſuite on a fait priſonniers ceux qu'on a trouvés dans les caves. Cette place eſt un hexagone très-régulièrement fortifié ; on y a trouvé quatre-vingt-deux pièces de canons de fonte, & ſept mortiers.

Mais je fais trêve aux nouvelles ; crainte de devenir ou importun en vous étourdiſſant de nouvelles trop peu intéreſſantes pour vous, ou indiſcret en abuſant de votre bonté à m'écouter. Mais quand le monde entier retentiroit de nouvelles toutes dignes d'attirer votre attention, ô laiſſez-moi encore eſpérer, grand & aimable Prince, qu'elles ne vous feront jamais oublier l'heureux mortel que vous avez daigné

Digitized by Google

élever à la dignité de votre ami, & qui vous eſt dévoué de cœur & d'ame ! &c.

LETTRE LIX.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 12 ſeptembre 1737.

MOn cher Diaphane, j'ai reçu votre belliqueuſe lettre ; je n'y vois que les triomphes du comte de Munich, & la défaite des Turcs & des Tartares. Je vous avoue que je ſuis de ces perſonnes qui aiment à partager la gloire des autres, & que, ſans la philoſophie, je verrois avec inquiétude tant de grandes actions ſans y aſſiſter. Le comte de Munich paroît vouloir faire là l'Alexandre de ce ſiècle ; il gagne des batailles comme on renverſe des jeux de cartes, & fait conquérir des provinces avec plus de rapidité que d'autres ne les parcourent.

Il y a un bonheur à venir à propos dans le monde, ſans quoi on ne fait jamais rien. Le prince d'Anhalt (*a*), qui eſt peut-être le plus grand général du ſiècle, demeure dans une obſcurité dont lui ſeul peut reſſentir tout le poids :

(*a*) Léopold, prince d'Anhalt-Deſſau, qui s'étoit ſi fort diſtingué dans la guerre d'Italie par ſa bravoure & par ſes talens militaires.

Digitized by Google

& d'autres qui ne le valent pas de bien loin, ſont les arbitres de la terre. Cela revient à ce que je viens de dire, qu'il ne ſuffit pas d'avoir ſimplement du mérite, mais qu'il faut encore être en paſſe de le pouvoir faire éclater.

Les paiſibles habitans de Rémusberg ne ſont pas ſi belliqueux ; je me fais une plus grande affaire de défricher des terres, que de faire maſſacrer des hommes ; & je me trouve mille fois plus heureux de mériter une couronne civique que le triomphe.

Nous allons repréſenter l'*Œdipe* de Voltaire, dans lequel je ferai le héros de théâtre ; j'ai choiſi le rôle de Philoctete ; il faut bien ſe contenter de quelque choſe.

Wolff a reçu du cardinal de Fleury une lettre flatteuſe au poſſible : de plus, l'évêque de Bamberg lui a rendu viſite ; & à la fin de la converſation, lui a gliſſé en partant une médaille d'or dans la main, d'un prix conſidérable. Je me réjouis des progrès de la philoſophie, comme de l'augmentation de mes revenus. C'eſt le bonheur des hommes quand ils penſent juſte, & la philoſophie de Wolff ne leur eſt certainement pas de peu d'utilité en cela. Vous qui en tirez de ſi divins ſecours, dites-moi un peu, mon cher, quand reviendrez-vous la profeſſer dans nos cantons ? Je vous avoue que je languis de vous revoir ; je voudrois vous témoigner ma reconnoiſſance,

Digitized by Google

& vous donner des marques de mon amitié.

Ayez la bonté, si vous le pouvez, de me répondre sommairement aux questions que je vous ai faites; un détail demanderoit trop de recherches. Nommez-moi aussi, je vous prie, votre ami; car je m'intéresse à son sort, & je voudrois pourtant volontiers savoir quel est l'honnête homme avec lequel vous êtes en liaison.

Vous me connoissez, mon cher Diaphane; j'espère que vous ne douterez jamais de mon amitié. Elle n'est point intéressée, vous le savez, mais elle peut être reconnoissante. Je suis avec cette estime que vous méritez si bien, votre, &c.

LETTRE LX.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 2 septembre 1737.

MONSEIGNEUR,

DEs raisons de prudence que V. A. R. approuveroit sans doute si je les lui détaillois, m'ont fait attendre le départ d'un courier pour répondre à la dernière lettre qu'elle m'a fait la grace de m'écrire. Je comptois alors me dédommager amplement de cette contrainte en lui parlant librement de tous les ennuis que me fait éprouver le cruel éloignement où je me vois condamné à vivre d'elle, & en lui peignant

Digitized by Google

avec des couleurs auſſi vives que vraies la langueur dans laquelle me plonge l'abſence, & la privation de tout ce qui peut me rendre heureux. Mais n'ayant pu faire faire un détour au courier que je ſuis obligé d'expédier fort bruſquement aujourd'hui, je ne puis pourtant en profiter comme je le déſirois. Car encore que mon parfait dévouement & ma reſpectueuſe tendreſſe pour V. A. R. faſſent ma plus grande gloire & toute ma félicité, en ſorte que je ne puis le cacher dans l'occaſion; vous n'ignorez pas, Monſeigneur, de combien de prudence je dois uſer à l'égard des témoignages que j'oſe vous donner de la vivacité de mes ſentimens; & quoique l'éclat de vos belles & aimables qualités ſemble donner à chacun le droit de ſe dévouer à votre auguſte perſonne avec tous les ſentimens du plus tendre & du plus reſpectueux attachement, & de vous le témoigner en toute liberté, il s'en faut bien que cette liberté ne ſoit accordée à ceux qui trouveroient le plus de ſatisfaction & de plaiſir à en faire uſage.

C'eſt une raiſon de même nature qui me fait renvoyer à une occaſion plus ſûre de répondre en détail aux points ſur leſquels V. A. R. déſire d'être inſtruite. Elle approuvera, j'en ſuis ſûr, ma prudence à cet égard, dès qu'elle daignera un moment ſe mettre à ma place, & entrer dans ma ſituation. J'y répondrai cependant aſſurément; je ſupplie ſeulement V. A. R.

Digitized by Google

de me donner le temps de bien m'instruire moi-même de toutes ces choses, & sur-tout de me laisser choisir une occasion sûre de lui faire parvenir mes observations : elle aura cette bonté, j'espère, puisque rien ne la presse encore. Plût à Dieu qu'elle eût déjà des raisons pour être plus pressée à cet égard !

En attendant, je joins ici quelques considérations générales, dont votre pénétration, Monseigneur, saura d'elle-même tirer les conséquences particulières.

Ce n'est pas une petite affaire que de parler de cet empire, de ses habitans, & de son état politique : il faut pour cela y avoir séjourné long-temps, & avoir observé par soi-même ; car on n'a presqu'encore aucun ouvrage imprimé dans lequel on puisse trouver des relations assez détaillées & assez sûres sur tous ces sujets. Je hasarderai cependant d'avancer ici ce que je regarde jusqu'à présent pour avéré parmi tout ce qu'on dit de cet état & de ses habitans.

(a) Il y a d'ici à Oczakow 2000 werstes, qui font environ 400 milles d'Allemagne ; jus-

---

(a) Ceci ne paroît être qu'un fragment des relations de M. de Salm au Prince Royal. Comme il s'est trouvé conservé parmi les papiers de cette correspondance, on a jugé qu'il intéresseroit assez le lecteur pour mériter ici une place.

Digitized by Google

qu'à Aſtracan, il y a près de 700 milles. D'ici à Archangel, il y en a 150; & juſqu'à la Chine, on compte au-delà de 24,000 werſtes; il eſt vrai qu'il ſe trouve entre-deux une partie de la Grande-Tartarie. Les frontières du côté du Nord & du Japon ne ſont point encore bien déterminées; depuis cinq ans, on a envoyé de ces côtés des profeſſeurs pour faire des recherches à ce ſujet, & l'on compte même qu'ils pénétreront juſqu'en Amérique, à laquelle il eſt probable que cet empire touche quelquefois. On peut juger delà que ſi l'immenſe état connu ſous le nom de Ruſſie Européenne & Aſiatique, étoit par-tout auſſi peuplé que la France ou l'Allemagne, il mettroit ſans peine l'Europe dans ſa poche. Cependant de la manière dont on y fait les recrues, on voit bien qu'il n'eſt pas auſſi pauvre en habitans qu'on ſemble le croire ailleurs; puiſqu'actuellement pour former un corps de 60,000 hommes, on ne lève que le quatre-vingt-dixième. Ce qui renforce beaucoup cette conſidération, c'eſt l'aſſurance que l'on a que la population de l'intérieur du pays n'eſt point encore aſſez bien connue; car il eſt avéré, que, malgré la rigueur des ordres donnés à ce ſujet, tel poſſeſſeur de terres qui ſe trouve inſcrit pour n'avoir que cent ſujets, en a quatre cents & au-delà.

Il en eſt de même des revenus qu'on n'a pas

Digitized by Google

encore bien pu fixer ; & ceux qui les ont bornés à douze millions de roubles, n'ont assurément eu d'autre raison pour le faire, que de déterminer un nombre certain pour un incertain. Mais quand cela seroit, cette somme feroit plus d'effet dans cet état, que le décuple peut-être dans un autre ; ce qui fait que dans ce pays on rend possibles des choses auxquelles il ne faut pas penser seulement ailleurs.

Je tiens cet état invincible sur la défensive ; c'est un hydre dans ce cas ; les armées y naissent comme les hommes ailleurs, & ne coûtent pas plus de peine à mettre sur pied que Cadmus n'en eût à créer des hommes armés de pied en cap, en semant les dents du dragon.

La guerre ne coûte rien à cet état quand les armées ne sortent pas du pays ; & je n'appelle pas cela sortir du pays, que d'aller dans des déserts & dans la Crimée ; parce que l'argent reste dans l'armée, & rentre avec elle dans le pays.

Une guerre réglée au-dehors est onéreuse à toute nation ; mais que n'expédie-t-on pas en deux ou trois campagnes, en y allant comme les Russes le font ? Quand on auroit pu douter de ce qu'on peut faire avec le soldat Russe, il n'y a qu'à examiner de sang-froid l'affaire d'Oczakow ; on n'a peut-être rien vu de pareil : & le séraskier arrivé ici, & qui a eu assez de

Digitized by Google

temps pour se remettre, ne sauroit encore revenir de son étonnement. Il ne peut pas seulement comprendre comment l'armée a pu passer sans périr par les déserts immenses qu'elle a traversés pour arriver là-bas ; & il dit qu'on peut tout attendre de troupes capables de soutenir une telle marche sans succomber à la faim, ou à la soif, ou aux ardeurs du soleil. Jamais, dit-il, l'armée Turque n'y passeroit.

Le Russe est soldat aussi-tôt qu'il est armé : on est sûr de le mener à tout, parce que son obéissance est aveugle & sans égale. Avec cela il se nourrit mal, & de peu. Enfin, il semble né exprès pour les grandes expéditions ; & s'il y a encore une armée qui puisse nous donner une idée des troupes anciennes, c'est une armée de Russes.

V. A. R. jugera qu'il ne me convient pas encore d'entrer sur toutes ces choses dans un plus grand détail. Les relations qu'elle vient de lire suffiront pour lui donner d'avance une légère idée d'un pays & d'une nation qu'elle juge digne de son attention. J'espère lui donner peu-à-peu, dans la suite, toutes les lumières qu'elle peut désirer sur ce sujet.

La réflexion que vous faites, Monseigneur, sur le bonheur qu'il y a à venir à propos dans le

Digitized by Google

monde est des plus justes, & seroit très-propre à consoler le héros (*a*) dont V. A. R. a une si haute opinion, si, à ses qualités guerrières, il savoit joindre votre philosophie, Monseigneur. Pour ce qui est de mon héros (*b*), je n'en suis pas en peine; il aura l'avantage des génies supérieurs, qui est de se rendre, pour ainsi dire, maître des conjonctures, de les faire naître, & de les gouverner à son gré, par sa sagesse ou par sa constance, par sa modération ou par sa bravoure, selon les cas & le besoin.

J'espère bien, pour le coup, que V. A. R. ne me demandera pas de qui je parle; ou si quelque chose pouvoit encore la retenir en doute, ce ne pourroit être que sa modestie.

Je n'avois presque pas douté, Monseigneur, que vous ne devinassiez que l'ami, dont je me loue ici, est le comte Biron (*c*), aujourd'hui duc de Courlande. Je m'étois effectivement exprimé avec assez de vivacité en vous faisant son portrait, pour que vous dussiez penser que j'avois trahi mon secret en vous parlant de lui.

(*a*) Il s'agit ici du prince Léopold d'Anhalt-Dessau, dont le Prince Royal avoit fait mention dans sa dernière lettre comme de l'un des plus grands généraux de son temps.

(*b*) On comprend que M. de Suhm parle ici du Prince Royal lui-même.

(*c*) Le célèbre favori de l'impératrice Anne, qu'elle éleva, de simple particulier qu'il étoit, à la dignité de duc de Courlande.

Digitized by Google

J'oſe eſpérer, Monſeigneur, que vous avez ajouté foi à ce que je vous en ai dit, pouvant vous aſſurer, comme je le crois, avec la plus grande certitude humaine, que je ne me trompe point ſur le fonds de ſon caractère, qui eſt ſans doute auſſi peu connu qu'il mérite beaucoup de l'être.

En vérité, on eſt bien ſujet à ſe tromper dans le jugement qu'on porte des hommes, quand on ne s'arrête qu'à l'écorce. Que j'étois mal informé du caractère du duc Biron, & quelle autre idée ne m'a-t-il pas donnée de lui depuis que j'ai appris à le connoître de plus près! Il ne me ſeroit pas difficile, Monſeigneur, de vous faire convenir que c'eſt un grand homme, ſi cela ne m'entraînoit dans un grand nombre de conſidérations politiques, dont vous ne voulez pas encore entendre parler.

J'en reviens donc à la philoſophie. Je me ſuis bien réjoui avec V. A. R. des honneurs qu'elle a reçus dans la perſonne de Wolff; car pour ce grand homme lui-même, il étoit comblé d'honneur depuis que le Marc-Aurèle de notre ſiècle s'étoit déclaré ſon partiſan & ſon protecteur.

Je ſuis fort curieux de ſavoir le ſentiment de V. A. R. ſur les opérations de la Hongrie. Ne voilà-t-il pas un prince bien ſervi? On écrit que le cardinal de Seckendorf eſt rappellé, & que le cardinal de Philippi a reçu le comman-

Digitized by Google

dement. Ce trait figurera mal dans l'oraiſon funèbre du premier.

Que ne puis-je participer aux aimables amuſemens d'un prince qui ſait réunir tous les plus nobles goûts! peut-être me trouveroit-il digne d'un petit rôle. L'héroïſme eſt toujours un bel objet, même lorſqu'empruntant tout ſon éclat de l'illuſion, il ne ſe montre qu'en image.

Je vous envoie ici, Monſeigneur, un petit problême d'arithmétique (*a*) dont je ſerois bien aiſe que vous me donniez la ſolution. V. A. R. aura bien de la peine à le déchiffrer, & pour le moins autant à y répondre; mais cette exercice ne laiſſera pas, Monſeigneur, d'avoir ſon utilité pour vous, ne fût-ce qu'en exerçant

(*a*) Le problême d'arithmétique dont il s'agit ici n'eſt autre choſe que le poſtcript ci-joint, qui ſe trouvoit écrit en chiffres, c'eſt-à-dire, que les lettres en étoient repréſentées par certains nombres, dont le Prince Royal & Mr. de Suhm étoient ſans doute convenus antérieurement, puiſqu'on ne trouve nulle part dans leurs lettres l'explication qui auroit dû ſervir de clef à cette écriture myſtérieuſe. On devine aiſément les raiſons qu'ils avoient d'avoir recours à une telle invention, au moyen de laquelle ils pouvoient correſpondre ſur certains ſujets ſans craindre d'être trahis par perſonne.

Le lecteur curieux verra ſans doute ici avec plaiſir quelques échantillons de ces lettres myſtérieuſes que le Prince Royal écrivoit à Mr. de Suhm: mais comme leur contenu eſt au fond ce qui doit le plus intéreſſer & exciter la curioſité, on s'eſt donné la peine d'en chercher la clef, que l'on a trouvée, non ſans difficulté, à l'aide de quelques interprétations qui ſe trouvoient par-ci, par-là, ſur les chiffres. L'alphabet ci-joint eſt, comme le prouve évidemment la convenance des ſignes, celui qui a ſervi à la compoſition de ces lettres.

Digitized by Google

votre patience, vertu aussi nécessaire à un grand prince qu'au plus misérable de ses sujets.

a	15.	40.	65.	90.	o	28.	53.	78.	103.
b	16.	41.	66.	91.	p	29.	54.	79.	104.
c	17.	42.	67.	92.	q	30.	55.	80.	105.
d	18.	43.	68.	93.	r	31.	56.	81.	106.
e	19.	44.	69.	94.	s	32.	57.	82.	107.
f	20.	45.	70.	95.	t	33.	58.	83.	108.
g	21.	46.	71.	96.	u	34.	59.	84.	109.
h	22.	47.	72.	97.	v	35.	60.	85.	110.
i	23.	48.	73.	98.	w	36.	61.	86.	111.
k	24.	49.	74.	99.	x	37.	62.	87.	112.
l	25.	50.	75.	100.	y	38.	63.	88.	113.
m	26.	51.	76.	101.	z	39.	64.	89.	114.
n	27.	52.	77.	102.					

La clef de cette écriture mystérieuse consiste donc, comme on le voit, dans la connoissance des nombres qui servent à représenter les différentes lettres. Chaque lettre a quatre nombres représentans, ce qui auroit infiniment augmenté la difficulté de déchiffrer cette écriture, si les nombres, en suivant l'ordre de l'alphabet, n'avoient en même temps conservé celui qui lui est propre; car 15 représente *a*, 16 représente *b*, 17 *c*, & ainsi de suite; les nombres suivans représentant consécutivement les autres lettres dans leur ordre alphabétique jusqu'à *z*, qui est représenté par 39. Ensuite l'alphabet recommence par le nombre suivant 40, qui est le second nombre représentant de *a*; 41 est le second nombre représentant de *b*, & ainsi de suite jusqu'à 114, qui est le quatrième & dernier représentant de *z*. Si le nombre au-dessous de 15 & au-dessus de 114, qui ne représentent rien, se trouvent mêlés parmi les autres, ce n'est que par-ci, par-là, entre deux mots, sans doute pour dérouter celui entre les mains de qui ces lettres auroient pu tomber, & qui en auroit cherché la clef.

Digitized by Google

Voici le sens du postcriptum en chiffres.

Le duc de Courlande se fait un plaisir de vous être utile, sans aucune vue politique; ainsi je continuerai à régler avec lui le prêt que vous pouvez hardiment accepter d'une grande dame, qui pensant d'une façon tout-à-fait digne d'elle & de vous, ne prétend par-là vous engager à aucune reconnoissance; & ne compte que sur votre estime, qu'elle mérite déjà sans cela par les sentimens héroïques.

Il n'y aura que trois confidens de cette affaire, le duc, la dame (*a*), & moi. Mandez-moi donc bien clairement en chiffres la somme qu'il vous faudra.

Dites-moi aussi en même temps quelque chose de gracieux pour le duc qui le mérite à tous égards, & chargez-moi, si vous le trouvez bon, de le féliciter sur son élévation. L'empereur l'a fait, même avant la notification; & le roi de Prusse lui a répondu dans les termes du monde les plus obligeans. Autant en feront les autres têtes couronnées. Ils ont leurs raisons de politique que vous n'avez pas; ainsi le duc sera bien plus sensible à votre attention, qui le flattera agréablement de l'espérance d'acquérir un jour votre amitié, qu'il mérite par bien des endroits.

Pour le coup, vous n'aurez pas lieu, Mon-

(*a*) Cette dame est l'impératrice.

Digitized by Google

ſeigneur, de vous plaindre de la briéveté de cette lettre : il y en a, je crois, de reſte pour pouſſer à bout toute conſtance moins à l'épreuve que la vôtre. Je me hâte donc de finir ; & pour mettre le ſceau à tout ce que cette lettre vous apprendra de mon zèle à vous ſervir, agréez que je vous réitère les aſſurances du tendre reſpect & du parfait dévouement avec leſquels je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, &c.

LETTRE LXI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 15 novembre 1737.

MOn cher Diaphane, un ancien a dit une fois qu'il n'y avoit aucun bonheur parfait dans ce monde, & c'eſt de quoi je m'apperçois tous les jours. Je vis en paix & en repos, j'ai le bonheur d'avoir des amis que j'aime ſincérement, & dont je ſuis ſincérement aimé. Mais le malheur eſt, que je puis ſi peu jouir de ces amis, que la plupart ſont ſi éloignés de Rémusberg, que les correſpondances vont ſi mal, qu'il faut tant de temps juſqu'à ce que leurs nouvelles me parviennent, & en un mot, qu'ayant le plaiſir de me dire que j'ai de vrais amis, j'aie en même temps le chagrin de ne les pouvoir poſſéder.

Je ne reçois que toutes les ſix ſemaines, &

Digitized by Google

quelquefois seulement tous les deux mois, de vos lettres ; & quoiqu'elles me causent toujours beaucoup de joie, elles ne sauroient cependant me consoler de votre absence. En vérité, mon cher Diaphane, vous êtes un esprit trop exquis pour le pays où votre poste vous attache. J'ai pensé dire que je méritois seul de jouir de tout votre esprit, mais j'ai craint que cela ne sentît trop la présomption ; quoique d'un autre côté je pourrois me justifier, parce que l'amitié parfaite que j'ai pour vous peut me tenir lieu de tout autre mérite.

Vous serez sans doute informé de la chûte de Seckendorf (*a*), juste punition de toutes

(*a*) Voici ce qu'en dit Fréderic II, auteur immortel des Mémoires de Brandebourg. » D'abord après l'avénement de » Georges II au trône (1726), le comte de Seckendorf vint à » Berlin. Il servoit comme général en même temps l'empereur » & la Saxe ; il étoit d'un intérêt sordide ; ses manières gros- » sières & rustres, le mensonge lui étoit si habituel, qu'il en » avoit perdu l'usage de la vérité. C'étoit l'ame d'un usurier, » qui passoit tantôt dans le corps d'un militaire, tantôt dans » celui d'un négociateur. Ce fut cependant de ce personnage » que se servit la Providence pour rompre le traité d'Hanovre » (1727).... Il s'empara de l'esprit du Roi (Fréderic-Guil- » laume I) avec tant d'adresse, qu'il le disposa à signer à Wuster- » hausen un traité avec l'empereur ».

Plus bas il est parlé de sa disgrace :

» La mauvaise tournure que prit la guerre de Hongrie, abat- » toit l'esprit de l'empereur..... Aigri des maux de la guerre, » il s'en prit à ses généraux. Seckendorf fut mis en prison au » château de Grætz ».

Il obtint pourtant la liberté de se retirer en Saxe, où il mourut dans un âge très-avancé, sur une de ses terres, pendant la guerre de sept ans.

Digitized by Google

les méchancetés & de toutes les mauvaises actions qu'il a commises. A la fin il a son tour ; & après avoir été pendant un temps infini l'idole de la fortune, il devient la proie de ses ennemis dans la décrépitude. On l'accuse de choses horribles, & toutefois vraisemblables, puisqu'elles ont beaucoup de rapport avec son caractère ; on l'accuse d'avoir laissé manquer de tout l'armée impériale, pour assouvir son avarice sordide. Il n'y a pas d'exactions qu'on ne lui impute ; ses ennemis rejettent sur lui le mauvais succès de la dernière campagne, & la prêtraille anime tous les dévots contre lui à cause de la religion. Après tout il me fait pitié. Il est vrai qu'une prospérité continuelle avoit rendu Seckendorf d'une hauteur insupportable ; il est vrai que tous les chagrins qu'il m'a causés, méritoient rétribution ; il se peut que les accusations qu'on vient de lui intenter, soient bien fondées : mais cela n'empêche pas qu'il n'ait des talens excellens pour la guerre, & qu'il ne soit en état, plus que qui que ce soit, de rendre des services signalés à l'empereur. Je crois qu'on sera dans peu informé de son sort.

Voilà tout ce que je peux vous apprendre de plus intéressant. Pour ce qui me regarde, j'étudie de toutes mes forces, je fais tout ce que je puis pour acquérir les connoissances qui me sont nécessaires, pour m'acquitter dignement de toutes les choses qui peuvent devenir de mon

Digitized by Google

ressort ; enfin, je travaille à me rendre meilleur, & à me remplir l'esprit de tout ce que l'antiquité & les temps modernes nous fournissent de plus illustres exemples. Je vous prie, mon cher Diaphane, donnez-moi bientôt de vos nouvelles, & soyez sûr que personne ne peut vous aimer davantage, que votre, &c.

Billet en chiffres, sans signature & sans date (*a*).

(Si) (je) (peux)
(32. 48.) (23. 69.) (104. 94. 109. 37.)
(avoir) (quator-
(15. 110. 78. 48. 31.) (105. 84. 90. 58. 78. 31.
ze) (mille) (é-
89. 44.) (101. 73. 100. 25. 19.) (94.
cus) (au) (mois)
17. 59. 57.) (65. 59.) (76. 103. 73. 107.)
(d'avril) (mai.)
(43. 90. 110. 31. 98. 50.) ou de (101. 40. 73.)
(Ils)
(98. 25. 32.) me suffiront avec beaucoup de
J'en (aurai)
satisfaction. (73. 94. 102.) (90. 59. 31. 15. 23.)
(une) (grande)
toujours (34. 27. 19) (21. 31. 65. 52. 68. 19.)
(obligation)
(28. 16. 25. 98. 46. 40. 33. 48. 53. 52.) au
(Duc) (tâche-
(43. 109. 42.) que je (108. 15. 42. 22. 69.

(*a*) Ce billet, à en juger par les dates & le contenu des lettres, on a été envoyé à part, ou s'est trouvé inséré dans la lettre qui suit. La première supposition paroît cependant la plus vraisemblable.

Digitized by Google

(rai) (de) (lui) (mar-
31. 90. 73.) (18. 44.) (25. 84. 48.) (26. 65. 56.
quer) (avec) (le)
80. 84. 94. 106.) (40. 60. 94. 17.) (75. 19.)
(temps) (il) (ſuffit)
(58. 69. 51. 32.) (98. 25.) (32. 34. 20. 73. 108.)
(que) (je) (ſuis)
(105. 34. 94.) (23. 19.) ne (57. 109. 23. 107.)
(ingrat)
pas (73. 27. 71. 81. 40. 108.) ſi on veut
(des) (ſûretés)
(18. 44. 57.) (32. 59. 56. 94. 108. 19. 107.)
(je) (m'offre) (de)
(48. 44.) (26. 103. 45. 81. 69.) (18. 44.)
(faire) (avoir)
(20. 90. 48. 81. 94.) (15. 85. 28. 98. 31.)
(un) (ſigné) (de)
(109. 27.) (82. 73. 71. 77. 44.) (43. 19.)
(mon) (frère)
(51. 55. 102.) (45. 81. 69. 31. 94.) Vous
(ſans)
pouvez bien vous imaginer (32. 15. 27. 82.)
(qu'il) (ſache)
(105. 34. 48. 100.) (57. 90. 17. 97. 69.)
(de) (quoi) (il) (s'a-
(18. 94.) (30. 109. 18. 98.) (23. 75.) (32. 40.
git) (en) (aucune)
21. 73. 33.) (19. 102.) (65. 59. 42. 34. 77. 19.)
(façon) (il)
(95. 15. 67. 53. 27.) ni que ſeulement (18. 100.)
(pût) (s'en) (dou-
(29. 34. 108.) (82. 69. 27.) (43. 53. 84.
ter).
33. 44. 31) Ce ſont mes affaires, & vous pou-
(j'em-
vez bien vous imaginer que (23. 44. 51.

Digitized by Google

ployerai)
29. 25. 103. 113. 19. 31. 40. 98.) toute
(la) (prudence)
(50. 65.) (79. 106. 59. 18. 65. 77. 17. 69.)
(possible.)
(104. 78. 57. 23. 41. 50. 69.) Si vous ne le croyez pas nécessaire, cela vaudra d'autant
(je)
mieux; mais c'est seulement en cas que (98. 69.)
(vienne) (à) (mou-
(60. 23. 44. 77. 102. 69.) (15.) (51. 78. 109.
rir.)
81. 48. 31). Adieu, mon cher, il est minuit. Bon soir, je suis tout à vous.

LETTRE LXII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 16 novembre 1737.

MOn cher Diaphane, il m'est bien douloureux de me voir séparé de vous d'une si cruelle manière, & de ce que votre destinée vous attache à un endroit distant de plus de deux cents milles de Rémusberg. Pour surcroît de désagrément, je ne reçois que très-rarement de vos nouvelles; ce qui n'est pas une petite mortification, lorsqu'on aime sincérement ses amis.

J'entre entiérement dans les raisons qui vous empêchent de me mander les particularités que j'avois souhaité de savoir touchant la Russie. Je

Digitized by Google

vous avoue que ma curiosité n'avoit pas consulté la prudence comme elle auroit dû le faire. Mais ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'on ne hasarde jamais rien avec vous, & qu'une imprudence de ma part n'en entraînera jamais de la vôtre.

Que maudite soit la malheureuse politique, qui oblige les hommes à ne pouvoir se témoigner l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres! Pourquoi ne puis-je vous donner des marques de mon estime & de toute ma reconnoissance? & quel esclavage, quelle tyrannie, que de n'oser se témoigner des sentimens si raisonnables? En vérité, le monde est bien de mauvaise humeur dans le siècle où nous sommes, & c'est une étrange nécessité que celle de n'oser pas être reconnoissant hardiment. Quoi qu'il en soit, figurez-vous toujours mon cœur, & lisez-y tous les sentimens que l'inclination, l'estime, l'amitié, & la véritable reconnoissance inspirent. Je voudrois pouvoir vous envoyer la carte, persuadé que vous auriez lieu d'en être entiérement satisfait.

Je n'ai aucune réponse à faire à tout ce que vous me dites d'obligeant. La tendresse vous a mené la plume, & on sait qu'elle est aveugle comme la fortune. Je vous prie, mon cher, rayez tout mon héroïsme, jusqu'à l'amitié près que j'ai pour vous. Si les qualités du cœur peuvent entrer dans la composition d'un héros; si la fidélité & l'humanité peuvent tenir lieu de

Digitized by Google

cette fureur brutale & souvent barbare des conquérans ; si le discernement & le choix des honnêtes gens peut être préféré au vaste génie de ceux qui conçoivent les plus grands desseins ; si enfin les bonnes intentions & la douceur sont préférables à l'activité de ces hommes remuans, qui semblent être nés pour bouleverser tout le monde ; alors, & à ces conditions, je peux entrer en compromis avec eux. Mais comme toutes ces qualités que je viens de citer, la bonté, la douceur, &c. ne sont capables que de former un bon citoyen, & non un grand homme, je n'ai pas le vain orgueil de prétendre à ce titre, & je vous assure que j'y préférerai constamment ceux de fidèle ami, d'homme compatissant aux misères des hommes, & enfin d'homme, qui ne croit être homme que pour faire du bien aux autres hommes, en quelque situation qu'il se trouve.

J'ai lu avec contention d'esprit votre système mathématique & arithmétique ; j'ai fait ce que j'ai pu pour y répondre ; j'espère cependant de m'être bien expliqué, & de la façon que vous le souhaitez.

Kaiserling (*a*), qui connoît le comte de Biron pour avoir étudié avec lui à Kœnigsberg, m'en

(*a*) Admirateur zélé & éclairé de Fréderic II, qui l'a servi long-temps & utilement en qualité d'aide-de-camp major. Le Roi a beaucoup regretté sa perte, & l'a fait jouir d'une pension de 1599 écus jusqu'à sa mort, arrivée vers 1749.

Digitized by Google

a toujours fait un portrait fort avantageux. Vous ne faites que me confirmer ce qu'il m'en a dit. Je ſuis bien-aiſe qu'il ſoit de vos amis. Comme il eſt honnête homme, il mériteroit de l'être, & cette qualité le rend plus reſpectable à mes yeux que s'il étoit roi des rois. Qu'eſt-ce en effet que ce vain titre ? & quel changement produit-il dans l'homme ? Je dis qu'il n'en produit jamais d'avantageux, & qu'on a vu plus d'une vertu obſcurcie ſous l'ombre du trône. Il eſt vrai que les rois ſont les ſymboles mortels de la majeſté de Dieu ; mais voilà tout ; car ôtez-leur la puiſſance, la grandeur, leur cour & leurs flatteurs, il ſe trouve que ce ne ſont la plupart que de pauvres hommes, ſans vertu, & peu dignes d'inſpirer de l'admiration.

Vous me ferez donc grand plaiſir de dire au comte de Biron, que je le félicite de tout mon cœur ſur ſon avénement au duché de Courlande, que je prenois toujours part à la fortune des gens de mérite ; & que quelqu'inconnu qu'il me ſoit, il me ſuffiſoit d'être inſtruit de ſes belles qualités, pour m'intéreſſer vivement à tout ce qui pourra lui être avantageux.

Vous ne me parlez que du rappel de Seckendorf, & j'y ajoute la nouvelle de ſa détention. Il eſt arrêté actuellement à Vienne. Ses ennemis l'accuſent d'une infinité de malverſations. Les principaux chefs d'accuſation tombent ſur les moyens illicites qu'il a mis en uſage pour s'enri-

Digitized by Google

chir dans la dernière campagne. Ses amis débitent ici qu'il trouvera moyen de se purger de toutes ces imputations, & qu'il se lavera blanc comme neige. Pour moi, j'en doute; car il est connu que l'avarice fut de tout temps le vice auquel il a le plus fortement incliné. Ce qui est sûr, & sur quoi vous pouvez compter, c'est que son rôle est fini, & que jamais on n'entendra plus nommer le nom de Seckendorf. Le cardinal Népote (*a*) est parti de Berlin, & entre dans le service d'Anspach.

Quelle vicissitude! quel changement rapide de la plus brillante fortune au malheur le plus inopiné! s'écrieroit très-éloquemment un orateur à cet endroit-ci. En effet, il n'auroit pas tort; car, comparez un moment la situation du comte de Seckendorf en 1728 & 29, avec la sienne d'à présent. C'étoit lui qui étoit l'arbitre de l'Allemagne, qui régloit tout, & de la manière du monde la plus impérieuse & la plus absolue; il faisoit des traités, accommodoit ou brouilloit les puissances selon son bon plaisir, & voyoit même des princes souverains s'abaisser jusqu'à lui faire la cour. Le printemps de cette année, il gouvernoit à Vienne tout le conseil de l'empereur; il amenoit les événemens comme il le

(*a*) On ne sait qui est ce cardinal Népote, & l'on croit que c'est un nom supposé. Il n'y a eu à Berlin que le cardinal de Zinzendorf.

Digitized by Google

jugeoit à propos, & disposoit souverainement de tout dans son armée : six mois se passent ; & cet homme, qu'une prospérité continuelle avoit élevé jusqu'au sommet de la roue de la fortune, est précipité tout-d'un-coup de sa sphère, sans prévoir l'impétuosité du coup qui l'abat ; il ne lui reste que la haine de l'armée qu'il a commandée ; & l'on peut dire que le public n'a attendu que le moment de sa chûte, pour se déclarer son ennemi. Il est sûr que les intrigues des Jésuites n'ont pas peu contribué à le perdre. Je crois que (Lichtenstein) (25. 73. 17. 33. 94. 77. 57. 83. 19. 98. 102.) n'y a pas peu contribué de son côté ; mais ce (P.) (de) qu'il y a de certain, c'est que le (29.) (18. 44.) (Dessau) (93. 69. 32. 15. 34.) y a eu sa part. Voilà un exemple bien éclatant des infidélités de la fortune. Seckendorf en a été l'idole pendant toute sa vie ; & à cette heure qu'il est sur son déclin, & dans sa décrépitude, elle lui tourne le dos. Le Roi le plaint infiniment. Pour moi je le plains en cas qu'il soit innocent ; mais en cas qu'il soit coupable, je ne le trouve guère digne de compassion.

D'ailleurs, les affaires de l'empereur vont aussi mal qu'il est possible en Hongrie. Les François travaillent de tout leur pouvoir à rétablir l'union & la paix entre l'empereur & les Turcs ; & il n'est pas douteux qu'ils n'aient

Digitized by Google

un plan formé de fondre de tous côtés sur l'empire Russien. Je crois que c'est de ces plans dont on doit plutôt admirer la hardiesse que la solidité. Il est certain que le monde produira dans peu de nouveaux événemens. Pour moi, qui n'en suis que spectateur (dont je rends graces à Dieu), je vois tout ce qui se fait avec un regard stoïque, & sans m'inquiéter de quoi que ce soit.

Depuis quatre mois que je suis ici, je n'ai pas discontinué d'étudier. Je me fais un devoir de bien employer mon temps, & d'en tirer tout le fruit qu'il me sera possible. Pour vous communiquer quelques-uns de mes amusemens, je hasarde de vous envoyer une Ode, dont le sujet ne m'a pas été de peu de secours. Encore un coup, mon cher Diaphane, excusez mes folies, & regardez cette Ode avec quelqu'indulgence; ce n'est pas pour mendier votre approbation, mais pour vous rendre compte de mes amusemens, que je vous l'envoie.

Nous partons la semaine qui vient pour Berlin. J'y retrouverai mon feu de cheminée, mais je n'y retrouverai pas celui dont l'entretien charmoit mon ame. Souvenez-vous, mon cher Diaphane, qu'il y a en Allemagne une petite contrée située dans une vallée assez riante, & toute entourée de bois, où votre nom & votre souvenir ne périront point tant que je l'habiterai! Souvenez-vous de votre ami qui,

Digitized by Google

dans quelqu'endroit du monde qu'il se trouve, & dans quelque situation que la suite des événemens le place, ne cessera d'être avec toute l'estime & la reconnoissance imaginables, mon cher Diaphane, votre, &c.

P. S. La longueur de cette lettre pourra vous faire juger de mon loisir.

ODE.

Toi, dont la sagesse adorable,
De l'univers conçut le plan,
Toi, dont le pouvoir ineffable,
D'un mot le tira du néant;
Divin Auteur de la nature,
Souffre que plein d'une ardeur pure,
J'ose publier en tous lieux,
Et ta douceur & ta clémence,
Et que dans ma reconnoissance,
Ma voix s'élève jusqu'aux cieux!

C'est toi, c'est ta grace infinie,
Qui, dans ton conseil éternel,
Daignant m'appeller à la vie,
Me mit dans ce monde mortel:
C'est toi seul par qui ma paupière
S'ouvrit aux traits de la lumière;
Sans toi, dans l'éternelle nuit,
Sans corps & sans intelligence,
Je n'eus point reçu l'existence,
Et l'amour ne m'eût point produit.

La droite raison qui m'éclaire
De tes dons les plus précieux,
De la fange de cette terre
Élève mon esprit aux cieux.

Digitized by Google

Dans le moindre de tes ouvrages,
Elle me montre les images
D'un Dieu puiſſant, d'un Créateur;
Le ver qui rampe ſur la terre,
Plus que la foudre & le tonnerre,
Me fait adorer ta grandeur.

Le monde, ce ſuperbe ouvrage,
Qui ſuffit à tous nos beſoins;
Les biens dont tu permets l'uſage,
Dont nous jouiſſons par tes ſoins;
Toutes les douceurs de la vie,
Les faveurs dont tu l'as remplie,
Tout fut fait pour nous contenter;
Et la grandeur de ta ſageſſe
Dans ce monde m'offre ſans ceſſe
Tout ce que j'y puis ſouhaiter.

Voyez du ſein de l'opulence
Sortir la troupe des Beaux-Arts!
Ils ſont conduits par la ſcience;
Et rangés ſous ſes étendards,
Ils s'érigent un édifice.
Ici des couleurs l'artifice,
Me trace des objets abſens;
Là, la ſublime Poéſie,
Menant ſa ſœur, la Symphonie,
A la fois charment tous mes ſens.

O Dieu! de tes dons ineffables
Qui peut compter la quantité?
Ta main ſur les plus miſérables,
Répand richement ſa bonté;
Et lorſque la mort dévorante,
D'un coup de ſa faulx déſolante,
Vient de moiſſonner nos beaux jours,
Ce n'eſt point ſa fureur cruelle,
Mais c'eſt ta bonté paternelle
Qui de nos maux finit le cours.

Digitized by Google

Oui, l'homme compoſé d'argille,
Doué d'organes & de ſens,
Eſt de nature trop fragile
Pour devenir vainqueur du temps.
Le feu de ſa frêle jeuneſſe,
Ou les glaces de ſa vieilleſſe,
Toujours précipitent ſes pas;
Telle qu'une vapeur légère,
Son exiſtence paſſagère
Se perd dans l'ombre du trépas.

Ah! quand mon ame appeſantie,
Subiroit la loi de ſon corps,
Et deſcendroit anéantie,
Dans le ſombre empire des morts,
Grand Dieu! ta clémence infinie
Dans aucun ſens ne ſe dénie;
En me condamnant à périr,
Ta bonté ſe fera connoître.
Eſt-ce un malheur de ne point être?
Ah! qui n'eſt plus, ne peut ſouffrir.

Mais ſi mon ame, en ſa durée,
D'Atropos trompe le ciſeau,
Et que ſa ſubſtance épurée
Survive à l'horreur du tombeau;
Cet avenir eſt plein de charmes,
Je ſens des plaiſirs ſans alarmes,
Je vois un Dieu plein de bonté;
Un Dieu qui, dans ſa grace utile,
Réunit mon ame fragile,
A ſa divine éternité.

Déjà je vois les cieux qui s'ouvrent,
Déjà je vois mon bienfaiteur!
Les voiles épais qui le couvrent,
Ne le cachent plus à mon cœur.

Digitized by Google

La bonté fait ſon caractère,
Et des rayons de ſa lumière,
Je ſens mon cœur s'illuminer ;
Ce Dieu chérit ſes créatures,
Ceux dont les armes toujours pures,
Se ſoumettent ſans raiſonner.

Qu'un ſcolaſtique atrabilaire,
Sans charité, peu tolérant,
Plein d'un faux zèle, ſanguinaire,
Dépeigne Dieu comme un tyran ;
Et que ſon eſprit imbécille,
Du fiel que diſtille ſa bile,
Emprunte toutes les couleurs ;
Ce venin, que ſa bouche impure
Vomit en blaſphême, en injure,
De ſon cœur marque les horreurs.

LETTRE LXIII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 17 décembre 1737.

MONSEIGNEUR,

J'Ai laiſſé écouler quelques jours avant de répondre à la gracieuſe lettre dont V. A. R. m'a honoré le 15 novembre, dans l'eſpérance de recevoir réponſe à celle que j'ai eu l'honneur de lui écrire derniérement, & de pouvoir en même temps dans celle-ci déterminer quelque choſe au ſujet du problême arithmétique. Mais comme cette réponſe tarde tant à venir, je ne puis différer plus long-temps de témoigner reſpec-

Digitized by Google

respectueusement à V. A. R. combien je suis sensible aux flatteuses assurances qu'elle a daigné me donner de la continuation de son gracieux souvenir. Oui, j'ose dire, Monseigneur, que vous me les devez autant par pitié que par justice; car elles seules me consolent, me soulagent; elles seules me tiennent lieu de tout ce qui me manque ici pour être parfaitement heureux; & si jamais personne les mérita par tous les sentimens que vous pouvez désirer dans un homme, pour le trouver digne de votre affection & de votre estime, n'en doutez nullement, Monseigneur, c'est bien moi.

A cela près que mon éloignement de V. A. R. me rend presque continuellement triste, & ne me laisse goûter & savourer parfaitement aucun plaisir, j'ai assez sujet d'être ici content de mon sort, y jouissant de tous les agrémens que ce climat peut offrir. Cependant les sociétés manquent beaucoup ici, non tant faute d'hommes, que faute de sociabilité. Il n'est pas aisé de déterminer s'il faut chercher la cause de cette insociabilité uniquement dans le caractère, & dans les mœurs encore rudes & grossières de la nation, ou si la nature du gouvernement y contribue en quelque chose. Je suis tenté de croire que ce dernier y entre pour beaucoup.

Après tout, il faut toujours que j'en revienne à la réflexion de V. A. R., c'est qu'il n'y a point de parfait bonheur dans ce monde; aussi

Digitized by Google

n'eſt-ce pas même ſans quelque mélange de triſteſſe que je goûte à la fin de chaque lettre le plaiſir de vous témoigner, Monſeigneur, à une ſi grande diſtance, la tendre vénération & le reſpectueux attachement avec leſquels je ne ceſſerai jamais d'être, &c.

LETTRE LXIV.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 1 mars 1738.

MONSEIGNEUR,

IL faut avoir autant de confiance que j'en ai dans les bontés dont V. A. R. m'honore, pour oſer me préſenter par écrit à ſes yeux, après avoir gardé, en apparence, un ſi long ſilence, & après ce qui vient de m'arriver. Un frère que j'ai en Saxe, vient de me renvoyer une lettre que, par mépriſe, je lui avois adreſſée, en voulant l'adreſſer à V. A. R. Cela ne pouvoit, au reſte, m'arriver qu'avec lui, en qui j'ai toute ma confiance; car ſi j'ai pu oublier un moment ce que la prudence ne m'auroit jamais dû laiſſer oublier, cette faute ne pouvoit venir que de la ſécurité dans laquelle me jetoit la pleine confiance que j'ai en mon frère, avec qui je ne riſquois abſolument rien de me tromper, & auprès de qui cette mé-

Digitized by Google

prise est tout-à-fait sans conséquence. Pour me mettre en état de la redresser au plutôt, il m'a renvoyé incontinent cette lettre; & moi qui aime mieux encourir auprès de V. A. R. le reproche d'étourderie que celui de négligence, ou d'oubli, ou de manque de zèle, je me hâte, Monseigneur, de vous avouer ma faute, persuadé que votre généreuse & indulgente amitié me la pardonnera, & que votre confiance en ma fidélité ne permettra pas que le moindre soupçon contre elle, trouve quelqu'entrée dans votre esprit.

La lettre dont je viens de faire mention, ne contenoit au surplus rien d'important & qui exigeât le secret, n'ayant voulu que mander par cette lettre à V. A. R. la réception de sa dernière, & lui réitérer les assurances de mon zèle & de mon empressement à la servir. Je me suis déjà acquitté de la commission dont elle a bien voulu me charger, & compte d'être aussi heureux que la première fois à remplir ses désirs.

J'espère, Monseigneur, avoir au premier jour une occasion sûre de vous faire parvenir quelques nouveaux livres que mon libraire vient de m'envoyer, & que vous lirez avec utilité & avec plaisir. V. A. R. me permettra de m'entretenir un peu au long avec elle par cette occasion, étant gros du désir & du besoin d'épancher dans le sein de mon auguste

Digitized by Google

ami tous les ſentimens dont mon ame eſt pénétrée pour lui, dont elle ſe nourrit, & qui ſont l'eſſence de ſa vie. O, Monſeigneur ! quand pourrai-je avoir ce bonheur à vos pieds ? Voilà un an & plus d'abſence ! & les abſences ne ſont guere favorables aux abſens. Toutefois, qui ſait ? ô amour-propre ! tu falſifies à notre inſu tous nos ſentimens, toutes nos opinions, par le mêlange ſecret & preſqu'imperceptible de notre préſomption ! tu faſcines ſans ceſſe nos yeux d'un preſtige adulateur ! & nous empêchant d'être ſincères envers nous-mêmes, tu nous mets ainſi hors d'état de nous bien connoître !.... Qui ſait donc, voulois-je dire, ſi ce n'eſt pas à cette abſence même dont je me plains, que je ſuis redevable de la conſtance de vos bonnes graces ? Qui ſait, ſi ma préſence & l'occaſion d'être mieux connu, ne détruiroit pas bientôt dans l'eſprit de V. A. R. l'idée favorable qu'elle a bien voulu y recevoir de moi ? Je veux me pénétrer de cette penſée ; peut-être m'aidera-t-elle à ſupporter mon éloignement.

Quoi qu'il en ſoit des droits que peut me donner mon chétif mérite à la conſtance de vos précieuſes faveurs, & quand même tout me diroit que je dois y renoncer de ce côté, je ſens qu'il me reſtera cependant toujours encore un droit ſacré à votre amitié, que rien au monde ne pourra jamais m'enlever, & qui

Digitized by Google

seul peut en mériter le retour ; j'entends celui que me donne mon religieux attachement, mon tendre, respectueux & entier dévouement à votre illustre personne ; & c'est ce droit, Monseigneur, que j'ose faire valoir en vous suppliant de me conserver votre précieuse bienveillance, vous jurant que personne au monde ne peut s'en rendre plus digne que moi par ses sentimens de tendresse, de vénération & de dévouement, &c.

LETTRE LXV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 21 mars 1738.

MOn cher Diaphane, connoissez-moi mieux, & rendez-moi justice. Je ne vous ai soupçonné ni d'oubli, ni de négligence, quoique je n'eusse pas reçu de vos nouvelles depuis bien longtemps. J'ai craint à la vérité la perte de quelqu'une de vos lettres ; mais mes soupçons n'ont jamais été poussés jusqu'à vous accuser vous-même. J'ai trop de témoignages de votre amitié ; & de plus, j'ai une conviction si certaine au sujet de votre fidélité, que je suis incapable d'en douter en quoi que ce puisse être.

Vous ne sauriez croire avec quel acharnement on me vient demander des livres. Il y

Digitized by Google

a de certaines personnes qui le p[illegible] jusqu'à l'indiscrétion. Je me suis une fois obligé par civilité à leur en communiquer, & depuis il n'y a plus moyen de s'en dédire. Ma foi, dès que ceux dont vous avez bien voulu vous défaire en ma faveur arriveront, je les sacrifierai d'abord à leur voracité, & ma bibliothèque ne les verra pas seulement.

Les choses sont, depuis que je vous ai vu, à peu près dans le même état où elles ont été lorsque l'on m'a suscité de temps à autre bien du chagrin. On seroit bien fou si l'on prétendoit n'en point avoir, vu que le monde est une école d'adversité, & que les désagrémens sont comme un set qui pique, & qui empêche le bonheur de se corrompre à force de nous paroître insipide.

Nous recommencerons la semaine qui vient les exercices. Le 27 de mai nous serons à Berlin; en juillet, on ira à Wésel; après quoi votre ami s'enfuira à son *Tusculum* pour y philosopher à son aise. Voilà toute ma vie, on peut la décrire en trois mots. Cela est commode; & l'historien que j'aurai un jour, pourra s'épargner beaucoup de peine & de papier. Quant à ses lecteurs, ils n'auront qu'à retenir trois époques, *exercices*, *voyages* & *Rémusberg*. M'y voilà de retour, dont bien me prend. On ne vous y oublie point; vous n'avez rien à craindre sur ce sujet; mon cœur est toujours

Digitized by Google

inviolablement dans les sentimens que vous lui connoissez. Quant à mon esprit, je le cultive autant qu'il m'est possible. Je voudrois, s'il se peut, en faire une terre bien fertile, & ensemencée de toutes sortes de bonnes choses, afin qu'elles puissent germer à temps, & porter les fruits qu'on en peut attendre.

Me confiant entiérement à votre amitié & à votre prudence, je vous prie de penser quelquefois à moi comme à un véritable ami qui languit de vous revoir, & qui brûle de vous donner des marques de son estime. Je suis à jamais, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE LXVI.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 21 mars 1738.

MONSEIGNEUR,

JE me sers de l'occasion d'un courier que je fais passer par Berlin, pour vous faire remettre en toute sûreté le grimoire ci-joint que V. A. R. voudra bien déchiffrer & m'en envoyer au plutôt la solution. Par cette même occasion, je vous envoie les nouvelles cartes géographiques de la Crimée, théâtre de la guerre. Ne sachant encore que vous envoyer pour faire plaisir à V. A. R., j'y joins un nouveau menuet de Madoni, qui a été fort goûté ici dans les der-

Digitized by Google

niers bals, afin que vous puiſſiez un peu juger, Monſeigneur, du goût que l'on a ici en fait de muſique. Tout bizarre qu'il eſt, il n'a pas laiſſé de me plaire, parce qu'il a quelque choſe de champêtre qui m'a, par un charme tout ſingulier, comme tranſporté dans mes rêveries à Rémusberg. Ne lui en faites pourtant pas, Monſeigneur, un trop grand mérite ; car au fond, la cauſe en eſt plus en moi qu'en lui ; auſſi n'y a-t-il preſqu'aucun objet agréable qui, en ſe préſentant à mes yeux, ne rappelle dans mon eſprit l'idée de ce ſéjour fortuné, l'unique objet de mes déſirs, & qui me ſemble, dans la jouiſſance idéale que j'éprouve ſouvent du tranquille bonheur dont il eſt l'aſyle, être le centre de tous les plaiſirs & de tous les ſentimens agréables dont mon cœur eſt ſuſceptible. Vous reconnoîtrez, Monſeigneur, à cette peinture, l'effet de la liaiſon des idées & des ſenſations dont parle notre maître en philoſophie.

J'ai encore inféré dans le paquet une petite pièce en vers, aſſez jolie. Ne ſachant en faire moi-même pour vous payer, Monſeigneur, de ceux dont il vous plaît de m'honorer, je me vois réduit à avoir recours à ceux d'autrui. Mais je ne vous tromperai pas au moins en les faiſant paſſer pour les miens, comme autrefois le poëte latin trompa l'Auguſte de ſon temps. Je devrois ſans doute, à cette occaſion,

Digitized by Google

faire l'éloge de la belle Ode que m'a envoyé V. A. R., & que je ne me laſſe point de relire ; mais pour complaire à votre modeſtie, je me contenterai de dire qu'elle m'a touché juſqu'au fond du cœur, autant parce qu'elle eſt belle & touchante, que parce qu'elle eſt votre ouvrage. Vos folies, Monſeigneur, comme il vous plaît de les nommer, feroient honneur même au plus ſage des hommes. Et ſi vous ſavez faire un ſi digne & ſi noble uſage de votre loiſir, quelles merveilles ne doit pas attendre l'univers de l'accompliſſement de vos devoirs ! quelle félicité ne ſera pas le partage du peuple fortuné qui vous adore déjà, & qui va devenir l'un des plus floriſſans, ſous l'ombre de l'auguſte trône auquel le Ciel vous appelle, & pour lequel il ſemble vous avoir formé, en vous douant de toutes les vertus qui font un grand monarque, un roi ſelon le cœur de Dieu, un père adoré de ſes peuples !

Mais, de grace, pardon ! je m'oublie malgré moi. Daignez excuſer cette effuſion involontaire d'un cœur qui n'a plus de ſentimens que pour vous, & de vie que par vous.

Poſtſcriptum qui étoit en chiffres.

Vous recevrez au mois de mai une remiſe. Ce ſera apparemment la même ſomme que l'année paſſée, car je n'ai rien pu preſcrire. Vous

Digitized by Google

pouvez juger que le duc a envie de vous être utile ; car c'eſt un effort qu'il fait, ayant de terribles dettes à payer pour ſes prédéceſſeurs. Il eſt vrai qu'il a une grande reſſource (*a*). C'eſt-là ſans doute qu'il faut ſonger à puiſer à l'avenir. Elle y eſt toute diſpoſée. Elle vous aime & vous eſtime véritablement, & ſe fera un plaiſir de vous rendre ſervice ; perſuadée qu'entre gens de même ſorte, & qui penſent grandement, on peut s'entr'aider ſans conſéquence. Il ne s'agit que de la manière. Elle ne voudroit pas vous offrir ſes reſſources, afin que vous ne puiſſiez pas penſer qu'elle exigeât de vous d'autres ſentimens que ceux qu'elle croit mériter d'ailleurs. Je n'ai pu que louer cette délicateſſe, & j'ai en même temps fait le portrait de votre caractère, qui l'a convaincue que vous penſiez auſſi grandement qu'elle. Elle a ſouhaité que vous lui écriviſſiez un mot en allemand ; j'ai proteſté que cela ne ſe pouvoit abſolument point, quoiqu'elle ait donné ſa parole de me remettre votre lettre auſſi-tôt qu'elle l'auroit lue. Là-deſſus j'ai dit que je vous propoſerois de me charger de l'affaire, tout comme ſi c'étoit en mon nom. Si vous n'avez donc pas de ſcrupule ſur ce ſujet, envoyez-moi un mémoire ſigné, ou une lettre

(*a*) On comprend d'avance qu'il s'agit ici de l'impératrice elle-même, dont Biron, duc de Courlande, étoit le favori. La réponſe du Prince Royal à ce poſtſcriptum ne laiſſe aucun doute là-deſſus.

Digitized by Google

par laquelle vous me laiſſez maître d'arranger la choſe ; mais en me recommandant bien ſérieuſement de m'y prendre avec toute la prudence poſſible, & de manière à ne laiſſer priſe à aucune mauvaiſe interprétation, vous réſervant expreſſément de vous en prendre à moi, en cas que vous ſoyez le moins du monde compromis dans cette affaire, ou qu'il s'y trouve la moindre irrégularité, parce que vous vous êtes fait une loi de ne jamais haſarder en votre vie la moindre démarche qui pût avoir ſeulement l'apparence de n'être pas abſolument conforme à votre gloire & à votre devoir, ou ſeulement à la bienſéance. Vous terminerez enfin la lettre par quelques mots gracieux envers le duc, & par quelques aſſurances de votre confiance envers moi.

Auſſi-tôt que j'aurai votre réponſe là-deſſus, je prendrai les meſures néceſſaires pour la ſûreté des remiſes.

RÉPONSE du Prince Royal au poſtſcriptum précédent, ſans ſignature & ſans date. (L'original étoit en chiffres.)

VOtre lettre m'a ſi fort embarraſſé, que j'ai pris du temps pour y répondre, quoique ce temps vous aura peut-être paru long. Je n'ai pu me réſoudre à ſuivre les propoſitions que vous me faites. L'idée de gueuſer de l'argent eſt diamétralement oppoſée à ma façon de penſer.

Digitized by Google

Si j'avois pu rester sur le même pied avec le duc, j'aurois accepté le parti : mais la différence est très-grande ; je peux avoir des obligations à un duc ; mais jugez des suites envers une impératrice. Je suis court d'argent. Les recrues renchérissent, & il faut en faire. Donnez-moi un bon conseil ; & je vous rendrai ma dernière résolution lorsque je serai de retour de Wésel le premier d'août. Je me confie à votre amitié & fidélité. Adieu.

LETTRE LXVII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 27 septembre 1738.

MON cher Diaphane, il y a plus de six mois que je n'ai reçu de vos nouvelles ; je vous prie de m'éclaircir ce mystère : il y a pourtant environ deux mois que je vous ai griffonné en style géométrique une assez longue lettre, sur laquelle en sommaire je vous demandois vos sentimens sur ce que vous pensez de cette nouvelle académie de Pétersbourg (*a*) ; je vous priois aussi de m'éclaircir quelques doutes sur cette imprimerie impériale. J'attends votre réponse sur tous ces points.

(*a*) Ceci est une ruse pour mettre en défaut le lecteur que le Prince Royal paroissoit craindre, sur le véritable sujet de la lettre en question, qui est la réponse précédente.

Digitized by Google

Je ſuis de retour du pays de Clèves ; & paiſible caſanier de Rémusberg, appliqué à l'étude, & liſant preſque du matin juſqu'au ſoir. Quant aux nouvelles du monde, vous les apprendrez mieux par la bouche des gazetiers que par la mienne. Elles contiennent l'hiſtoire de la folie des grands, la guerre des uns, les démêlés des autres, & les puériles amuſemens de tous enſemble. Ces nouvelles ſont auſſi peu dignes des regards d'un homme ſenſé, que les combats des rats & des ſouris (*a*) pourroient l'être. Une ſeule remarque que je vous prie ſeulement de faire, c'eſt qu'il me ſemble que la Vierge Marie doit être moins avide d'affiquets de toilette à préſent qu'elle ne l'étoit autrefois ; car du temps du prince Eugène, elle paya quelques joyaux & quelques étoffes magnifiques par le gain des fameuſes batailles où ce prince tailla les Turcs en pièces : à cette heure, l'empereur a beau lui offrir tous les tréſors qu'il n'a point, & lui promettre, ſecondé des bons offices du cardinal, toutes les plus riches étoffes de Lyon ; cette bonne mère de Dieu reſte inflexible, & laiſſe triompher paiſiblement le croiſſant de la Porte.

Il ne me reſte qu'à vous réitérer les ſentimens de l'eſtime parfaite avec laquelle je ſuis, mon cher Diaphane, votre, &c.

(*a*) Alluſion à la Batrachomyomachie d'Homère, ou au Combat des Rats & des Grenouilles.

Digitized by Google

LETTRE LXVIII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 27 octobre 1738.

MONSEIGNEUR,

VOus me connoiſſez trop bien, j'eſpère, pour jamais me croire capable d'oublier vos volontés, ou de négliger vos intérêts; auſſi me flatté-je, après tout ce que je viens de vous détailler (*a*), être pleinement juſtifié à vos yeux à l'égard du reproche que je paroiſſois avoir mérité par un ſi long ſilence.

Ce qui ſuit étoit en chiffres.

Le manque d'argent ici paſſe l'imagination; ce qui m'a contraint à être fort réſervé & diſcret, pour épargner à certaines perſonnes la honte d'un aveu qu'on n'aime pas à faire. Mais auſſi-tôt que la paix ſera faite, les caiſſes regorgeront, & nous l'aurons vraiſemblablement cet hiver. Tout au moins ſe tiendra-t-on au logis & ſur la défenſive; & cela reviendra pour nous à peu près au même. J'eſpère alors pouvoir amener les choſes au point que vous déſirez, ou tout au moins les préparer de manière

(*a*) Cette lettre n'eſt qu'un fragment de celle que Mr. de Suhm écrivit au Prince Royal, & dans laquelle il ſe juſtifioit par de longs détails, au ſujet de ſon long ſilence.

Digitized by Google

que vous puiſſiez faire avec bienſéance quelques démarches convenables. Je ſerois au déſeſpoir de vous en conſeiller d'autres; je vous prie de m'en croire incapable. Cependant, dès qu'une occaſion favorable ſe préſentera, je ferai une nouvelle tentative d'un autre côté.

Comme mon ſecrétaire d'ambaſſade à Berlin va être employé dans le pays, je vous prie d'ordonner à Rauwedel de ſe mettre en correſpondance avec moi, & de me mander ſon adreſſe & ſes titres, de peur de quiproquo.

En attendant, j'ai ſondé le terrein pour voir ſi je pourrois être votre enrôleur ici. Cette idée m'eſt venue, & j'en ai pris la réſolution par zèle pour V. A. R., quelque répugnance que je trouve à faire un tel métier. On eſt tout-à-fait diſpoſé ici à vous obliger en toutes choſes; & j'eſpère que cela ira. Mais avant toutes choſes, il faut que j'aie votre aveu pour cela. Il faudra bien ſans doute que vous ayez, pour cet effet, l'agrément du roi votre père, & la permiſſion de vous adreſſer à moi. Dès que vous l'aurez obtenue, écrivez-moi une lettre pour me charger de l'affaire; joignez-y-en une en allemand au duc, pour lui recommander une commiſſion que j'avois reçue de votre part, & dont vous attendiez le bon ſuccès de ſon amitié, ſans dire de quoi il s'agit, afin qu'en tout cas je puiſſe faire ſervir cette lettre à deux fins. En attendant, je préparerai les choſes de mon mieux.

Digitized by Google

BILLET du Prince Royal qui étoit en chiffres.

RAuwedel n'eſt plus chez moi; adreſſez vos lettres aux frères Jordan (*a*). Je me repoſe entiérement ſur votre prudence; mon amitié eſt exempte de ſoupçons. Le manque d'argent eſt pire chez moi que chez vous; ainſi faites ce que vous pourrez pour me faire tenir une remiſe vers le mois de mai.

J'attends votre réponſe, en conſéquence de quoi j'agirai. *Vale, & me ama.* Fréderic, à Berlin, ce 26 décembre 1738.

RÉPONSE de Mr. de Suhm qui étoit en chiffres.

Pétersbourg, ce 10 janvier 1739.

AU départ de la poſte, je reçois votre billet du 26 du mois paſſé. J'attendois le départ de Calſow, pour répondre à la lettre (*b*) qu'il m'avoit apportée.

J'euſſe déjà fait votre affaire, ſi le manque d'argent n'étoit ici tel que perſonne n'eſt plus

(*a*) Marchands & banquiers à Berlin.

(*b*) Il manque ici cette lettre du Prince Royal, qu'il avoit écrite à Mr. de Suhm par l'occaſion du capitaine Pruſſien, nommé Calſow, dont il ſera encore parlé plus ſouvent dans les lettres ſuivantes. Ce capitaine avoit été envoyé en Ruſſie, autant qu'on en peut juger, afin de tenter d'y faire des recrues, vraiſemblablement ſur la propoſition que Mr. de Suhm en fit au Prince Royal.

Digitized by Google

payé de ſes gages. Cependant je tenterai d'engager à faire un effort, pour que je puiſſe vous faire une remiſe vers le mois de mai. Après la paix, j'eſpère pouvoir vous aſſurer vingt mille écus tous les ans.

En attendant, je compte vous faire une galanterie de quelques belles recrues que Calſow vous menera.

RÉPONSE du Prince Royal qui étoit en chiffres.

J'Ai penſé mourir, mais je ſuis mieux; une crampe d'eſtomac m'a empêché de vous répondre plutôt. Les nouvelles que vous me donnez ſont auſſi bonnes qu'agréables, & viennent très-à-propos dans la ſituation où je me trouve. Un homme échappé d'entre les mains des corſaires, n'eſt pas en plus mauvais état que je le ſuis; ce qui double & triple la reconnoiſſance que j'ai des peines que vous vous donnez. L'avenir que vous me faites enviſager, eſt des plus rians. Je mets mes eſpérances ſur le mois de mai, vous priant de m'avertir quand il faudra faire des lettres. Mes finances ſont des vœux pour la paix, & mon cœur pour votre prompt retour. F. *& cetera.* 1739, ce premier février.

Digitized by Google

LETTRE LXIX.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 24 février 1739.

MONSEIGNEUR,

J'Avois déja appris votre dangereuſe indiſpoſition lorſque je reçus votre précieuſe lettre du premier de ce mois. Il n'eſt pas en mon pouvoir de vous exprimer, Monſeigneur, dans quelles mortelles alarmes cette cruelle nouvelle m'avoit jeté; & pour pouvoir peindre les tranſports de joie qu'a excités dans mon ame la chère nouvelle de votre rétabliſſement, il faudroit ſans doute que j'empruntaſſe le langage des anges, ne trouvant aucune expreſſion qui puiſſe atteindre à la vivacité & à la tendreſſe des ſentimens dont mon cœur a été ému, & pénétré en la liſant. Que l'aveu donc de cette impuiſſance, parlant un million de fois plus énergiquement à votre cœur que le langage le plus expreſſif, & y réveillant une émotion également vive & profonde dont il eſt ſi ſuſceptible, ſubſtitue ainſi adroitement à la foibleſſe de mes paroles, la vivacité & l'énergie de votre ſenſibilité, & vous faſſe trouver l'image de mes ſentimens dans l'épreuve même des vôtres.

Digitized by Google

Le reſte qui ſuit étoit en chiffres.

Le roi votre père veut acheter du duc de Courlande le bailliage de Biegen, & en offre plus de cent mille écus. Si ce marché ſe conclut, j'ai parole pour dix mille : mais l'affaire s'accroche à une trentaine de grands hommes dont on a peine à ſe défaire. Je fais tout mon poſſible pour y déterminer. Il n'y a point d'argent ici. On a ramaſſé tout l'or venu de la Chine par la dernière caravane, pour envoyer un demi-million à l'empereur ; & on négociera l'autre en Allemagne : de ſorte qu'on fait la ſourde oreille ſur certain chapitre, quelque bonne envie qu'on ait d'ailleurs de rendre ſervice.

LETTRE LXX.

Du Prince Royal.

MOn cher Diaphane, votre lettre m'a fait un plaiſir infini, voyant que vous vous intéreſſez encore à la ſanté de vos amis. Vous ſeriez bien ingrat de les oublier ; car ils penſent toujours ſur votre ſujet comme ils doivent penſer.

Ma foi, notre projet de bibliothèque va le chemin des écréviſſes. J'ai craint d'abord que ce que vous me mandez, arriveroit. Les bons livres ſont rares, & ceux qui les ont ne s'en

Digitized by Google

défont qu'à contre-cœur. La vente projetée (*a*) eſt problématique, & par conſéquent notre aſſurance des plus décevantes. Le ſeul bon livre que vous m'avez fait avoir de Ruſſie, eſt à vau-l'eau. J'ai emprunté des livres croyant les pouvoir payer; & à préſent que j'ai examiné mes affaires, j'ai été obligé de les reſtituer aux propriétaires. Avec cela j'ai lu tous mes vieux livres, & me trouve ſans aucune lecture quelconque. Cela eſt fort déſagréable, principalement lorſqu'on a envie de s'inſtruire. Je compte encore ſur votre ſavoir faire; & je me flatte que celui qui m'a débrouillé le cahos de Leibnitz, éclairci par Wolff, pourra bien encore me fournir les matériaux pour d'autres inſtructions. Voyez donc, je vous prie, ſi vous ne pouvez pas me faire avoir quelques volumes de cette bibliothèque ſi rare; je les renverrai quand je les aurai lus, quoiqu'il me faille du temps. Enfin, mon cher, je m'en rapporte à vous, vous priant d'avoir ſoin de ma barque, & de la conduire heureuſement au port.

J'attends avec une impatience infinie le plaiſir de vous embraſſer.

(*a*) Il s'agit ici de la vente du bailliage de Biegen dont il eſt fait mention dans la lettre précédente de Mr. de Suhm. C'eſt à deſſein, ſans doute, & par les raiſons dont nous avons parlé plus haut dans une remarque, que ce paſſage ſe trouve ainſi adroitement placé ſans liaiſon, ni avec ce qui précède, ni avec ce qui ſuit.

Digitized by Google

Ce qui ſuit étoit en chiffres.

Le roi eſt mal. Que cela vous ſerve d'argument qu'on m'avance une bonne ſomme l'été prochain : car aſſurément ſi l'on veut m'obliger, il faudra ſe preſſer.

LETTRE LXXI (a).

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 28 mars 1739.

CAlſow a obtenu quelques Boſniaques, & le duc lui a encore promis des Turcs & même des Courlandois, ſi on peut en trouver ; car pour des Ruſſes mêmes, il n'y faut pas ſonger, l'impératrice ne voulant abſolument point en entendre parler.

Calſow à ſon retour preſſera le roi d'accepter Biegen, dont on demande cent trente mille écus. Si le marché a lieu, le duc laiſſe les trente mille écus à votre diſpoſition. Témoignez donc quelque choſe au duc à ce ſujet, afin qu'il ſache que je vous l'ai mandé. Vous feriez bien de m'envoyer en même temps un billet allemand à part, par lequel vous reconnoiſſez que le duc vous a prêté dix mille écus banque ; & puis de me marquer dans un poſtſcriptum

(a) Cette lettre étoit en chiffres.

Digitized by Google

signé, que je pourrois détacher, que vous aviez attendu une occasion favorable pour faire tenir au duc une obligation des dix mille écus banque qu'il avoit bien voulu vous prêter comme comte de Biron. Vous pourriez en même temps me charger de le remercier de ce bon office, & de chercher à entretenir cette correspondance d'amitié entre vous & le duc; accompagnant le tout de quelques assurances de vos bonnes graces envers moi, afin de m'accréditer de plus en plus, & finissant par témoigner que vous êtes bien-aise d'apprendre que le duc me veut du bien.

LETTRE LXXII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 12 mars 1739.

MOn cher Diaphane, j'espère que mes autres lettres vous seront toutes bien parvenues, & que celle-ci aura le même sort. La lettre que vous recevrez ci-jointe, est de Truchsès (*a*). Vous verrez les raisons qui l'engagent à vous écrire; & si la chose est faisable, je suis sûr que vous l'aiderez.

(*a*) C'étoit un jeune comte, de la famille illustre de Truchsès, qui voyageoit alors, & dont le Prince Royal avoit fait la connoissance à Berlin.

Digitized by Google

Ne m'écrivez pas toujours en vers (*a*), écrivez-moi quelquefois auſſi en proſe. Le langage divin eſt bon dans l'occaſion ; mais j'aime auſſi beaucoup votre proſe, quand même vous ne me parleriez que lanternes.

Je compte de recevoir de vos lettres à Berlin dans le temps des revues. Si le roi va cette année en Pruſſe, comme on le débite, écrivez-moi le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible. Vous adreſſerez en ce cas vos lettres à quelque banquier à Kœnigsberg. Ce voyage pourra ſe faire, à vue de pays, vers le mois de juillet.

J'attends une réponſe en vers à l'épître que je vous ai adreſſée de Berlin ; & j'attends en même temps la ſolution du problême des poſſeſſions équinoxiales (*b*).

Je ſuis avec bien de l'eſtime, mon cher Diaphane, votre, &c.

(*a*) Ceci ſignifie, ſans doute, en chiffres. On prévient ici le lecteur, que pour entendre dans la ſuite différens paſſages de ces lettres, il ne doit pas perdre de vue les raiſons que le Prince Royal & Mr. de Suhm avoient de cacher ſous le voile de quelqu'expreſſion tout-à-fait étrangère, le vrai ſens de ce qu'ils vouloient ſe dire.

(*b*) Le Prince Royal vouloit déſigner ſous ce nom le bailliage de Biegen dont il a déjà été fait mention.

Digitized by Google

LETTRE LXXIII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 2 avril 1739.

MONSEIGNEUR,

J'Avois déjà griffonné la lettre poétique ci-jointe (*b*), & j'avois différé de la faire partir, eſpérant encore de trouver quelque penſée neuve à y ajouter pour l'embellir, lorſque je reçus la lettre dont V. A. R. m'a honoré le 12 du mois paſſé, avec l'incluſe du comte de Truchsès, à qui je répondrai à ſon retour, puiſqu'il eſt tombé fort malade à Hambourg, & que d'ailleurs il doit être tranquille ſur ſa commiſſion, puiſque vous avez bien voulu, Monſeigneur, m'en charger vous-même, & qu'il n'ignore pas que les ordres de V. A. R. me ſont ſacrés.

J'ai parlé le jour même au duc de Courlande, qui s'eſt fait un plaiſir de ſaiſir cette occaſion d'obliger V. A. R., & m'a permis de choiſir parmi les Boſniaques priſonniers qu'on a préſentés au capitaine Calſow, & qu'il n'a pas trouvé propres pour le régiment de Potsdam, mais qui pourroient bien figurer dans d'autres régimens; car pour des Ruſſes, il eſt inutile d'y penſer, l'impératrice s'étant bien

(*b*) Cette lettre ne s'eſt pas trouvée dans la collection des manuſcrits de cette correſpondance.

Digitized by Google

proposée de n'en plus donner. Aussi comme il ne se trouve pas parmi les prisonniers autant de colosses qu'on a cru, le capitaine Calsow n'en ramenera que très-peu, ce dont il ne paroît pas fort édifié. Je lui parlerai au sujet des gens qu'il a vus & qui sont à Narva ; & s'il s'y trouve de beaux hommes, je tâcherai d'obtenir la permission de vous en envoyer trois ou quatre, dont V. A. R. pourra disposer. Car s'il faut onze pouces pour entrer dans le régiment de V. A. R., je l'avertis que je serai bien embarrassé de lui en fournir, le capitaine Calsow protestant qu'il les recevroit pour le roi, faute de plus grands.

On fait ici des préparatifs extraordinaires pour les fêtes prochaines dont V. A. R. sera informée d'ailleurs. Tout sera d'une grande magnificence. Et comme les divertissemens des grands abîment souvent les petits, nous allons donner tête baissée dans de grandes dépenses. J'aurois tort assurément de me plaindre d'un séjour où je jouis de tous les agrémens que j'y puis désirer ; mais, Dieu ! que je suis las de tenir tous les matins conseil avec mon valet-de-chambre pour savoir quel habit je mettrai ! J'écris à un prince philosophe, qui, en cette qualité, approuvera ma réflexion. D'ailleurs, vous m'ordonnez, Monseigneur, de vous écrire, ne fut-ce même que des lanternes ; si je ne me trompe, en voilà. Mais je tâcherai de

Digitized by Google

ne pas abuſer de votre gracieuſe permiſſion, & de payer au contraire par tout ce qu'il me ſera poſſible de vous mander de plus intéreſſant, le plaiſir inexprimable que me cauſent vos gracieuſes & chères lettres, lorſqu'elles viennent m'apporter la nouvelle que V. A. R. jouit d'une parfaite ſanté, & qu'elle me conſerve encore invariablement ſes bonnes graces & ſon ſouvenir.

Agréez, Monſeigneur, les ſincères aſſurances de mon parfait dévouement & profond reſpect, &c.

LETTRE LXXIV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 7 mai 1739.

MOn cher Diaphane, vous recevrez à l'arrivée du marquis de la Chétardie (*a*), ou plutôt encore, s'il eſt poſſible, la pièce en vers allemands (*b*) que vous me demandez; je la ferai relier comme vous le ſouhaitez; ainſi vous aurez lieu d'être content.

Truchsès eſt charmé du duc de Courlande,

(*a*) Envoyé de la cour de France en Ruſſie.

(*b*) Il faut vraiſemblablement entendre par ceci, le poſtſcriptum allemand de la lettre qui ſuit, ou l'obligation des dix mille écus que Mr. de Suhm avoit demandée au Prince Royal, & dont il lui mande la réception dans la lettre qui ſuit.

Digitized by Google

& pénétré de reconnoiſſance envers vous. Aſſurément vous lui rendez un grand ſervice par-là ; & je puis vous aſſurer qu'il le ſent.

Vous me parlez de trente peaux de martres noires (*a*) qu'on veut vendre en Courlande, & je vous réponds là-deſſus qu'elles m'accommoderont beaucoup. Cela me viendra fort à propos, à cauſe que mes peliſſes ſont uſées ; ainſi, je vous prie, mon cher ami, de faire ce qui dépendra de vous pour me faire tenir ces peliſſes en automne, ou vers l'hiver, à cauſe que je ſuis fort frileux. Vous pouvez garder deux de ces trente peaux pour vous, ou des palatines pour vos filles, ou tout ce qu'il vous plaira.

Mandez-moi, je vous prie, à quels termes vous en êtes, & ſi vous croyez que je peux compter d'avoir cette pelleterie ou non.

Je vous prie de me croire avec toute l'amitié poſſible, votre, &c.

(*a*) Ces trente peaux déſignent, comme on le verra aſſez clairement par la ſuite, les trente mille écus que le Prince Royal devoit recevoir du duc de Courlande en cas de la vente du bailliage de Biegen. On comprend donc comment il faut entendre le reſte de l'article ci-deſſus.

Digitized by Google

LETTRE LXXV.

Du Prince Royal.

Par mains ſûres.

MOn cher Suhm, voici une fois du françois, car nous nous ſommes écrit juſqu'ici en langue plus barbare que la grecque. Je vous envoie les obligations qu'il vous faut. La ſomme dont vous me parlez dans votre lettre, me viendra fort à propos. En cas que vous ſoyez ſûr de réuſſir, vous pouvez garder trois mille écus pour vous, que je ſuis charmé de pouvoir vous offrir. Nos bourſes ſont à-peu-près auſſi mal garnies les unes que les autres.

Je m'en vais vous eſtropier en allemand tout ce que vous me marquez en bon françois. J'eſpère que je rencontrerai bien votre penſée. Ne négligez pas, je vous prie, mes petits intérêts, car ils ont encore beaucoup beſoin de votre amitié, & de vos ſoins. Répondez-moi par le canal de Michelet (*a*).

Adieu ! je ſuis tout de cœur & d'ame, votre, &c.

Si volti.

P. S. *Ich habe auf eine gute gelegenheit gewartet um an ihn zu ſchreiben, und zugleich den wechſel für den herzog von Kurland zu*

(*a*) Marchand & banquier de Berlin.

Digitized by Google

ſchicken : ich bitte ihn den herzog meiner freundſchaft und erkenntlichkeit zu verſichern, für das plaiſir ſo er mir erwieſen, mich zur zeit da er nur graf war, zu obligiren. Cultivire er doch dieſe freundſchaft, und verſichere er ihn meinerſeits daſs ich nichts daran werde fehlen laſſen ; ich freue mich daſs man ſaget, daſs ihn gedachter herzog liebet ; deſto mehr hoffe ich, weil er auch mein guter freund iſt, er werde machen, daſs ſeine freundſchaft gegen mich nicht auslöſche.

TRADUCTION PAR L'ÉDITEUR.

J'ai attendu une occaſion favorable pour vous écrire, & pour envoyer en même temps l'obligation au duc de Courlande. Je vous prie de témoigner au duc mon amitié & ma reconnoiſſance, pour le plaiſir qu'il m'a fait en m'obligeant dans le temps où il n'étoit encore que comte. Cultivez ſon amitié, & aſſurez-le que je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour l'entretenir. Je me réjouis d'apprendre que le duc a de l'affection pour vous ; & comme vous êtes auſſi mon bon ami, j'eſpère que vous ferez en ſorte qu'il me conſervera toujours ſon amitié.

LETTRE LXXVI.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 15 mai 1739.

MONSEIGNEUR,

LE capitaine Calſow part cette nuit ; mais je ſuis hors d'état de profiter de cette occaſion auſſi amplement que je le déſirerois, pour témoigner à V. A. R. les reſpectueux ſentimens

Digitized by Google

d'affection & de dévouement qui ne me quitteront qu'avec la vie. Auſſi ſuis-je perſuadé que votre amitié voudra bien cette fois prendre la volonté pour le fait.

J'ai cru quitter cette vie ces jours paſſés, ayant eu une colique des plus terribles, dont il me reſte une ſi grande foibleſſe, que je puis à peine tenir la plume. Tout en ſouffrant, je faiſois la réflexion qu'il ſembloit que ce fût par ſympathie que ce mal m'eût pris, V. A. R. en étant auſſi attaquée elle-même. Si du moins le Ciel, penſois-je, vous en eût exempté à mes dépens, la joie de vous avoir délivré d'une ſi cruelle douleur par le ſacrifice de mon propre bien-être, auroit prévalu ſur toutes mes ſouffrances, & je les aurois ſupportées non-ſeulement avec patience, mais même avec plaiſir. Mais, hélas! vous n'en éprouvez aucun ſoulagement dans vos maux, & le plus cuiſant des miens eſt maintenant dans le ſentiment des vôtres. Ah! je ſouffrois déja aſſez de ceux-ci, pour mériter d'être exempté de tout autre! Cependant comme l'effet d'un plus grand mal efface naturellement dans notre ame celui d'un moindre, j'ai auſſi trouvé en grande partie dans le ſentiment de vos maux, l'oubli des miens propres, qui m'auroient aſſurément été infiniment plus ſenſibles ſi je les euſſe éprouvés ſeuls. Mais je me ſuis en quelque ſorte durci contr'eux par la penſée, que ſi un ſi digne & ſi vertueux prince

Digitized by Google

n'étoit pas exempt lui-même des vives douleurs que j'éprouvois, un pauvre mortel comme moi pouvoit bien les souffrir avec patience. Dieu veuille vous préserver toujours d'un si terrible mal !

J'ai fait ce que j'ai pu, Monseigneur, pour vous envoyer quelques beaux hommes. Le capitaine Calsow amène tout ce qu'il a pu obtenir. Je vous tiens encore prêts quatre hommes que le capitaine a vus ; mais comme il m'a témoigné qu'ils lui seroient à charge, j'attends un bas-officier de la part de V. A. R. par un vaisseau de Stettin ou de Lubeck, pour les lui faire parvenir. En attendant, je travaillerai à obtenir un jeune Turc de vingt ans très-bien fait, & qui a plus de onze pouces, appartenant au prince Pierre de Courlande (*a*), & qu'en ce cas je joindrai aux autres. Mais j'écrirai encore là-dessus à V. A. R. par la voie de la poste.

La grande difficulté est ici qu'on ne veut plus donner de Russes. Le capitaine Calsow en avoit assez imprudemment enrôlé un de bon gré, qu'on a repris en chemin ; ce qui a pensé donner lieu à une scène, le premier mouvement de l'impératrice ayant été de faire arrêter le capitaine : mais le duc l'a sagement calmée. Dans son embarras, le capitaine vouloit me faire croire que c'étoit pour V. A. R. qu'il l'avoit enrôlé ;

(*a*) C'est le duc de Courlande, aujourd'hui régnant.

Digitized by Google

mais je le tançai fort là-dessus, & lui fis sentir qu'il feroit mieux de ne pas compromettre ainsi V. A. R. Il a sagement suivi mon avis.

Le temps presse; il ne me reste que celui de répéter à V. A. R. l'assurance des sentimens inaltérables qu'elle me connoît pour son auguste personne, & le témoignage des vœux ardens que je fais pour le parfait rétablissement de sa précieuse santé, &c.

LETTRE LXXVII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 1 juin 1739.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu, comme toujours, avec la plus vive joie, la gracieuse lettre du 7 du mois passé, dont il a plu à V. A. R. de m'honorer; & je lui aurois répondu aussi-tôt, pressé par un mouvement de reconnoissance, si je n'avois été tous les jours continuellement tourmenté de la violente colique dont j'étois déjà attaqué avant le départ de Calsow, & qui a ainsi duré trois semaines, ne m'ayant point encore quitté tout-à-fait. Vous êtes trop compatissant, Monseigneur, pour ne pas pardonner le délai de cette réponse à une si triste cause. Plus cette cruelle maladie m'a fait souffrir, plus j'ai redoublé

Digitized by Google

doublé mes vœux fervens pour que le Ciel vous en préſerve à jamais, ſachant que vous y êtes ſujet auſſi. Je ſupporte cependant très-patiemment mon mal, reconnoiſſant que je me le ſuis attiré par ma faute, & eſpérant pouvoir m'en garantir à l'avenir. Il eſt ſûr que ſi les hommes étoient toujours ſincères envers eux-mêmes, ils trouveroient que la plupart de leurs maux ne leur viennent pas ſans de bonnes raiſons, & qu'ils auroient bien tort de s'en plaindre, puiſqu'ils en ſont eux-mêmes la cauſe.

J'ai déjà mandé à V. A. R. à quoi s'accroche encore le marché des pelleteries. Je ne doute pas cependant que l'affaire n'ait lieu, tant parce que les deux parties en ont fort envie, que parce que la politique (*a*) même y engagera l'illuſtre acheteur. Certain chevalier (*b*), de retour d'une pourſuite de géans, pourra donner avis de ce qui ſe paſſe, & V. A. R. pourra s'en inſtruire de main tierce. Du reſte, je me ſens pénétré de la plus vive reconnoiſſance pour la généroſité avec laquelle V. A. R. m'offre les deux peaux de martres noires. Le moyen, Monſeigneur, de vous refuſer quelque choſe! J'en ai effectivement bon beſoin pour un manchon, car j'aurai bien froid cet été.

(*a*) Il eſt aſſez clair qu'il ne peut s'agir ici que de la vente de Biegen, & des circonſtances qui y ont rapport.

(*b*) Mr. de Suhm entend ici le capitaine Calſow.

Digitized by Google

J'attends avec impatience le bas-officier que j'ai demandé à V. A. R. pour conduire les quatre Turcs que je lui garde ici. Elle aura-là de quoi gratifier le comte de Truchsès (*a*); car je ne prétends pas qu'il m'ait la moindre obligation d'avoir obéi aux ordres de V. A. R., quoique d'ailleurs je ſerois charmé qu'il ſe préſentât quelqu'occaſion de l'obliger.

J'ai touché en paſſant, dans ma dernière lettre, l'heureuſe iſſue des amours d'un moderne Jaſon, n'oſant alors en dire davantage. Voilà un cadet de bonne maiſon qui finit la plus brillante aventure du monde. Mais auſſi faut-il dire qu'il le mérite bien par ſa conſtance, par ſa ſage conduite, & par ſes autres qualités perſonnelles. Comme je crois qu'il vous eſt peu connu, je vous dirai, Monſeigneur, qu'il a toujours eu l'approbation de tous ceux qui le connoiſſent. Il eſt très-bien fait de ſa perſonne, joignant à de l'eſprit beaucoup de jugement, un fonds ſolide de probité & d'honneur; & j'oſerois bien aſſurer qu'on ne lui connoît aucun vice. Élevé en prince, il s'eſt appliqué avec ſuccès à tous les exercices convenables. Un ſage conducteur l'a jeté dans des lectures très-utiles. Tous les ouvrages de Wolff lui ont paſſé plus d'une fois par les mains, & n'ont ſans doute pas peu contribué à former ſon eſprit &

(*a*) Il demandoit auſſi des recrues.

Digitized by Google

à affermir son caractère. Il est généreux, compatissant aux malheurs d'autrui ; d'une grande politesse envers tout le monde, & infiniment obligeant envers ceux qu'il honore de son amitié. Joignez à cela sa valeur & ses qualités héroïques, dont il a donné des preuves dans les deux campagnes qu'il a faites, où il s'est acquis l'admiration des généraux, & le respect aussi-bien que l'affection de la nation ; & vous aurez le portrait d'un beau-frère (*a*).

Je ne m'engagerai pas à y joindre celui de la princesse (*b*) ; cela me meneroit trop loin : & cette lettre qui est déjà une épître, deviendroit un volume. Je dirai seulement qu'elle est très-belle, grande & parfaitement bien faite. Elle a le port & la majesté d'une impératrice.

Elle est fière, mais fort polie ; joint à beaucoup d'esprit naturel une lecture qui n'a pu que l'orner davantage. Enfin, elle est pleine de mérite, généreuse au possible, compatissante, & sur-tout très-charitable. De sorte qu'on peut dire que le prince, qui en est fort amoureux, auroit bien de la peine à décider lequel des

(*a*) Le prince dont il est ici parlé, est le duc Antoine-Ulric de Brunswick, frère de la princesse Élisabeth-Christine de Brunswick-Bévern, épouse du Prince Royal, & depuis reine.

(*b*) Élisabeth-Catherine-Christine, princesse de Mecklenbourg, petite-fille du czar Iwan, frère de Pierre I, qui reçut le nom d'Anne en passant à la religion grecque ayant son mariage avec le duc Antoine-Ulric dont on vient de parler.

Digitized by Google

deux fait plus grande fortune, de ſa gloire ou de ſon amour.

Que toutes ces grandes nouvelles, Monſeigneur, ne vous empêchent cependant pas de vous ſouvenir de votre fidèle ſerviteur, qui ne ceſſera d'être juſqu'au dernier moment de ſa vie, avec les plus tendres & les plus reſpectueux ſentimens, &c.

LETTRE LXXVIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 7 juillet 1739.

MOn cher Suhm, je vous envoie, comme vous le déſirez, un bas-officier, que vous pourrez charger des recrues que vous trouvez bon de m'envoyer. Je vous en ai mille obligations, & vous en donnerai des marques dans toutes les occaſions.

J'eſpère que vous aurez reçu une de mes lettres par un vaiſſeau de Lubeck. Cette lettre contenoit Moïſe & les Prophètes; je m'en rapporte à ſon contenu.

Je ſuis bien fâché que vous m'imitiez dans mes crampes d'eſtomac: c'eſt un mal affreux, & dont le danger eſt ſubit. Pour l'amour de Dieu, ne vous ſervez point de gouttes où il y a des drogues trop fortes, qui pourroient

Digitized by Google

vous mettre une inflammation dans le corps? Il faut prendre dans le fort du mal, des lavemens d'herbes cuites avec de l'huile; il faut prendre des poudres absorbantes, des gouttes qui ne sont point faites avec de l'eau-de-vie, & boire à midi quelques verres d'un vin d'Hongrie qui ait encore un peu de liqueur. Je vous envoie aussi des pillules dont vous pouvez prendre sept par jour. Elles purgent peu; mais leur principal usage est de rendre le ton aux visceres du bas-ventre, qui servent à la digestion, & de fortifier l'estomac. Prenez, s'il vous plaît, de l'exercice, & ne mangez sur-tout ni légumes ni viandes fumées quelconques.

Si vous me trouvez habile en fait de médecine, c'est par une malheureuse expérience que je le suis devenu; ainsi puisque votre tempérament imite mes foiblesses, que votre prudence imite mon régime.

Adieu, mon cher ami! En vous recommandant mes petits intérêts, souffrez que je vous embrasse, & que je vous réitère les assurances de ma parfaite estime.

P. S. Je vous renvoie le couvert de votre lettre; il y a une tache de cire d'Espagne que je marque d'une X, qui me paroit un trait d'industrie (*a*).

(*a*) La lettre avoit été ouverte avant que de parvenir à son adresse. Voyez la lettre LXXXVIII.

Digitized by Google

Mandez-moi si c'eſt une mal-adreſſe de votre domeſtique, ou ſi mes ſoupçons ſont bien fondés.

LETTRE LXXIX.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 9 juillet 1739.

MOn cher Suhm, je viens de recevoir votre ſeconde lettre, deux jours après la première de Calkaw, & le départ du bas-officier. Je vous écris celle-ci, pour vous remercier de toutes les peines que vous vous donnez pour mes petites affaires.

On dit pour ſûr que le marché ſe fera; en ce cas je vous prie de ne point oublier les pelleteries que vous m'avez promiſes. Il m'en faut vingt-ſept pour une peliſſe; & comme on les vend la trentaine, vous pourrez garder les trois autres pour un manchon; car on dit que la fourrure eſt très-bonne en hiver contre la colique.

Vous expédierez les hommes que votre amitié me procure, quand bon vous ſemblera. J'ai fourni mon bas-officier d'eſpèces autant que je l'ai cru néceſſaire. Vous pouvez écrire hardiment par lui, tout ce que bon vous ſemblera. Je ne l'attends qu'à la fin du mois d'août, terme de notre retour de Pruſſe.

Digitized by Google

Adieu, cher ami! cultivez laborieusement le terrein de là-bas pour nos intérêts communs; & soyez persuadé que je suis avec toute l'amitié imaginable, votre, &c.

LETTRE LXXX.

Du Prince Royal.

Konigsberg, ce 8 août 1739.

MOn cher Diaphane, me trouvant de cent lieues plus près de votre voisinage qu'à l'ordinaire, je n'ai pu résister à la tentation de vous écrire, & de m'informer de l'état de votre santé. Mr. Stranganow (*a*) qui passa par ici il y a deux jours, m'assure qu'elle se rétablit; mais il ne me faut pas moins que votre propre témoignage, pour tranquilliser tout-à-fait mon amitié alarmée.

Vous saurez apparemment que l'affaire de B. (*b*) est rompue; ce qui m'embarrasse beaucoup; mais je vous apprendrai une autre nouvelle qui, j'espère, vous fera plaisir; c'est que le roi m'a fait le plus gracieusement du monde, présent de son haras prussien. J'y vais,

(*a*) Jeune Seigneur Russe, qui voyageoit sous ce nom. C'étoit le prince Scherbatoff, qui a fait un long séjour en Angleterre.

(*b*) La vente du pillage de Biegen.

Digitized by Google

incessamment pour continuer delà ma marche vers Berlin.

Je vous prie de me dire ce que deviendra l'affaire manquée, & si mon bas-officier vous a bien rendu ma lettre.

Adieu, cher Suhm ! vingt-mille riens m'empêchent de vous dire tout ce que mon cœur pense. Soyez persuadé cependant qu'il n'est jamais en défaut lorsqu'il pense à vous ; c'est ce que je puis vous assurer, foi de notre amitié inviolable.

LETTRE LXXXI.

De Mr de Suhm.

Pétersbourg, ce 21 août 1759.

MONSEIGNEUR,

N'Ayant jusqu'à présent aucune nouvelle du bas-officier que j'avois prié V. A. R. de m'envoyer pour conduire les quatre Turcs, j'ai pris le parti de les remettre au capitaine d'un vaisseau de Stettin, qui a bien voulu s'en charger, & il les remettra au gouverneur de cette ville, avec prière de les faire parvenir le plutôt possible à V. A. R. Il mettra à la voile au premier jour.

L'affaire de B. est rompue, parce qu'on revient toujours à la même chanson, & qu'on demande des recrues Russes, qu'on ne rece-

Digitized by Google

vra pas ; mais je m'imagine que dans quelque temps d'ici, on se ravisera de l'autre côté.

J'ai fait usage du postscriptum qui a fait son effet. J'attends l'occasion, le temps, & la saison pour en recueillir les fruits, &c.

LETTRE LXXXII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 09 août 1739.

MONSEIGNEUR,

LA rupture de certaine affaire m'a fait bien de la peine ; j'en ai déjà mandé la nouvelle à V. A. R. par une autre voie ; mais j'ai lieu de croire qu'elle se renouera par ceux mêmes qui ont donné lieu à la rupture en demandant l'impossible.

Combien l'attention de V. A. R. à demander de mes nouvelles à ceux qui peuvent lui en donner, ne m'a-t-elle pas touché & pénétré de reconnoissance ! Quelle consolation n'est-ce pas pour moi, d'apprendre qu'une trop cruelle absence ne me fait point oublier du plus aimable prince du monde, qui non content d'être chéri, adoré, a encore pris à tâche de faire que tout le monde trouve le bonheur suprême à être aimé & estimé de lui !

Digitized by Google

M. de la Chétardie n'arrive pas ; & à la légéreté des prétextes de ſon retardément, je croirois volontiers que ſa cour n'eſt pas preſſée de faire briller ici un ambaſſadeur.

V. A. R. ſait trop bien la part que je prends à tout ce qui lui arrive, pour que j'aie beſoin de lui exprimer tout le plaiſir que m'a cauſé la nouvelle du beau préſent qu'elle a reçu du roi. Voyant par ſa lettre que ce préſent a dû lui être, par plus d'une raiſon, infiniment agréable, je m'en ſuis réjoui au fond du cœur ; car tous mes ſentimens, Monſeigneur, ſont tellement dépendans des vôtres, qu'ils ſemblent en attendre l'influence, afin de ſe déterminer ; en ſorte que c'eſt abſolument d'après eux que ma joie & ma douleur ſe règlent. C'eſt ce dont vous êtes ſans doute perſuadé vous-même, Monſeigneur, puiſque vous ſemblez avoir voulu me faire entendre tacitement, par les expreſſions de votre lettre, que vous regardiez le plaiſir que devoit me faire la nouvelle que vous me mandiez, comme une conſéquence naturelle du vôtre, en me laiſſant juger de votre joie par la mienne. O daignez être perſuadé, Monſeigneur, que par une telle opinion de mes ſentimens, vous ne faites abſolument que leur rendre juſtice !

Le duc de Courlande, à qui j'ai fait part de cette nouvelle, m'a témoigné, à cette occaſion, qu'il ſeroit charmé de contribuer au plaiſir

Digitized by Google

que V. A. R. peut ſe promettre d'un ſi beau haras ; & m'a chargé en même temps de lui écrire, que ſi elle l'agréoit, il lui enverroit un étalon perſan d'une grande beauté. Je ne doute pas, Monſeigneur, que cette offre ne vous ſoit fort agréable ; d'autant plus que ces chevaux ſont très-rares, & qu'on a même peine à en trouver à acheter. J'attends vos ordres à ce ſujet, autant à l'égard de la réponſe au duc, qu'à l'égard des meſures à prendre au ſujet du tranſport. Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXIII.

Du Prince Royal.

Rénnsberg, ce 13 ſeptembre 1739.

Mon cher Diaphane, j'ai reçu votre lettre à mon retour de Konigsberg, & je me flatte que celle que je vous ai écrite par le bas-officier vous ſera rendue à préſent. Ce bas-officier eſt tombé malade à Lubeck d'une violente fièvre-chaude ; ce qui a retardé ſon départ de quatre ſemaines.

J'aime trop votre bon cœur (*a*), & l'attache-

(*a*) Dans une lettre précédente, & dont il ne s'eſt trouvé qu'un fragment de quelques lignes, Mr. de Suhm s'excuſoit auprès du Prince Royal de la briéveté & du déſordre de ſa lettre, ſur ce qu'un devoir d'amitié l'appelloit précipitamment auprès de ſon ami, Mr. de Kaiſerling, miniſtre de Wolfenbuttel à la cour de Pétersbourg, qui étoit inconſolable de la mort de ſon épouſe qu'il venoit de perdre ſubitement.

Digitized by Google

ment que vous avez pour vos amis, pour condamner la raison qui vous a obligé d'abréger si fort votre lettre. J'espère en recevoir dans peu, & de plus longues & de plus intéressantes.

J'attends avec impatience quels seront les fruits des soins que votre amitié se donne pour moi. Je suis embarrassé, comme vous pouvez vous l'imaginer, & j'attends là-dessus ce que vous m'écrirez comme des décisions de l'oracle de Delphes.

Adieu, mon cher Diaphane! quand pourrai je vous donner des marques de mon amitié? quand pourrai-je vous revoir, vous embrasser, & vous assurer de vive voix que je suis inviolablement votre, &c.

LETTRE LXXXIV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 26 septembre 1738.

MOn cher Diaphane, vos lettres me font tout le plaisir imaginable, puisqu'elles m'assurent de la continuation de votre bonne santé & de votre amitié.

Je suis bien obligé au duc de Courlande du plaisir qu'il me fait de m'envoyer un beau cheval de Perse. Voudriez-vous bien le faire transporter jusques vers nos frontières, & m'envoyer le compte des frais.

Digitized by Google

Je crains fort la banqueroute complète de l'affaire que vous ſavez. Il faudra tourner nos yeux vers cet aſtre éclatant que vous m'indiquiez. Vous aurez la bonté de m'écrire encore une fois préalablement, & de me dire ſi vous croyez ſûrement qu'on pourroit retirer de chez vous ces volumes ſi rares de la bibliothèque du prince Eugène, & de quelle manière il faudroit s'y prendre. Quoi qu'on puiſſe vous dire, mes livres ne ſont point nombreux ; je n'en ai point aſſez pour l'uſage qu'il en faut faire, & ce m'eſt une néceſſité d'avoir ces livres que je vous ai demandés il y a déja ſi long-temps, ſans quoi le projet de mes études s'en va en fumée.

Je voudrois de plus que vous puſſiez convenir avec votre académie, qu'elle m'envoyât tous les ans deux exemplaires ſemblables à ceux que vous m'envoyâtes la première année de votre ſéjour en Ruſſie ; car j'en ai trouvé la lecture très-inſtructive & les vérités qu'elles contiennent d'une application admirable à la pratique.

Vous qui connoiſſez ces ſciences, & qui êtes bon philoſophe vous-même, je ſuis perſuadé que vous ſentez une conviction intime de l'uſage que je retirerai de ces études. J'attends votre réponſe avec grande impatience, pour ſavoir ce que vous aurez à me dire là-deſſus, & l'horoſcope auquel je dois m'attendre.

Digitized by Google

Nous avons eu ici milord Baltimore (*a*) & le jeune Algarotti, tous deux des hommes qui, par leur savoir, doivent se concilier l'estime & la considération de tous ceux qui les voient. Nous avons beaucoup parlé de vous, de philosophie, des sciences, des arts, enfin de tout ce qui doit être compris dans le goût des honnêtes gens.

Adieu, cher ami ! vous êtes bien persuadé de mon amitié, & que ma tendresse pour vous ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE LXXXV.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 10 octobre 1739.

MONSEIGNEUR,

LA nouvelle subitement arrivée de la paix conclue entre la Russie & la Porte, m'a obligé d'expédier le bas-officier Pauli sans perdre un moment, & avant que la nouvelle s'en publiât; & comme il n'étoit pas possible qu'il partît à point nommé un vaisseau, je l'ai fait partir par terre. Il amène à V. A. R. trois Bosniaques

---

(*a*) Le même à qui Fréderic II a adressé une belle Epître sur la Liberté; elle ne se trouve que dans l'édition gr. in-8vo d'Amst. 1789, des *Œuvres posthumes du Roi*, Tome VIII.

Digitized by Google

qu'il a trouvés fort beaux. Ce ſont les ſeuls qu'il m'a été poſſible de recrûter à la hâte. Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXVI.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 14 octobre 1739.

J'Ai vu arriver aujourd'hui, le plus galamment du monde, la gent Turque dont vous me faites l'étrenne. Je vous en marque mes parfaits remerciemens; & je me vois obligé d'entrer en diſcuſſion des raiſons pour leſquelles vous n'avez pas reçu d'abord le bas-officier qui doit être arrivé à préſent à Pétersbourg. Cet homme a pris la fièvre-chaude avec un crachement de ſang à Lubeck; ce qui l'a empêché de partir plutôt, & ce qui apparemment aura retardé de quelques mois ſon voyage. Vous ſerez ſans doute informé de la paix qui ſe fait; cela ne faciliteroit-il pas l'affaire de l'impreſſion qui vous eſt connue? Je vous prie de me mander un peu votre ſentiment là-deſſus.

Je ne ſaurois aſſez vous remercier des attentions que vous avez pour moi. Je vous aſſure que mon cœur vous en tient compte, & que je ne demande pas mieux qu'une occaſion pour faire éclater ma reconnoiſſance.

Les nouvelles du jour ſont, que le roi lit

Digitized by Google

pendant trois heures du jour la philoſophie de Wolff, dont Dieu ſoit loué ! Ainſi nous voilà arrivés au triomphe de la raiſon ; & j'eſpère que les bigots avec leur obſcure cabale ne pourront plus opprimer le bon-ſens & la raiſon. Auriez-vous cru, il y a deux années, que ce phénomène arriveroit de nos jours ? Ainſi l'on voit qu'il ne faut jurer de rien, & que les choſes qui nous paroiſſent ſouvent les plus éloignées, ſont celles qui arrivent le plutôt. Mais que dira ce philoſophe ? car avec toutes ſes règles de probabilité, je ſuis ſûr qu'il ne ſe ſeroit jamais douté de ce qui vient d'arriver. Je vous dirai encore plus ; on offre à Wolff une penſion de mille écus, une de cinq cents à ſon fils, & l'on promet une penſion à la femme en cas de veuvage. Voilà autant de choſes nouvelles & étonnantes, qui toutefois ſont véritables.

Après ces nouvelles, il eſt permis de parler de choſes anciennes & déjà connues ; vous comprenez bien que c'eſt pour vous réitérer les aſſûrances de l'eſtime parfaite avec laquelle je ſuis tout à vous.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE LXXXVII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 6 novembre 1739.

MONSEIGNEUR,

LA précipitation avec laquelle j'ai été obligé d'expédier dernièrement le bas-officier avec les trois Turcs Bosniaques, à cause de la nouvelle de la paix, m'ayant empêché de profiter de cette bonne occasion d'écrire à V. A. R., elle permettra que je m'en dédommage aujourd'hui.

Plus d'une raison, Monseigneur, me détermine à vous prier de vous servir de signes arabesques sur certaines matières assez curieuses & intéressantes d'elles-mêmes pour mériter un tel soin. Je ne puis rien encore mander de positif sur certain sujet à V. A. R.; mais elle se souviendra de ce que je lui ai fait espérer pour le temps de la paix que je lui ai prédit. Il faudra voir maintenant si je serai bon prophète jusqu'au bout.

Je recommence fort à espérer que l'affaire de Biegen aura lieu; toutefois je n'ose pas faire le prophète sur ce sujet.

Pour en revenir aux Turcs, je suis bien-aise que les quatre premiers soient arrivés à bon

Digitized by Google

port. J'espère que les trois qui les ont suivis, plairont encore davantage à V. A. R.

Le cheval persan que le duc de Courlande envoie à V. A. R., se mettra en chemin dès que le temps le permettra. On le conduira jusqu'à Memel, où on le remettra au commandant, à qui elle voudra bien faire savoir où il doit le faire mener.

Si d'un côté j'ai été attendri & pénétré de reconnoissance par la généreuse & touchante attention de V. A. R. à m'envoyer des remèdes, j'ai été bien affligé & alarmé de l'autre, par la description des terribles & dangereuses crampes d'estomac dont elle est de temps en temps attaquée. Quelque confiance que j'aie en vos conseils, Monseigneur, je doute cependant que les remèdes que vous me proposez conviennent absolument à mon mal, qui est, autant que j'en puis juger, d'une toute autre nature, & de bien moindre conséquence que le vôtre. Au nom de Dieu, Monseigneur, mettez tout le soin possible à conserver votre précieuse santé! songez à tous ceux qu'elle intéresse! Je ne puis m'empêcher, Monseigneur, de vous faire part en cette occasion de l'avis d'un grand médecin sur le régime qui convient particuliérement aux personnes qui sont sujettes à ces terribles crampes. Je regarde, dit-il, l'usage, même le plus modéré, du vin de Champagne, comme une des causes les plus

Digitized by Google

propres à favoriser les crampes d'estomac. Louis XIV, qui a dû y être fort sujet dans sa jeunesse, s'en abstint toujours avec le plus grand soin, & ne fit usage que du vin de Bourgogne avec de l'eau. Si votre médecin étoit sur ce point du même sentiment, V. A. R. auroit les plus fortes raisons de préférer à un vin, qui peut être nuisible à sa constitution, un autre vin qui pourroit lui être salutaire. J'ose me flatter, Monseigneur, que vous daignerez regarder la liberté que je prends de vous rendre attentif à un conseil qui regarde votre précieuse santé, comme une de plus évidentes preuves que je puisse vous donner du religieux intérêt que je prends à votre précieuse personne.

Le couvert de la lettre que V. A. R. m'a renvoyé, avoit bien un petit air manié; cependant il se peut très-bien que ce fût moi-même qui l'eusse mal cachetée. J'y ai trouvé de la main de V. A. R. quelques essais en vers, qui paroissoient destinés à composer un éloge de la gloire & de la vertu. Je vous y ai bien reconnu, Monseigneur; car dans tous vos travaux littéraires, il est aussi facile de vous reconnoître au choix des sujets également dignes de vous & de votre plume, que vous vous proposez, qu'à la manière dont vous savez les traiter.

Les nouvelles que vous me donnez du philosophe Wolff, & de la fortune que vient de

faire la philosophie, ne m'ont pas moins surpris que réjoui. En vérité, Monseigneur, vous pouvez vous féliciter de ce qui arrive comme d'un miracle, & vous en réjouir comme de votre ouvrage. Que cet exemple vous fasse reconnoître ce que votre modestie semble vouloir vous cacher; vous fasse reconnoître, dis-je, de quelle influence ne va pas être dans le monde la supériorité de votre heureux génie! Je ne tiendrois sûrement pas ce langage, Monseigneur, à tout autre prince qu'à vous; ou si je ne pensois pas, avec un ancien, qu'une sage confiance en soi-même, dirigée par une juste connoissance de ses forces, est la mère des grandes actions.

Agréez, Monseigneur, &c.

LETTRE LXXXVIII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 28 novembre 1739.

MONSEIGNEUR,

Comme le temps s'est mis au beau, & que les chemins sont bons, le duc fit venir hier au manège le cheval persan qu'il envoie à V. A. R. Il est gris, fort haut pour un persan, & d'une grande beauté. Le duc l'ayant trouvé en bon état, me dit qu'il le feroit partir le lendemain, & qu'il donneroit ordre qu'il fût

Digitized by Google

conduit jusqu'à Memel, où on le remettroit au commandant, souhaitant qu'il arrivât en aussi bon état qu'il l'étoit lorsque je l'ai vu. Comme il sera plus d'un mois en chemin, V. A. R. aura le temps nécessaire pour donner ses ordres à Mr. de l'Hopital (a), tant par rapport au cheval, que par rapport à la personne qui l'aura amené, si elle ne l'a pas fait déjà par précaution.

Nous avons appris que Mr. de la Chétardie est parti le 12 de Berlin, de sorte qu'il peut être actuellement en Courlande. Je me réjouis infiniment de le voir, pour apprendre des nouvelles de la santé de V. A. R., par un témoignage vivant, & pour pouvoir m'entretenir d'elle avec lui; n'y ayant aucun plaisir au monde qui puisse égaler pour moi celui que je trouve à m'occuper de l'aimable & digne Prince, dont l'amitié & la bienveillance envers moi sont le suprême bonheur de ma vie, &c.

LETTRE LXXXIX.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 2 décembre 1739.

MOn cher Diaphane, je vous suis obligé, on ne sauroit davantage, pour les belles recrues que vous me procurez de nouveau. Je

(a) Marquis, lieutenant-général, commandant de Memel, & neveu du comte de Beauveau.

Digitized by Google

voudrois pouvoir vous en témoigner ma reconnoissance. Mais je vous dois tant, & ceci n'est qu'un des moindres objets sur lesquels roule ma reconnoissance.

Voici donc enfin cette paix tant attendue & tant désirée. Je souhaite, mon cher Diaphane, que vous soyez en tout plus grand prophète (*a*) que Mahomet, qu'Esaïe, que Daniel, & tous ces vieux Juifs dont les rêves ont fait tant de bruit dans le monde, & ont donné la question à tant d'interprètes & de commentateurs.

L'affaire de Biegen est rompue à coup sûr; j'en sais trop de circonstances pour qu'il reste la moindre apparence de la renouer; ainsi il ne faut plus y compter.

Remerciez, s'il vous plaît, infiniment le duc de Courlande de ma part, de l'attention qu'il a de m'envoyer un étalon. Je voudrois bien lui envoyer quelque chose d'ici; il s'agit seulement de savoir ce qu'il n'a pas, & ce qui pourroit lui faire plaisir.

Ma santé à laquelle vous vous intéressez, va mieux que par le passé. Je reprends à présent très-bien mes forces & ma vigueur; & j'espère d'être totalement quitte des fâcheuses

(*a*) Ceci a sans doute rapport à l'espérance que Mr. de Suhm avoit donnée au Prince Royal dans une lettre précédente, de pouvoir, en cas que la paix se fît, compter pour chaque année sur un emprunt de vingt mille écus qu'il vouloit lui négocier en Russie.

Digitized by Google

incommodités que j'ai essuyées. Je suis bien-aise d'apprendre que vos maux ne sont pas si dangereux que les miens; ce me sera une consolation en souffrant, si je sais que je suis le seul qui ait le danger à craindre, & que je puis être en repos au sujet de mes amis.

Je vous envoie cette lettre par une voie sûre & certaine. Je ne m'embarrasse pas de vos réponses; car je suis sûr que vous veillez à leur salut. Ce cachet (*a*) ouvert étoit de la lettre que Calsow m'apporta; & je l'ai soupçonné d'avoir eu cette curiosité, soit par lui-même, soit par des ordres supérieurs. J'ai la mauvaise coutume de barbouiller bien du papier lorsque je compose; ce qui ne vaut rien. Je voudrois que ce fût le moindre de mes défauts. Je vous enverrai le printemps prochain un ouvrage (*b*) qui est actuellement sous presse, & auquel j'ai travaillé tout cet automne très-assidument. Comme il regarde la politique, il est doublement de votre ressort.

Voici un exemple d'algèbre que l'aimable & profond Algarotti m'a envoyé. Je ne saurois le déchiffrer: mais je crois que vous en viendrez bien à bout là-bas, si vous l'entreprenez, & que

(*a*) Lettre LXXVIII.

(*b*) Le Prince Royal parle sans doute ici de son ouvrage, intitulé: *L'Anti-Machiavel*, ou *Examen du Prince de Machiavel, avec des notes historiques & politiques*, qui parut en 1740.

Digitized by Google

vous vouliez bien vous en donner la peine ; de quoi je ne doute point, puisque c'est me rendre service, ayant grand besoin de la solution de ce problème, pour le calcul des fractions & des infiniment-petits.

Ce qui est entre deux parenthèses, étoit en chiffres.

(J'écrirai à l'impératrice, dès que vous m'aurez envoyé le modèle de la lettre avec les titres. Il me faudroit 24 mille écus par an. Si vous pouvez réussir, vous en prendrez deux mille sur ce nombre tous les ans ; que marché soit conclu, s'il se peut, vers le mois d'avril)

J'abandonne ceci à votre prudence, & je ne doute point que vous ne fondiez les De l'Isle (*a*), & les plus experts en ces matières, pour voir si vous pouvez m'écrire quelque chose de précis sur ce calcul. Je crois cependant qu'il vous paroîtra moins difficile à présent qu'en tout autre temps. Vous, qui vous guidez par les lumières de Wolff, vous pénétrerez facilement ce petit abîme d'algèbre ; & je me flatte que vous vous en tirerez d'une manière triomphante : car qu'y auroit-il de difficile pour vous, & qui pût vous arrêter ?

Adieu, mon cher Diaphane, toujours également aimable, fidèle & attaché, restez le même toute votre vie, & ne doutez jamais de

(*a*) Grand géomètre de l'académie de Pétersbourg.

Digitized by Google

tous les sentimens de reconnoissance, d'amitié & d'estime avec lesquels je suis à vous sans réserve.

LETTRE XC.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 13 décembre 1739.

MOn cher Diaphane, j'ai eu le plaisir de recevoir deux de vos lettres en peu de temps, l'une par le bas-officier qui vient d'arriver, & l'autre par la voie ordinaire. Je ne saurois assez vous marquer toutes les obligations que je vous ai, & que je vous conserverai toujours; il ne s'agit que de les reconnoître.

Je me rappelle en gros le sujet de la lettre que je vous ai écrite, où il y avoit ce problême d'algèbre que je ne doute point que vous n'ayez expliqué. Comme la paix est faite avec la Porte, je pense bien que l'on commencera à imprimer les Mémoires de votre académie; & si on les donne par souscription, mandez-le-moi, que j'y souscrive, car je voudrois les avoir toutes les années.

J'écrirai dès ce moment à l'Hopital, pour le cheval & tout ce qui regarde son transport, de façon qu'on aura lieu d'être satisfait; & dès que le cheval sera arrivé, j'en remercierai le duc moi-même.

Digitized by Google

Recevez, mon cher Diaphane, le portrait que je vous envoie pour vous ſouvenir de moi ; & ſoyez perſuadé qu'on ne ſauroit être avec plus d'eſtime que je ſuis, votre, &c.

LETTRE XCI.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 16 janvier 1740.

MONSEIGNEUR,

J'Ai bien reçu une lettre dont V. A. R. m'a honoré vers le commencement de décembre, avec un petit problême d'algèbre ; mais quelque bonne opinion qu'elle me témoigne avoir de mon habileté dans cette ſcience, cet encouragement n'a pourtant pas encore ſuffi à m'en faire trouver la ſolution. J'ai cependant jeté en toute confiance quelques idées ſur le papier, qui m'ont paru avoir quelque vraiſemblance ; mais il faudra les vérifier, & c'eſt ce qui m'occupe maintenant, & me demandera encore un peu de temps. V. A. R. ne ſauroit être plus impatiente d'en voir le ſuccès que moi.

En attendant, j'ai reçu une grande conſolation en apprenant, Monſeigneur, que votre ſanté ſe fortifie. Faſſe le Ciel qu'ayant ſi bien commencé cette nouvelle année, vous en commenciez & finiſſiez une infinité d'autres ſous les

Digitized by Google

plus heureux auſpices, & que toutes comblent ſans ceſſe tous vos vœux !

J'ai témoigné au duc de Courlande, combien V. A. R. a été ſenſible à ſon attention, & il a été charmé de voir qu'il a réuſſi en ce qu'il déſiroit de vous faire plaiſir.

Je ſuis bien impatient, Monſeigneur, de recevoir l'ouvrage que V. A. R. me promet pour le printemps prochain. Il eſt bien naturel que la haute opinion que j'ai une fois conçue de l'auguſte auteur, me prévienne infiniment en faveur de l'ouvrage : cependant je ferai mon poſſible pour le lire ſans prévention, afin que l'éloge que j'aurai à en faire en ſoit d'autant moins ſuſpect.

Mr. le marquis de la Chétardie, qui m'a autant charmé par les bonnes nouvelles qu'il m'a apportées de V. A. R., que par ſa propre perſonne, m'a montré un article d'une lettre du plus aimable prince qu'il connut jamais, m'a-t-il dit. Cet article parloit d'un certain ami relégué à Pétersbourg, & cela dans les termes les plus propres à pénétrer tout homme ſenſible, & qui connoît tout le prix d'une telle amitié, des plus vifs ſentimens d'amour & de reconnoiſſance. Je ne chercherai point à vous exprimer, Monſeigneur, ce qui ne peut être rendu par aucune expreſſion, les tendres & reſpectueux ſentimens de mon ame. Je ne dirai rien de mon émotion, de mes tranſports, des larmes de joie &

Digitized by Google

d'attendriſſement qui ont coulé de mes yeux ; je me ſens trop foible pour peindre tout cela. Heureuſement pour moi, que l'aimable & ſpirituel porteur de cette gracieuſe lettre s'eſt chargé d'en faire un fidèle rapport à V. A. R.

Agréez, Monſeigneur, &c.

LETTRE XCII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 4 février 1740.

MOn cher Diaphane, je profite du départ du prince de Heſſe-Hombourg, pour vous faire ſouvenir de moi, & pour vous avertir que dans peu viendra l'époque où je dois vous ſommer de votre parole. J'eſpère que vous êtes toujours dans les ſentimens que je vous ai connus, & que vous n'avez point oublié de quoi nous étions d'accord le ſoir de notre ſéparation.

En attendant le plaiſir de vous revoir, je vous envoie une bague avec mon portrait, que je vous prie de ne point quitter.

Voici une lettre pour le duc de Courlande, à qui je vous prie de faire mes complimens. Dites à la Chétardie, que je l'aſſure *par trois fois trois* de mon amitié.

Je vous écrirai encore plus poſitivement lorſqu'il en ſera temps. Je me flatte que vous

Digitized by Google

êtes toujours le même ; vous priant de me croire avec une parfaite estime, votre, &c.

LETTRE XCIII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 22 mars 1740.

MONSEIGNEUR,

LE prince de Hesse-Hombourg m'a remis la gracieuse lettre dont V. A. R. a bien voulu m'honorer. J'en avois aussi reçu une précédente (*a*), en conséquence de laquelle j'avois différé certaines démarches, dans l'attente prochaine du grand événement qui doit les rendre superflues.

Je ne sais, Monseigneur, ce que je dois le plus des deux, ou m'affliger, ou me réjouir de la question que vous me faites dans votre dernière & gracieuse lettre, au sujet de mes sentimens envers V. A. R. ; car si d'un côté j'y reconnois avec des transports de joie la

(*a*) Par cette lettre de Mr. de Suhm, il est aisé de juger qu'il en manque ici une du Prince Royal, dans laquelle il lui mandoit sans doute le mauvais état de la santé du roi son père, qui allant alors toujours en empirant, ne lui promettoit plus que quelques jours de vie ; & dans laquelle il lui insinuoit, comme la réponse de Mr. de Suhm le fait clairement entendre, d'interrompre ou de différer certaines démarches relativement à l'emprunt dont il est fait mention plus haut, & auquel Mr. de Suhm devoit disposer l'impératrice.

Digitized by Google

conſtance de ceux dont le plus digne prince du monde daigne m'honorer, ne dois-je pas m'affliger au fond de l'ame de ce que ce même prince ſemble douter de la conſtance des miens? Mais, ainſi que je ne dois ſans doute regarder cette tournure de vos expreſſions que comme une manière toute pleine de délicateſſe & de ſentiment, dont il vous plaît de me témoigner la conſtance de vos faveurs; je vous prie auſſi, Monſeigneur, de regarder l'incapacité où je me ſens d'exprimer à V. A. R. tout ce que j'aurois à lui répondre ſur ce ſujet, comme l'aſſurance la plus ſincère & la plus énergique des ſentimens inaltérables de reſpect & de dévouement que mon cœur lui a voués, & que je déſire pouvoir lui témoigner par mes ſervices juſqu'au dernier moment de ma vie; attendant avec la plus vive impatience l'époque où je me verrai rappellé auprès d'elle, pour n'en être plus ſéparé que par la mort.

J'ai remis, Monſeigneur, votre lettre au duc de Courlande, & il me remettra ſa réponſe. Cette attention de V. A. R. lui a fait un plaiſir infini. Mr. de la Chétardie marquera lui-même à V. A. R., combien il a été ſenſible à l'honneur de ſon ſouvenir.

Comment vous exprimer, Monſeigneur, toute la joie & toute la reconnoiſſance dont m'a pénétré le charmant portrait de V. A. R.? Non, je ne me ſouviens pas que jamais rien

Digitized by Google

au monde m'ait fait un plaisir aussi sensible & aussi vrai, que ce gracieux témoignage de vos faveurs. En le recevant, j'ai senti qu'il ne me restoit à désirer que des ailes pour aller me jeter aux pieds de V. A. R., pour lui témoigner par mes respects & mes vénérations, la vive reconnoissance dont me pénètrent ses bienfaits, & la persuader par les plus saintes protestations, que je mourrai avec le plus tendre & le plus parfait attachement, &c.

LETTRE XCIV.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 18 août 1740.

MOn cher Diaphane, votre lettre m'a causé beaucoup de joie y voyant la constance de vos sentimens dont à la vérité j'avois cru pouvoir me flatter, mais dont la confirmation n'a pas laissé de m'être très-agréable. Attendez encore, mon cher, une dernière lettre de ma part, pour agir en conséquence de vos engagemens; mais en attendant, préparez tout pour ne point laisser languir l'amitié que j'ai pour vous. Nous sommes ici sûrs du *crinoménon* (*a*); il ne

(*a*) Terme de métaphysique, dont le sens, faisant allusion à la maladie du roi, semble être celui-ci : Nous sommes sûrs du jugement & de la décision des médecins.

Digitized by Google

s'agit à préſent que du *critérion* (*a*). Peu de temps nous mettra au fait ; & vous pouvez toujours prendre vos meſures, quitte à différer leur exécution de quelques ſemaines.

Vous pouvez bien juger que je ſuis aſſez tracaſſé dans la ſituation où je me trouve. On me laiſſe peu de repos, mais l'intérieur eſt tranquille ; & je puis vous aſſurer que je n'ai jamais été plus philoſophe qu'en cette occaſion-ci. Je regarde avec des yeux d'indifférence tout ce qui m'attend, ſans déſirer la fortune ni la craindre, plein de compaſſion pour ceux qui ſouffrent, d'eſtime pour les honnêtes gens, & de tendreſſe pour mes amis. Vous que je compte au nombre de ces derniers, vous voudrez bien vous perſuader de plus en plus que vous trouverez en moi tout ce qu'Oreſte trouva jamais dans Pylade ; & que perſonne ne ſauroit avoir plus d'eſtime & d'amitié pour vous, que votre fidèle, &c.

(*a*) Autre terme de métaphyſique, dont le ſens eſt : Qu'il ne s'agit à préſent que de l'évidence, de la confirmation des déciſions de la faculté.

LETTRE XCV.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 21 mai 1749.

MONSEIGNEUR,

LA gracieuse lettre dont il a plu à V. A. R., de m'honorer le 13 du mois passé, seroit venu mettre le comble à mon respectueux attachement & à mon admiration pour elle, si l'un & l'autre eussent encore été susceptibles de quelqu'accroissement. O grand homme! ô digne & vertueux prince! si vous n'étiez point au-dessus de toutes les louanges humaines, je ne quitterois point ce papier avant que d'avoir fait votre éloge, car mon cœur brûle de vous louer. Quoi! l'éclat d'un trône, loin d'éblouir vos yeux, ne fait qu'exalter votre vertu & affermir votre philosophie! Quoi! l'attente prochaine d'une couronne, loin d'enfler ou de refroidir votre cœur, ne sert qu'à le rendre plus calme, plus ferme, plus compatissant, plus tendre! Quoi! le plus grand des rois veut devenir Pylade pour Oreste! O qui jamais pourra dire tout ce que de tels sentimens ont de sublime & de touchant!

Puisque vous l'ordonnez, Monseigneur, je vais travailler, par un prompt arrangement de mes affaires, à me préparer le bonheur si digne d'envie de n'appartenir désormais qu'à vous seul, &c.

Digitized by Google

LETTRE XCVI.

Du Roi.

Charlottenbourg, ce 14 juin 1740.

MOn cher Diaphane, votre lettre n'a point été rendue à ſon adreſſe, car j'avois changé de ſort avant qu'elle arrivât. Cependant l'extérieur n'altère point l'intérieur, & le titre ne change rien à ma façon de penſer. Je puis donc à préſent vous dire d'une manière poſitive, qu'il ne dépend plus que de vous d'être à moi, & que j'attends votre réſolution pour ſavoir comment & ſur quel pied vous voudrez l'être.

Ce me ſera une grande conſolation dans le deuil où je ſuis de la mort de mon père, de pouvoir me retrouver avec un ami que j'aime & que j'eſtime.

Faites ce que vous pourrez pour engager Mr. Euler (*a*), grand algébriſte; & ſi vous pouvez, amenez-le avec vous : je lui donnerai mille ou douze cents écus d'appointemens (*b*).

(*a*) Léonard Euler. Voyez l'éloge de cet homme célèbre, compoſé par Mr. Fuſs, ſon diſciple, & inſéré dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. Mr. Euler ſe rendit effectivement à Berlin, mais retourna enſuite à Pétersbourg, où il mourut en 1785, aveugle & preſqu'octogénaire. Sa famille jouit encore de la plus grande conſidération en Ruſſie.

(*b*) Il en reçut dans la ſuite dix-ſept cents.

Digitized by Google

Faites mes excuses à la Chétardie de ce que je n'ai point répondu à sa lettre; mais je la reçus le jour même que le malheur m'arriva.

Je vous embrasse, cher Diaphane, de tout mon cœur, dans l'espérance de vous revoir bientôt.

LETTRE XCVII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 15 juin 1740.

SIRE,

CEtte cour vient d'apprendre en même temps l'heureux avénement de V. M. au trône, & la joie inexprimable qu'en ont témoigné ses peuples. On s'attendoit à l'un & à l'autre événemens avec la même certitude qui sert de fondement à l'espérance que l'on a de voir briller sous V. M. un règne qui fera l'ornement de l'histoire de notre siècle. Ayant plus que personne sujet d'être convaincu de la solidité du fondement de cette douce espérance, V. M. permettra que je me contente de joindre mes vœux ardens à ceux de ses fidèles sujets, pour lui souhaiter les années de Nestor, afin que plusieurs générations puissent jouir du bonheur qui va faire le partage de ses peuples sous son glorieux règne, & béniſſent le

Digitized by Google

Ciel de la félicité qu'il veut leur faire goûter par elle.

La joie autant que le respect m'empêchent d'exprimer à V. M. les sentimens que cette grande révolution m'a fait éprouver ; mais rien au monde ne sauroit m'empêcher de lui témoigner la confiance que j'ai, qu'elle daignera, avec la même bonté que le Prince Royal de Prusse, agréer l'assurance de la parfaite vénération & du dévouement sans bornes avec lesquels j'ai fait vœu d'être toute ma vie, Sire, de Votre Majesté, &c.

LETTRE XCVIII.

Du Roi.

Charlottenbourg, ce 29 juin 1740.

MOn cher Diaphane, j'espérois que parmi les complimens que vous me faites sur le changement qui vient d'arriver à mes titres, il se trouveroit un petit mot qui regarderoit votre personne ; mais j'ai eu la mortification de ne rien trouver sur votre sujet & sur le mien, de ce que j'appelle intéressant. Je vous prie donc, mon cher Suhm, de m'écrire, si vous êtes homme à renoncer au ministère pour mener la vie réfléchie d'un sage, & si vous pouvez trouver quelque chose dans ma compagnie qui vous dédommage de la politique.

Digitized by Google

J'attends impatiemment votre résolution là-dessus ; vous assurant que je suis avec bien de l'estime & de l'amitié, votre, &c.

P. S. Dites en mon nom à votre Duc, à qui il veut que l'argent soit compté.

Je vais en Prusse ; votre chemin feroit à moitié fait, si vous pouviez m'y joindre ; mais je demande peut-être plus que vous ne voudrez ou ne pourrez m'accorder.

LETTRE XCIX.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 2 juillet 1740.

SIRE,

JE n'avois pas attendu la confirmation des sentimens de V. M., qu'il lui a plu de me donner par sa toute gracieuse lettre du 14 du mois passé, pour me conformer aux insinuations du Prince Royal de Prusse, en prenant les mesures propres à accélérer le bonheur de me voir à ses pieds.

O! je connois trop bien, Sire, le fond de votre grande ame, pour qu'il eût pu entrer dans mon esprit une ombre du soupçon, que le changement d'état en apporteroit à votre façon de penser.

J'attends avec la plus vive impatience le succès des démarches que j'ai faites, craignant

Digitized by Google

beaucoup que le grand éloignement & les formalités ne me faſſent encore long-temps languir. En ce cas, il ne faudra pas moins que la gracieuſe aſſurance que V. M. vient de me donner, qu'elle va me regarder déſormais comme lui appartenant, pour ſoutenir ma patience & mes forces. Pour ce qui eſt du *comment* & du pied ſur lequel je ſerai, je n'ai abſolument rien à dire là-deſſus. Il me ſuffira d'être à vous, Sire, le reſte ne me regarde point; trop heureux, & trop content de ſavoir qu'un grand Roi daigne me confirmer les ſentimens auſſi gracieux qu'ineſtimables dont il m'honoroit comme Prince Royal; & de voir qu'il daigne agréer mes reſpectueux & tendres hommages, & ajouter foi à la ſincérité du déſir que j'oſe lui témoigner de me retrouver à ſes pieds, & d'y finir mes jours en m'efforçant de lui prouver le zélé & reſpectueux attachement avec lequel je veux être juſqu'au dernier inſtant de ma vie, &c.

LETTRE C.

Du Roi.

Traquenau en Pruſſe, ce 15 juillet 1740.

MOn cher Diaphane, je puis donc à préſent vous regarder comme étant véritablement à moi, charmé de vous poſſéder & de jouir de votre

Digitized by Google

aimable compagnie. Je ferai votre homme d'affaire à Berlin; & au cas que je n'ajuste pas vos petits arrangemens selon vos souhaits, il ne dépendra que de vous de dire ce qu'il vous faut.

Amenez Euler, si vous le pouvez: on lui donnera mille écus de pension ou douze cents. Quant à la petite affaire de trois ans (a), je vous prie de me dire comment & de quelle manière je pourrai m'en acquitter.

Adieu, mon aimable Diaphane! je savoure déjà d'avance le plaisir de vous embrasser, & de vous assurer que je suis tout à vous.

LETTRE CI.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 13 août 1740.

SIRE,

QUe de graces infinies n'ai-je pas à rendre à V. M., de ce qu'il lui a plu de me donner de si pleines assurances de mon bonheur par sa dernière & gracieuse lettre! Ne pouvant rien ajouter aux tendres & respectueux senti-

(a) Cette petite affaire de trois ans, dont il s'agit ici, n'est autre chose, suivant l'explication qui s'en est trouvée dans une lettre de Mr. de Suhm, que l'emploi des différentes sommes que le Roi, comme Prince Royal, avoit tirées de Russie, par le canal de Mr. de Suhm, pendant les trois ans que celui-ci avoit séjourné à Pétersbourg.

Digitized by Google

mens dont je me sens pénétré pour elle, elle est venue mettre le comble à ma joie & à l'impatience que j'éprouve de me voir aux pieds d'un maître qui, dès le commencement de son règne, ne fait aucune démarche qui ne lui gagne l'amour de ses peuples, & ne lui attire l'admiration de toute l'Europe.

En réponse à la lettre par laquelle j'avois demandé mon rappel & ma démission, & que le duc de Courlande avoit bien voulu appuyer de ses représentations, fondées sur le mauvais état de ma santé, que le climat de Russie a fort altérée, j'ai enfin eu la joie & la satisfaction inexprimables de recevoir samedi passé une très-gracieuse réponse de la cour de Dresde, contenant mon rappel dans les termes les plus propres à me faire connoître l'entière satisfaction que l'on a de mes services passés. C'est avec des transports de joie que je viens, Sire, vous apprendre cette nouvelle, y ajoutant celle que je prendrai au premier jour ici mon audience de congé, afin de pouvoir sans délai partir pour Varsovie, où je dois me rendre pour y recevoir ma démission en forme. Après quoi je n'aurai rien de plus pressé que de voler aux pieds de V. M. pour la prier de prendre possession de moi, & de me donner désormais sans cesse des occasions de lui prouver la sincérité du tendre & inviolable attachement & du profond respect de son fidèle & dévoué Diaphane.

Digitized by Google

LETTRE CII.

Du Roi.

Wésel, ce 31 août 1740.

JE suis bien charmé de pouvoir me dire enfin que vous êtes à moi. J'ai désiré ce moment avec grande impatience; & je me flatte que vous n'aurez pas lieu de regretter le pas que vous venez de faire.

Je compte d'être à Berlin vers la fin de septembre. Je suis bien impatient de vous voir, mais trop surchargé d'affaires pour pouvoir les négliger.

Maupertuis, que j'ai trouvé ici, me suit pour rester à Berlin. J'espère que l'assemblage de tant d'habiles gens d'esprit ne contribuera pas peu à rendre le séjour de Berlin agréable. Il me le paroîtra beaucoup quand j'aurai le plaisir de vous embrasser & de vous assurer de mon estime & de mon amitié. Adieu!

LETTRE CIII.

De Mr. de Suhm.

Varsovie, ce 20 octobre 1740.

SIRE,

JE viens d'arriver ici à petites journées, parce qu'une rechûte terrible de mon mal ordinaire, qui m'a pris peu de jours avant mon départ

Digitized by Google

de Pétersbourg, & qui a penſé m'ôter toute eſpérance de jamais revoir V. M., m'avoit laiſſé une telle foibleſſe, que ce n'eſt pas ſans riſque que j'ai entrepris un ſi long voyage. Mais rien n'étant capable de modérer mon impatience, j'ai eu recours à la douce & flatteuſe eſpérance de me voir bientôt aux pieds de V. M. pour m'aider à ſupporter patiemment toutes les ſouffrances & toutes les fatigues que j'ai eu à eſſuyer pendant ce long trajet.

Ma foibleſſe ne me permettant point encore de me préſenter à la cour, j'ai pris le parti d'écrire au roi, qui m'en a gracieuſement diſpenſé. J'ai donc fait hier mon rapport par écrit, & n'attends plus que ma démiſſion, que l'on va m'expédier, pour aller me jeter aux pieds de V. M., auſſi-tôt que mes forces me le permettront. Mon médecin, qui me fait prendre des bouillons, me donne l'eſpérance de les recouvrer bientôt. Cependant loin de remarquer juſqu'à préſent quelque changement en mieux, il me ſemble au contraire que mon état empire chaque jour. Il faudra une heureuſe criſe pour me relever de cette fâcheuſe maladie. La ſeule conſolation qui me reſte dans mes ſouffrances, eſt de me ſentir ſi près de V. M., & de me voir bientôt, ſi le Ciel trouve bon de prolonger ma vie, maître de l'aller mettre à ſes pieds, & de la conjurer d'en agréer l'offrande, comme le ſeul hommage capable de

Digitized by Google

lui faire connoître dignement la tendre vénération & le parfait dévouement de son fidèle Diaphane.

LETTRE CIV.

De Mr. de Suhm.

Varsovie, ce 28 octobre 1740.

SIRE,

AVant-hier je reçus ma démission dans les termes les plus gracieux & les plus honorables pour moi, comme il plaira à V. M. de le voir par la copie ci-jointe.

Me voilà donc enfin parvenu au faîte de la félicité, au plus haut dégré de bonheur auquel mes vœux terrestres eussent jamais pu aspirer! Aussi est-il bien au-dessus de tout ce que le plus vif & le plus respectueux sentiment peut exprimer, de rendre tout ce que j'éprouve en me disant aujourd'hui que je puis me prosterner en toute confiance au pied du trône de V. M., & lui offrir mon sang & ma vie, comme à mon maître, à mon gracieux protecteur, à mon ami, à mon roi. Et à cet égard, ma satisfaction & ma joie sont à leur comble. Mais mon affliction l'est aussi de voir ma santé dans un si mauvais état, que les médecins ont décidé que je ne pourrois absolument me mettre en voyage avant que d'avoir repris des forces.

Digitized by Google

Et je remarque que pour cela il ne suffit pas de s'être mis aux bouillons.

Dans cette fâcheuse situation, où je n'aurois jamais pu me trouver plus mal-à-propos, je crois qu'un homme avec beaucoup de fermeté perdroit facilement courage. Mais je me soutiendrai jusqu'au bout, par les sentimens de constance & de résignation sur lesquels j'ai toujours cherché à fonder le bonheur & la tranquillité de ma vie. Et il seroit bien honteux pour moi d'être parvenu jusqu'à l'âge où je suis, si je ne pouvois me rendre le témoignage de n'y avoir pas travaillé en vain.

Je me flatte cependant que V. M. daignera par un mot de sa main me donner quelque consolation dans la solitude où je vais être abandonné ici; parce que d'abord après la diète, la cour partira pour la Saxe, afin d'établir le vicariat (a); & de régler les autres choses qu'il convient de mettre en ordre après la mort de l'empereur. Le vif intérêt que je prends,

(a) Par une ancienne constitution du corps germanique, pendant l'interrègne qui a lieu après la mort d'un empereur jusqu'au choix de son successeur, les fonctions du chef de l'Empire sont administrées par deux électeurs; & c'est cette administration qu'on appelle vicariat de l'Empire. Celui dont il s'agit ici, est celui qui eut lieu après la mort de Charles VI, décédé le 20 octobre 1740, la même année où moururent l'impératrice Anne, le roi de Prusse Guillaume I, & le pape Clément XII. Par la constitution de l'empereur Charles VI, si connue sous le nom de Bulle d'or, les électeurs de Bavière & de Saxe ont été nommés pour toujours vicaires de l'Empire en cas d'interrègne.

Digitized by Google

Sire, à la ſplendeur & à la félicité du règne que vous promettez à vos chers ſujets, ne me permet pas de parler de cet événement ſans féliciter d'avance V. M. des grandes conjonctures (*a*) qui vont lui donner occaſion d'accroître ſa gloire, en travaillant aux intérêts & au bonheur de ſes états.

Agréez, Sire, &c.

LETTRE CV.

De Mr. de Suhm.

Varſovie, ce 3 novembre 1740.

SIRE,

C'Eſt en vain que l'on me berce encore d'eſpérance; c'eſt en vain que l'amour de la vie & les puiſſans attraits qu'y ajoutent encore la riante perſpective qui m'étoit ouverte, cherchent à nourrir l'illuſion de mon cœur par l'ardeur de ſes déſirs; c'eſt en vain, en un mot, que je voudrois me le cacher à moi-même; chaque heure, chaque inſtant me le fait ſentir

(*a*) La mort de Charles VI, dernier prince de la maiſon de Hapsbourg, avoit jeté les affaires, concernant la ſucceſſion des états de l'Autriche, dans un état aſſez critique pour laiſſer préſumer une grande révolution dans toute l'Allemagne. Le roi de Pruſſe ſe voyoit lui-même à cette occaſion dans le cas de faire revivre quelques prétentions ſur une partie de la Siléſie. Ce ſont-là ſans doute les conjonctures dont Mr. de Suhm fait ici mention; & la ſuite des événemens a pleinement vérifié ſes conjectures.

Digitized by Google

plus profondément, & m'avertit que la fin de ma vie approche. Et quelque désir que j'eusse d'épargner à V. M. la douleur de cette nouvelle, s'il étoit possible qu'elle ne lui parvînt jamais, & ne troublât ainsi aucun instant le repos de son grand & sensible cœur, un devoir trop important & trop sacré y est attaché pour que je pusse cependant la lui cacher.

Oui, Sire, il n'est que trop certain! Après bien des soins inutiles pour prolonger mes jours, je me vois enfin sur le bord de la tombe. Hélas! je fais naufrage au port. Le Ciel ne permet pas que vous ayez le temps d'exécuter vos bons desseins envers moi. Sans doute que le bonheur dont j'allois jouir étoit trop parfait pour pouvoir devenir ici-bas mon partage, & c'est, oui je l'espère fermement, mourant en bon chrétien & avec la tranquillité que m'inspire le témoignage de ma conscience, c'est pour m'en rendre participant dans une autre vie, que le Maître suprême de nos destinées va me retirer de celle-ci.

Encore peu de jours, peu d'heures peut-être, & je ne serai plus! Voilà pourquoi, Sire, je me fais un devoir, & m'empresse à vous écrire encore une fois, afin de vous recommander ma pauvre famille, avant que la mort vienne glacer mon sang & fermer mes paupières. Je suis convaincu, Sire, & je meurs tranquille dans la ferme assurance que vous ne l'abandon-

Digitized by Google

nerez point, & que vous en aurez un soin qui répondra à l'amitié & à la gracieuse bienveillance dont vous avez daigné m'honorer dès le moment où j'eus le bonheur d'être connu de vous. Ceux que je prends la liberté de vous recommander sont quatre enfans, trois garçons & une fille dont Dieu m'a béni, & une sœur que j'aime & qui le mérite bien, autant par son propre mérite, que par les soins vraiment maternels qu'elle a pris de mes enfans depuis mon veuvage. Je désirerois, Sire, que cette même disposition subsistât encore à Berlin, après ma mort, par le soutien & sous la protection de V. M., & que ma sœur qui remplit auprès de mes enfans la place de mère, fût traitée par V. M. comme l'eût été ma veuve, & qu'elle daignât la mettre en état de soutenir l'éducation de ma famille.

Il me suffit sans doute, Sire, de vous avoir témoigné ces derniers souhaits d'un cœur paternel, pour pouvoir espérer avec confiance qu'ils seront exaucés. Aussi suis-je après ce dernier & pénible acte de mes foibles & tremblantes mains, tout aussi tranquille sur le sort de ma famille que je le suis par rapport au mien propre, dans ce moment, où je viens de remettre mon ame entre les mains de l'Être infiniment bon par qui elle existe, & qui ne l'a sans doute appellée à l'existence que pour la félicité.

Digitized by Google

Maintenant il ne me reſte plus qu'à détacher mon cœur de la terre, pour le tourner vers la ſource éternelle de toute vie & de toute félicité. Ah! c'eſt dans ce moment que je ſens toute la force du doux lien qui m'attache au plus aimable, au plus vertueux des mortels, que la bonté du Ciel m'a fait rencontrer ſur la terre pendant le pélerinage de mes jours. Ah! c'eſt dans ce moment que je ſens tout ce qu'il m'en coûte à rompre ce lien! Toutefois ma fermeté triomphera; car une grande & conſolante eſpérance me ſoutient; l'eſpérance inébranlable que tout ce qui fut créé pour aimer, rentrera un jour dans la ſource inépuiſable & éternelle de tout amour!

L'heure approche! je ſens déjà que mes forces m'abandonnent; il faut ſe quitter. Adieu! encore une larme, elle mouille vos pieds! O daignez la regarder, grand Roi! comme un gage du tendre & inaltérable attachement avec lequel votre fidèle Diaphane vous fut dévoué juſqu'à ſon dernier ſoupir.

ADDITION

Digitized by Google

ADDITION DE L'ÉDITEUR,

ET SUPPLÉMENT

Pour ſervir de concluſion à l'Hiſtoire des liaiſons de Frédéric II avec Mr. de Suhm.

PEu de jours après l'envoi de la dernière lettre, mourut le brave & digne homme que l'on vient d'apprendre à connoître par une correſpondance de près de cinq ans, avec un prince qui, déjà de ce temps, annonçoit ce qu'il deviendroit un jour :

Le modèle des plus grands Rois.

Quand Mr. de Suhm ne ſeroit pas déjà aſſez intéreſſant par ſes étroites liaiſons avec l'un des plus grands Princes qui fut jamais, par les éloges qu'il en reçoit preſque dans chacune de ſes lettres, & par l'intime amitié dont ce Prince l'honora pendant plus de dix années, même ſur le trône, & juſqu'à ſa mort, il devroit ſans doute le devenir, par l'aimable empreinte qu'il nous a laiſſée de ſon caractère dans ſes lettres, & par la ſingularité de ſon ſort, qui, après l'avoir bercé long-temps des plus douces & des plus flatteuſes eſpérances, l'amena enfin juſqu'au bord de la plus riante carrière, dont il ſemble ne lui avoir montré l'attrayante perſpec-

Digitized by Google

tive que pour l'arracher impitoyablement à l'idole de félicité qu'elle lui faiſoit enviſager. Auſſi n'eſt-ce pas ſans fondement que l'on peut s'attendre à voir le ſenſible lecteur trouver un charme attendriſſant dans ſes lettres, où il a peint avec de ſi vives & de ſi touchantes couleurs les peines de ſa ſituation, & ſes ſentimens de dévouement & d'amitié qu'on lui pardonnera aiſément d'avoir portés juſqu'à la paſſion, juſqu'à l'amour, envers un Prince ſi digne de vénération. Peut-être n'eſt-ce pas même trop dire en faveur de Mr. de Suhm, que de prétendre qu'on puiſſe, à la lecture de cette correſpondance, s'intéreſſer preſqu'auſſi vivement à lui qu'on a coutume de s'intéreſſer à une aimable & malheureuſe perſonne dans un drame ou dans un roman.

Quoique notre deſſein ne ſoit point d'entrer ici dans aucun détail au ſujet de Mr. de Suhm, dont on a déjà parlé aſſez au long dans l'Avant-Propos de cette correſpondance pour préparer l'opinion qu'on doit avoir de lui, & qui ſe trouve ſi pleinement confirmée dans le cours de ces lettres; nous n'avons pu cependant nous empêcher de faire en paſſant cette remarque, qui ſembloit propre à relever l'intérêt principal & dominant de cette correſpondance, c'eſt-à-dire, celui qui ſe trouve attaché aux lettres du Prince Royal. Car plus les lettres de ce Prince étonnant ſont tendres & cordiales,

Digitized by Google

plus il doit être satisfaisant pour le lecteur, de trouver aimable & intéressant l'homme sensible auquel elles s'adressoient ; plus il doit lui être agréable de remarquer que cet homme étoit vraiment digne des sentimens affectueux dont elles sont remplies.

Il ne reste maintenant plus qu'à satisfaire la curiosité du lecteur, qui s'impatiente sans doute déja de savoir quel fut l'effet de la lettre que Mr. de Suhm écrivit au Roi peu avant de mourir, & dans laquelle il lui recommandoit sa pauvre famille, avec une confiance que la tendresse de ses propres sentimens, & le souvenir de tant de témoignages d'amitié dont le Roi l'avoit honoré, pouvoient seuls lui inspirer.

Aussi-tôt après la mort de Mr. de Suhm, le Roi écrivit à la sœur du défunt, mademoiselle Hedwige de Suhm, une lettre aussi obligeante & consolante pour elle, que touchante par les expressions de la vive douleur & des tendres regrets qu'il sentoit de la perte de son cher Diaphane. Il est sans doute fort à regretter que cette lettre ne se soit point conservée, puisqu'on pourroit la regarder comme le sceau de toutes les autres, & comme un gage assuré de la sincérité des sentimens que le Roi avoit témoignés à Mr. de Suhm pendant sa vie. Mais on sait que cette lettre contenoit les assurances les plus gracieuses de la bienveillance du Roi envers la sœur & les enfans de Mr. de Suhm, la promesse

Digitized by Google

de s'intéreſſer à eux pendant toute ſa vie, & le détail des meſures qu'il avoit priſes pour l'accompliſſement des derniers vœux de feu ſon ami. Il appelloit mademoiſelle de Suhm à Berlin, pour y continuer & achever ſous ſes yeux l'éducation de ſes pupilles ; lui aſſignant une penſion de dix-huit cents écus, dont ſix cents lui étoient aſſurés en propre pendant le reſte de ſa vie ; les autres douze cents devant être employés à l'éducation des quatre enfans, trois cents pour chacun, avec la promeſſe qu'ils en jouiroient juſqu'à ce qu'un honnête établiſſement les mît en état de s'en paſſer. C'eſt ſur ces gracieuſes aſſurances que mademoiſelle de Suhm ſe rendit à Berlin avec la famille de ſon défunt frère. Pendant tout le temps que dura l'éducation des enfans, le Roi s'y intéreſſa perſonnellement lui-même. Dès que les trois fils furent parvenus à l'âge d'entrer au ſervice, il les plaça comme porte-enſeignes dans ſes troupes ; leur faiſant la penſion de trois cents écus, juſqu'à ce qu'ils fuſſent parvenus au grade de capitaine. Il ne s'intéreſſa pas moins à l'établiſſement de la fille, qui épouſa dans la ſuite un colonel de Keith, après avoir joui, juſqu'à ſon mariage, de la penſion qui lui avoit été aſſurée. Quant à mademoiſelle Hedwige de Suhm, elle a vécu près de trente-trois ans à Berlin, y ayant joui juſqu'à la fin de ſa vie de la penſion de ſix cents écus qui lui avoit été promiſe,

Digitized by Google

& encore de bien d'autres précieux témoignages de la bienveillance & des bonnes graces du Roi.

Le détail des bontés sans nombre que le Roi continua à cette famille, l'on peut dire jusqu'à la fin de sa vie, meneroit trop loin si l'on vouloit y entrer, & n'intéresseroit pas assez le lecteur qui doit le regarder comme superflu après tout ce qu'il vient d'apprendre. Nous nous bornerons donc au trait suivant qui nous conduit naturellement à l'explication qu'exige le petit supplément de lettres ci-joint.

L'aîné des fils de feu Mr. de Suhm, ami du Roi, Ernst-Ulric-Pierre de Suhm, avoit déjà servi avec honneur, pendant quelques années, dans les troupes de S. M., & étoit parvenu jusqu'au grade de lieutenant, lorsque le feu de la guerre de sept ans s'alluma. Le jeune officier, avide de gloire, fit en cette qualité les premières campagnes de cette guerre, n'attendant que l'occasion de se distinguer. Elle se présente enfin; le signal de la bataille de Prague se donne le 6 mai 1757: le jeune de Suhm y assiste, & brûle de montrer sa bravoure; mais à peine en a-t-il donné les premières preuves, qu'un boulet de canon lui emportant une jambe, le désarme, & rend pour toujours inutile le noble feu de sa valeur. Se voyant par cet accident mis hors d'état de poursuivre sa carrière, il demanda son congé comme invalide. Le Roi informé de son malheur, lui fit aussi-tôt offrir deux places également

Digitized by Google

avantageuſes, celle de directeur de l'académie de Lignitz, & celle de maître des poſtes à Deſſau, en même temps qu'il l'honoroit du titre de conſeiller de guerre. Mr. de Suhm, à qui les troubles de la guerre, & l'état encore critique des affaires dans la Siléſie qui en étoit le théâtre, faiſoient déſirer un ſéjour plus ſûr & plus tranquille, accepta la place de maître des poſtes à Deſſau, qu'il a deſſervi lui-même près de vingt-cinq ans, pendant leſquels il s'eſt fait aimer & reſpecter de tout le monde, autant par ſa probité que par ſa bienfaiſance, & ſes mœurs exemplaires. Parvenu, malgré les infirmités & les fréquentes indiſpoſitions auxquelles l'aſſujettiſſoit la perte d'une jambe & d'une cuiſſe, juſqu'à l'âge de ſoixante-deux ans, il tomba enfin dans une maladie de langueur, qui, lui annonçant ſa fin prochaine, le détermina à écrire au Roi peu de jours avant ſa mort, afin de lui recommander ſes trois fils qui étoient déjà placés dans ſes troupes. C'eſt cette lettre de Mr. de Suhm, & celle de ſa veuve qui la ſuivit de près, qui ont occaſionné les deux lettres du Roi que l'on trouve ici jointes comme un dernier monument de la fidélité avec laquelle ce grand Monarque remplit les engagemens qu'il avoit pris envers la famille de ſon ami, & comme le dernier témoignage de la bienveillance qu'il conſerva à ſes enfans juſqu'à la fin de ſa vie.

Digitized by Google

LETTRE

De Mr. Ernst-Ulric-Pierre de Suhm.

Dessau, ce 12 mai 1785.

SIRE,

SEntant approcher la fin de ma vie, je viens me jeter aux pieds de V. M. pour lui demander une dernière grace. Daignez écouter favorablement la prière que j'ose d'une voix foible élever jusqu'à vous. Les trois fils, dont le Ciel m'a béni, sont entrés successivement depuis deux ans dans le service de V. M. Ils sont encore porte-enseignes, l'aîné dans le régiment d'Erlach, le second dans le régiment de Below, & le troisième encore surnuméraire dans le régiment du défunt prince Léopold de Brunswick. Avant que de détacher mon cœur des liens paternels, je viens m'acquitter des derniers devoirs que la nature m'imposa envers eux; je viens implorer vos bontés pour eux. Ah! laissez votre grande ame s'attendrir à la prière d'un père mourant & encore inquiet sur leur sort! Laissez-moi emporter au tombeau la douce consolation d'avoir contribué à leur bonheur jusqu'à mon dernier soupir! Daignez, grand Monarque, vous souvenir d'eux dans l'occasion. Favorisez-les autant que la justice, con-

Digitized by Google

ciliée avec votre bonté royale, pourra le permettre. Daignez les recommander à leurs supérieurs, afin que ceux-ci les exhortent à marcher dans le chemin de l'honneur & de la vertu. Enfin, si le souvenir d'un nom, qui jadis vous fut cher, peut être une excuse pour tant de hardiesse, souffrez, grand Roi, que je les remette entre vos mains paternelles pour les consoler de celles qu'ils vont perdre.

Daignez, Sire, exaucer mon humble prière, & m'en donner une consolante assurance, avant, s'il se peut, que le Tout-Puissant trouve bon de me retirer de ce monde. Ce dernier bienfait du plus grand Roi, remplira mon ame à la mort de la plus douce paix, & je porterai aux pieds du Très-Haut les vœux de mon éternelle reconnoissance.

Sire, je descends dans la tombe avec les sentimens de vénération, de reconnoissance, & de respect, du plus soumis & du plus fidèle sujet, &c.

Digitized by Google

RÉPONSE
DU ROI.

Postdam, ce 16 mai 1785.

CE n'eſt qu'avec bien de la peine que j'apprends, par votre lettre du 12, que vous touchez à votre dernier moment. Le nom de Suhm m'eſt effectivement cher!.. J'ai connu quelques-uns de cette famille qui ſe diſtinguoient par leur mérite, & qui s'étoient concilié mon eſtime. Votre père, & vous-même y appartenez, & vos fils y auront également part s'ils marchent ſur leurs traces, & imitent leurs exemples. Je ſuis bien-aiſe de vous donner ce témoignage conſolant avant de deſcendre du théâtre de ce monde où vous avez joué le rôle d'un parfait honnête homme, qui eſt bien le plus glorieux pour les mortels. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous rétabliſſe encore une fois, & vous ait en ſa ſainte & digne garde.

Digitized by Google

LETTRE

De la Veuve U. E. P. de Suhm (a).

SIRE,

UNe veuve en deuil ſe jette à vos pieds, & les baigne de pleurs. Ne dédaignez pas de jeter ſur elle un regard de bonté. Le Tout-Puiſſant a trouvé bon de retirer de ce monde ce matin 18 mai, U. E. P. de Suhm, mon mari, qui, par une faveur du Ciel & de V. M., deſſervoit depuis vingt-cinq ans l'office de maître des poſtes à Deſſau. Quelques jours avant ſa mort, il a adreſſé une lettre à V. M. pour lui recommander très-humblement nos trois enfans, & la ſupplier de les prendre ſous ſa puiſſante protection. Si les larmes d'une veuve éplorée peuvent ajouter quelque poids aux derniers vœux d'un père mourant, permettez, Sire, que j'en arroſe vos genoux, & que je joigne mon ardente prière à la ſienne.

Vivant dans la douce eſpérance que V. M. daignera exaucer notre prière commune, je mourrai, Sire, avec les ſentimens du plus profond reſpect, de la plus vive reconnoiſſance, votre très-ſoumiſe & très-reſpectueuſe ſervante, &c.

(a) Cette lettre fut écrite à la réception de la précédente.

Digitized by Google

RÉPONSE
DU ROI
A la Veuve de Suhm.

Berlin, ce 21 mai 1785.

LA nouvelle de la mort de votre mari, maître des postes à Dessau, m'a fait beaucoup de peine!.. La dernière lettre que je lui ai adressée, il n'y a guère long-temps, sur son lit de mort, vous en aura déjà prévenue. Je l'estimois par son mérite, ainsi que pour les services qu'il m'a rendus, tant dans le militaire que dans le civil, & je prends pour cela même une part bien sincère à sa perte! Vos fils, s'ils marchent sur les traces de leur père, auront, en temps & lieu, part à ma bienveillance & protection. Et pour vous, je vous souhaite toutes les consolations nécessaires dans votre juste douleur; priant, sur ce, Dieu, qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Correſpondance de Fréderic II avec Madame la Marquiſe du Châtelet. Page 5
Correſpondance de Fréderic II avec Mr. de Fontenelle. 75
Correſpondance de Fréderic II avec Mr. Rollin. 83
Lettre de Fréderic II à Mr. Algarotti. 106
Correſpondance familière & amicale de Fréderic II avec Mr. de Suhm, Conſeiller intime de l'Électeur de Saxe, & ſon Envoyé extraordinaire aux Cours de Berlin & de Pétersbourg. 109
Avant-Propos. 111
Portrait du Prince Royal de Pruſſe, par Mr. de Suhm. 116
Correſpondance de Fréderic II avec Mr. de Suhm. 123
Addition de l'Éditeur & Supplément pour ſervir de concluſion à l'Hiſtoire des liaiſons de Fréderic II avec Mr. de Suhm. 369
Lettre de Mr. Ernſt-Ulric-Pierre de Suhm. 375
Réponſe du Roi. 377
Lettre de la Veuve U. E. P. de Suhm. 378
Réponſe du Roi. 379

Digitized by Google

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME X.

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

Sixième Édition.

CORRESPONDANCE
AVEC
Mrs. JORDAN ET DARGET.
ÉLOGE DE JORDAN.

A POSTDAM,
AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

1805.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

M. JORDAN,

PAR FRÉDERIC II.

CHarles-Étienne Jordan naquit à Berlin le 27 août 1700, d'une bonne famille bourgeoise, originaire du Dauphiné. Son père, qui avoit quitté sa patrie pour la religion, conservoit ce zèle ardent, qui, occupé entiérement à satisfaire le Ciel, ne juge pas toujours avec impartialité & justesse des affaires de ce monde. Il avoit destiné les trois aînés de ses fils au négoce, & il voua le cadet à l'Église sans consulter son inclination & ses talens.

Le jeune Jordan avoit une grande passion pour les lettres & pour l'étude : il dévoroit avec avidité tous les livres qui lui tomboient entre les mains, suivant ce penchant irrésistible avec lequel la nature marque les génies chacun à un coin particulier. Son père y fut trompé, & crut que, qui dit un homme de lettres, dit un

Digitized by Google

miniſtre ou un théologien. Il envoya ſon fils étudier à Magdebourg, ſous ſa direction de ſon oncle, qui étoit prêtre en cette ville. En 1719 il ſe rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles profeſſeurs en philoſophie, en éloquence & en théologie. Après qu'il ſe fut approprié les tréſors de Genève, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, il vola à Lauſanne pour y puiſer de nouvelles connoiſſances dans de nouvelles ſources.

De retour à Berlin en 1721, il fut connu de M. de la Croze qui l'inſtruiſit par amitié, tant dans les langues que dans les lettres. Il continua enſuite ſes études en théologie par déférence pour les volontés de ſon père, & après avoir paſſé par les degrés qui précèdent le miniſtère, il fut revêtu de ce caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite égliſe de Potzlow, village ſitué dans une des Marches.

La jeuneſſe de M. Jordan, la vivacité de ſon eſprit, & ſa paſſion pour un genre d'étude tout différent de la théologie, lui firent ſentir la grandeur du ſacrifice qu'il faiſoit à ſon père. Pour l'en conſoler, on le paſſa du village où il étoit à Prentzlow en 1727. Prentzlow étoit

Digitized by Google

une ſphère bien étroite pour M. Jordan ; c'étoit un genet d'Eſpagne devant le ſoc d'une charrue. Son application & l'étendue de ſa mémoire l'avoient mis en peu de temps au bout de ſa bibliothèque.

Un homme de ſon âge ne pouvoit ni ne devoit ſe reſtreindre à ne converſer qu'avec les morts ; il devoit goûter la ſociété des vivans. C'eſt ce qui l'engagea à épouſer une perſonne dans laquelle il rencontroit les talens ſi rares, de la beauté, de l'eſprit & de la ſageſſe : c'étoit Suſanne Perrault, de laquelle il eut deux filles pendant les cinq années de leur mariage.

Ce même eſprit qui donne le goût des ſciences, porte ceux qui l'ont, à remplir exactement leurs devoirs. Plus le jugement eſt ſûr, les idées claires, le raiſonnement conſéquent, plus l'homme eſt porté à s'acquitter ſans reproche de l'emploi, tel qu'il ſoit, qu'il doit remplir. M. Jordan agit ainſi : Y avoit-il quelque méſintelligence dans le troupeau dont il étoit paſteur, c'étoit lui qui portoit les paroles de paix, & qui travailloit avec une activité infatigable à réconcilier les eſprits. Y avoit-il des perſonnes affligées, c'étoit M. Jordan qui les conſoloit, qui abandonnoit ſon étude, ſa femme

Digitized by Google

& tout ce qu'il avoit de plus cher, pour rendre le repos & la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immodérée, & le peu de force qu'ils avoient sur eux-mêmes en avoit privés. Y avoit-il quelques malades ou quelques mourans, fussent-ils même de cette espèce méprisée par l'aviliſſement des emplois dans lesquels elle vit, c'étoit encore M. Jordan, dont le cœur compatiſſant & tendre assistoit dans leurs dernières heures ces personnes, qui loin de lui auroient souffert sans secours, & seroient mortes sans consolation.

Un caractère si aimable, cette bonté de cœur qui ne se démentoit jamais, ce fond de charité inépuisable, en un mot, toutes les bonnes qualités de M. Jordan, le firent aimer & respecter de tous les François, que la révocation de l'édit de Nantes avoit établis à Prentzlow : s'il prit part à leur affliction & à leur malheur, ils furent également sensibles à la mort de sa femme qu'il perdit au mois de mars de l'année 1732. La vivacité de son tempérament & la force avec lesquelles les passions règnent dans l'ame de la jeuneſſe, ne permirent pas à M. Jordan de souffrir cette perte avec une constance stoïque. Vrai portrait de la fragilité

Digitized by Google

humaine, qui nous permet de triompher par nos raisons de la foiblesse des autres, mais qui nous laisse tomber les armes des mains quand il s'agit de nous-mêmes, le chagrin & la douleur le rongeoient; sa santé en fut altérée si considérablement, qu'il eut des attaques réitérées de crachement de sang, qui manquèrent de le joindre aux cendres de son épouse. Sa maladie dégénéra en mélancolie, & il prit ce prétexte pour quitter les emplois du ministère, & pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude & du repos.

Dans les chagrins qui proviennent de la tendresse, l'affliction est d'autant plus opiniâtre qu'elle se croit autorisée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, rouvre de nouveau ces plaies, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé par les mains de la constance & de la fidélité: les distractions & le temps ont seuls le droit de les guérir.

Ces considérations jointes aux instances de ses parens, déterminèrent M. Jordan à faire le voyage de France, d'Angleterre & de Hollande. Il ne s'y attacha point à se donner le spectacle de la scène mobile du monde. Son

Digitized by Google

esprit porté à la philosophie & à l'étude, lui fit tourner ce voyage entiérement du côté de la littérature. Il ne se borna point à voir des palais, à contempler des édifices, à se rendre spectateur des diverses cérémonies, d'une pratique différente de celle de ce pays; unique fruit que la légéreté & le peu de discernement de la plupart des jeunes gens recueillent de leurs voyages. Car, en effet, quel usage peut-on tirer de l'inspection locale de ces ouvrages qui sont le produit de l'opulence, & souvent de la prodigalité? Il ne se fixa qu'à connoître ces grands hommes, dont l'esprit étendu, l'élévation du génie & l'érudition, font l'honneur de leur patrie & de leur siècle. Je ne vous tracerai point le nom des s'Gravesande, des Muschenbroek, des Voltaire, des Fontenelle, des Dubos, des Clarcke, des Pope, des Le Moivre, & de tant d'autres que j'omets pour l'amour de la briéveté : ce furent ces hommes célèbres que M. Jordan voulut voir & qu'il étoit digne de connoître. C'étoit ainsi que les Romains voyageoient autrefois en Grèce, & sur-tout à Athènes, pour se former l'esprit & le goût dans ce pays, qui étoit alors le berceau des arts & l'asyle des talens. Il satisfaisoit

Digitized by Google

ſa curioſité : c'étoit peu pour lui ; il voulut encore contenter ſes ſentimens : il compoſa la relation de ſon voyage, dans laquelle il rend juſtice à la beauté du génie & aux talens de ces hommes rares, pour leſquels il conſerva une haute eſtime pendant toute ſa vie. Qu'il eſt difficile à l'amour-propre de rendre au mérite un hommage pur & exempt de toute envie! Les bonnes qualités de nos ſemblables, & ſurtout de ceux qui courent avec nous la même carrière, ſemblent ravaler les nôtres : & qu'il eſt rare d'unir la modeſtie & l'impartialité avec beaucoup d'eſprit & de connoiſſance! C'étoit une vertu particulière en M. Jordan, à laquelle il a été conſtamment attaché toute ſa vie, & ſans laquelle il n'eût point laiſſé ce grand nombre d'amis, qui donnèrent à ſa perte de véritables regrets.

De retour à Berlin, il rentra dans ſon cabinet, où l'excitoit à l'étude cette noble émulation qui porte les eſprits bien faits à ſe perfectionner davantage : il liſoit tout & ne perdoit rien de ce qu'il avoit lu.

Sa mémoire étoit ſi vaſte, qu'elle étoit comme un répertoire de tous les livres, de toutes les variantes, de toutes les éditions, &

Digitized by Google

des anecdotes les plus curieuſes en ce genre.

L'eſprit, le mérite, & ſur-tout le bon caractère de M. Jordan, ne lui permirent point de reſter enſeveli plus long-temps dans ſon cabinet. Le Prince Royal, à préſent Roi (Fréderic II), l'appella à ſon ſervice au mois de ſeptembre 1736. Depuis ce temps il paſſa ſa vie à Reinsberg, partagé entre l'étude & la ſociété, eſtimé & aimé univerſellement: & uniſſant cette politeſſe que donne l'uſage du monde, à la profondeur de ſes connoiſſances, il déridoit les ſciences, & les produiſoit à la cour ſous les livrées des agrémens & de la galanterie.

Après la mort de Fréderic-Guillaume I, le Roi le plaça dans une ſituation où il pût tourner au profit de la patrie les talens de ſon eſprit, & les vertus de ſon cœur. Il fut revêtu du caractère de conſeiller-privé. Il employa toute la ſagacité de ſon eſprit à l'utilité de l'état: c'eſt à lui que Berlin eſt redevable des nouveaux réglemens de police qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons régner. Toutes les rues furent débarraſſées de cette eſpèce lâche & abjecte de fainéans, dont l'apparence abuſe de la charité des citoyens. Une maiſon de tra-

Digitized by Google

vail s'éleva par ſes ſoins, dans laquelle mille perſonnes qui vivoient à la charge des particuliers, ſe nourriſſent à préſent de leur induſtrie, & emploient leurs facultés au bien public. La ville fut partagée en quartiers, dans chacun deſquels des perſonnes furent prépoſées pour veiller aux règles de la police. Les académies furent pourvues avec diſcernement & connoiſſance, de profeſſeurs habiles & ſavans : toutes ces nouvelles inſtitutions, & le ſoin de faire fleurir les académies ſont dûs à l'activité de M. Jordan. En 1744, au renouvellement de cette académie royale des ſciences & belles-lettres, il en fut élu vice-préſident.

Qu'on ne diſe point que la culture des ſciences & des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon eſprit fait les mêmes progrès dans toutes les matières qu'il embraſſe. Les ſciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les emplois un nouveau luſtre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité ſe formèrent ſous la tutelle des lettres, ſi je puis me ſervir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'état ; & ce qui ſert à éclairer l'eſprit, à perfectionner le jugement, & à étendre la ſphère des connoiſſances, forme certainement

Digitized by Google

des sujets propres à toute espèce de destinations. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs & les fruits sont d'une beauté plus rafinée, & d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres, qui dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes, croissent au hazard, & dont les branches bizarrement entortillées, n'offrent pas même à la vue un spectacle agréable.

Lorsqu'après la mort de l'empereur Charles VI, le roi entra en Silésie à la tête de ses armées pour revendiquer l'héritage de ses ancêtres, que la prospérité de la maison d'Autriche lui avoit retenu longues années avec peu d'attention à ses droits; M. Jordan suivit S. M. dans le campagne de 1741, alliant la douceur du commerce des muses au tumulte des armes & à la dissipation d'une armée, dont les opérations & les mouvemens étoient continuels. Ces campagnes & son séjour fréquent à la cour, lui laissèrent cependant le temps de travailler aux différens ouvrages qui nous restent de lui, tels qu'une Dissertation latine sur la vie & les écrits de *Jordanus Brunus*, un Recueil de littérature, de philosophie & d'histoire; l'Histoire de la vie & des ouvrages de M. la Croze; sans compter quelques manuscrits qu'une modestie

Digitized by Google

outrée l'empêcha de faire imprimer. Il disoit qu'il falloit porter la lumière dans ces endroits ténébreux, que la nature envieuse paroît vouloir cacher aux hommes, qu'il faut instruire l'univers par des faits nouveaux & dignes de son attention, ou qu'il faut savoir rendre féconde la stérilité des matières, & revêtir des traits & des carnations de la Vénus de Médicis un squelette décharné, pour publier ses ouvrages & pour faire rouler la presse. Sa critique scrupuleuse n'avoit pour objet que ses ouvrages ; il paroissoit même regretter d'avoir laissé échapper dans sa jeunesse les premières productions de sa plume. Subjuguant son amour-propre, il corrigeoit sans cesse ses nouveaux écrits ; ne croyant jamais par son travail & son assiduité, pouvoir donner assez de preuves du respect & de la déférence qu'il portoit au public.

Il ne manquoit aux avantages, dont M. Jordan jouissoit, qu'une vie moins limitée que la sienne. Les sciences, la patrie, ses amis & son maître le perdirent par une maladie longue & douloureuse, qui l'emporta le 24 mai 1745, âgé de 44 ans & quelques mois, sans que sa patience l'abandonnât dans des maux, dont le poids s'appesantit par la durée, & qui deviennent sou-

Digitized by Google

vent insupportables aux ames les plus fermes, & à ceux-mêmes dont la constance paroît inébranlable dans les périls les plus évidens.

M. Jordan étoit né avec un esprit vif, pénétrant, & en même temps capable d'application : sa mémoire étoit vaste, & contenoit comme dans un dépôt, le choix de ce que les bons écrivains dans tous les siècles ont produit de plus exquis. Son jugement étoit sûr, & si son imagination étoit brillante, elle étoit toujours arrêtée par le frein de la raison, sans écart dans ses saillies, sans sécheresse dans sa morale, retenu dans ses opinions, ouvert dans ses discours, préférant la secte académique aux autres opinions des philosophes, ardent à s'instruire, modeste à décider, aimant le mérite & le faisant connoître, plein d'urbanité & de bienfaisance, chérissant la vérité & ne la déguisant jamais, humain, généreux, serviable, bon citoyen, fidèle à ses amis, à son maître & à sa patrie : sa mort fut un deuil pour tous les honnêtes gens : la malignité & l'envie se turent devant lui : le Roi, tous ceux qui le connurent, l'honorèrent de leurs regrets sincères.

Telle est la récompense du vrai mérite, d'être estimé pendant la vie, & de servir d'exemple après la mort.

CORRES-

Digitized by Google

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
MONSIEUR JORDAN.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Prince Royal.

Ce 13 avril 1739.

Doctissime, sapientissime Jordane! Les enfans de Fouquet dont je me suis chargé, doivent être mis au collège françois de Berlin, qui est derrière ma maison. Ayez la bonté de prévenir les gens de ce collège, afin qu'on les reçoive, & qu'ils y soient entretenus à mes dépens sur le pied du jeune Beausobre. Il faut qu'on leur fasse faire leurs humanités, & je réglerai le reste à mon arrivée à Berlin; je paîrai alors tous les frais & dépens, qu'ils n'ont qu'à avancer jusqu'alors.

Je vous souhaite santé & contentement à Rémusberg, & je vous prierai de me rendre visite, lorsque nous serons un peu moins affairés. Voici une épitaphe que j'ai faite sur

Digitized by Google

G***, à la réquisition de personnes auxquelles je n'ose ni ne puis rien refuser.

Ci-gît un maréchal, un ministre, & de plus,
Un grand financier, un chanoine laïque :
Passans, qui connoissez sa fourbe politique,
Laissez dans l'oubli confondus
Et ses vices & ses vertus.

J'ai tâché d'y mettre le moins de fiel qu'il m'a été possible, afin que la modération qui doit assaisonner toutes nos actions raisonnables, ne s'écarte pas de la poésie, non plus que du reste de ce que je puis faire.

Les insectes de Ruppin vous présentent leurs respects, les vieux bouquins s'humilient dans leur poussière & se mettent à vos pieds, & moi je suis avec l'amitié que vous me connoissez, votre zélé admirateur.

LETTRE II.

Du Prince Royal.

Pétersdorf, ce 23 juillet 1739.

MOn cher Jordan, nous voyageons il y aura trois semaines bientôt. Il fait une chaleur comme si nous étions à califourchon sur un rayon du soleil; il fait une poussière comme si un nuage nous rendoit invisibles aux passans; avec cela nous voyageons comme les anges, sans sommeil & presque sans alimens. Jugez

Digitized by Google

donc ſi je ne ſuis pas à préſent ce qu'on appelle un très-joli garçon. Si cela continue, on deviendra tout hébêté & ſtupide; mais je me perds dans mes comparaiſons; & je vous grille aſſez mal à propos aux rayons hyperboliques du ſoleil.

Des nouvelles. Tout le monde ſe porte bien. Le roi m'a donné toute ſon économie de chevaux, ce qui rapporte à préſent dix à douze mille écus, & pourra monter dans quelques années à ſeize ou dix-huit mille: je ſuis ſûr que vous y prenez part; auſſi en aurez-vous votre petite portion, & je verrai mes bons chevaux pruſſiens métamorphoſés en livres dans votre bibliothèque.

Adieu, mon cher Jordan. N'oubliez point ceux à qui leur deſtinée très-ambulante fait parcourir les régions voiſines des nations hyperborées, & qui ſoupirent après la tranquillité & le repos. Mès complimens aux êtres penſans qui penſent bien, à Berlin.

Digitized by Google

LETTRE III.

Du Prince Royal.

Kœnigsberg, ce 3 août 1739.

MOn cher Jordan, je vous envoie une lettre pour Voltaire, que vous copierez, que vous fermerez de votre cachet, & que vous ferez partir par la voie de Girard.

Me voici donc arrivé dans la capitale d'un pays où l'on eſt foudroyé l'été, & où le monde crève de froid en hiver. C'eſt un pays plus propre à nourrir des ours qu'à ſervir de théâtre aux ſciences. Les habitans ſouples, flatteurs, rampans, mais fiers, hautains & arrogans, ſont auſſi fades dans leur humilité qu'inſupportables par leur inſolence. Les arts n'ont jamais été cultivés ici, & il y a grande apparence qu'ils ne le ſeront jamais. Je vous dirai cependant que j'ai entendu prêcher dimanche un miniſtre qui m'a ſurpris par ſon éloquence : je crois que la bonne déeſſe s'eſt égarée dans ce voiſinage, & que pour ſe mettre à l'abri des glaçons de Courlande, elle s'eſt logée ſur la langue de ce prêtre. Je vous avoue que je n'ai jamais entendu de meilleur allemand, de plus belles phraſes, ni un ſtyle plus coulant & mieux orné ; & il faut avouer que ce M. Kant eſt ſans contredit l'homme du royaume qui débite le plus noblement des pauvretés.

Digitized by Google

Mes oreilles ſont ſi étourdies par l'éloquence bruyante de notre infanterie, qu'elles ſoupirent beaucoup après ces ſons flatteurs & remplis de moëlleux, qui les careſſent, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, ſi agréablement dans la paiſible & douce retraite de Rémusberg.

Ma verve eſt pendue au croc; mais je ſens bouillonner quelque choſe dans ma tête qui prononſtique une inondation de vers aſſez prochaine. Aiguiſez les dents de votre critique, aiguiſez vos limes, car je vous avertis que je vous donnerai de la beſogne. Enfin, il me ſemble que j'ai encore cent mille riens à vous dire; il faut que la ſageſſe retienne l'intempérance de ma plume, & que je ſonge que *doctiſſimus Jordanus* a des occupations plus dignes de ſon profond ſavoir & de ſa vaſte érudition, que celle de lire les billeveſées que lui écrit un voyageur oiſif, & qui ſe livre ſans réſerve au plaiſir de babiller.

Adieu, Seigneur. Soyez perſuadé qu'à parler ſérieuſement il y a peu de perſonnes qui vous eſtiment plus que votre très-affectionné.

Digitized by Google

LETTRE IV.

Du Prince Royal.

Kœnigsberg, ce 8 août 1739.

JE vous écris le matin à quatre heures, faute d'autre temps. Vous me croirez bien occupé, ſi vous en jugez par ce début; mais vous changerez bientôt de ſentiment, ſi vous daignez réfléchir au proverbe ſpirituel que je ne ſais quel ſage a inventé, & qui dit que les apparences ſont trompenſes.

Nous nous donnons tout l'exercice imaginable, & cela depuis la pointe du jour juſqu'aux ténèbres de la nuit. Ne vous imaginez point que ce ſoit pour bouleverſer le monde; ne croyez pas non plus que ce ſoit pour faire quelque grand ouvrage. Nous ne faiſons que promener tout doucement avec nous l'oiſiveté & l'ennui. Ce ſont, je crois, les pénates de Kœnigsberg; car les gens qu'on voit, & l'air qu'on reſpire, ne ſemblent ne nous imprimer autre choſe. Enfin, mon cher, je ſuis à préſent à la tête de preſque toutes les affaires matrimoniales du pays. Vous ſavez que j'ai ſigné par le paſſé des diſpenſes de parenté; me voilà à préſent près de partir pour les haras, où tout propagera gratis; ainſi je ferai multiplier les créatures de nos états, tant hommes que brutes. Si vous étiez

Digitized by Google

ici, je vous donnerois le choix de la plus jolie fille Lithuanienne, ou de la plus belle cavalle des haras. Au moins que votre sageſſe ne s'en ſcandaliſe point; car entre fille de ce pays & jument de haras, il n'y a que la différence de bête à bête.

Je ſerai le 17 à Berlin, où je compte bien de vous voir & de laiſſer déborder toute une mer d'idées que j'ai retenues par des digues & des boulevards de circonſpection, plus forts que ceux par leſquels les Hollandois enchaînent l'océan. Si la comparaiſon vous paroît trop forte, il ne dépendra que de vous de la réduire à ſa juſte proportion. Adieu à Jordan & à ſa bibliothèque. J'eſpère de revoir le premier leſte & gai comme un pinſon, & l'autre augmentée preſque du double.

LETTRE V.

Du Prince Royal.

Aux Haras de Pruſſe, ce 10 août 1739.

MOn cher Jordan, vous êtes le plus joli garçon du monde; vous m'envoyez tous les jours des lettres de Voltaire, des pièces nouvelles, & vous m'écrivez des lettres charmantes. Je ne vous renverrai rien pour tant de belles choſes; car ce pays ſi fécond en chevaux, ſi bien cultivé, ſi rempli de monde, ne

Digitized by Google

fournit pas un seul être qui pense. Je vous assure, si je restois long-temps ici, que je perdrois le peu de bon sens que je puis avoir ; mais graces au Ciel, on y a mis ordre ; car je pars samedi avant l'astre du jour, & je compte d'être à Berlin mardi, avant que la terre emportée par son mouvement journalier, ait perdu de vue l'œil du monde.

En vérité voilà de l'excellent, & je défie madame de Scudéry, Sarrasin, Balzac avec Voiture d'avoir fait de plus beau phébus de leur vie. Je travaille actuellement à la préface de la Henriade (*a*) ; j'espère que vous en serez content. J'ai trouvé un beau champ pour louer ; il n'y a que des vérités à dire, & des vérités qui feront plaisir à l'auteur, sans pouvoir blesser la délicatesse du public.

Vous serez mille fois mieux avec Césarion que je ne suis ici ; j'aimerois autant mourir que d'y rester. Un certain je ne sais quoi a glacé ma veine ; je ne sais si ce pays n'est pas propre pour penser, ou si le dieu des vers ne l'a jamais regardé d'un œil favorable ; mais je sens bien que la matière y domine beaucoup sur l'esprit. Je partirai samedi comme une fronde crétoise, & je voyagerai aussi vîte qu'il me sera possible, pour arriver mardi à sept heures du soir à Berlin. A présent nous voici aux commissions : mes complimens à madame

(*a*) Voyez ci-devant tome VI, page 197.

Digitized by Google

Rocoules & au bon Truchsès. Vous pouvez envoyer par le premier ordinaire le deſſein de mes armes, & de ce qu'Honoré vous demande; car on en trouve à Berlin. Adreſſez-vous à Truchsès, qui vous le fera avoir. Adieu, cher Jordan. Je ſuis à vous, & je me mets à l'ombre de votre ſcience, comme la timide tourterelle qui ſe cache dans le creux des chênes, pour éviter l'impétuoſité des tempêtes, & pour fuir les griffes carnaſſières des oiſeaux deſtructeurs.

LETTRE VI.

Du Roi.

Wéſel, ce 2 ſeptembre 1740.

MOn inſpecteur des hôpitaux, je ne devois attendre de vous que des nouvelles des petites-maiſons; mais comme votre génie eſt ſupérieur à vos emplois, vous avez ſu m'écrire de jolies choſes. J'ai fait un voyage à Strasbourg, dont j'ai fait une deſcription poétique, que j'ai envoyée à Voltaire; mais faute de copiſte je n'en ai pu garder un double. J'ai eu deux accès de fièvre; je ne ſais encore ſi ce ſera tierce ou quarte; mais ne vous en embarraſſez pas; quoi que ce ſoit, il n'y a point de danger. Maupertuis eſt arrivé. Joli garçon, aimable en compagnie, cependant de cent piques inférieur à Algarotti. Je prépare un petit eſclandre à

Digitized by Google

M. de Liège (*a*), & je veux voir quel train cela prendra, avant que de partir d'ici. Je n'ai point encore réſolu où & comment je verrai Voltaire avec la marquiſe de l'Aſtrée; mais je les verrai ſûrement. Adieu, bon Jordan de mon ame. Ne m'oublie pas, & ſois ſûr de mon amitié.

LETTRE VII.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 ſeptembre 1740.

TRès-reſpectable inſpecteur des pauvres, invalides, orphelins, fous, & des petites-maiſons; j'ai lu avec une mûre méditation la très-profonde lettre jordanique que je viens de recevoir, & j'ai réſolu de faire venir votre ſavant fourré de grec, ſyriaque & hébreu. Écris à Voltaire, que quoique je l'aie refuſé, je me ſuis raviſé, & que je voudrois de ſon petit Fourmont diminutif.

J'ai vu ce Voltaire que j'étois ſi curieux de connoître, mais je l'ai vu ayant ma fièvre-quarte, & l'eſprit auſſi débandé que le corps affoibli. Enfin avec gens de ſon eſpèce il ne faut point être malade; il faut même ſe porter très-bien, & être mieux qu'à ſon ordinaire ſi l'on peut. Il a l'éloquence de Cicéron, la dou-

(*a*) Pour l'affaire de Herſtal; voyez la *Nouvelle Vie de Frédéric II*, par M. l'Abbé Dénina, pag. 47 & ſuiv.

Digitized by Google

ceur de Pline, & la ſageſſe d'Agrippa ; il réunit en un mot ce qu'il faut raſſembler de vertus & de talens de trois des plus grands hommes de l'antiquité. Son eſprit travaille ſans ceſſe, chaque goutte d'encre eſt un trait d'eſprit partant de ſa plume. Il nous a déclamé Mahomet I, tragédie admirable qu'il a faite ; il nous a tranſportés hors de nous-mêmes, & je n'ai pu que l'admirer & me taire. La marquiſe du Châtelet eſt bienheureuſe de l'avoir ; car des bonnes choſes qui lui échappent, une perſonne qui ne penſe point & qui n'a que de la mémoire pourroit en compoſer un ouvrage brillant. Cette Minerve vient de faire ſa phyſique ; il y a du bon. C'eſt Koenig qui lui a dicté ſon thême ; elle l'a ajuſté & orné par-ci par-là de quelque mot échappé à Voltaire à ſes ſoupers. Le chapitre ſur l'étendue eſt pitoyable, l'ordre de l'ouvrage ne vaut rien ; il y a même de très-groſſes fautes, car dans un endroit elle fait tourner les aſtres d'occident en orient. Enfin c'eſt une femme qui écrit & qui ſe mêle d'écrire au moment où elle commence ſes études ; car quatre ou cinq ans ne ſont pas ſuffiſans pour ces matières, & il ne faut prendre la plume qu'après avoir bien digéré ce qu'on a à dire, & lorſqu'on ſe ſent maître de ſa matière ; mais lorſqu'on ſe mêle d'expliquer ce qu'on ne comprend pas ſoi-même, il ſemble voir un bègue qui veut enſeigner l'uſage de la

Digitized by Google

parole à un muet. Après tout, puiſqu'elle trouve du plaiſir à écrire, qu'elle écrive, quoique ſes amis devroient lui conſeiller charitablement d'inſtruire ſon fils ſans inſtruire l'univers, de ne point parler d'algèbre dans un livre de métaphyſique, & de ne point deſſiner des figures, lorſqu'on peut s'expliquer clairement ſans leur ſecours.

J'attends demain mon accès de fièvre. Je ſuis un peu haraſſé du voyage, ſans avoir cependant perdu l'envie de bavarder. Tu me trouveras bien bavard à mon retour; mais ſouviens-toi que j'ai vu deux choſes qui m'ont toujours beaucoup tenu à cœur, ſavoir Voltaire, & des troupes Françoiſes. Si je n'avois pas eu la fièvre, j'aurois été à Anvers & à Bruxelles, j'aurois vu le Brabant, & cette Émilie ſi aimable & ſi ſavante. On en dit beaucoup de bien d'ailleurs, & ce que j'en dis, ne regarde que ſon livre, qu'elle auroit pu s'épargner.

Adieu, très-ſavant, très-docte, très-profond Jordan, ou plutôt très-galant, très-aimable & très-jovial Jordan; je te ſalue en t'aſſurant de tous ces vieux ſentimens que tu ſais inſpirer à tous ceux qui te connoiſſent comme moi. *Vale.*

P. S. Écris du moment de mon arrivée. Ami, ſais-m'en gré, car j'ai travaillé & je vais travailler encore comme un Turc, ou comme un Jordan.

Digitized by Google

LETTRE VIII.

Du Roi.

Ruppin, ce 28 novembre 1740.

SEigneur Jordan, te voilà riche en incluſes; j'eſpère que tu les délivreras toutes. Tu verras encore ſûrement des ſcènes à Berlin qui nous divertiront tous deux. Mande-moi ce que tu ſais & ce que tu ne ſais pas. Des nouvelles du poëte, des nouvelles de l'italien, de politique, de littérature, de bavardage, enfin tout ce que tes oreilles entendent & ce que tes yeux voient. Rien n'eſt indifférent dans un temps de criſe, & les bagatelles tiennent quelquefois de plus près aux grandes choſes qu'on ne le penſe.

Je travaille ici, & pour me délaſſer je fais des vers les plus fous du monde. Je ſerai vendredi après-midi à Berlin, où j'aurai le bonheur d'entendre Jordan.

Ton avare boira la lie de ſon inſatiable déſir de s'enrichir; il aura 3300 écus. Son apparition de ſix jours me coûtera par journée 550 écus (*a*). C'eſt bien payer un fou, jamais bouffon de grand ſeigneur n'eut de pareils gages.

Adieu, l'ami. Ne m'oublie pas, écris-moi ſouvent, & trouve-toi dans mon antichambre vendredi à quatre heures après-midi.

(*a*) C'étoit un médecin.

Digitized by Google

LETTRE IX.

Du Roi.

Ruppin, ce 30 novembre 1740.

SEigneur Jordan, ta lettre eſt ſupérieure à un grec & hébreu, & aſſurément elle ne ſent point la docte poudre de l'antiquité, qui gâte tant d'eſprits, & appeſantit tant d'heureux génies.

La cervelle du poëte eſt auſſi légère que le ſtyle de ſes ouvrages, & je me flatte que la ſéduction de Berlin aura aſſez de pouvoir pour l'y faire revenir bientôt, d'autant plus que la bourſe de la marquiſe ne ſe trouve pas toujours auſſi-bien fournie que la mienne. Tu rendras à cet homme, extraordinaire en tout, la lettre ci-incluſe, avec un petit compliment en ſtyle de ſavante maquerelle; tu en feras autant aux grâces d'Algarotti, aux courbes de Maupertuis, & à la tour babylonienne de Des Molards. Mande-moi beaucoup de folies, ce qu'on dit, ce qu'on penſe & ce qu'on fait. Berlin, dit-on, a l'air de dame Bellone en travail d'enfant; j'eſpère qu'elle accouchera de quelque choſe de bon, & que je gagnerai la confiance du public par quelques entrepriſes hardies & heureuſes. Enfin me voici dans une des plus belles circonſtances de ma vie, &

Digitized by Google

dans des conjonctures qui pourront poſer une baſe ſolide à ma réputation. Ton prêtre en a une fauſſe ; hélas ! je n'ai jamais entendu nommer ſon nom, & les ſyllabes qui le compoſent, n'ont jamais frappé mes oreilles dans l'ordre où vous me les marquez. Mes ſoins ne ſont ni d'aujourd'hui ni d'hier pour les bleds, mais c'eſt de longue main. Dans des temps calamiteux on n'eſt pas maître des événemens, & tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'être induſtrieux. Heureuſement mes ſoins n'ont pas été inutiles. Adieu. Je te reverrai vendredi, & ſi tu me dis, *ma foi*, *je ne ſais rien*, je te donnerai le fouet. Ma lettre commence comme une ode & finit comme un lampon.

LETTRE X.

De M. Jordan.

Berlin, ce 14 décembre 1740.

SIRE,

TOut le monde eſt ici dans l'attente de l'événement, dont la plupart ne peuvent déterminer ni la raiſon ni le but. Je ſuis charmé de voir une partie des états de V. M. dans le pyrrhoniſme : c'eſt un mal qui eſt devenu épidémique. Ceux qui, ſemblables aux théologiens, ſe croient en droit de certitude, prétendent

Digitized by Google

que V. M. eſt attendue avec une impatience religieuſe par les proteſtans ; que les catholiques eſpèrent de ſe voir délivrés d'une infinité d'impôts, qui déchirent cruellement le beau ſein de leur égliſe. Vous ne pouvez que réuſſir dans votre courageux & ſtoïque deſſein, puiſque la religion & l'intérêt trouvent également leur compte à ſe ranger ſous vos étendards.

Wallis, qui commande, à ce qu'on dit, a fait punir un Siléſien comme calomniateur : il annonçoit l'arrivée prochaine d'un nouveau Meſſie. J'ambitionne ce genre de martyre.

Les critiques croient la démarche préſente directement oppoſée aux maximes renfermées dans le dernier chapitre de l'*Anti-Machiavel.*

Le mot de *manifeſte* termine à préſent preſque toutes les converſations : on veut qu'il en paroiſſe un aujourd'hui, qui ne doit être que la préface d'une ample déduction, à laquelle un juriſconſulte travaille. On court chez les libraires, comme on s'empreſſe à voir un phénomène céleſte qu'on auroit annoncé. Voilà le début de ma gazette, qui ne peut être placée aux pieds ſacrés de V. M. que deux fois la ſemaine, vu l'arrangement des poſtes.

Je paſſerai la matinée de vendredi en prières & en oraiſons ; les aſtronomes prétendent que Mars entrera ce jour-là dans la conſtellation de la double aigle. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE XI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 17 décembre 1740.

SIRE,

LE manifeste enfin paroît : tout le monde est surpris de sa brièveté. On attendoit & on vouloit une déduction ample & circonstanciée ; & au-lieu de cela, on reçoit un compliment fait aux puissances, que l'on croit fort alarmées. On épluche cette déclaration, comme un théologien prêchant un texte de l'Écriture. Chacun l'explique à sa manière : l'un prétend y trouver une frappante clarté, l'autre au contraire y croit voir une obscurité affectée & politique.

Le peuple prétend ici que le grand-duc de Lorraine a été incognito à Rheinsberg.

Un mot de M. de Beauveau m'a surpris. On parloit des circonstances présentes. Le marquis, d'un air de réserve, me dit : *Je ne sais qui a fait naître au Roi l'idée de la démarche présente, mais je crois qu'il ne fait pas tant mal.* Personne n'entendra mieux le sens de ces paroles que V. M.

Une nouvelle qui m'a paru originale, & qui est assez répandue : l'électeur de Saxe a de cuisans remords de conscience de son change-

Digitized by Google

ment de religion. Il ne ſait comment obtenir cette tranquillité d'ame que lui donnoit autrefois le luthéraniſme. Ce n'eſt point au pape auquel il s'adreſſe, pour lever ſes ſcrupules ; mais c'eſt au roi de Pruſſe qu'il ouvre ſon cœur, pour raffermir ſa foi chancelante, & pour donner à ſon *Credo* la conſiſtance néceſſaire. *O tempora!*

Une choſe eſt ſûre, c'eſt que tout Paris eſt plein du changement de religion de V. M. : les lettres écrites à Berlin en ſont pleines. Cette nouvelle me fait naître une idée, c'eſt que les théologiens ne veulent point que le Ciel perde. Puiſqu'un roi ſe prive par ſon abjuration de ſes droits, l'autre les revendique par ſa repentance.

J'ai l'avantage d'être avec un reſpect profond, & un parfait dévouement, &c.

LETTRE XII.

Du Roi.

Du quartier de Milchau, ce 19 décembre 1740.

SEigneur Jordan, ta lettre m'a fait beaucoup de plaiſir par rapport à tous les raiſonnemens que tu me marques. Demain j'arrive au dernier quartier auprès de Glogau, que j'eſpère d'avoir dans peu de jours. Tout favoriſe mes deſſeins, & j'eſpère de revenir à Berlin, après

Digitized by Google

les avoir exécutés glorieusement, & de façon qu'on aura lieu d'en être content. Laisse parler les envieux & les ignorans ; ce ne seront jamais eux qui serviront de bouffole à mes desseins, mais bien la gloire ; j'en suis pénétré plus que jamais, mes troupes en ont le cœur enflé, & je te réponds du succès. Adieu, cher Jordan. Écris-moi tout le mal que le public te dit de ton ami, & sois persuadé que je t'aime & t'estimerai toujours.

LETTRE XIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 20 décembre 1740.

SIRE,

LA nouvelle la plus récente que je puisse présenter à V. M. c'est le départ de M. de Beauveau. Il finit hier de parcourir le cabinet de médailles, dont il est autant charmé que l'est le public du riche présent qu'il a reçu. On dit que celui du roi de France, donné à M. de Camas, lui est fort inférieur en valeur.

On publie une alliance entre V. M., la France & la Suède. On dit plus que tout cela : on veut que la reine de Hongrie soit morte en couche ; je n'en crois rien.

On implore dans toutes les églises le secours

Digitized by Google

du Ciel pour la prospérité des armes de V. M., & on allègue pour raison unique de cette guerre, l'intérêt de la religion protestante. A l'ouïe de ces mots, le zèle du peuple se réveille : on bénit Dieu qui a suscité un défenseur aussi puissant. On se récrie de ce qu'on a osé le soupçonner d'indifférence pour le protestantisme. On assure, sans l'avoir examiné, que les droits de V. M. sont incontestables. Oh, le beau coup d'état !

Le brave Pascal, qui pourroit bien un jour décorer sa boutonnière des oreilles de Voltaire, contre lequel il est fort irrité, a fait une action d'un homme d'honneur. Ne sachant à quel saint se vouer, il vint trouver M. de Maupertuis, & lui emprunta dix louis pour faire son voyage. M. de Beauveau, touché de l'état de cet officier, lui offrit place dans sa voiture, pour retourner en France. Pascal l'accepte, & va rendre l'argent à l'astronome bienfaiteur, qu'il remercie.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 24 décembre 1740.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, me remplit de joie & de contentement. Je n'ai jamais douté de la réussite de ses des-

Digitized by Google

ſeins : c'eſt un bâtiment bien étayé, qui peut même ſoutenir la tempête & l'orage. Des troupes qui ſe voient commandées par un roi, ne ſauroient être ſans gloire. Tirer un peuple d'une famine preſqu'inévitable, conquérir une province au milieu de l'hiver, c'eſt le plus beau commencement de règne qu'on liſe dans l'hiſtoire.

La ville annonçoit déjà V. M. dans Breslau, & tout cela fondé ſur une lettre qu'un marchand avoit reçue. Jamais circonſtance n'a mieux été étoffée dans un roman que ne l'étoit cette nouvelle. Depuis qu'on croit V. M. agir en faveur du proteſtantiſme, on la fait marcher à pas d'Achille aux extrêmités de la Siléſie.

Ce qu'il y a de ſûr & de très-certain, c'eſt que les cours étrangères ont fait ici à leurs miniſtres des reproches ſur leurs relations : ils n'ont pu s'imaginer le but de l'armement, ils les ont accuſés d'une trop grande crédulité. Ce n'eſt que depuis que V. M. ſe trouve au milieu du camp, & que la Siléſie eſt en partie conquiſe, qu'on commence à le croire.

Wolf a été reçu à Halle à peu près comme les Juifs recevroient leur Meſſie, qu'ils attendent depuis ſi long-temps. Une pédante cohorte l'a eſcorté juſque dans ſa maiſon. Lange, ſon ennemi, eſt venu le voir, & l'a comblé de politeſſes, au grand étonnement de la faculté.

Madame de Rocoules, plus gaie qu'à l'or-

Digitized by Google

dinaire, m'a chargé d'envoyer à V. M. les trois pièces ci-jointes, qu'elle croit convenir comme la principale pièce d'une toilette, à une dame: c'eſt l'appendice d'un équipage guerrier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 25 décembre 1740.

SIRE,

J'Ai reçu deux pièces du camp, écrites avec beaucoup d'eſprit, & d'une plaiſanterie très-fine. Il eſt facile d'en reconnoître l'auteur: d'ailleurs on y cite un paſſage qu'on dit être du roi Salomon, & qui ne ſe trouve pas à coup ſûr dans les livres qui nous en ſont reſtés. Je ſuis trop zélé partiſan d'Horace, pour ne pas revendiquer cette réflexion, qui lui appartient. Mais Horace ne vaut-il pas Salomon pour l'auteur de l'ingénieuſe, mais mordante ſatyre?

Voici de très-mauvais & impertinens vers venus de Hollande, & envoyés ici à nos libraires. J'ai cru devoir les envoyer à V. M.

Une nouvelle généralement ici répandue, c'eſt que V. M. allant de Schweidnitz à Lignitz, un archiprêtre avoit publiquement exhorté ſes chères ouailles à recevoir les troupes Pruſſiennes avec tous les égards qu'elles méritent, &

Digitized by Google

à les assister en tout ce qu'elles pourront. Cette action ne me paroît pas marquée au coin d'un zèle catholique.

Les gazettes, & par conséquent le public, assurent que M. le comte de Rottembourg est envoyé à Berlin de la part de la cour de France, pour y négocier une affaire de la dernière importance.

Ce qu'on affirme avec une certitude opiniâtre, c'est que V. M. doit s'aboucher avec le grand-duc de Lorraine ; & les affaires terminées, aller passer avec ce prince le carnaval à Venise.

J'ai l'honneur d'être avec tout le respect possible, &c.

LETTRE XVI.

Du Roi.

Neumarck, ce 30 décembre 1740.

Vive Jordan & sa belle humeur! Tu n'engendrois pas le spléen, mon ami, lorsque tu m'écrivis ta dernière lettre. Pour nous autres, qui sommes ici par voie & par chemin, nous nous flattons avec raison d'être dans peu au bout de notre carrière, & d'avoir fait un petit exploit qui méritera quelque considération. Les bons coups vont se faire, & je me flatte que dans huit jours je pourrai t'écrire quelque chose de plus substantiel que les billevesées

Digitized by Google

dont je t'ai entretenu jusqu'à présent. Nous sommes aux portes de Breslau : Glogau doit se rendre dans peu ; la ville est aux abois, & d'ailleurs nos affaires commencent à prendre le train qu'elles devoient naturellement prendre.

Adieu. Divertis-toi bien, & étudie auprès de ton bon fourneau, tandis que nous nous battrons à travers la boue, ou dans la neige. N'oublie pas, je t'en conjure, ton admirateur, qui crèvera un de ces jours de l'estime qu'il a pour toi.

LETTRE XVII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 31 décembre 1740.

SIRE,

BErlin est rempli de la prise de Glogau, les gazettes en parlent ; on circonstancie ce fait jusqu'au point de dire que le siège en a duré quatre heures, & que chaque heure a coûté cent hommes, qui y ont perdu la vie. Mon barbier, d'un air empressé, me vint annoncer cette nouvelle ; le mot de Glogau lui échappe, il se le rappelle ensuite, & d'une joie vive & impétueuse il m'annonce que le roi de Prusse a pris le Grand-Mogol.

V. M. pourroit-elle croire que dans le livre de Kosterus, publié il y a très-long-temps, on lui donnoit la Silésie & la Moravie ? Le

Digitized by Google

partage que cet auteur y fait des états de l'empereur, mérite d'être lu par sa singularité. J'ai eu soin de faire transcrire les passages en question, qui traduits ne peuvent que divertir V. M. L'électeur George-Guillaume, frappé, à ce que dit Bayle, des révélations de ce fanatique, voulut le voir, le fit examiner par les théologiens de Francfort-sur-l'Oder : & il se rendit à Berlin, par ordre de ce prince, en 1625, 1626 ; l'électeur eut avec lui divers entretiens.

Le ministre Achard est inquiet sur le sujet de son beau-frère Horguelin, un des plus riches marchands de Breslau, comme V. M. pourra le voir par ce billet qu'il m'écrit : je l'ai assuré qu'il devoit se tranquilliser & qu'il n'avoit rien à craindre dans cette circonstance, ni pour son parent, ni pour son bien, qui y est en dépôt.

J'ai vu une lettre de Paris dans laquelle on dit que la misère y est toujours plus grande.

On embarque ici force canons ; ce nouvel envoi donne lieu à bien des réflexions : on va les considérer d'un air d'étonnement : on ne comprend point quel en doit être l'usage, puisqu'on croit déjà la Silésie sous l'autorité de V. M.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être avec un profond respect & un parfait dévouement, &c.

Digitized by Google

LETTRE XVIII.

Du Roi.

Sans date.

LIste des nouveaux livres qui ſont ſous preſſe & qui vont ſe débiter à Breslau, ce 3 de janvier 1741.

Le Baron en mauvaiſe humeur, ou le Sr. P... piqué d'une mouche. Ce livre n'eſt guère goûté, parce qu'on y remarque beaucoup de paſſages d'un auteur F. mal entendus & mal traduits, ce qui fait croire au public que l'auteur P. s'eſt trop précipité en le compoſant. Le jugement du public peut ſervir de règle aux auteurs qui ont envie d'écrire, pour bien digérer leur matière avant de la produire.

On débite encore, quoique ſous le manteau, un autre livre intitulé : *La Léthargie politique*, ou *Façon de guérir le mal hongrois*, à Vienne, & ſe vend chez Bartenſtein.

Nouveau ſtratagême du Diable pour eſcamoter une ame au bon Dieu, ou *les Tours de paſſe-paſſe de maître Gonin dans les enfers*, déduits par un évêque fruſtré de ſon diocèſe, & enrichi des notes d'un dragon embourbé.

L'Amant inconſolable, ou *le Cocu en herbe*, ou *le Trompeur & demi*. Ouvrage rare, écrit par un Italien, ſe vend à Ferrare, à 6 gros.

Généalogie de l'Ane de Balaam. Ouvrage

Digitized by Google

très-curieux & rare, avec les armes de tous ſes ancêtres, gravées par Picart, grand in-folio, travaillé par un Anglois & augmenté par un Allemand. Pèſe 24 livres & 2 quintaux.

Tableau de la Réſurrection, où l'on voit repréſentés la perplexité des chanoines troublés dans leur molleſſe par le bruit du tambour; le plaiſir des *** en ſe retrouvant pucelles; & la rage des bigots en ſe voyant damnés.

L'Analyſe du Droit Canon, écrit par le très-érudit Sr. de Linger, avec un Commentaire du P. d'A. Ouvrage admirable pour les juriſconſultes, & de grand uſage pour les rois; le tout enrichi de vignettes dans le goût de Watteau.

La Bibliothèque des Sots, ou *Recueil des bons mots des autres, répétés juſqu'à la troiſième génération, & retournés dans la fripperie des beaux-eſprits, à l'uſage des ignorans de la poſtérité.*

Traité de la Chaſſe forcée, par le Pr. M., ou *le Cerf en rut*, avec une très-profonde Diſſertation ſur les propriétés de ***.

Le diminutif du rien, ou *l'Art de la bagatelle*, par le même auteur.

Traité nouveau d'éloquence par un muet, la propriété des couleurs par un aveugle, & l'art de penſer par un extravagant. Ouvrages admirables de philoſophie, plus clairs que tout ce qui a été produit juſqu'à préſent.

Digitized by Google

Si l'on ſouhaite quelqu'un de ces livres, on les trouvera à Breslau, rue du bon-ſens, chez l'homme de Platon.

LETTRE XIX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 7 janvier 1741.

SIRE,

JE commence ma lettre par trois *on dit*, que j'aurois bien de la peine à garantir. *On dit* que la reine de Hongrie a tellement été ſenſible à l'entrepriſe de V. M., qu'elle a juré par le Styx, qu'elle aimoit mieux livrer tous les Pays-Bas à la France, que de voir la Siléſie manger ſon pain & boire ſon vin ſous les étendards brandebourgeois. Cette nouvelle a paſſé à travers cinq ou ſix oreilles politiques, qui la ruminent.

On dit que la France prête deux milſions à la Bavière, pour que cette dernière puiſſe ſoutenir ſes juſtes prétentions.

Enfin *on dit* que la Ruſſie prendra fortement le parti de l'Empire. Voilà trois objets propres à exercer la politique de ceux qui s'en occupent une partie de la journée.

Une choſe eſt également certaine & particulière, c'eſt que le bruit de la priſe de Glogau étant parvenu à Glogau, tout le monde a été

Digitized by Google

dans la joie, & buvoit à la ſanté de celui qui rétabliſſoit les murs de Sion, dans un pays où l'erreur avoit toujours cherché à les abattre entiérement.

Voici deux morceaux de la gazette de Cologne, que je crois devoir envoyer à V. M., du 20 décembre 1740.

» M. de Borck..... donna jeudi dernier » un grand repas aux miniſtres d'état & étran- » gers. On aſſure que ce ſeigneur ſe trouvant » depuis peu à une table dont le marquis de » Mirepoix étoit auſſi, celui-ci lui dit qu'il » couroit un bruit que S. M. Pruſſienne faiſoit » marcher des troupes pour le ſervice de notre » cour, & que M. de Borck répondit que » non-ſeulement ce bruit étoit fondé, mais » que le roi ſon maître étoit prêt à en faire » marcher un plus grand nombre pour le ſer- » vice de la reine de Hongrie & de Bohème. » Le même miniſtre s'eſt, dit-on, expliqué à » peu près de la même manière dans le repas » de jeudi dernier. Quoi qu'il en ſoit de ceci, » il eſt certain que la cour ne paroît aucune- » ment intrigüée de la marche des troupes de » Pruſſe ».

Le ſecond article ſe termine par cette réflexion, qui ſuit un détail fait des préparatifs pour l'expédition préſente. » La deſtination de » ce corps, dans cette ſaiſon, & dans la con- » jonfture préſente, eſt toujours un myſtère

Digitized by Google

» qu'aucun ministre étranger n'ose peut-être se » vanter d'avoir pénétré ». J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 10 janvier 1741.

SIRE,

LA déduction des droits inconteſtables de V. M. ſur la Siléſie, a paru ſamedi dernier : c'eſt ſur ce ſujet que roule à préſent la converſation des politiques. On convient aſſez généralement ſur le droit ; mais les articles 15 & 16 ſont expoſés à la critique. Les uns prétendent que l'auteur auroit dû les omettre, puiſqu'ils ſemblent affoiblir la force des précédentes preuves : les autres voudroient les voir munis d'une autorité. Les perſonnes qui n'entendent pas l'allemand, attendent avec impatience la traduction de tout l'ouvrage.

On aſſure que V. M. a les clefs de Breslau entre les mains, que les bourgeois de ce pays ſont charmés d'être ſous ſa protection. Je n'en ſuis point ſurpris : & ils me paroiſſent agir fort conſéquemment.

On a imprimé en Saxe la vie du feu roi en 2 vol. in-8vo. J'ai parcouru cet ouvrage, qui à peine mérite d'être feuilleté. Le ſtyle françois n'en vaut rien, il eſt écrit ſans goût,

Digitized by Google

sans jugement, & même sans prudence. Celle qui paroît en Hollande, & que la Martinière dirige, fera entiérement tomber celle-ci. Je fais traduire à du Molard l'ouvrage sur les conversations angloises de Swift, dont l'extrait a diverti autrefois V. M.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXI.

Du Roi.

Ottmachau, ce 14 janvier 1741.

MOn cher M. Jordan, mon doux M. Jordan, mon paisible M. Jordan, mon bon, mon bénin, mon pacifique, mon humanissime Jordan.

J'annonce à ta sérénité la conquête de la Siléfie, je t'avertis du bombardement de Neisse, je te prépare à des projets plus importans, & je t'instruis des succès les plus heureux que les flancs de la fortune aient jamais enfantés.

Voilà qui doit te suffire. Sois mon Cicéron quant au droit de ma cause, je serai ton César quant à l'exécution.

Adieu, tu sais si je ne suis pas avec la plus cordiale amitié, ton fidèle ami.

Digitized by Google

LETTRE XXII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 14 janvier 1741.

SIRE,

IL eſt arrivé un courier, à ce que prétend le peuple, il y a trois jours, qui annonce au public curieux la reddition du grand Glogau, avec perte de cinquante grenadiers & de deux officiers. Il y a eu grande alarme à cet égard dans le quartier des dames de Berlin; des pleurs ont été répandus, avant que la nouvelle fût confirmée. C'eſt commencer par où l'on doit finir. J'ai été fort tranquille ſur ce ſujet, parce que je ſais que V. M. eſt fort au-delà de Breslau, en très-bonne ſanté, & que ceux à la conſervation deſquels je m'intéreſſe, ont l'avantage & l'honneur de l'accompagner.

J'ai remis à M. Gautier, garde du cabinet des antiquités, les ſept médailles, contre quittance. Il ſeroit bien à ſouhaiter que toutes celles qui ont été trouvées en Pruſſe ſuiviſſent la même route.

Il y avoit dans la gazette d'Utrecht un article que je crois devoir envoyer à V. M.; c'eſt dans celle du vendredi, 6 janvier, article de Ratisbonne. » On écrit de Nuremberg qu'on » y paroiſſoit craindre que le roi de Pruſſe ne » renou-

Digitized by Google

» renouvellât quelques anciennes prétentions » sur cette ville ».

Le bruit eſt ici généralement répandu que Berlin aura la conſolation de voir V. M. ſur la fin du mois. Cette nouvelle eſt trop agréable pour pouvoir être ſi facilement crue.

J'ai l'honneur d'être, en attendant que je puiſſe me mettre aux pieds de V. M., après la glorieuſe conquête, avec un reſpect profond & un attachement inviolable, &c.

LETTRE XXIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 17 janvier 1741.

SIRE,

TOutes les lettres qui viennent de Siléſie ne ſauroient aſſez ſe louer des troupes de V. M., du bon ordre & de la diſcipline qui y règnent.

On imprima ſamedi dernier, dans les gazettes de Berlin, une lettre d'un officier Pruſſien, qui veut bien rendre compte au public de ce qui s'eſt paſſé depuis l'expédition de Siléſie juſqu'au moment du départ de ſa lettre. Il y a des perſonnes qui, prétendant fonder leur raiſonnement ſur une expérience militaire de pluſieurs années, ne ſauroient ſe perſuader que tout ce qui eſt dit par l'auteur ſur l'ordre des

Digitized by Google

marches, & ſur la rareté des traîneurs, ne ſoit un peu exagéré. J'ai entendu fortement diſputer ſur ce point : & l'on convint que ce qui paroîtra exagéré ſur ce ſujet à un étranger, ne le ſera point à une perſonne qui ſera un peu au fait de l'ordre de nos troupes.

Douze miniſtres partent aujourd'hui pour le pays conquis, ce qui fait beaucoup de plaiſir à tout le monde : on les a vus ſe deſtiner à ce voyage, avec la même joie que les peuples d'autrefois voyoient ceux qui partoient pour la Terre-Sainte.

Le miniſtre de l'empereur eſt, à ce qu'on m'a aſſuré, fort chagrin de n'avoir point depuis ſix ordinaires reçu de lettres de ſa cour. Il eſt du nombre de ces honnêtes gens qui ont l'avantage de pouvoir s'affliger pour les intérêts de leur maître.

Il s'eſt paſſé à Hanovre une affaire entre les domeſtiques de M. de Beauveau, & ceux de l'aubergiſte chez lequel il étoit logé : le différend ne rouloit que ſur quelques gros : il y a eu à cette occaſion des épées tirées, des gens bleſſés, & un tapage de diable. J'ai bien remarqué que cette nouvelle ne faiſoit pas plaiſir aux amis de ce miniſtre : d'ailleurs les gazettes de Hollande l'ont rapportée d'une façon à en faire un peu ſentir le ridicule.

J'ai l'honneur, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXIV.

Du Roi.

Ottmachau, ce 17 janvier 1741.

J'Ai l'honneur d'apprendre à votre humanité que nous nous préparons chrétiennement à bombarder Neisse, & que si la ville ne se rend pas de bon gré, nécessité sera de l'abîmer. D'ailleurs nos affaires vont le mieux du monde, & tu n'entendras bientôt plus parler de nous; car dans dix jours tout sera fini, & j'aurai le plaisir de vous revoir & de vous entendre environ dans quinze.

Je n'ai vu ni mon frère ni Kayserling; je les ai laissés à Breslau, pour éviter de les exposer aux dangers de la guerre; ils en seront peut-être un peu fâchés, mais je ne saurois qu'y faire; d'autant plus que dans cette occasion on ne peut participer à la gloire à moins que d'être mortier.

Adieu, Monsieur le Conseiller. Allez vous amuser avec Horace, étudier Pausanias; & vous égayer avec Anacréon; pour moi, qui n'ai pour mon amusement que des merlons, des fascines & des gabions, je prie Dieu qu'il veuille bientôt me donner une occupation plus douce & plus paisible, & à vous santé, satisfaction, & tout ce que votre cœur désire.

Digitized by Google

LETTRE XXV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 21 février 1741.

SIRE,

L'On assure que V. M. a donné un texte aux prédicateurs de Siléſie, ſur lequel ils doivent prêcher. Ces paroles ſont ſi bien choiſies, qu'elles méritent d'être rapportées. On les trouve dans le 1er. livre des Macchabées, chap. 16, §. 33, 34. *Mais Simon lui répondit, & dit: Nous n'avons point pris le pays d'autrui, & nous n'en tenons point d'autre : mais c'eſt l'héritage de nos pères, qui a été pendant quelque temps injuſtement poſſédé par nos ennemis ; mais lorſque le temps nous a été favorable, nous avons repris l'héritage de nos pères.* Ce qu'il y a de fâcheux dans tout cela pour nos proteſtans zélés, c'eſt que ce livre, comme V. M. *le ſait parfaitement*, n'eſt point reçu parmi nous, il ne l'eſt que par les catholiques.

La *Nouvelle Bibliothèque*, de novembre 1740, fait un extrait de l'*Anti-Machiavel*, dont il paroît des traductions en allemand, en italien & en anglois : » Nous ne connoiſſons, dit » le journaliſte, aucun auteur, ou plutôt aucun » livre de morale comparable à celui-ci..... » ce qui nous étonne, c'eſt ce langage ſi pur,

Digitized by Google

» cet uſage ſi *ſingulier* d'une langue qui n'eſt » pas, dit-on, celle de l'auteur. Pluſieurs mor- » ceaux nous ont ſemblé écrits dans des termes » ſi énergiques, le mot propre nous a paru ſi » ſouvent employé, & ſi ſouvent mis à ſa place, » que nous avons douté quelque temps que » l'ouvrage ſoit d'un étranger ».

L'auteur fait un parallèle de Télémaque & du Machiavel ; il donne toute la préférence au dernier, ſoit par rapport au ſtyle, ſoit par rapport aux choſes. Ici, dit-il, on voit un ſtyle uni, mais vigoureux & plein, un langage mâle, fait pour les choſes ſérieuſes que l'on traite. Enfin il remarque qu'il y a des endroits dans ce livre qui ſuppoſent une connoiſſance profonde de la métaphyſique.

Je ne penſe ma foi plus, depuis le départ de V. M. Il y a des ténèbres & des ombres fortes dans mon eſprit. J'ai l'honneur & le bonheur d'être avec reconnoiſſance & un reſpect profond, &c.

LETTRE XXVI.

Du Roi.

Schweidnitz, ce 24 février 1741.

AMi Jordan, tu me feras plaiſir de me venir joindre avec Maupertuis ; prends le chemin de Breslau, & reſte là juſqu'à nouvel ordre.

Digitized by Google

J'aviſe à préſent à nos ſûretés, & je prépare tout pour pouvoir faire avec ſuccès la campagne prochaine. Je ne ſais d'où vient ta mélancolie ; mais j'eſpère que tu n'auras pas beſoin de l'augmenter. J'aime la guerre pour la gloire ; mais ſi je n'étois pas prince, je ne ſerois que philoſophe. Enfin il faut dans ce monde que chacun faſſe ſon métier, & j'ai la fantaiſie de ne vouloir rien faire à demi.

Ne m'oublie pas ou mort ou vif, & ſois perſuadé que de philoſophe devenu guerrier, je ne t'en eſtime pas moins dans le fond du cœur. *Vale.*

LETTRE XXVII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 28 février 1741.

SIRE,

VOtre Majeſté a l'art de guérir les malades d'une manière plus naturelle que le roi de France ne guérit les écrouelles ; à l'arrivée de la charmante lettre dont elle a bien voulu m'honorer, il m'a ſemblé ſentir mon mal diminuer : & j'eſpère même être bientôt en état d'obéir à l'ordre gracieux que j'ai reçu.

Je ne doute point que M. de Maupertuis ne ſe rende toujours très-volontiers aux ordres de V. M., & ne faſſe le voyage avec moi.

Digitized by Google

Je viens de recevoir dans ce moment une lettre adreſſée à un ami, de Marſeille, où il y a une ſtrophe qui, je crois, mérite que V. M. la liſe :

Tous ces raiſonneurs du portique,
Sous des habillemens groſſiers,
Cachoient la gloire fantaſtique
D'être des hommes ſinguliers ;
Le corps & l'eſprit à la gêne,
Au fond d'un tonneau, Diogène
Ne cherche pas la vérité ;
Mais ce cynique y vient attendre
L'inſtant où le grand Alexandre
Viendra flatter ſa vanité.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XXVIII.

Du Roi.

D'un village dont j'ignore la figure & le nom, ce 3 mars 1741.

JOrdan, je ſuis bien fâché de l'accident qui vient de t'arriver. Mes vœux ſeront toujours pour ta conſervation & pour tout ce qui peut t'être agréable. Je ne te ſuis guère reſté en arrière ; je viens de l'échapper belle d'un gros parti de houſards, qui a penſé nous envelopper & nous prendre. Sans vanité, ma petite habileté m'a tiré d'affaire. Je n'ai pas perdu un chat de mon monde ; mais le malheur en a

Digitized by Google

voulu à un escadron de Schulenbourg, sur lequel 400 de ces housards sont tombés, & leur ont tué 10 maîtres.

Mes complimens à Maupertuis; dis-lui qu'il ne dépend que de lui d'opter entre l'Islande & la Siléfie, & que de quelque côté qu'il se tourne, mon amitié & mon estime l'accompagneront toujours. Il n'a pas tort; je suis accablé d'affaires, j'en ai de toutes les sortes & façons. Ma foi, si les hommes étoient sages, ils négligeroient plus qu'ils ne font un fantôme de réputation qui leur cause bien des peines, & qui leur fait tourner à la peine un temps que le Ciel leur avoit donné pour jouir. Tu me trouveras plus philosophe que tu ne l'as cru. Je l'ai toujours été, un peu plus, un peu moins. Mon âge, le feu des passions, le désir de la gloire, la curiosité même, pour ne te rien cacher, enfin un instinct secret m'ont arraché à la douceur du repos que je goûtois, & la satisfaction de voir mon nom dans les gazettes & ensuite dans l'histoire, m'a séduit. Adieu, cher & fidèle ami. Mes complimens à Césarion.

Digitized by Google

LETTRE XXIX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 4 mars 1741.

SIRE,

VOici une kyrielle de nouvelles qui me ſont parvenues, & qui divertiront peut-être V. M., quelqu'occupée qu'elle ſoit à de grands deſſeins. Le roi de Pruſſe, dit un gazetier de Hollande, fait faire de grandes perquiſitions touchant l'aſſaſſinat de S. Clair.

A cette nouvelle on ajoute celle-ci, que le roi de Pruſſe a envoyé des prédicateurs en Siléſie, » d'autant que ce prince marque beau» coup de zèle pour les intérêts & pour l'ac» croiſſement de la religion proteſtante. On » obſerve dans toutes les égliſes de Siléſie d'y » réciter la prière que ce prince a dreſſée lui» même ».

Pour ce qui regarde le gazetier de Cologne, je n'en parle point à V. M., qui ſans doute eſt informée des impertinences inſérées dans ſa dernière gazette.

Le bruit eſt ici général que nous aurons la conſolation de voir V. M. dans quinze jours à Berlin : cette nouvelle m'a fort occupé, & me feroit beaucoup de plaiſir, d'autant plus qu'on aſſure que l'armée d'obſervation n'aura plus lieu.

Digitized by Google

On parle ici d'une action qui s'eſt paſſée ſous les yeux de V. M. Trois cents Pruſſiens ſe ſont fait jour au travers de huit cents houſards impériaux ; ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'on débite ici que trois ou quatre cents étudians de Prague, qui ſe ſont aviſés de vouloir guerroyer, ont été menés priſonniers à Kuſtrin. J'ai l'honneur d'être avec un reſpect profond, &c.

LETTRE XXX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 7 mars 1741.

SIRE,

LE nombre des nouvelles eſt ſi grand, & elles varient tellement, qu'on a peine à ſe déterminer dans le choix.

Trois cents étudians déguiſés tentent l'entrepriſe d'enlever le chef de l'armée Pruſſienne : un Jéſuite les commande, ſous les auſpices d'un ſaint à bonne réputation. Ils ſont pris, envoyés à Kuſtrin. Cette nouvelle, quelque ridicule qu'elle ſoit, eſt affirmée, & paroît tous les jours dans le public ſous une nouvelle forme, revêtue de différentes circonſtances.

On dit ici gravement que quatorze mille Bavarois ſont entrés en Autriche.

On continue à proteſter le retour de V. M.

Digitized by Google

dans quinze jours : ma raiſon ſur ce ſujet combat les ſuggeſtions de l'amour-propre. Je le ſouhaiterois tellement, que je crains de ne pas avoir ce plaiſir.

On affirme d'une manière poſitive qu'il n'y aura point de campement formé par les troupes de Hanovre.

On parle beaucoup de paix : je conte cela avec autant de joie qu'un dévot auquel on parle du bonheur céleſte.

On eſt ici frappé de la promptitude de l'ordre donné aux gendarmes de partir inceſſamment. Tout cela ſemble nous éloigner de la paix.

On eſt ſurpris de ne rien apprendre de poſitif & de déterminé ſur les opérations de la campagne.

A la ſuite de tout cela j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que je ſuis en partie rétabli, & prêt à obéir aux ordres qu'il lui plaira me donner. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXI.

Du Roi.

Schweidnitz, ce 10 mars 1741.

CHer Jordan, pour le coup Glogau eſt pris d'emblée ; 28 officiers, 2 généraux & 1004 hommes ont été faits priſonniers de guerre, & nous y avons perdu en tout, un lieutenant

Digitized by Google

& entre 20 ou 30 hommes. C'eſt une action auſſi unique dans ſon genre qu'il s'en ſoit trouvé dans l'hiſtoire, & la valeur de nos troupes s'y eſt ſignalée. Je ſuis perſuadé qu'en bon patriote tu te réjouiras fort de cette nouvelle. Pour à préſent nous allons mettre la dernière main à l'ouvrage, & diriger toutes les opérations de la guerre de façon que nous en ayons de l'honneur, Si tu n'es pas content de moi pour le coup, tu ne le ſeras jamais, car, comme il y a un Dieu! je fais ce que je puis.

Mande-moi donc un mot de Kayſerling; j'en ſuis en peine, n'ayant abſolument point de ſes nouvelles depuis mon départ de Berlin. Fais-lui mille amitiés de ma part.

Viens me joindre lorſque ta ſanté le permettra, & ſois perſuadé que je t'aime toujours ſincèrement.

LETTRE XXXII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 11 mars 1741.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer eſt divine. Que cette philoſophie eſt belle! Qu'il eſt rare de voir quelqu'un parler contre l'ambition, quand il marche heureuſement dans le chemin de la gloire! Qu'il y a de réflexions

Digitized by Google

à faire sur le caractère du conquérant & sur ses peines : mais je me souviens de la réflexion que fit un philosophe héros, après avoir entendu certain prédicateur, & je me tais.

Vous aspirez, dit-on, à la dignité impériale ; & la confession de foi de V. M. a été remise au Saint-Père. Cette nouvelle est des pays étrangers. En voici de la ville, ou plutôt de mon cabinet, où des nouvellistes les débitent, depuis que je ne sors point.

M. Borck, l'adjudant, est allé à Vienne pour traiter. A l'ouïe de pareille nouvelle, il sort involontairement de ma bouche une prière éjaculatoire, pour que la paix se fasse. Je crains, ma foi, autant le courage de V. M. que l'ennemi que vous combattez.

La chambre des communes condamne le campement fait à Hanovre, & ne veut en rien y contribuer. Je trouve qu'elle a raison, parce qu'on ne gagne guère à combattre.

M. de Brackel offre de parier contre qui voudra la somme de cent louis, que la paix sera faite en trois mois de temps. Si je pouvois l'accélérer en sacrifiant toute ma bibliothèque, j'y mettrois le feu avec autant de zèle qu'Eroſtrate le mit au temple d'Éphèse. Mon Horace, mon bel Horace y passeroit, je le jure.

On dit ici une nouvelle bien triste, que M. de Reysewitz a été enlevé. Je souhaite que cette nouvelle soit fausse.

Digitized by Google

M. de Maupertuis part demain, pour aller se mettre aux pieds de V. M. Comme ma santé commence à se rétablir, j'attends vos ordres, Sire, pour avoir la consolation de voir le plus cher & le plus aimable des maîtres.

Il vient d'arriver un courier qui annonce la reddition de Glogau : cette nouvelle m'a comblé de joie. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, &c.

LETTRE XXXIII.

De M. Jordan.

*Berlin, ce 14 mars 1741.

SIRE,

LA gazette françoise de Berlin, en parlant de la conspiration, a effrayé & fait frémir tous les honnêtes gens : j'avouerai à V. M. que je n'ai l'esprit occupé que de cette idée, que j'ai tout le temps de considérer dans le silence du cabinet. Le fait une fois avéré, les personnes capables d'un aussi noir dessein, ne peuvent être que couvertes de confusion & d'ignominie. Les ecclésiastiques catholiques ne sont pas moins à craindre : ils le sont même peut-être plus, parce que leurs démarches sont cachées, & couvertes du voile ténébreux de la religion. Dieu veuille préserver V. M. d'accidens ! Je m'appliquerai plus soigneusement à la vertu,

Digitized by Google

afin que mes prières soient exaucées, car on dit qu'il n'y a que celles des justes qui le soient.

La cour de Saxe, dit-on, demande une princesse de cette maison pour le prince royal de Pologne.

La reine de Hongrie cédera toute la Silésie moyennant quarante mille hommes que V. M. lui accorde. Voilà deux nouvelles qui n'ont pas même de vraisemblance : celle-ci en a une nuance, c'est que la cour impériale est fort embarrassée.

Le voyage de M. de Valory fournit matière à bien des conjectures politiques : il y a, ma foi, de quoi épuiser l'art conjectural, quand il aura été asservi à des règles fines & invariables par M. Wolff, comme il le promet.

Madame de Rocoules, qui se porte un peu mieux, m'a chargé de la mettre aux pieds de V. M. Quand aurai-je la consolation de pouvoir faire ma cour à Berlin, après une paix stable & constante, à celui qui est la consolation de tout Israël ? Je demande grace pour ces derniers mots théologiques, & j'ai l'honneur, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXXIV.

Du Roi.

Schweidnitz, ce 15 mars 1741.

CHer Jordan, lorſque ta ſanté te permettra de venir ici, tu me trouveras tout diſpoſé à te faire bonne réception. Je ſuis ici en ſituation avantageuſe, & nos affaires, graces au Ciel, vont à merveille; mais la philoſophie n'en va pas moins ſon train, & ſans ce maudit penchant que j'ai pour la gloire, je t'aſſure que je ne penſerois qu'à ma tranquillité.

Adieu, cher Jordan. J'eſpère de te voir bientôt ici. Ne m'oublie pas, & ſois perſuadé de l'eſtime & de l'amitié véritables que j'ai pour toi. Mes complimens à Céſarion.

LETTRE XXXV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 17 mars 1741.

SIRE,

LA priſe de Glogau a rempli de joie tout le public, & on attend, avec une impatience qui me fait plaiſir, le détail de cette belle action dans les gazettes. Il n'eſt point de particulier qui n'y prenne part. Ce que l'on admire le plus, c'eſt qu'on ait pu arrêter le ſoldat qui, dans

Digitized by Google

dans de pareilles circonſtances a preſque toujours le droit du pillage. Voilà les avantages réels qu'on retire de la diſcipline militaire de ce pays.

On ſe dit ici à l'oreille que la France déclare la guerre aux Hollandois. J'ai peine à le croire; cependant les oracles de la politique l'affirment, à ce qu'on prétend : & je m'en tiens ſur ce ſujet à la foi de mon curé.

On croit la paix ſur le point de ſe faire, parce que le prince de Lichtenſtein s'eſt abſenté de Vienne, & qu'on ſoupçonne qu'il eſt allé au camp pruſſien, pour déterminer V. M. à ne point écouter les propoſitions de la France, & à recevoir la baſſe Siléſie que lui offre la reine de Hongrie, qui aſpire à une alliance avec V. M., parce qu'elle la croit plus certaine & moins ſujette à caution. Ce ſont les raiſonnemens d'un nouvelliſte, qui après maintes grimaces convulſives accoucha hier de ce ſyſtême.

Du Molard eſt allé à Paris attendre les ordres de V. M., par la crainte qu'il avoit de ne pouvoir arriver ſans la diſette, au point de l'érection de l'académie.

J'ai la douce eſpérance de partir au milieu de la ſemaine prochaine, pour aller me mettre aux pieds du conquérant de la Siléſie.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXXVI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 20 mars 1741.

SIRE,

J'Espère d'avoir l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. dimanche prochain. Je suis impatient de voir arriver ce moment, pour jouir de cet avantage.

Le roi d'Angleterre, à ce qu'on dit, veut lui-même commander son armée ; on parle même ici de la beauté de ses équipages : on ajoute à cette nouvelle le transport de douze mille Anglois pour l'Allemagne.

On ne parloit que de paix il y a quelques jours : on dit à présent qu'elle est fort éloignée ; que V. M. ayant pris des engagemens avec d'autres puissances, la reine de Hongrie avoit trop tardé ; qu'elle auroit dû hâter ses négociations.

On débite bien des choses sur le pauvre M. de Reysewitz, qui me paroissent être sans fondement : on assure que six cents hommes sont entrés par surprise dans Brieg, sans que le blocus s'en soit apperçu.

Toutes ces nouvelles varient chaque jour, sont crues pendant un temps, & rejetées dans un autre.

Digitized by Google

J'ai vu avec surprise un ouvrage anglois, qui renferme le déisme tout pur, traduit en allemand, se vendre ici publiquement. Voilà de quoi exercer messieurs les théologiens; ce sera pour quelque temps la pomme de discorde.

Il paroît une excellente Histoire de l'établissement des religieux de la compagnie de Jésus. Je suis persuadé que cet ouvrage fera beaucoup de bruit.

On dit que le comte Pickler a été enlevé par les housards & transporté à Neisse.

Dieu veuille conserver V. M. ! Je puis rendre cette justice au public de Berlin, c'est que tout le monde fait bien des vœux pour sa conservation. J'ai l'honneur d'être avec un respect profond, &c.

LETTRE XXXVII.

Du Roi.

Ce 27 mars 1741.

Sieur Jordan, je marche demain sur Breslau, & j'y serai en quatre jours. Vous autres Berlinois, vous avez un esprit prophétique que je ne conçois pas. Enfin je vais mon train, & tu verras dans peu la Silésie rangée au nombre de nos provinces. Adieu. Voilà tout ce que j'ai le temps de te dire. La religion & nos braves soldats feront le reste.

P. S. Dis à Maupertuis que j'accorde les

Digitized by Google

penſions de ſes académiciens, & que j'eſpère trouver de bons ſujets pour des élèves dans le pays où je ſuis; fais-lui bien mes complimens.

LETTRE XXXVIII.

Du Roi.

Pogrel, ce 8 avril 1741.

MOn cher Jordan, nous allons nous battre demain. Tu connois le ſort des armes, la vie des rois n'eſt pas plus reſpectée que celle des particuliers. Je ne ſais ce que je deviendrai. Si ma deſtinée eſt finie, ſouviens-toi d'un ami qui t'aime toujours tendrement; ſi le Ciel prolonge mes jours, je t'écrirai dès demain, & tu apprendras notre victoire. Adieu, cher ami; je t'aimerai juſqu'à la mort.

LETTRE XXXIX.

De M. Jordan.

Breslau, ce 11 avril 1741.

SIRE,

JE fus hier dans de terribles alarmes : le bruit du canon entendu, la fumée de la poudre vue du haut des tours, tout cela fit ſoupçonner qu'il y avoit un combat entre les deux armées. Le fait a été confirmé ce matin, mais d'une

Digitized by Google

manière infiniment glorieuſe aux troupes de V. M. : la joie a été répandue chez tous les habitans proteſtans, qui commençoient à craindre à cauſe des faux bruits que les catholiques prenoient plaiſir à répandre. Des perſonnes qui ont été préſentes à l'action ne ſauroient aſſez exalter le ſang-froid & la bravoure de V. M. Pour moi je ſuis au comble de la joie. J'ai couru toute la journée pour annoncer cette bonne & glorieuſe nouvelle aux Berlinois qui ſe trouvent ici. Je n'ai jamais ſenti une ſatisfaction plus parfaite.

Monſieur de Camas eſt ici fort mal depuis deux jours, attaqué d'une fièvre-chaude. Le médecin ſe flatte qu'il le tirera d'affaire.

On vient de publier une relation imprimée, mais qui me paroît mal circonſtanciée ; je me flatte qu'elle paroîtra bientôt d'une main plus habile : un fait auſſi glorieux mérite un détail raiſonné, & mieux développé. Dieu veuille conſerver V. M., pour la conſolation & le bonheur de l'état !

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, &c.

Digitized by Google

LETTRE XL.

De M. Jordan.

Breslau, ce 14 avril 1741.

SIRE,

ON trouve au coin de toutes les rues un orateur plébéïen qui exalte les faits guerriers des troupes de V. M. J'ai souvent assisté, par oisiveté, à ces discours, que le cœur dictoit plutôt que l'art.

J'ai quitté ce matin M. de Camas, qui pourroit bien ne pas passer la journée. Le médecin, son chirurgien le condamnent; je ne l'ai guère quitté pendant sa maladie.

On fait ici courir le bruit depuis deux heures que Brieg s'est rendu. Dieu le veuille!

J'attends les ordres de V. M. à Breslau, n'osant pas me rendre à Ohlau, pour me mettre à ses pieds, sans permission.

Cette semaine arrivent messieurs de Valory, le ministre de Suède, & Pœllnitz.

On dit que le cardinal est retenu ici prisonnier. Il y avoit sur cet arrêt, dans la gazette françoise de Berlin, un article qui a fait plaisir à tout le monde.

On ne sait où est M. de Maupertuis, qui est apparemment pris prisonnier. V. M. en aura sans doute des nouvelles.

J'ai l'honneur, &c.

Digitized by Google

LETTRE XLI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 26 avril 1741.

SIRE,

IL paroît une nouvelle édition de l'*Anti-Machiavel*, publiée par Voltaire, dans laquelle on a inséré ce qui avoit été retranché de la première. La traduction allemande faite à Gœttingen paroît ici.

Dans la feuille hebdomadaire, que le chevalier de Mouhy comptoit de faire imprimer à Berlin, & qu'on refuse d'imprimer, il y a les paroles suivantes : » M. le baron de Chambrier .... » eut audience la semaine dernière du roi, lui » rendit une lettre de la part de son maître ; » & fit à S. M. le détail de l'affreuse conspi- » ration que le roi de Prusse a découverte » heureusement. Le projet des conjurés étoit » de se défaire de ce monarque à la première » occasion favorable, ou de l'enlever, s'ils » pouvoient : plus de soixante personnes étoient » de concert pour cet odieux projet ; c'est leur » nombre qui les a rendus suspects... Le chef » des conjurés étoit chargé de lettres en chif- » fres, dont on l'a obligé de donner la clef. » Cette affaire fait un bruit épouvantable. Le » roi de Prusse a donné ordre à tous ses mi-

Digitized by Google

» niſtres dans les pays étrangers d'en faire con-
» noître l'horreur. Le criminel a été remis
» ſous une garde ſûre, & le roi de Pruſſe a
» obtenu du collège électoral qu'il ſeroit jugé
» à la diète de Francfort, où toutes les pièces
» juſtificatives ſeront examinées par les élec-
» teurs aſſemblés pour en faire la juſtice qui
» conviendra.

» Le roi d'Angleterre a fait publier que
» cette conſpiration avoit été ſuppoſée par le
» roi de Pruſſe, de concert avec le duc de
» Bavière, pour perdre le grand-duc de Toſ-
» cane dans l'eſprit des électeurs & de toute
» l'Europe, pour le frustrer de la couronne
» impériale, à laquelle il ſembloit qu'il auroit
» été appellé; mais il y a bien peu d'appa-
» rence. L'on attend des lettres de Vienne qui
» doivent nous inſtruire des moyens que la
» reine de Hongrie mettra en uſage pour ſauver
» au grand-duc la honte dont cette action af-
» freuſe le couvrira, ſi l'on ne parvient pas à
» faire connoître la fauſſeté de cette ignomi-
» nieuſe accuſation ».

On a chanté le *Te Deum* à Vienne : j'ai fait ſur le champ ce quatrain à l'ouïe de cette nouvelle.

Croyez-vous que pour la victoire
Le *Te Deum* à Vienne s'eſt chanté ?
Non : mais Neuperg à Dieu donne la gloire,
D'un grand péril promptement évité.

Digitized by Google

Dieu conſerve V. M. ! je ne ſais plus d'autre prière, c'eſt mon *Pater* de tous les jours. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLII.

De M. Jordan.

SIRE,

ON dit que la troupe ennemie,
Les bleds cueillis, avancera vers nous ;
Que la vôtre très-aguerrie
Languit après le rendez-vous,
Rendez-vous marqué par la gloire
Pour faire éclater leur valeur,
Dans tout le monde très-notoire,
Par le dernier combat vainqueur.
Pour moi, Sire, je vous ſupplie,
De m'accorder la liberté,
De pouvoir aſſurer ma vie
A Breslau, lieu de ſûreté.
(Permettez que l'on félicite
Votre invincible Majeſté ;
Ah ! quelle heureuſe réuſſite,
Qu'on ait ce lieu par la ruſe emporté :
Ce fait, très-brillant pour l'hiſtoire,
Fera bouquer vos ennemis ;
Neuperg ne voudra pas le croire,
Wallis en ſera peu ſurpris.)
Là, j'entendrai la Renommée
Chanter vos exploits éclatans :
Mais ſi je marche avec l'armée,
La frayeur me prive des ſens.
Ce n'eſt-là que trop ma foibleſſe,
De ne rien voir, ni rien ouir ;

Digitized by Google

Pour peu que je ſois en détreſſe
Je raſſemble mes ſens pour fuir.
Quoi ! direz-vous, n'avez-vous donc pas honte
De vouloir paſſer pour poltron ?
A cela ma réponſe eſt prompte :
J'imite Horace & Cicéron.
Quoi ! faut-il expoſer les reſtes de ma vie,
Et riſquer de me voir priſonnier malheureux ?..
Je ne vis que pour être heureux,
En ſervant le héros qui tient la Siléſie.

LETTRE XLIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 2 mai 1741.

SIRE,

QUe V. M. eſt charitable ! Elle ne me donne pas ſeulement de quoi vivre, mais elle a encore la bonté de fournir à mon ame une nourriture ſpirituelle. J'ai reçu les Pſeaumes italiens ſur les airs du mélodieux Lobwaſſer.

Si je prends plaiſir à chanter,
Ce ne ſont point les faits des anges ;
Les dévots peuvent les fêter,
Jordan chantera vos louanges.

Le reſte de mes pauvres poumons ne doit être conſacré qu'à cela.

On dit, Sire, que vos ingénieurs font un feu d'enfer autour de Brieg, que l'on voyoit hier ce feu de nos clochers, que le commandant ne s'eſt apperçu que fort tard qu'on tra-

Digitized by Google

vailloit au pied du mur de ſa fortereſſe. Mais ce qui fait plaiſir à toute la ville, c'eſt qu'après la reddition de Brieg, on aſſure que l'armée de V. M. viendra camper vers les portes de Breslau.

A l'abri des cruels houſards
Et des ſurpriſes de la guerre,
Je verrai mon dieu tutélaire,
Et ſes glorieux étendards.

On les voit plus tranquillement, quand on les voit ſans crainte.

La gazette flamande rapporte un fait bien particulier, que j'ai oſé mettre en vers, que voici:

Le pape plein de charité
Pour la régente de Hongrie,
Pendant trois jours s'eſt abſenté
De ſa très-ſainte compagnie:
Un cardinal, à ſon retour,
Humblement demande au ſaint-père
Ce qu'au Ciel il eſt allé faire,
Et les raiſons de ce ſéjour? —
Ah! dit-il, d'un ton lamentable,
Au Ciel je me ſuis tranſporté;
Pour implorer la Vierge charitable,
Et le ſecours de ſa bonté.
Mais, ô chers cardinaux! quelle fut ma ſurpriſe,
Quand approchant cette Divinité,
Je la vis ſur ſon trône aſſiſe,
L'ordre pruſſien à ſon côté!

Quoique V. M. aille toujours de victoire en victoire, je ne ceſſerai de ſouhaiter la paix,

Digitized by Google

parce que c'eſt le ſeul moyen de vous conſerver au milieu de vos peuples, dont vous êtes toute la conſolation. Plût à Dieu que tout le monde aimât auſſi peu les lauriers que moi!

Je n'aſpire point à la gloire,
Je ne veux lauriers, ni guerdon;
Tout le beau temple de mémoire
Vaut-il les lauriers d'un jambon?

J'ai l'honneur, l'avantage & le bonheur d'être, &c.

LETTRE XLIV.

De M. Jordan.

Breslau, le 24e jour de mon exil.

SIRE,

LEs beaux vers (a) de V. M. m'ont enchanté; mais le reproche de déſertion m'a fait frémir.

Je ne ſuis point un déſerteur,
Soit de la foi, ſoit de l'armée;
Et jamais pareille équipée
Chez moi ne fut un effet de la peur.

C'eſt un effet de la prudence, dont un ordre de V. M. m'auroit guéri, ſi elle l'avoit bien voulu.

Quoiqu'obéir ſoit un devoir
Que l'on fait avec répugnance,

(a) Voyez ci-devant tome VII, pag. 7, Épître IV.

Digitized by Google

Il ne l'eſt plus, quand l'ordonnance
Sort de votre royal manoir,

de ce manoir que l'art qui l'a formé, que celui qui l'habite, rendent un ſéjour délicieux, ſurtout quand la foudre repoſe ſous le lit, & que les grâces occupent le fauteuil. Je me donne au maître du Styx, ſi V. M. exige de moi des vers :

Jamais je n'ai fait de bons vers,
A peine ſais-je écrire en proſe :
Et tenter impoſſible choſe,
C'eſt avoir l'eſprit à l'envers.

Elle eſt impoſſible pour moi ; je me contente d'avoir aſſez de connoiſſances pour goûter le plaiſir des vers, & pour envier le bonheur de ceux qui en font de bons.

La maladie de la ſatyre, que V. M. veut bien m'imputer, eſt de toutes les maladies de l'eſprit, ſi c'en eſt une, celle que je crains le plus : elle l'eſt à-coup-ſûr dans un particulier.

Hé ! qui voudroit avoir le cœur
De ſe livrer à la ſatyre ?
Non, l'art ſéduiſant de médire
N'eſt bon que pour un grand ſeigneur.

Je ne demanderai pas ce talent au bon Dieu ; mais je lui demanderai le talent de la patience, lorſque l'on eſt attaqué par plus fort que ſoi.

V. M. me fait toujours le reproche de ma mauvaiſe humeur : oſerois-je dire qu'à cet égard

Digitized by Google

V. M. eſt ſemblable à ce médecin qui ſouhaitoit à ſon malade la fièvre, afin d'avoir le plaiſir de la lui guérir? Vous pouvez me guérir, Sire, en m'ordonnant d'aller au camp, pour me mettre à vos pieds, & vous aſſurer du reſpect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLV.

De M. Jordan.

Breslau, ce 5 mai 1741.

SIRE,

J'Ai l'honneur de féliciter V. M. ſur la priſe de Brieg: ſa campagne ſe finira, lorſqu'à peine les autres y entrent; rien de plus glorieux que tout cela aux armes de V. M. Dieu veuille ſeulement la conſerver au milieu de toutes ſes victoires!

J'ai reçu une lettre de Paris dans laquelle on m'a envoyé l'épitaphe de Rouſſeau, faite par lui-même, deux années avant ſa mort:

De cet auteur noirci d'un crayon ſi malin,
Paſſant, veux-tu ſavoir quel fut le caractère?
Il avoit pour amis, Titon, Brumoi, Rollin,
Pour ennemis, Gacon, Pittaval & Voltaire.

Une nouvelle qui me ſurprend, c'eſt que M. de Voltaire fait repréſenter ſon *Mahomet* à Lille; je regarde cela comme une eſpèce d'injure faite au théâtre de Paris. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

Digitized by Google

LETTRE XLVI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 8 mai 1741.

SIRE,

J'Ai reçu l'Épître (*a*) dont il a plu à V. M. de m'honorer: c'eſt la première qui m'ait cauſé de la douleur. Je n'en ai pas l'obligation à ma mauvaiſe étoile.

Je n'ai quitté le camp que lorſque V. M. m'a ordonné de le quitter: ſi j'ai fait connoître quelque ſentiment de crainte, c'eſt une preuve que j'ai été plus naturel que prudent: d'ailleurs à quoi m'auroit ſervi de cacher des foibleſſes qui n'auroient pu échapper aux yeux clairvoyans de V. M., qui a la bonté de ſupporter les hommes tels qu'ils ſont, & de conniver à mes défauts?

L'hiſtoire du médecin de Breslau débitée à V. M. ſeroit fort jolie, ſi elle ne regardoit pas un homme qui n'a de maladie que celle d'aimer trop le genre-humain & de penſer triſtement.

Je n'attends que les ordres de V. M. pour me mettre à ſes pieds, pour avouer ma foibleſſe, & pour l'aſſurer du zèle & du reſpect profond avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 9, Épître V; & page 11, Épître VI.

Digitized by Google

LETTRE XLVII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 12 mai 1741.

SIRE,

J'Ai reçu la jolie deſcription de V. M. touchant Maupertuis (*a*); ſon domeſtique partit hier, & ne doute point que ſon maître ne revienne à Breslau ſûrement.

On ne parle ici que de la paix, que l'on aſſure prochaine; je le ſouhaite plus que je ne l'eſpère. Les ennemis, à ce qu'on dit, fuient quand l'armée de V. M. fait mine de les approcher. C'eſt ce qu'on dit qu'ils ont fait à Strehlen.

La gazette de Leyde dit que le cheval de M. Maupertuis ayant pris le mords aux dents au milieu de la bataille, l'avoit jeté dans l'armée ennemie.

Je ne ſais ce que c'eſt que mauvaiſe humeur: j'en puis même alléguer une preuve; j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. deux lettres dans leſquelles il y avoit des vers: & je ne fais des vers que lorſque la joie ne me permet pas de raiſonner.

J'entendis hier bon nombre de Meſſes, par amuſement, puiſque je ne puis aller à l'égliſe

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 72, Épître XLII.

Digitized by Google

par dévotion : nous n'avons point ici de culte au rit réformé, &

Pour moi, comme une humble brebis,
Sous la houlette je me range ;
On doit toujours n'aimer le change,
Que des femmes & des habits.

Bayle, dans l'art. de Racan, à ce que je crois.

Ce qui me remplit de joie, c'eſt qu'on aſſure que V. M. ſe porte à préſent à merveille, & que les maux de tête ſont diſſipés.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XLVIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 25 mai 1741.

SIRE,

ON eſt ici extrêmement impatient d'apprendre des nouvelles ſur la marche de l'armée de V. M. On dit que les ennemis ſe retirent à meſure que V. M. avance. On ne feroit pas mieux quand je ſerois à la tête du conſeil Autrichien. Qui peut tenir contre l'ardeur guerrière des troupes de V. M. ?

Il y a encore une nouvelle édition de l'*Anti-Machiavel*, avec quantité de pièces juſtificatives, en faveur de M. de Voltaire. Voici une épigramme imprimée dans la bibliothèque britannique ſur l'éditeur de cet ouvrage.

Digitized by Google

Des auteurs peu considérables
Ont eu d'illustres éditeurs ;
Et les plus illustres auteurs,
Des éditeurs très-misérables.
L'éditeur & l'auteur sont aussi quelquefois
Deux fots obscurs qu'unit leur goût pour les fornettes :
Mais ici nous voyons le prince des poëtes
Éditeur du prince des rois.

Dieu veuille ramener bientôt V. M. dans nos quartiers ! J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLIX.

Du Roi.

Au camp de Grotkau, ce 1 juin 1741.

SEigneur Jordan, Pœllnitz m'écrit qu'il m'envoie des vers ; pour moi je lui écrirai que je lui envoie de l'argent. Je n'ai point reçu de poésie par sa lettre, & il ne recevra aucune monnoie par la mienne.

Tu ne me dis pas le mot du cher Césarion, & tu ne me parles que de ton chien de libraire & de son fichu livre.

Nous nous battrons trois fois, livrerons quatre assauts, & engagerons cent escarmouches ; après quoi tu me reverras, humble Gamaliel, aux pieds de Paul Jordan, apprendre de toi la sagesse, & l'art de la paix.

Adieu, cher ami. Ménage-toi ; pense, je

Digitized by Google

t'en prie, à la part que prennent à ta ſanté les demoiſelles du Werder & de la Ville-Neuve. Salut.

LETTRE L.

De M. Jordan.

Breslau, ce 3 juin 1741.

SIRE,

LA lettre qu'il a plu à V. M. de m'accorder, peut me garantir contre dix jours de triſteſſe. Vous ſavez guérir tous les maux, plus efficacement que le roi de France ne guérit les écrouelles. Monſieur le baron ne manquera pas de vous envoyer les vers ; il y eſt doublement intéreſſé. Céſarion eſt arrivé à Berlin en bonne ſanté ; il a fait le voyage en quatre jours : on va toujours vîte, quand on va où la tranquillité règne ; c'eſt ce que j'écris à M. de Kayſerling, lui qui regarde comme un malheur de ne pas voir de ſes yeux les effets triſtes de la guerre.

La lettre de V. M. me fait frémir : trois batailles, quatre aſſauts, cent eſcarmouches, ne font pas trembler Jordan, mais ils épouvanteroient le diable.

Vous aimez le bruyant tumulte
De Bellone & du champ de Mars ;
Quoiqu'à ſes traits toujours en butte,
Vous n'aimez que ſes étendards.

Digitized by Google

Les dons précieux de Minerve,
Et les biens sacrés de Cérès,
Tout ce bonheur ne se réserve
Qu'aux chers ministres de la paix.

V. M. me fait bien de l'honneur, ou plutôt elle se moque bien de moi, en me parlant de Gamaliel qui étudie l'art de la paix. Que je suis heureux quand V. M. est à Berlin, ou à Rheinsberg! Je partage mon temps entre le plaisir de servir V. M., & celui du loisir agréable de ma retraite.

Là, tranquille dans ma retraite
J'attends les décrets du destin:
Ma gaîté n'est point inquiète
Entre Bacchus & ma catin.

Il n'y a que le besoin des hôpitaux & de la conférence qui fait que je pense à Berlin.

L'hôpital de la charité
Humblement Jordan vous demande;
Il n'est d'aucune utilité
Par-tout où Bellone commande.

Conquérant de la Silésie,
Prince guerrier, quoique bénin,
Je vous conjure & vous supplie
De m'envoyer vite à Berlin.

Tout m'attriste en cette contrée:
L'on n'y boit que de mauvais vin,
L'on n'y voit que fille infectée.
Que ne puis-je aller à Berlin!

L'on ne parle ici que de guerre
Et le soir & dès le matin;
Mars est le dieu qu'on y révère,
Que ne puis-je aller à Berlin!

Digitized by Google

Le bruit du canon me réveille ;
Le cri du soldat inhumain
Ne permet pas que je sommeille.
Que ne puis-je aller à Berlin !

Ce qui m'engage à demander cette grace à V. M., c'eſt qu'on aſſure ici la paix comme une choſe certaine. Cela me fait tourner la cervelle de joie ; je veux célébrer ce beau jour dans l'endroit où je brille le plus, dans ma bibliothèque, où mes livres ne diſent mot, & écoutent mes pauvretés, & on aſſure que dans peu Berlin aura le bonheur de voir V. M.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LI.

Du Roi.

Sans date.

ESt-il permis de m'écrire religion pour me perſuader de vous laiſſer aller à Berlin ? Ne devez-vous pas mourir de honte de votre impatience enfantine pour partir ? Vous viendrez ici, s'il vous plaît, pour en faire amende honorable en plein champ, & vous me fléchirez plutôt par la pitié que me fera votre poltronnerie que par l'attachement, que vous avez pour meſſire Jean Calvin. Mes vers ne ſeront pas de votre goût aſſurément, parce qu'ils ſont hardis & vrais (*a*) : mais je m'en conſole,

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 79, Épître XLVII.

Digitized by Google

parce que j'en suis content, & que vous pouvez les conserver comme étant ma confession de foi.

Mandez-moi, je vous prie, s'il est vrai que la paix est conclue, si les troupes Prussiennes resteront ici, ou si l'on parle de bataille, en un mot bavardez un peu.

LETTRE LII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 17 juin 1741.

SIRE,

J'Ai reçu vos aimables vers (*a*)
Écrits de façon très-normande :
Que Dieu m'accable de revers,
Si je sais ce qu'on y commande !

Je puis assurer à V. M. que j'ignore si elle m'ordonne d'aller à Berlin ou de rester à Breslau :

A quoi donc nous sert la critique ?
Nous rend-elle moins incertains,
Puisque l'esprit académique
Toujours nous offre deux chemins ?

Ce n'est pas le premier chagrin que m'a causé le pyrrhonisme. Une dose de la philosophie dogmatique m'auroit d'abord déter-

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 14, Épître VIII.

Digitized by Google

miné : mon penchant pour la secte de l'académie, la crainte de manquer à mon devoir, tout cela me rend indéterminé. La jérémiade envoyée il y a cinq ou six jours dissipera peut-être ces doutes ;

Car en bonne foi de chrétien
Je ne puis séjourner en ville
Où le culte calvinien
Est rejeté comme acte de Sibylle.

Je n'ai jamais été courtisan ; vous n'avez pas besoin de cette engeance, qui déguise perpétuellement la vérité, & on ose la dire devant V. M. Pourquoi ne la dirois-je pas ? Je m'ennuie à Breslau, puisque je n'y puis faire ma cour à V. M., & que je n'y ai point ma bibliothèque, où

Je goûte la tranquillité ;
Reposant dans le sein des Muses ;
Mon bel Horace à mon côté
M'engage à mépriser les ruses
Du monde, & de la vanité.

Les François sont inconstans, cela est vrai : ils le sont par légéreté, j'ai assez d'esprit pour l'être par volupté. En amitié, je ne le serai jamais.

Je ne suis jamais inconstant
A l'égard d'une aimable belle :
Dès qu'un mérite est éminent,
On cesse alors d'être infidelle.

Ce n'est pas tout : oserois-je demander à V. M. une grace ?

Digitized by Google

Très-humblement je vous supplie,
Conquérant de la Silésie,
De me donner un billet à *Vorspann*,
Pour que je puisse en ménageant,
Conserver ma bourse garnie,
Et la garantir d'étisie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. On ne parle ici que de paix,
On croit y voir finir la guerre,
Et tout prospérer à souhaits,
Sous Frédéric que le monde vénère.

LETTRE LIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 19 juin 1741.

SIRE,

J'Ai honte d'accabler V. M. par la fréquence de mes lettres, & de mes vers, qui doivent paroître à vos yeux ce que paroît un portrait de barbouilleur aux yeux de Pesne.

Ce n'est que mon oisiveté
Qui produit tout ce bavardage,
Ah! c'est trop de témérité,
Que de rimer tant à mon âge.

Ce qui me passe, c'est la bonté des vers que V. M. compose, dans un temps où elle se promène par toute la Silésie avec son armée, & y porte la terreur.

Les neuf Sœurs du sacré vallon,

Digitized by Google

Exalteront par des chants d'allégresse
Les nobles faits du germain Apollon,
Qu'eût adoré la respectable Grèce.

Je remercie très-humblement V. M. de la gracieuse permission qu'elle a bien voulu me donner d'aller voir ma chère bibliothèque, qui fait le plus réel bonheur de ma vie.

Chacun est heureux à sa guise :
Victorieux en province conquise,
Votre bonheur est solide & parfait ;
Le mien étoit ici très-imparfait,
Puisque j'étois en entière disette
De livres, vin, & de saine fillette.
Votre bonheur est sous vos étendards ;
Je suis heureux, puisque je pars.

Le bonheur dépend de l'idée qu'on s'en forme. Je suis fortement embarrassé sur la nature du mien. Je le cherche dans l'étude, quoique la réflexion nous rende souvent malheureux, & que la distraction nous divertisse & nous égaie. Tous les hommes se ressemblent ; ceux qui pourroient être fort heureux, s'appliquent à ne pas l'être.

Un quidam l'autre jour fortement soutenoit
Que le bonheur étoit très-volontaire ;
Que qui fortement le vouloit,
Pouvoit par son ésprit au malheur se soustraire :
Je répondis à cela vivement,
Que les esprits sont de trempe diverse ;
C'est œuvre de tempérament,
Quand on se rit de la détresse,
Mais ce qui beaucoup surprenoit,

Digitized by Google

C'eſt que tel qui pouvoit rendre ſa vie heureuſe,
Au-lieu de cela s'appliquoit
A ſe la rendre malheureuſe.

Dieu ramène bientôt V. M. dans le ſein de ſa capitale! Un bonheur ſur lequel mon pyrrhoniſme ne ſauroit mordre, c'eſt celui d'être avec un entier dévouement & un reſpect profond, &c.

LETTRE LIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 12 août 1741.

SIRE,

VOici des vers irréguliers, faits fort irrégulièrement, par un homme qui n'a jamais été régulier. Enviſagez-les comme ces bordures dans le goût de Barroc, qui ont eu cependant l'avantage de vous plaire. J'ai une envie démeſurée de voir vos troupes monter la garde ſur le marché de Breslau, de la boutique d'un libraire nommé Korn; vous ne ſauriez, Sire, refuſer cette conſolation à Siméon, qui veut voir le ſalut, non d'Iſraël, mais de l'Allemagne. Les troupes de V. M. ont acquis à très-juſte titre cette prérogative.

Je pourrois alléguer à V. M. des raiſons de ſanté; elle eſt ſi délicate, que je ne puis en jouir que par de fréquens hommages, tou-

Digitized by Google

jours involontaires, rendus à la faculté. Il y a ſix mois que j'eus la témérité de les refuſer ; mais la néceſſité m'y force préſentement.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LV.

De M. Jordan.

Breslau, ce 19 août 1741.

SIRE,

JE ſuis arrivé à Breslau, que j'ai vue avec grande joie, ornée & parée par vos belles troupes. Les filles y regardent voluptueuſement les ſoldats de V. M.

Je n'en ſuis point du tout ſurpris,
Ils donnent de l'amour par l'air & par la taille,
Hercules dans un jour où vous donnez bataille,
Hercules en vigueur dans l'iſle de Cypris.

On ſe dit ici à l'oreille que V. M. eſt ſur le point de conclure une alliance avec la France ; je n'en ſais rien ; une choſe ſais-je bien ſûrement, c'eſt que le voyage imprévu de M. de Valory donne de la tablature à tous les miniſtres : comme une comète à vaſte queue en donne à meſſieurs les aſtronomes.

On prétend qu'en moins de trois jours il y aura une bataille : j'ai peur de ce mot, comme les Romains en avoient de ceux qui expriment la mort :

Digitized by Google

Je n'aime point ce qui détruit,
J'aime bien ce qui multiplie ;
Un combat peut priver votre corps de la vie.
Que l'amour pour nous a construit.

C'est une obligation que votre pays a à l'amour, & il y a, j'ose le dire, de l'ingratitude à ne pas le conserver.

On attendoit ici V. M., il y a quelques jours. Monsieur de Bulau a quitté pour cela l'hôtel qu'il occupoit. Vous serez reçu ici comme les Juifs recevroient le Messie, s'il jugeoit à propos de venir à eux. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LVI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 30 août 1741.

SIRE,

VOs vers sont aimables, charmans (*a*) !
Et ma foi, je me donne au diable
Si jamais prince en fit autant :
Vous êtes homme inimitable,
Pour le fait & pour le talent.
J'aurois dû vous faire réponse,
Par votre très-humain courrier ;
Mais mon Apollon trop ratier
Inutilement je semonce :
Eh ! qui ne seroit enchanté,

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 16 & 17, Épîtres X & XI.

Digitized by Google

De votre vive poésie ?
Greffet en tireroit très-grande vanité ;
J'en ferois l'ornement de ma savante vie.

Robinson arriva hier ; il surprit par son arrivée les grands & les petits de la ville : les idées de paix se réveillent. Ce qui me charme, c'est que tout cela contribue à la gloire de V. M.

Ce redouté Roi Prussien
Fait le rôle d'une coquette :
Tous aspirent à la conquête,
Et lui ne se gêne pour rien.

Le François a l'air un peu capot, mais mordant ; le milord est gai ; le Hollandois enrage, & dit que ce voyage est fait inutilement, que l'heureux négociateur n'a que des pauvretés à proposer. Pœllnitz étoit hier aux prises avec le Hanovrien ; ce dernier disoit : Le roi mon maître paroîtra bientôt dans toute sa gloire ; l'autre d'un air caustique riposte : Ce sera apparemment quand il ira à l'autre monde pour juger les morts.

On dit qu'il y a six cents housards qui battent l'estrade entre Breslau & Neumarck : je n'irai pas à-coup-sûr m'éclaircir du fait.

Dieu veuille conserver V. M. ! J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE LVII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 2 septembre 1741.

SIRE,

JE ne saurois assez lire vos vers, ils sont charmans, & ne se ressentent pas de la facilité avec laquelle vous les faites (*a*).

On ne parle ici que du beau rôle que vous jouez : on assure que le Saxon vient demander en grace à V. M. qu'il puisse contribuer en quelque chose à la gloire de votre maison ;

Le très-fin ministre Bulau,
Avec un air soumis que l'humilité donne,
Vient vous offrir comme un cadeau
Tout le pouvoir de sa couronne.

Je me flatte que V. M. voudra bien lui accorder cette glorieuse prérogative.

Je bénis Dieu, & je rends graces aux soins de V. M. de ce que les affaires vont si bien. A l'abri de vos ailes, je dors aussi tranquillement que je le ferois, si j'étois maître du Palladium. Les Berlinois craignent une seconde bataille : pour moi je ne la crains plus, parce que je suis assuré de la victoire ; & si j'étois à portée de faire le Jean-Baptiste à ces bonnes

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 18, Épître XII.

Digitized by Google

gens, je les exhorterois à s'en fier entiérement à leur Meſſie.

Je ſuis fort tranquille & content,
Fréderic eſt comblé de gloire ;
Il met à profit ſa victoire
Et ſon politique talent.

Cependant V. M. ne ſe lève pas ſi matin que le roi d'Angleterre, qui ſue ſang & eau pour ne rien faire.

Le monarque Anglois tous les jours
Se lève au point du jour, pour ne faire qu'eau claire,
Tandis que le Pruſſien n'interrompt point le cours
De ſes exploits guerriers, pour écrire à Voltaire.

Les Muſes ſeront toutes glorieuſes de voir que V. M. veut bien ne les pas oublier. Quand je ſerai au milieu de mes livres, je ne manquerai pas de leur dire ce que V. M. m'ordonne :

Le Roi, votre dieu tutélaire,
Ne regarde ſon ami Mars
Que comme un ami néceſſaire,
Pour lequel il faut des égards.
Mais pour vous, filles du Permeſſe,
Il vous careſſe par plaiſir ;
Les amuſemens du loiſir
Vont avec lui ſans ceſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE LVIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 4 septembre 1741.

SIRE,

J'Ai relu vos vers admirables, & ceux dont vous honorez Voltaire, que j'ai d'abord fait partir (*a*).

Oui, ces beaux vers dont le sens prophétique
De Robinson nous fixe le destin :
Son maître & lui se trémoussent en vain
Pour nous montrer leur peu de politique.

V. M. fait parler à Nostradamus un langage bien spirituel, qu'on ne trouve pas dans les ouvrages que tout le monde lit, & qu'on n'entend point.

La manière ironique dont il plaît à V. M. d'apostropher mon pauvre petit esprit, n'est-elle pas antimorale ?

Quoi ! j'aurois tout l'esprit qu'on trouve en Silésie ?
C'est de moi joliment se ficher de bon cœur :
Moi, qui n'aurai, pour mon malheur
Jamais qu'un filet de génie :

comme le beau parleur dit, en parlant d'une sauce, un filet de vinaigre.

Votre esprit est comme un torrent ;
Qui s'étend & qui tout embrasse,
Et rien ne peut lui faire face,
Qu'il ne le renverse à l'instant.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 18, Épître XII.

Digitized by Google

Je n'ai de l'esprit que ce qu'il faut de goût à un honnête homme pour distinguer quel est le bon vin de Champagne : c'est tout ce qu'il m'en faut. Je suis d'ailleurs à présent comme un économe qui ne sème point ses terres faute de grain. V. M. est sur le point d'entrer en Bohème, & mon magasin d'esprit est à Berlin.

On dit que la lune ne luit
Que par secours de lumière empruntée ;
Otez-lui le soleil, elle est ce qu'est la nuit,
Et l'on voit sa splendeur tout-à-coup éclipsée.

V. M. donne de la tablature à tous les politiques. Les partisans de la reine de Hongrie cherchent sur le visage du ministre Saxon les effets de son voyage à l'armée. Il est fort pour l'artifice.

On ne peut découvrir en rien
Ce qui se passe dans son ame ;
Car toujours un égal maintien
Cache adroitement ce qu'il trame :
Ce maintien, jamais inégal,
Est, dit-on, aussi nécessaire
Que jugement au sieur Voltaire,
Qu'œil de Jordan à l'hôpital.

Je demande en grace à V. M. une œuvre de surérogation, c'est la continuation de ses bonnes graces, que je tâcherai de mériter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE LIX.

De M. Jordan.

Breslau, ce 18 ſeptembre 1741.

SIRE,

NE vous plaignez pas de ce que le projet de Neiſse n'a pas réuſſi (*a*): tout le monde ſait que ce n'eſt pas la faute de V. M.; l'action dont parle le public, relève cette ombre du magnifique tableau de la guerre de Siléſie.

Quoi ! votre illuſtre Majeſté
Va de ſang-froid, & pleine de courage,
Brûler un magaſin tout rempli de fourrage,
Aux yeux de l'ennemi planté !

On s'eſt dit même à l'oreille que V. M. étoit légérement bleſſée au bras; un homme a oſé aſſurer qu'il l'avoit vu en écharpe:

Ce bras que votre peuple adore,
Et ſous lequel on vit en ſûreté,
Que l'ennemi redoute encore,
Que le public a juſtement vanté.

Cette nouvelle me fit beaucoup de peine: mon imagination triſte ne pouvoit ſe réſoudre à la croire fauſſe: car, à parler naturellement à V. M.,

Ce bras eſt un palladion
Que bien humblement je révère;
Ma foi, de tout je déſeſpère
S'il reſte dans l'inaction.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 21, Épîtres XIV & XV.

Digitized by Google

V. M. fait un magnifique portrait du plaisir que l'on goûtera à Berlin à l'abri de cette paix qu'elle voudra bien accorder à l'Europe, qui l'en prie. Quand verrai-je ce salut de mes yeux ?

M. Pœllnitz voudroit être franc-maçon : V. M. veut-elle permettre qu'il le soit ?

Voici une lettre qui ne sera bonne qu'autant qu'elle aura le bonheur d'amuser V. M.

C'est là le fruit de mon oisiveté,
Ce ne l'est point de mon indifférence :
Des stoïques rigueurs nullement entêté,
Je goûte le plaisir comme un être qui pense.

Pour être indifférent il faudroit ne pas penser. Descartes a dit pédamment : Je pense, donc je suis ; pour moi j'aurois dit : Je goûte le plaisir, donc je pense. Une indifférence que j'ambitionne, c'est celle qui me porteroit à ne plus faire de vers.

Sire, je n'ai que poésie en tête,
Et mauvais vers coûtent autant que bons
A ceux qui d'Apollon n'ont pas reçu des dons :
Vous & l'amour m'avez rendu poëte.

Je fais à l'égard des vers ce que fait Petrini à l'égard du violon. Je ne suis pas assez aveugle pour ne pas sentir que je suis poëte comme je suis soldat. Je me dédommage du malheur que j'ai de ne pouvoir me vanter de ces distinctions, par le bonheur que j'ai (& contre lequel l'indifférence ne tient point) d'être avec un très-profond respect, &c.

Digitized by Google

LETTRE LX.

Du Roi.

Ce 24 septembre 1741.

Domine, j'envoie à ta doctorale science une très-badine lettre pour Greffet, que je te charge de lui envoyer, de copier, de critiquer & de parapher. Si tu trouves cette lettre jolie, envoyes-en une copie comme en ton nom à Voltaire.

Adieu. J'ai beaucoup à faire aujourd'hui. Une autre fois ma lettre sera plus longue, & par conséquent t'ennuiera davantage. Fais bavarder Pœllnitz.

LETTRE LXI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 24 septembre 1741.

SIRE,

MOnsieur Algarotti est arrivé avec le ministre de Russie, qui est gai & content:

Il est tout glorieux
Des faits prussiens qui décorent gazette,
Même, il ressemble à la trompette
Qu'au jugement on entendra des cieux.

Le pauvre Suédois est triste & capot, quelques efforts qu'il fasse pour cacher sa tristesse par un extérieur composé : il fait cependant espérer une chance plus heureuse.

Digitized by Google

Le ſort d'ailleurs eſt journalier :
Il n'en eſt pas chez nous de même ;
Puiſque dans tout exploit guerrier,
Le ſoldat ſent le prix de ſa valeur extrême.

On aſſure comme un fait poſitif la priſe de Linz ; on ajoute même que l'armée Françoiſe va à grands pas faire le ſiège de Vienne, pendant que vous ferez celui de Neiſſe : Dieu veuille qu'il ſoit bientôt fait, pour que V. M. puiſſe goûter, après tant d'exploits guerriers qui vous ſont, Sire, ſi glorieux, la tranquillité & le repos !

Vous goûterez les plaiſirs d'une paix,
Que vous procurez à la terre :
Jupin quittoit par fois ſon glaive & ſon tonnerre,
Pour goûter du plaiſir les ſéduiſans attraits.

J'écris aujourd'hui à Voltaire & à Maupertuis, ſuivant l'ordre de V. M.

Fréderic, Maupertuis, Voltaire,
Ces beaux eſprits ingénieux,
Nous feront goûter ſur la terre
Des plaiſirs enviés des dieux.

C'eſt pour moi de l'ambroiſie que des diſcours tels que ceux que j'ai eu l'honneur d'entendre quelquefois prononcer à ces trois têtes penſantes.

A l'imitation des poëtes du ſiècle paſſé, j'ai choiſi une maîtreſſe à laquelle je puiſſe quelquefois adreſſer des vers, ne pouvant lui préſenter autre choſe. Je ne ſais ſi V. M. ſera

Digitized by Google

contente de cette petite pièce sur l'accord du cœur & de l'esprit.

L'esprit n'a sur le cœur qu'un très-foible pouvoir,
Et le cœur tient l'esprit toujours en esclavage :
L'esprit prescrit au cœur un austère devoir,
Mais le cœur prend, Iris, le plaisir en partage...
Voulez-vous sur l'amour fonder votre bonheur ?
Usez dans votre choix d'une sage prudence,
Ne confiez le bien de votre tendre cœur,
Qu'à celui, des amans qui réfléchit, qui pense...
Qui pourroit condamner semblable liaison ?
Ma raison fut toujours sensible à la tendresse :
Mon cœur vous aime, Iris, puisqu'il vous le confesse,
Et mon esprit convient que mon cœur a raison.

Ce n'est pas seulement en amour que mon cœur & mon esprit s'accordent, quelque brouillés qu'ils soient quelquefois.

Mon cœur est charmé de servir
Un roi que mon esprit admire,
Tous deux ressentent le plaisir
De son aimable & doux empire.

J'ai l'honneur & l'avantage d'être, &c.

LETTRE LXII.

De M. Jordan,

Breslau, ce 6 octobre 1741.

SIRE,

LA ville fourmille de nouvelles que je crois fausses. Il semble que l'espérance de la paix tombe, & qu'on n'y veut plus penser. On assure

Digitized by Google

que l'armée de V. M. vient se camper vers Brieg, dans l'ancien camp. On a écrit de Neisse que la ville étoit ouverte aux deux partis, & que le magistrat avoit donné une somme très-considérable pour obtenir cette espèce de neutralité. Cette nouvelle, toute ridicule qu'elle est, s'accrédite. On flatte le public du bonheur de voir V. M. à Breslau le 20 de ce mois; & les états s'y assembleront deux jours après pour l'hommage. On prétend que la chose est impossible: 1°. parce que ceux qui sont dans la haute Silésie ne peuvent venir, quelque bonne volonté qu'ils aient, sans courir de grands risques; 2°. parce qu'on ne laisse pas assez de temps à plusieurs vassaux pour recevoir les pleins pouvoirs de leurs chefs respectifs.

On m'a assuré que la belle armée de V. M. entreroit dans les quartiers d'hiver le 19, & que le premier de novembre toute la cour seroit à Berlin.

J'ai écrit à Voltaire & à Maupertuis, comme V. M. me l'a ordonné.

La pauvre madame de Rocoules est morte: c'est une lumière qui s'est éteinte faute d'huile.

On dit la reine de Hongrie entièrement brouillée avec son époux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE LXIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 11 octobre 1741.

SIRE,

Milord Hinford arriva hier, pour la consolation des politiques ; il a apporté deux nouvelles : l'une que l'armée de Neuperg étoit en meilleur état qu'on ne le croyoit : l'autre qu'il attendoit que l'armée de V. M. entrât dans les quartiers d'hiver pour en faire autant.

La gazette de Cologne, du 6 octobre, dit » que le bruit est général à Dusseldorf, que » la grande affaire de Juliers & de Bergue est » entiérement ajustée en faveur du prince & des » princesses de Sulzbach ; le roi de Prusse ayant, » dit-on, renoncé à ses prétentions, moyennant » un équivalent qu'on lui procure ailleurs ».

Le public de Breslau est impatient de voir arriver V. M. pour l'hommage. Ils ont la démangeaison des illuminations ; ils se flattent qu'on le leur ordonnera.

Thiriot m'a écrit de Paris, & me parle de la mort du pauvre Rollin.

Ci-gît le très-bigot Rollin,
Qui quitta les plaisirs de l'être
Et ce qu'on a de plus certain,
Pour l'espoir d'un très-grand peut-être.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE LXIV.

De M. Jordan.

Breslau, ce 12 octobre 1741.

SIRE,

LE long séjour que le ministre d'Angleterre fait à Neisse, fait tourner la tête aux politiques; les uns disent qu'il y est malade, & les autres qu'il y négocie.

Il va paroître, à ce qu'on dit, une histoire critique de la ville de Breslau, composée par un jeune officier, qui, dit-on, en est fort mécontent, sur-tout des dames, dont il se plaint. L'ouvrage est en françois; on en a même vu des feuilles, qu'on tâche de supprimer. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour en avoir, & en envoyer à V. M.

On baptisa avant-hier le fils du baron de Schwertz, dont V. M. est le parrain; il se nomme Fréderic-Guillaume-Maximilien-Jean-Népomucène.

L'enfant de Schwertz est baptisé
Des noms de Fréderic & de Népomucène:
Le voilà bien favorisé,
Recevant de deux saints l'assistance certaine...
Le premier me paroît d'un plus puissant secours;
Il peut, il sait aux besoins satisfaire:
Pour le second, il faut au Ciel avoir recours,
Encore n'y fait-on souvent que de l'eau claire.

On fait ici force préparatifs pour l'hommage

Digitized by Google

que les états de Siléſie doivent rendre à V. M. On prépare le trône dans la ſalle des chevaliers que le cardinal occupoit il y a un an.

J'ai reçu les deviſes qu'on m'a envoyées par ordre de V. M.: j'ai remis celles que me fit faire l'oiſiveté, à ſon excellence M. de Podewils. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les ſavans des états de V. M. en envoyaſſent: ce ſeroit le moyen d'en avoir de bonnes.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXV.

De M. Jordan.

Breslau, ce 28 octobre 1741.

SIRE,

LEs titres dont il plaît à V. M. de m'honorer, n'ont rien qui me touche: l'inſpection générale des infirmités humaines révolte l'eſprit & le cœur, & ma raiſon me fait mépriſer les autres.

Je n'eus jamais la vanité
De vouloir un orgueilleux titre;
Je n'en fus point, Sire, entêté.
Qu'on mette au-deſſus d'une épître:
A Jordan, ſerviteur de Votre Majeſté,
Je ne troquerois pas ce titre reſpecté
Contre ceux que donne la mitre.

Les titres ſont aux gens raiſonnables ce que ſont les pompons à une femme ſenſée; ils ſont

Digitized by Google

même si peu de chose, qu'ils n'ont pas l'avantage d'orner. Une femme parée, quelque laide qu'elle soit, fixe les regards pour un moment, si l'économie de sa parure est régulière; & on ne sauroit par des titres, quelque ronflans qu'ils soient, engager les personnes raisonnables à jeter les yeux sur un homme qui n'a pas d'autre mérite. D'ailleurs

Je suis fait pour les hôpitaux
Tout aussi peu que pour Cythère :
L'un est le rendez-vous des maux,
L'autre un séjour qui désespère.

Et je ne veux être ni désespéré, ni malade. Le caustique correspondant de V. M. qui me dit amoureux, me fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je ne suis point, Sire, amoureux;
Je ne le fus qu'une fois en ma vie :
Et je hais de l'amour les feux,
Comme vous la bigoterie.

J'avouerai à V. M. que ma raison a été sur le point d'essuyer un échec par l'amour; mais elle est trop vieille pour être si aisément dupe.

Le puissant, mais sot dieu d'amour
Qui loge aux yeux de Célimène,
Ne s'est logé chez moi qu'une seule semaine;
Encore est-ce un trop long séjour.

Je ne lui donnois que du grec & du latin à lire; & je lui ai prouvé par de bons argumens,

Digitized by Google

pris de la plus fine métaphyſique, qu'il devoit s'en aller au diable. Je n'ambitionne pas ſes faveurs, j'aimerois mieux celles du dieu des vers, pour répondre à cent quarante-deux, marqués au bon coin, qui partent d'une main

Qui fait frémir par ſon tonnerre
Tous ſes orgueilleux ennemis,
Et qui va donner à la terre,
La paix que vous avez promis.

Si ce dieu m'étoit favorable, je ne ſerois pas auſſi embarraſſé que je le ſuis à préſent.

Quoi ! cent quarante vers auxquels il faut répondre !
C'eſt m'impoſer un fardeau trop peſant :
Mon Pégaſe eſt rétif, il trotte en haletant ;
Un travail auſſi fort ne peut que le morfondre.

Quand je ſuis monté ſur ce poétique animal, il me ſemble voir Dom Quichotte monté ſur ſa roſſinante.

J'admire la politeſſe de V. M., qui me nomme le transfuge de la pédanterie ; plût à Dieu que cela fût ! c'eſt un écueil contre lequel tous les gens-de-lettres vont ſe heurter. C'eſt une maladie de l'eſprit, dont je ne me crois pas exempt. Ma fine galanterie eſt un être de raiſon.

Jordan eſt fait pour la galanterie,
Comme eſt l'oiſeau de ſaint Luc pour voler,
Comme le ſont vos ſoldats pour trembler
Devant la cohorte ennemie.

Digitized by Google

La description de la vie du soldat pendant l'automne est charmante.

Ce qui me paroît étonnant,
C'est qu'au milieu de cette bise,
Vous composez à votre guise,
Et vos vers n'ont rien de glaçant.

Quand je les lis, ils m'échauffent l'imagination, comme la voix de Farinelli échaufferoit celle de Graun. Sans cela mon esprit est sec & froid; j'ai beau l'exciter, il me manque au besoin.

Qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud,
Mon esprit est toujours le même:
Bizarre jusques à l'extrême,
Il n'obéit jamais quand il le faut.

Ma volonté est obligée de faire avec mon esprit ce que fait un homme sage avec sa femme qui est chagrine: il gémit, il prend patience, & se tait.

On assure ici, comme une chose positive, le départ de Neuperg pour la Moravie. Dieu le conduise! Il laisse à V. M. le champ libre; il a raison de le faire, puisqu'il y va de son intérêt, & il fait bien de vous laisser prendre Neisse, puisque la résistance qu'il voudroit faire, ne pourroit que lui coûter beaucoup de monde, & sa reine n'en a pas trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE LXVI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 21 octobre 1741.

SIRE,

ON dit que le prince Léopold eſt devant Neiſse, & que la garniſon ne ſauroit tenir longtemps ; qu'elle abandonnera bientôt la place aux troupes de V. M.

On aſſure ici poſitivement que Neuperg a eu l'honneur de s'entretenir avec V. M. à deux repriſes ; tout cela fait ſoupçonner la paix prochaine.

Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'on a reçu ici des lettres de Veniſe, dans leſquelles on marque que V. M. y eſt attendue cet hiver. Cette nouvelle m'a fait plaiſir ; parce qu'elle a réveillé en moi l'eſpérance que j'ai toujours eue de voir l'Italie. On dit que Cataneo confirme ce bruit.

La bourgeoiſie ſe prépare à faire des illuminations ; il paroît même qu'elle a beaucoup d'empreſſement à ſe diſtinguer ſur ce ſujet.

Il eſt arrivé ici une aventure aſſez ſingulière. Le libraire Korn, revenu de Leipſick, veut aller rendre viſite à M. Blockmann, dont toute la bourgeoiſie eſt charmée. Au-lieu d'aller chez ce premier, qu'il n'a jamais vu, il

Digitized by Google

entre chez M. Vockel, conseiller Saxon, qu'il croit le directeur de la ville. Les complimens faits, ce dernier lui demande des nouvelles de Leipsick: Korn qui croit parler à M. Blockmann, lui dit qu'on étoit fort mécontent en Saxe, qu'on ne payoit personne, qu'on y persécutoit les luthériens, & mille autres choses semblables. M. Vockel ne pouvoit comprendre la raison de ce discours; enfin cette comédie se termina au moment que le libraire demanda des choses relatives aux fonctions du directeur, & le libraire s'apperçut de sa bévue.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXVII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 27 janvier 1742.

SIRE,

LEs sentimens sont fortement partagés sur votre retour: les uns assurent que ce sera le 12 de mars, d'autres le 15, d'autres enfin le 25. Il y en a qui veulent parier que ce ne sera qu'au mois de novembre. Ceux qui cherchent à découvrir la raison de tous les événemens, disent que si V. M. vient à Berlin, c'est une preuve indubitable d'une paix prochaine, à laquelle toute l'Europe aspire; d'autant plus qu'on assure que les grenadiers se sont rejoints à leurs

Digitized by Google

régimens respectifs, & que les belles troupes de V. M. rentrent en quartier d'hiver pour se reposer. D'autres prétendent que tout cela est faux, que la guerre commencera de nouveau au printemps. Certaines gens, qui veulent tenir un milieu, assurent comme une chose indubitable qu'il y a une suspension d'armes sur le tapis. On dit la France embarrassée ; que les troupes se consument en Allemagne ; que le maréchal de Bells-Isle vient à Berlin, à son retour de Paris ; que V. M. a envoyé un adjudant à Dresde, qui y est venu à coup-sûr pour une affaire de la dernière conséquence, mais qui est fort secrète ; qu'il ne sauroit y avoir porté la nouvelle de la prise d'une place ; que le cardinal a dit qu'il voyoit dans son miroir magique les actions de tous les princes de l'Europe, qu'il n'y avoit que celles du roi de Prusse qu'il n'y voyoit point. Je suis mortifié d'être au bout de mes *on dit*.

Pesne a fini le tableau de V. M. ; c'est la plus belle pièce que l'on puisse voir. Il feroit dire des Messes, si on vouloit le lui permettre, pour qu'on eût en Silésie & dans ce pays là fureur du jeu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE LXVIII.

Du Roi.

Olmutz, ce 2 février 1742.

TU me fais la guerre, impitoyable Jordan, ſur ce que je ne t'enjoinds point de la façon la plus poſitive de m'écrire. N'as-tu pas aſſez d'eſprit pour comprendre que quand même je défendrois à tous les ſots & à tous les importuns de m'écrire, cela ne regarde point mon cher Jordan? Doutes-tu du plaiſir que j'ai à te lire, & de la ſatisfaction que je reſſens dans mon exil de recevoir des lettres de ma patrie? & quand même toutes ces raiſons ne te frapperoient pas, ſache & apprends que deux mots ſortis de la plume de mon ami me ſont plus précieux que toutes les pointes les plus ſubtiles qu'enfantent les cervelles ſtupidement prodigues de gens nés ſans amitié ou ſans génie; conçois que ma ſenſibilité trouve des appas juſque dans tes grands caractères, & que pour peu que le permette le ſoin de tes audiences & de ta bibliothèque, je me louerai beaucoup de ta correſpondance. Quant aux nouvelles qui me regardent, je ne puis te rien dire, ſinon que le démon qui me promène en Moravie, me ramènera à Berlin.

Je ſuis un grand fou, cher ami, de quitter

Digitized by Google

ce repos pour la frivole gloire de succès incertains ; mais il y a tant de folies dans le monde, & je compte celle-ci au nombre des vieilles.

Je te recommande les idées couleur de chair, à l'exclusion des noires. Pendant mon absence peins-toi tout en beau, & sers-toi des touches de Watteau préférablement à celles de Rembrand. Adieu. Je te prie, ne demandes pas de vers d'un homme qui n'a que de la paille hachée & du foin en tête ; plains-moi, mais aime toujours ton fidèle ami.

LETTRE LXIX.

Du Roi.

Znaïm, ce 25 février 1742.

MOn cher Jordan, à en juger par vos lettres, vous êtes l'homme du monde le plus occupé ; vous croquez des nouvelles & vous paroissez avare de votre temps. Peut-être rédigez-vous un in-folio en un in-douze ; car j'ai trop bonne opinion de vous pour vous croire capable d'écrire un gros livre.

Si vous jugez au contraire d'après mon bavardage, vous vous imaginerez que je suis ici désœuvré, &, pour tout passe-temps, occupé à votre contenance favorite ; mais non, je puis vous confier entre nous qu'il ne s'agit pas de

Digitized by Google

moins que de porter de grands coups à la maiſon d'Autriche, & que de la façon dont les choſes vont, peut-être peu de ſemaines ſeront d'une déciſion infinie dans les affaires de l'Europe. Mes houſards approchent juſqu'à quatre milles de Vienne. Lobkowitz fuit, Khevenhuller accourt, enfin la confuſion eſt totale chez l'ennemi.

Dites à K*** que j'ajouterai quelque choſe à ſa penſion pour le contenter, & que j'eſpère qu'alors il me donnera du repos. Adieu. Souviens-toi que j'aime autant les longues lettres que je hais les gros ouvrages. Ne m'oublie pas, & dis à Kayſerling qu'il eſt un ingrat, un pareſſeux, un perfide, d'oublier les abſens ; mais ce n'eſt pas le premier à qui l'amour a fait tourner la tête. Adieu.

LETTRE LXX.

Du Roi.

Znaïm, ce 28 février 1742.

CHer Jordan, meſſieurs les houſards m'ont eſcamoté le plus joliment, ou pour mieux dire, le plus vilainement du monde les lettres où il y en avoit une pour vous. Savoir ſi l'ennemi en profitera. C'eſt de quoi je doute ; car autant que je m'en reſſouviens, c'étoit un tiſſu de misères & de pauvretés. Vous y profitez le

Digitized by Google

temps que vous auriez perdu à les lire. Le public aura peut-être l'avantage d'en posséder Tindal Jordanien quelques semaines plutôt, & moi j'aurai la mortification de manquer un jour de poste de vos lettres. Voilà bien des conséquences que cause une lettre égarée. Je vis ici à Znaïm au jour le jour, quelquefois fort occupé & quelquefois très-désœuvré. Je m'applique cependant, lorsque j'en ai le loisir ; je lis, je compose & je pense beaucoup. C'est tirer profit de sa machine, direz-vous ; il est vrai ; mais je réponds que l'on fait bien de profiter de son estomac, d'autant plus que la digestion est quelquefois incertaine. De même doit-on dans cette courte vie user soi-même de ses ressorts, car ils s'usent sans cela inutilement & par le temps, sans que l'on en profite.

Les maisons ont toutes ici des toits plats à l'italienne, les rues sont fort mal-propres, les montagnes âpres, les vignes fréquentes, les hommes sots, les femmes laides, & les ânons très-communs. C'est la Moravie en épigramme.

Dans ce moment je reçois votre lettre moitié prose, moitié vers, dont je vous remercie ; mais elle n'est pas encore assez longue, & vous devez savoir que je fais une grande différence entre les longs ouvrages & les jolies lettres. Mettez tout Berlin dans vos vers, des bagatelles, des riens ; car ma curiosité est un gouffre insatiable, sur-tout en fait de raisonnemens politiques,

Digitized by Google

qui pour la plupart du temps ſont fort biſcornus.

Les nouvelles de l'ennemi que j'apprends inceſſamment, me font croire que nous en viendrons aux mains ; alors je ſouhaite fort que la fortune des Pruſſiens me favoriſe pendant quelques heures, ou pour mieux dire pendant ce jour, afin que l'affaire ſe termine par-là auſſi glorieuſement qu'elle a été commencée. Ne vous inquiétez pas en attendant. Guériſſez-vous, & n'oubliez pas vos amis abſens qui vous aiment bien. Adieu.

LETTRE LXXI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 29 février 1742.

SIRE,

JE ſuis tout glorieux de ce que V. M. daigne m'écrire & m'envoyer des vers dans un temps où elle eſt occupée par les affaires les plus importantes & les plus épineuſes (*a*).

V. M. n'eſt pas à-coup-ſûr en pays de connoiſſance, quand elle eſt au milieu de cette cour céleſte, qui n'eſt ma foi pas digne d'occuper le manoir où vous habitez. Il faut avouer que la gloire conduit V. M. par une route

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 25, Épître XVII.

Digitized by Google

bien peu agréable. J'ai remarqué que tous les chemins qui conduiſent à l'immortalité ſont de même. Je frémis pour la ſanté de V. M., & je crois pouvoir démontrer en bonne logique, & par de bons argumens, que j'ai raiſon.

Je crois avoir ſi bien raiſon,
Que je me ſens prêt à combattre
Sur ce ſujet contre *Sexte* ou *Pyrrhon*,
Qui vous apprit l'art d'en terraſſer quatre.

Je connois par mon expérience que vous en démonteriez même plus. A peine ſuis-je guéri des bottes de logique que V. M. me portoit autrefois. Je m'en glorifie, comme S. François de ſes ſtigmates.

Les Hollandois ont acheté le Luxembourg quinze millions, les politiques de Berlin ſont fort charmés de cet achat : ils regardent cela comme un raffinement de ruſe digne d'être admiré. Les partiſans de la France condamnent cette conduite ; on ſuppoſe déjà M. de Fénelon faiſant tapage à La Haye, & remettant les choſes ſur l'ancien pied.

On dit que la gazette de Hollande marque que l'empereur ira d'abord à Cologne pour y adorer les Trois-Rois, dont les noms ſont ſûrement connus de V. M., qui n'ignore pas des faits de cette nature.

V. M. m'ordonne de bavarder ; j'obéis :

Vous voulez que Jordan bavarde,
Et bavardons, puiſqu'il le faut :

Digitized by Google

Le triſte dieu d'ennui vous garde,
De fréquent & pareil aſſaut !

On étourdit en Angleterre ces ſonge-creux par le bruit des cloches : Dieu veuille que mon babil vous amuſe ! J'aimerois preſque mieux qu'il endormît V. M. ; cela feroit du bien à ſa ſanté, & je lui ſerois alors fort utile.

Quoi ! votre eſprit, occupé fortement
Des intérêts de Pruſſe & de l'Empire,
Liroit comme un délaſſement,
Tout ce diſcours qui tient fort du délire ?
J'en ſuis, ma foi, très-fortement ſurpris !
Mais dans le fond, peut-on ſi bien écrire ?
Quand on n'a pas ce dont on eſt épris,
On ne ſauroit ni badiner, ni rire.

D'ailleurs j'ai perdu ma ſanté, & je ſuis condamné à boire trois bouteilles de tiſanne par jour pour la recouvrer. Eſt-il poſſible de faire des vers & d'avoir de l'eſprit à ce prix-là ? Je ne connois point le chemin qui conduit à la gloire, je le crains même, par une poltronnerie réfléchie ; mais ce que je ſais bien, c'eſt que celui qui conduit à la ſanté, eſt bien diſgracieux.

Au diable ſoit Eſculape & remède,
Et tout réparateur de l'humaine ſanté :
Ils minent par leurs ſoins ma chère humanité ;
Je meurs, en guériſſant, ſi Dieu ne m'eſt en aide.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE LXXII.

Du Roi.

Znaïm, ce 8 mars 1742.

CHer Jordan, ſi je voulois vous faire un détail de tout ce qui ſe paſſe ici, je ſerois bien occupé; car nous avons de l'ouvrage autant que nous en pouvons ſupporter. Je ne ſaurois vous parler de l'avenir; il eſt très-incertain; tout ce que j'en ſais, c'eſt que nous avons de la beſogne devant nous, & qu'aſſurément le bâtiment n'eſt pas encore totalement élevé.

L'orgueil des Autrichiens me paroît le précurſeur de leur ruine. Cette ruine nous coûtera, mais elle ne s'enſuivra pas moins. Je crois à préſent Berlin le ſéjour de l'ennui & des femmes. J'imagine qu'il y a de quoi déſeſpérer un honnête homme d'y être, & que ceux qui s'en trouvent éloignés doivent des actions de grâces à la Providence.

Je vis fort philoſophiquement, je travaille à l'infini, je m'amuſe autant que je le puis, & du reſte je ne penſe qu'à me réjouir. Je t'en ſouhaite autant de tout mon cœur, & prie Dieu d'avoir le cher Jordan en ſa ſainte garde.

Digitized by Google

LETTRE LXXIII.

Du Roi.

Pohrlitz, ce 11 mars 1742.

MOn cher Jordan, que te dirai-je d'ici ? rien de nouveau. Que nous marchons, que nous allons bloquer Brunn, que nous avons pris trois cents priſonniers à Gœding, que nous en prendrons davantage, & que la guerre ſe fera plus vivement que jamais. Juge après cela ſi je reviendrai à Berlin, & ſi la douce paix paroît proche ? Je crois que cette année nous préſentera de plus grands événemens encore que la précédente. Les choſes s'embrouillent de plus en plus, & il n'eſt aucune prudence humaine qui, dans un état auſſi critique, puiſſe juger ſolidement des affaires. Le temps tirera le voile qui couvre à préſent les événemens, & alors de nouvelles ſcènes ſe développeront. On a vu une comète à Vienne, & tout le monde dit là-bas que cela leur préſage du bonheur. Pour moi, je ſuis d'un ſentiment contraire, & je m'imagine que ce n'eſt pas dans le ciel, mais ſur terre, qu'il faut tirer des horoſcopes ; c'eſt par de bonnes meſures priſes à propos, par de mûres délibérations, par des réſolutions promptes & juſtes, que l'on peut juger des entrepriſes & de leur ſuccès.

Digitized by Google

Adieu, cher Jordan. Je te crois las de mon bavardage, mais j'eſpère que tu ne le feras pas de l'amitié & de l'eſtime que j'ai pour toi. *Vale.*

LETTRE LXXIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 18 mars 1742.

SIRE,

ENfin madame la comète a fait un tour de ſon métier; elle a cauſé la mort du cardinal de Fleury, qui eſt enfin allé faire viſite à l'autre monde: une de ſes camarades avoit déjà rendu le même ſervice au monde à la mort de Mazarin. Cette importante nouvelle amuſe infiniment meſſieurs les nouvelliſtes politiques, & leur fournit ample matière à réflexions. On eſt impatient de ſavoir qui lui ſuccédera: ſi le gouvernement de l'état ſera confié au cardinal Tencin, fin renard s'il en fut jamais, créature des Jéſuites, qui pour le malheur du genre-humain influent beaucoup ſur les événemens. On croit que cette mort changera le ſyſtême préſent de l'Europe, que Chauvelin pourroit bien remonter ſur ſa bête. On attribue cet accident imprévu aux divers changemens arrivés depuis peu. Il tomba, dit-on, en foibleſſe, lorſqu'il apprit la chûte de Walpole; la conduite de la

Digitized by Google

Sardaigne, la troisième augmentation de Hollande, ont été les instrumens dont la mort s'est servi pour achever son important ouvrage. Enfin on est impatient de voir si cette mort accélérera la paix, ou si la guerre continuera.

Monsieur Finck, ministre d'Angleterre, est arrivé ici depuis deux jours: il compte, à ce qu'on dit, de repartir mardi prochain.

On assure qu'il n'y a plus de bataille à craindre pour nous; je respire à cette nouvelle: on dit même plus, que V. M. a formé une chaîne pour se mettre à l'abri de toute surprise, & qu'après que cet ouvrage sera achevé, nous aurons la consolation de la voir. Cet ouï-dire me redonne la santé: je suis effectivement sorti depuis quelques jours, pour aller voir le colonel de Cannenberg, qui est retombé malade.

On assure que les troupes Autrichiennes sont allées au-devant de l'armée Françoise, pour les empêcher de se joindre à V. M.

M. de Pœllnitz est arrivé depuis quelque temps; il se met aux pieds de V. M.; il ne sait s'il ose l'incommoder par ses lettres.

Pesne se rétablit; il a employé ses premières forces à finir le tableau du cocuage, qui est une pièce achevée & parfaite, suivant le sentiment des connoisseurs.

Je suis au bout de mes nouvelles. On m'écrit de Paris que Voltaire y est arrivé, & qu'il y séjournera trois mois: que son *Mahomet*

Digitized by Google

pourroit bien paroître : que le *Canapé couleur de roſe* de Crébillon le fils n'a pas eu le ſuccès qu'on avoit lieu d'eſpérer. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXV.

Du Roi.

Au quartier de Sclowitz, ce 17 mars 1742.

TRès-cher Jordan. La différence qu'il y a entre le loiſir de Berlin & les occupations de Sclowitz ſont, que l'on fait des vers à l'un, tandis que l'on fait des priſonniers à l'autre. Je vous jure que j'ai été ſi fort tourmenté, & quelquefois inquiété, qu'il ne m'a guère été poſſible de penſer avec cette liberté d'eſprit, qui eſt la mère de l'imagination, & par conſéquent de la poéſie.

Les ennemis, forts de 4000 hommes, ont attaqué un village où Truchsès & Varenne étoient commandés avec 400 hommes, & ne pouvant dompter ces braves gens, ils ont mis le feu au village. Tout ceci n'a point fait perdre contenance à nos troupes, qui ont tué près de 200 hommes & quelques centaines de chevaux à l'ennemi. Truchsès, Varenne & quelques officiers ont été légérement bleſſés; mais rien ne peut égaler la gloire que cette journée leur vaut. Jamais Spartiates n'ont ſurpaſſé mes troupes; ce qui me donne une telle confiance

Digitized by Google

en elles, que je me crois dix fois plus puissant que je n'ai cru l'être par le passé. Nous avons fait de plus, 600 prisonniers Hongrois, & nos braves soldats, qui ne savent que vaincre ou mourir, ne me font rien redouter pour ma gloire.

Donnez cette peinture à Knobelsdorf pour marque de mon souvenir. Marquez-moi quel est le marquis d'Argens, s'il a cet esprit inquiet & volage de sa nation, s'il plaît; en un mot si Jordan l'approuve? Si je vous revois un jour, vous devez vous attendre à un débordement de babil extrême. Ma foi, l'honneur de faire tourner la grande roue des événemens de l'Europe, est un travail très-rude; l'état moins brillant de l'indépendance, de l'oisiveté & de l'oubli, est selon moi plus heureux, & le vrai lot du sage dans ce monde. Je pense souvent à Rémusberg, & à cette application volontaire qui me familiarisoit avec les sciences & les arts; mais après tout il n'est point d'état sans amertume. J'avois alors mes petits plaisirs & mes petits revers; je naviguois sur l'eau douce, à présent je vogue en pleine mer, une vague m'emporte jusqu'aux nues, une autre me rabaisse dans les abîmes, & une troisième me fait remonter plus promptement encore jusqu'à la plus haute élévation. Ces mouvemens si violens de l'ame ne sont pas ce qu'il faut aux philosophes; car, quoi qu'on dise, il est

Digitized by Google

bien difficile d'être indifférent à des fortunes diverſes, & de bannir la ſenſibilité du cœur humain. Vainement veut-on paroître froid dans la proſpérité, & n'être point touché dans l'affliction; les traits du viſage peuvent ſe déguiſer, mais l'homme, l'intérieur, les replis du cœur n'en ſont pas moins affectés. Tout ce que je déſire pour moi, c'eſt que les ſuccès ne corrompent point l'humanité & ces vertus dont j'ai toujours fait profeſſion. J'eſpère & je me flatte que mes amis me retrouveront toujours tel que j'ai été, quelquefois plus occupé, rempli de ſoucis, inquiet, ſurchargé d'affaires, mais toujours prêt à les ſervir, & à vous prouver ſur-tout que je vous eſtime & vous aime de tout mon cœur. Adieu.

LETTRE LXXVI.

De M. Jordan.

Sans date.

SIRE,

J'Ai une grande nouvelle à apprendre à V. M.; nouvelle intéreſſante; nouvelle qui ne ſe paſſe point ſur la terre, & que les mortels n'ont point occaſionnée; nouvelle qui nous vient de la première main, & qui excite l'attention de tous ceux qui s'intéreſſent à la nouveauté. C'eſt une grande comète à queue, qui paroît au ciel

Digitized by Google

depuis trois jours, qui a déjà causé trois ou quatre rhumes à ceux qui ont voulu la voir marcher dans son orgueilleuse route. Les sentimens sont partagés sur les effets qu'elle produit, ou les accidens qu'elle annonce. Les uns la croient de mauvais augure, & pensent qu'elle n'est venue que pour allumer le feu de la guerre dans toute l'Europe ; & d'autres au contraire ont la politesse de la prétendre bienfaisante. La seule chose que je crains, c'est que d'un coup de sa queue elle ne dérange toute l'économie de notre pauvre globe.

Il paroît un mauvais journal en Hollande, sous le titre du *Cyclope errant*. Voici deux passages que j'en ai tirés. Il est bon de remarquer que cet auteur est toujours allégorique.

» Il y en a un pour le roi de Prusse, dont » nous avons représenté la vertu héroïque : je » l'ai tiré d'une figure que j'ai vue au palais » *Farnèse*, qui représente un *Hercule*, avec » la peau de lion, & appuyé sur sa massue : il » tient dans une main trois pommes cueillies » dans le jardin des Hespérides, qui repré- » sentent trois sortes de vertus : *la modération* » *de la colère, la tempérance, le généreux mépris* » *des délices du monde.*

» Je viens de recevoir un ordre pour une » armure destinée aux académiciens qui vou- » dront suivre *Bellone*, d'autant qu'un des pre- » miers de l'académie de Berlin, ayant été cu-

Digitized by Google

» rieux, & étant venu trop à la légère, ſon » cheval n'ayant point la charge ordinaire qu'un » Bucéphale a coutume de porter, l'a emporté » dans l'armée ennemie, ce qui a inquiété les » gens-de-lettres, qui ſe réjouiſſent fort de ce » qu'il eſt retrouvé. Je lui ai envoyé un téleſ- » cope, afin qu'il puiſſe découvrir les objets, » ſans courir les mêmes riſques ».

Le pauvre Peſne eſt fort mal, il eſt au lit depuis quatre jours.

La ducheſſe de Wurtemberg eſt ſi contente des grâces de V. M., qu'elle vous canoniſe-roit, s'il étoit permis aux femmes de ſe mêler des intérêts du Ciel. Vous ſeriez, Sire, ſon ſaint, comme V. M. l'eſt de bien d'autres. Nous ſommes fort bons amis avec le marquis d'Argens : il a à ſa ſuite un jeune-homme nommé Deſpars, qui a tout l'eſprit poſſible : je n'ai guère vu de perſonnes s'exprimer dans la converſation d'une façon plus ingénieuſe.

Nous avons un nouveau philoſophe qui paroît ſur l'horizon de Berlin : c'eſt ce jeune Vatel, qui a ſi bien défendu la philoſophie de Leibnitz.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE LXXVII.

Du Roi.

Sans date.

JE m'attendois à recevoir à tout moment la nouvelle que cette fluxion qui te lutine t'avoit rendu tout-à-fait aveugle, & j'avois préparé pour ce sujet de fort beaux vers que j'ai été bien mortifié de ne pouvoir t'envoyer. J'aurois tant souhaité que cet aveuglement eût été enfin accompli ; car alors tu n'aurois plus eu de prétexte pour t'absenter d'ici, & ma rivale, ta bibliothèque, te seroit devenue aussi inutile qu'une Vénus le pourroit être à un impuissant.

Tu me fais trembler pour cette bonne Europe par la comète que tu prophétises. Je voudrois que le prophète & le phénomène fussent tous les deux au diable, plutôt que de voir notre aimable petit globe servir de nourriture à la voracité ennemie de ce brigand d'astre. Écoute, docte & sublime Jordan, je t'avertis que si désormais tu pronostiques encore des choses funestes & malheureuses, & sur-tout des calamités publiques, ton nom sera rayé du nom des grands hommes, ton ame errante sera aveugle dans l'autre monde, tes statues seront couronnées de chardons, & ta mémoire sera effacée de mon cœur.

Digitized by Google

LETTRE LXXVIII.

Du Roi.

Sclowitz, ce 28 mars 1742.

MOn cher Jordan, vous irez chez madame de ***, & lui direz qu'après que je l'ai assez instruite de mes volontés sur le sujet de son fils, dont elle a disposé malgré mes intentions, si elle ne le fait revenir incessamment, je me vengerai d'elle en maître irrité, qui punit une mauvaise citoyenne qui agit contre l'état. Annonce-lui ma vengeance, & dis-lui que j'ai des moyens en main plus qu'elle ne pense pour me faire raison de son infidélité & de sa trahison ; qu'elle a trouvé le moyen de se brouiller avec tout le monde, & qu'à la fin je suis obligé d'avoner que le monde a raison, mais qu'il y a des maisons de correction pour les méchantes femmes, comme il y a des endroits où l'on met en séquestre les mauvais citoyens. Adieu, sois persuadé que je t'aime de tout mon cœur.

Digitized by Google

LETTRE LXXIX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 31 mars 1742.

SIRE,

JE suis très-obligé à V. M. de ce qu'elle veut bien être contente de mes lettres ; & sur-tout de celle que V. M. nomme la seconde. Quoique j'écrive régulièrement deux fois par semaine, il n'y a plus moyen d'en envoyer une sans quelques mauvais vers de ma façon.

J'ai des vers aussi sûrement
La marotte & la maladie,
Que vous savez tacitement
Louer mes vers, ou ma folie.

Si je dis de jolies choses sur la vérole, c'est l'envie de plaire à V. M. qui me les fait dire : j'aurois bien de la peine à parler raison, encore moins à penser couleur de chair, si je sentois ce que je dis dans le sens de V. M.

Vous savez par l'allégorie
Assaisonner la vérité ;
Et l'on ne peut qu'être enchanté
De votre morale embellie.

Dire à un amant qui aime sa maîtresse qu'il doit ne la plus aimer, c'est le rebuter : mais quand on lui présente pour modèle le papil-

Digitized by Google

lon qui se brûle les ailes, on est écouté. On donne aux malades des pilules couvertes d'une feuille d'or, pour leur en dérober l'amertume.

Les vers de V. M. sur la comète de Vienne sont charmans, & la pointe en est fort piquante. Je ne suis point surpris qu'une femme dévote s'alarme en voyant une comète sans queue (*a*).

On ne croit pas le moment de la chûte de la maison d'Autriche aussi proche qu'on le croit en France. La raison qu'on en allègue, c'est qu'elle a de puissans amis qui l'assistent en lui fournissant de l'argent. On dit d'ailleurs

Qu'un flambeau que l'on voit s'éteindre,
En s'éteignant jette un plus vif éclat;
Que sa flamme souvent dans ce débile état
A causé des malheurs qu'on ne sauroit dépeindre.

V. M. paroît me croire entre les mains des médecins, pour délivrer mon sang d'un certain venin; mais

Je jure par le dieu Jupin,
Et par mon bon ami Mercure,
Que jamais un pareil venin
N'a saisi ma pauvre nature.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 26, Epître XVIII.

LETTRE LXXX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 3 avril 1742.

SIRE,

JE ſuis tout orgueilleux de l'approbation dont V. M. veut bien honorer mes lettres : cela eſt bien propre à m'encourager.

Vous louez mes vers proſaïques,
Mais plaignez-en plutôt l'auteur ;
Car il n'eſt verſificateur
Qu'en dépit des loix poétiques :
Son ſel eſt un ſel frelaté
Qui ne ſent point du tout l'attique ;
Son goût eſt un peu trop gothique
Pour imiter l'antiquité (*a*).

Pour revenir à la comète, j'avouerai à V. M. que je ſuis fort peu ſatisfait de ſa conduite ; à peine daigne-t-elle ſe faire voir ; on dit pourtant qu'elle a des talens, qu'elle peut paroître avec décence, & qu'elle gagne à être vue. Je n'en ſais rien ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui rendre mes hommages : on m'a dit qu'elle ſe plaçoit vers l'étoile polaire, & que delà elle vous conſidéroit bataillans.

Je ſuis malheureux, car ma vue
Voit ſouvent les objets bien peu diſtinctement ;
Mes yeux & mon eſprit ont ſouvent la berlue,
Et me manquent à tout moment.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 28, Épître XIX.

Digitized by Google

Il ne me reſte que l'ouïe, l'attouchement, & le goût. Pourvu que ceux-là ne diminuent point, je ſuis content, parce que j'ai appris à me contenter.

Jordan peut être fort heureux,
S'il conſerve du goût pour un bon vin qui mouſſe,
S'il ſe ſent rajeunir en touchant peau bien douce,
S'il entend les récits de vos faits glorieux.

Que lui faudroit-il davantage !
Voir un peu moins, eſt-ce être malheureux ?
Pénétrer tout par l'eſprit & les yeux
N'eſt pas toujours un avantage.

Il en eſt, Sire, de nos raiſonnemens politiques comme de ceux que l'on fait ſur les tours d'adreſſe d'un joueur de gibecière. V. M. ne veut abſolument point que le Ciel ſe mêle de ce qui regarde les hommes.

Le Ciel n'a point de part à ce qu'il nous voit faire,
C'eſt là ce que nous dit le pur raiſonnement :
Mais les reſſorts ſecrets de maint événement
Font que mon cœur me dit tout le contraire.

V. M. recevra aujourd'hui les Tuſculanes de Cicéron, les Philippiques, les Commentaires de Céſar : comme je n'ai pu trouver ce dernier à Berlin, madame de Montbail me les a donnés pour V. M. Les autres ſeront prêts ſur la fin de la ſemaine.

Les gazettes ne parlent que des malheurs de l'Empire : tout cela me touche beaucoup.

Digitized by Google

Je plains les malheurs de l'Empire !..
Qui mettra fin à ſes calamités ?..
Celui qui ſut un empereur élire,
Saura le délivrer de ſes perplexités.
Le trône impérial pour lui n'a d'avantage
Que celui d'être ami de Votre Majeſté ;
Quand pourra-t-il avec tranquillité
Jouir du fruit de votre ouvrage ?

Tandis que la comète eſt ſur notre hémiſphère, elle jouit encore du droit de prophétiſer : ce n'eſt que lorſqu'elle a diſparu qu'il faut interpréter le but de ſon apparition : il s'agit de voir ce qu'elle a pu occaſionner d'extraordinaire :

Un empereur ſans terres, ſans argent,
N'eſt pas choſe trop ordinaire :
Un électeur, évêque proteſtant,
Qui crée évêque qu'on révère :
Un roi qui, dans un an de temps,
Sans qu'il en coûte à ſon peuple une obole,
Sait conquérir pays vaſte & puiſſant :
Et que Jordan attrape la vérole,
Ce ſont là tous de grands événemens
Que le deſtin aux curieux apprête,
Que l'on reçoit avec empreſſemens,
Qu'on ne peut voir ſans ſecours de comète.

V. M. m'avoit chargé d'une commiſſion pour K***, que j'ai exécutée : cet honnête homme ne demanderoit pas mieux que de ſervir V. M. ; mais il voudroit ne pas être dans l'oiſiveté à ſon âge, tandis que ſes amis ſont à l'armée ; il regarde ſon état comme un état de honte. Il proteſte d'ailleurs qu'avec ſon revenu

Digitized by Google

il n'eſt pas en état de vivre à Berlin, où effectivement tout eſt fort cher.

V. M. m'a renvoyé la requête du jeune philoſophe de Vatel, ſans m'ordonner ce que je dois lui répondre.

Vous m'ordonnez, Sire, de faire vos complimens à vos amis & à vos amies : je ne ſaurois exécuter les ordres de V. M., parce que le nombre en eſt trop grand. Je n'ai été que chez les élus. Dieu veuille conſerver V. M.! Mes prières éjaculatoires n'ont d'autre but.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 6 avril 1742.

SIRE,

J'Ai été enchanté des derniers vers qu'il a plu à V. M. de m'envoyer (*a*). Quelqu'accoutumé que je ſois à être ſurpris de vos talens, je ne puis cependant comprendre

Comment on peut, en occupant le trône,
Faiſant tapage en l'univers,
N'ayant de ſoins que pour Mars & Bellone,
Avoir eſprit, & faire de beaux vers.

Le Pégaſe de V. M. eſt infatigable, & ce

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 30 & ſuiv. Épîtres XX & XXI.

Digitized by Google

qui me fait donner au diable, c'eſt qu'il ne bronche point dans ſon allure : celui des autres eſt haletant, dès qu'il eſt un peu fatigué. Il n'en eſt pas de même du vôtre.

Je ſais qu'Apollon le protège ;
Le mien ne peut ſouffrir les loix
D'un pas régulier de manège,
Qu'il ne ſoit d'abord aux abois.

J'ai beau lui donner de l'éperon dans les reins, il eſt auſſi immobile que le cheval de Troie ; j'ai beau lire vos vers, pour animer mon eſprit, & pour le monter ſur le bon ton, tout devient inutile.

J'ai beau m'aſſeoir ſur fauteuil velouté
Qui, ſuivant vous, reſſemble au Pinde,
Mon eſprit eſt toujours rétif, & dégoûté
De voir qu'en vain il ſe gêne & ſe guinde.

Ma vieille raiſon vient alors à mon ſecours, qui me conſeille de ne plus faire de vers, & de me contenter de la proſe. Je lui réponds dans l'accès de ma colère :

Apprenez, raiſon, à vous taire :
Mon héros veut abſolument
De moi des vers, en dépit du talent ;
Que ne fait-on pas pour lui plaire ?

Bayle dit de la Bourrignon, qu'elle avoit une chaſteté pénétrative.

Votre eſprit eſt pénétratif,
Et m'échauffant par ſa divine flamme,

Digitized by Google

Il porte l'eſprit dans mon ame
Par un pouvoir qui me rend plus actif.

Que je plains V. M. d'être engagée, par des circonſtances inévitables, dans un genre de vie qui ne peut que lui déplaire à la longue, & altérer ſa ſanté ! C'eſt le motif qui me fait ſouhaiter paſſionnément la paix, quelqu'intérêt que je prenne à la gloire de V. M. Je m'attends toujours à quelque grand coup de théâtre de ſa part.

Tel qu'un nocher qui craindroit le naufrage,
Nous vous verrons arriver dans le port.
Vous ferez ſeul, par un ſecret reſſort,
Succéder le calme à l'orage.

Que je ſerai heureux, quand j'aurai l'honneur à Rheinsberg ou à Charlottenbourg de faire ma cour à V. M., de la voir, dépouillée de ce foudre qui fait frémir l'Europe, goûter les agrémens d'une paix ſolide ! Je me repréſente ce plaiſir, comme les dévots celui d'être à table avec Abraham & Jacob. Quand je le goûterai, je ne troquerai pas mon bonheur contre celui de ſavourer l'ambroiſie.

Quelque plaiſir qu'on ait à la table des dieux,
Pareil plaiſir n'eſt fait que pour une ombre :
Ceux que l'on goûte ſous votre ombre,
Sont moins divins, mais plus délicieux.

Dieu veuille garantir la ſanté de V. M., & la conſerver ! C'eſt le principal objet qui m'oc-

Digitized by Google

cupe. L'homme n'eſt jamais ſans une idée favorite, qui tient le rang entre celles qui ſe promènent dans le vaſte pays de l'eſprit : celle-là marche à la tête des autres, parce qu'elle a le droit de prééminence. Je vais aſſez ſouvent chez le Tourbillon, pour parler raiſon, & pour m'entretenir ſur ce ſujet. Nous ſommes alors comme ces dévots qui ne ſont jamais plus heureux que quand ils parlent de leur patron.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 14 avril 1742.

SIRE,

LE pyrrhoniſme de V. M. eſt un ennemi dangereux à combattre ; on ne ſait par quel endroit le prendre (*a*).

Dans l'art de douter fort expert,
Vous ſavez aux raiſons donner de l'apparence.
C'eſt une anguille qui ſe perd
En la ſerrant à toute outrance.

Je ne me ſerois jamais imaginé que le pyrrhoniſme ſeroit employé pour démontrer l'accuſation que je crois fauſſe dans toutes ſes parties. J'ai cru au contraire que rien ne m'étoit plus favorable que ce pyrrhoniſme même :

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 35, Épître XXII.

Digitized by Google

Ce phénomène rubicond
Qui s'étoit placé sur ma face,
Indique à des yeux de Pyrrhon
Que du venin il est douteuse trace.

Je suis à cet égard sain comme l'enfant qui est à naître ; il y a aussi peu de venin dans mon corps, qu'il y a de vertu guerrière dans mon ame.

Vous, dont l'esprit est si dispos
Pour soutenir les droits du pyrrhonisme,
Prouverez-vous par congru syllogisme
Que je puis passer pour héros ?

Il y a long-temps qu'on peut me ranger au nombre des invalides du dieu de l'amour, dont je ne prononce cependant jamais le nom qu'en tremblant, non parce que je suis tout-à-fait inhabile à son service, mais parce qu'en général nos facultés s'usent & dépérissent.

Tout dépérit & s'use dans le monde,
L'esprit vieillit, & perd de sa vigueur :
Or, je conclus par raison très-profonde,
Que je ne puis éviter ce malheur.

D'ailleurs le pourpoint de Scarron s'usoit, d'où vient mes facultés ne s'useroient-elles point ? J'emploie le reste des forces qui me sont restées dans l'esprit, de l'attachement que j'ai eu pour l'amour, en faveur de l'amitié, qui ne procure que du plaisir & de la satisfaction. Je connois des maîtres pour lesquels on ne sauroit avoir assez de ces sentimens.

Digitized by Google

Je ſuis perſuadé qu'on a inſtruit V. M. de la diſpute du marquis d'Argens avec madame la ducheſſe. Cette diſpute a été vive, la ſéparation bruyante, & le raccommodement très-éclatant. Les ſavans & les femmes ſont partagés ſur la cauſe de cette diſpute. Les uns diſent que c'eſt la jalouſie.

Ce dieu qu'on nomme Jalouſie,
Qui tant redoute un culte étrange,
Il faut toujours le ménager
Pour le repos de notre vie.

C'eſt ce dieu qui les a brouillés. On dit que le marquis d'Argens eſt amoureux, & on veut qu'il ne le ſoit que de ſa femme & de ſes livres. Il jure ſon grand juron qu'il ne l'eſt point; on ne l'en croit pas. On veut qu'il reſte trois ans à Stoutgard.

Sacrifier raiſon & liberté
Qui ſont le charme de la vie
Aux foibles de l'humanité,
Seroit-ce donc philoſophie?

Lui qui aime le ſéjour de Berlin, qui croit que c'eſt le ſeul qui lui convienne, ne veut s'en abſenter que pendant trois ſemaines. Voilà la vraie origine de cette diſpute. On s'eſt raccommodé d'une façon aſſez marquée. D'Argens, aux genoux de la ducheſſe, lui a redemandé ſon eſtime; cette entrevue a tiré des larmes des aſſiſtans. Ils ne logent cependant plus en-

Digitized by Google

ſemble ; on ſe voit, mais c'eſt avec une froideur réfléchie.

On eſt toujours prêt à montrer
Qu'on hait d'Argens par féminin caprice ;
Le philoſophe eſt prêt à démontrer
Que la raiſon veut ainſi qu'il agiſſe.

Leur haine eſt ſyſtématique, c'eſt-là la bonne. Le marquis d'Argens travaille à une comédie ſur l'embarras de la cour ; je lui ai conſeillé que la ſcène ſoit dans l'antichambre de la ducheſſe ;

Puiſque c'eſt-là que l'on voit tour-à-tour,
Les paſſions jouer toutes leurs rôles ;
Qu'on ſacrifie à la haine, à l'amour,
Que la raiſon n'y vaut pas deux oboles.

J'ai cru ne pouvoir mieux faire qu'en engageant le marquis d'Argens à compoſer lui-même une relation de tout ce qui s'eſt paſſé, pour divertir V. M. ; perſonne ne le peut mieux que lui.

J'ai l'honneur, &c.

Digitized by Google

LETTRE LXXXIII.

De M. Jordan.

Le 17 avril, le ſecond beau jour de l'année 1742.

SIRE,

J'Ai reçu l'Épître dont il a plu à V. M. de m'honorer, qui étoit de Proſtnitz (*a*) : comme je porte ordinairement en poche la Siléſie, la Moravie, la Bohème, l'Autriche, la Bavière, la Hongrie & la Turquie, je ſuis toujours à portée de ſuivre l'armée redoutable de V. M.

Je crains qu'augmentant vos conquêtes
Il ne faille groſſir un peu trop mon atlas,
Et que tous les progrès qu'heureuſement vous faites,
Ne ſoient pour vous de ſéduiſans appas.

C'eſt bien alors que je pourrois dire comme Bias : Je porte tout avec moi, puiſque j'aurois toute l'Europe en poche.

Les Bohémiens qui vous voient entrer dans leur pays ſans chapelets ni roſaires, doivent avoir une bien mauvaiſe idée de leurs ſaints, qui ne branlent point, & qui voient fort tranquillement agir l'armée de V. M.

Et que font donc ces céleſtes maroufles
Dans leur riant & ſplendide manoir ?
Ils n'ont pas plus d'eſprit que mes pantoufles,
Puiſqu'ils n'ont pas l'art de vous décevoir.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 37, Épître XXIII.

Digitized by Google

Je crois que vous avez le secret de les enchanter, comme les sirènes qui enchantent par la douceur de leur mélodie. Je me défie diablement des poëtes, & de l'effet de leur poésie! Vous adressez sans doute à ces saints quelques prières en beaux vers, par lesquels vous captivez leur bienveillance?

Je connois l'effet de vos vers;
Et leur séduisante harmonie:
J'adoucirois par eux tous mes revers,
Si j'en avois dans cette vie.

Mais on n'en a point quand on vous sert. Mes vers sont si rudes, qu'ils sont propres à faire fuir ceux qui voudroient en entreprendre la lecture, ou à produire l'effet que produisoit la peau de Ziska. Aussi ne coulent-ils pas de source; je ne les enfante qu'à force de contorsions & de mouvemens convulsifs.

Quand j'ai des vers l'inquiétante envie,
De leur accès je suis si fortement épris,
Que tel qu'est un dévot au tombeau de Pâris,
J'ai de vrais accès de Pythie.

Or, avec bien des contorsions, la Pythie sur le trépied ne disoit que des pauvretés.

A propos de Ziska & de Wallenstein: je demande en grace à V. M. de ne les pas prendre pour modèles:

Ils savoient aux humains faire sanglante guerre,
Vous savez l'art de les rendre contens:
Ils étoient fléaux de la terre,
Et vos vertus en sont les ornemens.

L'habileté

Digitized by Google

L'habileté de Jordan Tindalien consiſte dans une choſe bien réelle, c'eſt qu'il ſent ſon ignorance, & qu'il en connoît toute l'étendue. Je demande pardon à V. M. de ce petit trait de louange que je me donne en paſſant, parce qu'il faut être fort ſavant pour bien connoître l'ignorance.

Hélas ! Jordan Tindalien
N'eſt pas formé pour la ſcience ;
On eſt heureux dans l'ignorance,
On ne l'eſt pas lorſqu'on n'ignore rien.

On commence à reparler de la paix : la raiſon qu'on en allègue, c'eſt que les affaires ſont ſi fortement embrouillées, qu'elles ne peuvent pas reſter long-temps dans cet état de criſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 22 avril 1742.

SIRE,

JE ſuis au bout de mon latin, & je ne ſais par où commencer la lettre que je dois écrire à V. M.

Je ne ſais plus que vous écrire,
Je n'ai pas brin de nouveauté :
Tout eſt tranquille en la cité ;
Où l'on attend la paix pour rire.

Les gazettes nous flattent de la paix. Celle

Digitized by Google

de Cologne plaint le monde de ce que le dévoiement du cardinal qui continue, pourroit être un obstacle à cette paix, qui marche aussi lentement que le messager du Mans. Je me souviens à cette occasion des remarques de Bayle sur le dévoiement de Jules-César, où il prouve, à sa façon ordinaire, & que V. M. imite si bien, que les plus grands événemens sont souvent causés par de pures vétilles. La dispute de la duchesse avec le philosophe, quoique causée par une vétille, n'en est pas moins sérieuse : on pousse la vengeance jusqu'au point de ne vouloir point manger sur des assiettes d'argent, parce que ce dernier mot réveille des idées de vengeance & de haine qui font manquer l'appétit.

Le marquis soutient tout sans fiel & sans venin :
On a beau s'emporter, rien du tout ne l'étonne ;
Son ennemi le frappe au moment qu'il pardonne...
Entre-t-il tant de fiel dans un cœur féminin !

Tout le monde attend avec beaucoup d'impatience le jugement de V. M. sur cet important différend. Pour moi je ne dis rien, mais je sais bien ce que j'en pense.

On dit ici que les Russes ont pris le parti de la France ; cela me fait plaisir : que les Autrichiens ont été étrillés devant Scharding ; cela me remplit de joie : que la reine de Hongrie persiste à ne vouloir point céder ; cela me fait peur : que le roi d'Angleterre envoie un corps

Digitized by Google

de troupes en Allemagne, que la Hollande suit son exemple ; cela me fait frémir. On ajoute que le roi de Pologne a fortement la goutte ; qu'il est cependant attendu à Glogau, où le roi de Prusse doit le recevoir, pour l'y régaler magnifiquement. Voilà ma gazette, qui me paroît aussi sèche qu'elle est peu intéressante. C'est par cette raison que je me hâte de finir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 24 avril 1742, temps pluvieux.

SIRE,

L'Épître dont il a plu à V. M. de m'honorer, est arrivée heureusement pour moi, car j'étois au bout de mon latin (*a*) : mon Apollon s'en étoit allé au diable, & il y a en ville une tranquillité qui ne peut que désoler tous ceux qui ont besoin de nouvelles pour écrire.

Vos vers charmans, ingénieux
Ont ranimé mon languissant génie :
Le feu, l'esprit de votre poésie,
Me font parler le langage des dieux.

C'est à la vérité un langage qui ressemble beaucoup à la *lingua franca*, & avec lequel je ne serois pas fort en état de me faire entendre,

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 38 & suiv. Épître XXIV.

Digitized by Google

ſi j'étois condamné à ſéjourner pendant quelque temps ſur le mont Parnaſſe : malgré tout cela V. M. daigne louer mes vers ; il m'eſt bien difficile de ne pas enviſager cela comme une ſatyre fine & délicate.

Je connois le roi Fréderic,
Aux dépens du prochain, par fois il aime à rire :
Il eut toujours un peu le tic
De la noble & fine ſatyre.

C'eſt en effet de la ſatyre la plus fine, que la réſolution priſe de ne plus faire de vers, parce que le Tirdalien en fait de bons : le langage des vers eſt devenu pour V. M. un langage ordinaire, parce qu'elle a ſu ſe le rendre familier.

L'architecte de Rome qui voyant la régularité d'un ſuperbe édifice, renonça pour toujours à ſon art, pour ne ſe livrer qu'à l'admiration, me reſſemble comme deux gouttes d'eau : il ne me reſte, pour rendre la reſſemblance plus parfaite, que de l'imiter entiérement.

Quitter des vers la gênante marotte
Et renoncer à langage éloquent,
De tout parti, c'eſt le plus conſéquent
Pour quiconque a cervelle ſous calotte.

Or, graces à Dieu, je m'efforcerai toujours à conſerver le peu que j'en ai.

La deſcription que V. M. fait de ſa préſente manière de vivre, paroîtroit poétique à celui qui ne connoîtroit pas la façon de pen-

Digitized by Google

ſer de V. M. quand elle eſt à l'armée : car,

Qui dit un roi, dit un mortel heureux
Qui ne connoît ni peines, ni fatigue,
Qui n'a de ſoins dans ces bas lieux
Que d'éloigner tout ſouci qui l'intrigue ;
Le roi eſt fait pour les plaiſirs,
Et le ſavant eſt né pour la miſère :
Le premier, quand il veut, ſatisfait ſes déſirs,
Tandis que le dernier de faim ſe déſeſpère.

La comète a jugé à propos de changer les choſes. Il eſt un pays commandé par un roi, qui fait la guerre en hiver, qui ſouffre les injures de l'air ; tandis que par ſa grace ſon homme de lettres eſt mollement aſſis dans un canapé, jurant contre ſa maladie, qui lui défend l'uſage des plaiſirs qu'il ſeroit en état de ſe procurer.

Ne penſe pas qui veut couleur de chair ; l'eſprit humain eſt ſi peu maître de ſoi, que cela fait pitié ; j'en ai vraiment compaſſion. J'ai tort de m'affliger du mal qui arrive dans la ſociété, par la même raiſon qui me porte à me chagriner de ce que la récolte des vins n'eſt pas bonne en France. La ſociété ne fait qu'un corps. La Fontaine a bien prouvé dans ſa Fable de l'Eſtomac la néceſſité qu'il y a que les parties réciproquement s'affligent du mal que reſſent le tout dont elles dépendent.

Je ne ſais ſi l'Europe a perdu la raiſon ; mais une choſe ſais-je bien, c'eſt qu'elle eſt fort à plaindre de ce qu'on la lui a fait perdre.

Digitized by Google

Si l'on refuse à l'homme sain
Ses plaisirs & sa nourriture,
Et que du soir jusqu'au matin
On le tourmente sans mesure,
Cet homme sain perd à l'instant
Cette santé dont il abonde,
Et n'a plus de contentement,
Ni de plaisirs dans ce bas monde.

Il faudroit que l'Europe eût la cervelle bien forte pour résister à deux têtes qui lui donnent de la tablature.

Il est permis au nonagénaire abbé de Saint-Pierre de vouloir entreprendre d'ajuster les intérêts des princes de l'Europe, comme on permet aux jeunes gens de faire des folies en faveur de leurs maîtresses. J'excuse le dessein de cet abbé, comme j'excuse Alexandre, qui pleuroit de ce que le monde étoit trop petit.

Enfin la maison de travail aura lieu; il falloit l'activité de monsieur le ministre-d'état de Happe pour le succès d'une pareille entreprise, à laquelle V. M. a bien voulu contribuer. Je lui en rends graces en mon particulier, par l'intérêt que je prends à ce qui regarde la société. La police sera bien réglée; il manque encore une chose, c'est que V. M. commette au chef de police le soin du pavé & des bâtimens de la ville.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE LXXXVI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 29 avril 1742.

SIRE,

Vous comparez, mais très-malignement,
Ma façon de vers ordinaire
Au cours impétueux d'un rapide torrent;
Mais convenez que l'eau n'en eſt pas toujours claire (*a*).

V. M. n'aura pas beaucoup de peine à en convenir, ſi elle veut être dans ce moment plus philoſophe que poëte, & avouer que cette comparaiſon ne quadre qu'autant que la concluſion lui eſt annexée. Ce qui me conſole, & me juſtifie, c'eſt que ſouvent l'eau de l'Hippocrène, quand je la puiſe, eſt fort trouble, & que je ne connois point l'art de la tirer au clair. V. M. fait en me louant ce qu'on fait à un perroquet auquel on donne du ſucre.

Souvent par telle nourriture
On fait jaſer ſon perroquet:
Je vous tiens lieu, par mon caquet,
D'animal de cette nature.

Qu'importe, pourvu que j'aie l'honneur d'amuſer V. M., je ſuis content; d'ailleurs j'en tire un avantage réel, c'eſt que je reçois des lettres pleines d'eſprit & de vers qui ſont charmans.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 41, Épître XXV.

Digitized by Google

Marqués au coin du gai Chaulieu,
A ce bon coin qui rend inimitable;
Qui vous fait chérir de ce dieu
Que servent les neuf Sœurs, à ce que dit la Fable.

Tout le monde ne peut pas posséder cette prérogative. Il en est de la poésie comme du courage. Tous les hommes ne sont pas braves; aussi tous les hommes ne sont-ils pas poëtes. La nature fait un homme brave, comme elle fait un homme avec des talens supérieurs pour la poésie. Un poltron peut faire une action de valeur, au moins à ce que l'on m'a dit, car je ne le sais point par ma propre expérience. Un homme qui n'est pas né poëte, peut faire une fois en sa vie quelques bons vers, parce que la nature se plaît quelquefois à faire de l'extraordinaire. Je me rends justice sur la prudence, en avouant que je possède cette qualité:

Je n'eus jamais occasion
De faire essai de mon courage:
Peut-être en ai-je davantage
Qu'Annibal ou que Scipion:
Mais soit prudence ou modestie,
Je ne veux point me mettre dans le cas,
Qu'on reproche à ma prud'hommie,
Qu'elle a du cœur, ou qu'elle n'en a pas.

Je vois par-là l'affaire indécise: & j'en conclus que poétiquement parlant je puis passer pour poltron, mais non pas philosophiquement; car en due forme de syllogisme, la chose ne sauroit être démontrée. D'ailleurs, à quoi diable me serviroit le courage? Je n'ai point

Digitized by Google

d'ennemis à combattre, sinon les foiblesses de la nature humaine, que je serois bien fâché de détruire; car quoique souvent elles me fassent du mal, j'avouerai cependant qu'eussé-je autant de courage qu'Alexandre, je ne voudrois pas les combattre dans un combat régulier. Ce que j'aurois le courage de vaincre, ce seroit la foiblesse pour la gloire, si cet ennemi me faisoit ombrage, puisque cette foiblesse nous coûte la tranquillité & le repos.

On dit ici qu'Ingolstadt est pris d'assaut par les Autrichiens, qui ont passé même la bourgeoisie au fil de l'épée. On ajoute que la chancellerie de V. M. va être transportée à Glatz:

Que le pauvre Tindalien,
Par très-occulte maladie,
Possède un corps qui ne vaut rien
Pour le séjour de cette vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXVII.

De M. Jordan.

Berlin, ce premier mai 1742.

SIRE,

JE ne parlerai aujourd'hui à V. M. que politique & que guerre, & je serai dans la règle, puisque ce sont là vos plaisirs chéris; ces occupations sont aussi chères à V. M. que l'est à une

Digitized by Google

coquette l'assortiment de sa toilette ; puisque

Toujours combattre vaillamment,
En politique éviter la surprise,
Et découvrir adroitement
Ce qu'Envoyé cache & déguise ;
Dans un travail même accablant
Se reposer, occupant son génie,
Regarder tout comme un amusement,
Savoir quitter les plaisirs de la vie,

c'est là le fort de Votre Majesté.

Le goût de la politique commence pareillement à s'introduire à Berlin. On commence toutes les conversations par se demander : Que font les armées ? où sont-elles ? Les gens de lettres quittent leurs livres, pour lire les gazettes, qui mentent & qui ne nous sont jamais favorables, je ne sais pourquoi.

On dit ici que l'armée ennemie s'est emparée d'Olmutz : d'autres disent au contraire qu'elle s'est retirée en Autriche, parce qu'elle craint d'être attaquée par-devant & par-derrière. Les plus raffinés politiques assurent que dans moins d'un mois messieurs les Autrichiens auront la bonté de déguerpir de la Bavière.

On ne parle à présent que de la harangue de milord Stairs aux états de Hollande. On fait un commentaire sur ces paroles : » Quand » V. H. P. auront ainsi mis toutes leurs fron» tières en état de ne craindre aucune surprise, » elles pourront protéger leurs alliés de la ma» nière qu'elles le trouveront le plus conve-

Digitized by Google

» nable : & par-là d'autres princes qui auront » envie de se joindre aux puissances maritimes, » pour maintenir la liberté de l'Europe, pour- » ront le faire plus librement & sans crainte ». On demande de qui on veut ici parler ? C'est là-dessus que les raisonnemens varient. C'est une énigme dont chacun croit avoir le mot.

Certain quidam à mine politique,
Sur ce sujet vouloit mon sentiment ;
Je répondis, sans nul détour oblique,
Que je pouvois assurer par serment
N'en rien savoir ; mais qu'avec assurance,
Quoique jamais je n'eusse été devin,
Je pouvois bien, en toute confiance,
Lui déclarer qu'on campoit à Chrudin.

J'ai lu une relation que l'on dit venir de l'armée, aussi circonstanciée que relation puisse l'être, d'un fait que je crois faux dans toutes ses parties, dans laquelle on parle du dessein qu'un commandant d'une place autrichienne avoit formé contre la vie de V. M. ; dessein échoué par la dextérité d'un Juif.

V. M. veut-elle une nouvelle aussi comique qu'elle est fausse ? c'est que le père de Maupertuis a fait mettre son fils dans un couvent, parce que ce fils vouloit épouser une fille qui ne lui convenoit point.

Que j'aime à voir une telle foiblesse
Dans le cœur d'un mathématicien !
Fût-on même stoïcien,
Jamais, en pareil cas, la raison n'est maîtresse.

Digitized by Google

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, & un dévouement parfait, auxquels m'engagent la raison & la reconnoissance, &c.

LETTRE LXXXVIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 5 mai 1742.

SIRE,

J'Ai reçu deux Épîtres de V. M. également spirituelles, comme le sont toutes celles qui partent de sa main. La dernière est pleine d'esprit, mais de cet esprit qui assaisonne ce qu'il dit d'un sel préparé par la satyre même (*a*) :

Vous connoissez également
L'art de toucher parfaitement la lyre,
Vous guerroyez habilement,
Vous excellez dans la satyre.

Votre Majesté veut des nouvelles : on dit que le roi de Pologne a acheté un brillant à Leipsick, qui coûte huit cent mille écus ; qu'il y a un abbé à Vienne, de la part de la France, nommé Fargé, qui y négocie, & qui y est très-incognito : qu'il y aura une suspension d'armes.

Pour ce qui regarde les nouvelles littéraires,

Graces je rends à Votre Majesté
De demander nouvelles littéraires :
J'en suis fourni ; je puis sans vanité
Vous en donner, & des moins ordinaires.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 43. & suiv. Épîtres XXVI & XXVII.

Digitized by Google

On a pris la défenſe de Machiavel, que l'auteur de l'*Anti-Machiavel* a fort dénigré : le défenſeur eſt anonyme, & ſon ouvrage eſt imprimé en Hollande.

Son anonyme qualité
Eſt un effet de ſa prudence :
Car il mérite en vérité
D'être réduit à pénitence.

Voltaire y eſt furieuſement maltraité. V. M. a reçu quelques livres, qu'il ne ſera pas néceſſaire de lui envoyer : de nouveaux tomes de l'édition in-quarto de Rollin, le beau Poëme de Racine ſur la Religion, un nouveau Recueil de Pièces d'éloquence & de poéſie. Tout cela attendra dans la chambre de V. M. le moment d'être feuilleté par ſes royales mains.

Quand viendra cet heureux moment
Où la paix faite & confirmée,
Nous vous verrons tranquillement
Bien profiter de votre deſtinée ?

Le Tourbillon a été malade, & a gardé la chambre pendant quinze jours. J'ai eu l'honneur de le voir quelquefois. Je vais faire chez le Tourbillon une partie de raiſon, comme on va ailleurs faire une partie d'ombre. La diſpute de la ducheſſe avec ſon philoſophe a occupé preſque tout le monde, ſur-tout les dames ; le Tourbillon a ſu s'y ſouſtraire, en prenant ſouvent le parti de la retraite.

Knobelsdorf partit hier pour Rheinsberg :

Digitized by Google

Céſarion eſt toujours le même ; mais ce qui m'afflige, c'eſt qu'il perd ſa gaieté, & peut-être ſa ſanté.

Voici une lettre de Voltaire, écrite à un eccléſiaſtique de Londres, qui eſt charmante. J'eſpère par la poſte de mardi envoyer à V. M. le commencement d'un poëme dans le goût de Scarron, ſur les travaux d'Hercule, qui me paroît charmant. L'auteur lui-même me l'a communiqué. On m'a demandé mon ſentiment ſur cette queſtion : S'il faut uſer du plaiſir toutes les fois qu'on le peut ? Je ſoutiens que oui, & qu'on pèche en agiſſant autrement. J'expoſerai mon ſentiment à la critique également ſûre & fine de V. M. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXIX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 8 mai 1742.

SIRE,

N'Eſt-il pas ſurprenant qu'on me demande mon avis ſur cette queſtion : S'il faut uſer du plaiſir quand il ſe préſente à nous ? Je ſerois tenté de ne point répondre, car

Il faudroit penſer bien gaîment
Pour décider cet important problême :
Quand on eſt triſte par ſoi-même,
On ne peut du plaiſir parler que foiblement.

Digitized by Google

Et j'avouerai à V. M. que ſi j'ai de la joie ce n'eſt que dans l'eſprit ; je n'en ai point dans le cœur ; ainſi cette joie n'eſt point naturelle, c'eſt une joie auſſi fauſſe que l'étoit l'air majeſtueux de Baron, quand il jouoit le rôle de Mithridate. J'entreprendrai la déciſion de cette queſtion, moyennant que je ne conſulte que l'eſprit : je prouverai ſous ſes auſpices, non-ſeulement qu'il faut uſer du plaiſir quand il ſe préſente à nous ; mais même qu'on commet un péché quand on ne le fait pas.

Fuir le plaiſir, c'eſt héréſie ;
En profiter, c'eſt agir ſagement :
L'un eſt péché, qui damne ſûrement,
L'autre a ſon prix en l'une & l'autre vie.

Je n'aurai pas beaucoup de peine à prouver qu'il faut uſer du plaiſir quand il ſe préſente, puiſque notre inclination nous y porte tous : à la vérité les uns plus fortement que les autres. Vouloir prouver cette vérité, c'eſt vouloir prouver qu'il eſt néceſſaire de boire quand on a bien ſoif.

Le ſentiment eſt toujours écouté ;
Nous le ſuivons même avec complaiſance :
Ce précepteur n'eſt jamais rebuté,
Et ſon autorité jamais ne nous offenſe ;

parce que le ſentiment nous preſcrit des devoirs qui conviennent non-ſeulement à notre goût, mais même à nos beſoins. J'ai une foule de raiſons à alléguer à V. M. pour prouver

Digitized by Google

ma thèſe. La première, c'eſt que nous devons remplir les devoirs de notre vocation. Qui pourroit douter que nous ne ſoyons faits pour le plaiſir ? Ce n'eſt que par ſon ſecours que nous conſervons nos organes, & que nous les fortifions. Chaque organe a une portion déterminée de plaiſir qui lui eſt adjugée : les uns ont à la vérité été plus avantagés que les autres : mais comme il y a des plaiſirs auxquels ils participent tous, ils ſe trouvent en cela dédommagés de ce qu'ils ont reçu de moins. Cette compenſation forme une eſpèce d'égalité entr'eux. Ce plaiſir que nos organes reſſentent, eſt un aliment qui les entretient. Dès qu'il eſt ménagé à proportion de la capacité de chacun, il ne nuit jamais. Un mouvement proportionné à nos forces rétablit nos organes ; eſt-il exceſſif, il les affoiblit, & les détruit enſuite.

Qui voudroit imiter Hercule,
Qui ſatisfit cent filles en un jour ?
On craint toujours pareil émule
Dans la carrière de l'amour.

A beau mentir qui vient de loin ; or cette hiſtoire nous eſt venue du pays de la fable ; pays auſſi éloigné de nous que le ſont les terres auſtrales de notre continent. Nous ſommes donc faits pour le plaiſir, comme le poiſſon eſt fait pour l'eau. La diſpoſition de nos organes à la vue du plaiſir, prouve que nous ſommes faits pour lui : cette diſpoſition change à proportion de

Digitized by Google

de la force de l'impreſſion qu'occaſionne la préſence du plaiſir. Nous ſentons de la répugnance pour ce qui peut nous nuire, & nous ſentons une force qui nous entraîne vers les objets qui peuvent nous cauſer de la ſatisfaction.

Un pouvoir ſecret nous entraîne
Vers le plaiſir, malgré notre raiſon :
Elle a beau ſuſciter obſtacles à foiſon,
Nature fait les ſurmonter ſans peine.

Cette force eſt ſi puiſſante, qu'elle diſſipe même la crainte naturelle au beau ſexe : l'amour inſpire du courage & de la fermeté aux perſonnes qui naturellement en ont le moins. Cette paſſion fait plus de héros que l'ambition & l'amour de la gloire. La préſence du plaiſir a cet avantage, c'eſt que par ſon influence, dont j'ignore l'origine, elle concentre tellement l'homme, qu'il n'eſt plus occupé que des moyens de rendre les hommages qu'on exige. A la vue du danger, la raiſon de nôtre conſervation & l'amour de la gloire ſe trouvent dans un conflit de juriſdiction : chacun ſe croit en droit de la prééminence, & ſe récrie ſur ſes prérogatives. Il n'en eſt pas de même du plaiſir ; il étouffe toutes les idées qui ne ſe rapportent point à ſon ſervice, & il en bannit toutes celles qui n'y ſont pas acceſſoires : perſonne n'oſe lui conteſter l'avantage de la ſupériorité.

Quand l'amour une fois s'eſt emparé du cœur,
On oſe alors tout entreprendre ;

Digitized by Google

On ne connoît dans le pays du Tendre,
Ni la crainte, ni la terreur.

Tout cela prouve que nous sommes faits pour le plaisir. Je prouverai dans la lettre suivante qu'on peut aussi peu se refuser au plaisir, sans commettre un péché, que je puis me soustraire à l'obligation des nouvelles. Voici des vers d'un M. de Saint-André qui est à Berlin : j'y joins la comédie du marquis d'Argens sur l'embarras de la cour, qui à mon avis est trop sérieuse.

Pourquoi d'Argens dans cette comédie
Semble-t-il ignorer du rire les appas ?
C'est que jamais philosophe en sa vie
N'a de la cour mieux senti l'embarras.

D'Argens partit avant-hier. Ginkel, à ce qu'on dit, a reçu une lettre de Pétersbourg, dans laquelle on marque que notre ministre est fort lié avec celui de la reine de Hongrie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XC.

Du Roi.

Chrudim, ce 11 mai 1742.

CHer Jordan, j'ai la tête si étourdie par un chaos d'affaires qui m'est survenu tout-à-la-fois, que je te demande quartier pour le coup. Je suis si occupé, j'ai tant à penser, tant à écrire,

Digitized by Google

tant d'ordre à expédier, qu'il m'eſt impoſſible de te parler beaucoup raiſon. Tout ce que je puis te dire, c'eſt que nous camperons le 13 de ce mois, que les Autrichiens marchent à nous, & que certainement, s'il n'arrive pas quelque miracle, je ne pourrai revenir à Berlin que vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre. Adieu. Je te recommande à la garde de la philoſophie & du dieu de la ſanté.

LETTRE XCI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 12 mai 1742.

SIRE,

J'Ai ſéqueſtré mon Apollon,
Adieu j'ai dit aux neuf pucelles;
J'ai quitté le ſacré vallon,
Pour vous débiter des nouvelles.

V. M. doit avoir reçu deux ou trois de mes lettres, remplies de nouvelles de politique, de littérature & de ville: la précédente rouloit ſur le plaiſir; mais à parler naturellement, ce n'eſt qu'afin d'en entendre parler V. M.

C'eſt l'eſprit qui nous fait connoître
Ce que plaiſirs ont de plus ſéduiſant;
Vous en avez infiniment,
Qui pourroit mieux que vous nous en parler en maître?

On dit ici que Brühl, de la cour de Saxe,

Digitized by Google

est entiérement disgracié, que le prince de Weissenfels en est l'unique cause, qu'il a représenté au roi que l'armée Saxonne manquoit de tout :

Oui, le bonheur de Brühl nous est vanté par-tout ;
Car il a tout le bien qu'en ce monde il désire ;
Les Saxons cependant n'ont rien, manquent de tout :
Ah, le beau champ pour la satyre !

On ajoute que Rutowsky a eu le même sort, qu'il a quitté l'armée. Voilà des discours que je ne garantis point, & qu'on débite ici d'un air mystérieux.

Il fait fort mauvais temps à Berlin (*a*) : le vent du nord semble avoir pris à tâche de nous faire donner tous au diable, & le soleil est allé je ne sais où : s'il paroît, c'en est qu'en rechignant. Je soupçonne qu'il paroît dans son beau à Chrudim, parce que V. M. y est, & que le soleil connoît le dévouement que vous avez pour lui.

Le cheval de bronze porte toujours son héros, devant lequel je ne passe guère sans faire un salamalec ; car pour ne rien déguiser à V. M., c'est des princes morts celui que j'honore & que j'estime le plus : s'il y avoit des saints parmi les électeurs, je n'en choisirois point d'autre.

On bénit Dieu de ce qu'on ne voit plus de

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, p. 48 & suiv. Épître XXVIII.

Digitized by Google

pauvres en ville, & de ce qu'on a su délivrer le public de cette engeance.

La ducheſſe part dimanche pour les terres du comte de Gotter : tout le monde lui donne ſa bénédiction, & lui ſouhaite un bon voyage. D'Argens eſt le précurſeur ; il partit il y a trois jours, en jurant contre les bienſéances qui lui font faire cent milles d'Allemagne fort inutilement. Il en appelle toujours à la raiſon, que les hommes ne connoiſſent plus. D'Argens ne connoît pas ſi bien le pays de la raiſon, que V. M. connoît celui de la ſatyre, qui eſt pour moi un labyrinthe dont je redoute même l'entrée. Tout le monde n'a pas le ſecret du fil d'Ariane. C'eſt un préſent que les dieux ne font qu'aux princes, quand ils leur accordent la prérogative de l'autorité.

La K*** eſt fort triſte de voir que K***, auquel elle a promis ſa fille aînée, & qu'elle regardoit comme le ſoutien futur de ſa famille, eſt ſur le point de partir. Je crois qu'elle cherche à ſe retirer ſur ſes terres en Oſt-Friſe, & qu'elle en demandera la permiſſion. J'avouerai naturellement à V. M. que je plains ſon ſort : K*** ne peut digérer la mortification de reſter à Berlin, tandis que tout le monde eſt à l'armée.

Je ne ſais ſi V. M. a reçu tous les livres que j'ai expédiés pour l'armée, conformément à ſes ordres.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE XCII.

De M. Jardan.

Berlin, ce 15 mai 1742.

SIRE,

J'Ai reçu la dernière Épître de V. M., qui eſt écrite d'un ſtyle politique, qui renferme beaucoup de ſens, ſous peu de paroles. Le portrait du politique y eſt tracé au vrai (*a*). J'en entendis hier un avec autant de ſoumiſſion & de docilité, que V. M. entendroit le Sr. Épicure, s'il revenoit au monde pour y prêcher la volupté. Il prétendoit que l'Angleterre faiſoit à V. M. des propoſitions très-avantageuſes; qu'elles tendoient à affermir la poſſeſſion de la Siléſie; qu'on ne voyoit point qu'il fût de l'intérêt de la maiſon de Pruſſe que la guerre continuât, puiſqu'elle poſsède actuellement au-delà même de ce qu'elle prétendoit. Tout mauvais politique que je ſuis, je jurois qu'il n'y avoit pas dans tout ce diſcours le bon ſens, & qu'il en étoit des actions des princes à-peu-près comme des énigmes, dont le ſens paroît contradictoire tant qu'on en ignore le mot.

On croit aſſez généralement qu'il y a une ſuſpenſion d'armes ſur le tapis. Pour moi, je n'en ſais rien du tout: ce que je ſais bien, c'eſt que tout le monde loue & admire Charlottenbourg, &

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 52, Épître XXIX.

Digitized by Google

qu'on eſt charmé des réparations faites au parc.

J'ai eu l'honneur d'apprendre à V. M. la mort de l'abbé du Bos : une particularité néceſſaire à cette nouvelle, c'eſt qu'on a trouvé vingt-cinq mille jetons de l'académie dans ſa chambre, qu'il a ſu s'approprier.

En voici une aſſez divertiſſante. Le père Patau, abbé de Ste. Géneviève, reçoit un préſent de confitures & de fleurs, accompagné d'une lettre arabe, ſans qu'on lui diſe de quelle part elle vient. L'abbé Fourmont ambitionne l'honneur d'en être lui ſeul l'interprète : il y travaille pendant quatre jours ; feuillète pour cela dictionnaires arabes, turcs & perſans. Il trouve enfin fort heureuſement que la lettre eſt écrite par des Turcs de la ſuite de l'ambaſſadeur, qui veulent ſe faire chrétiens. L'abbé Patau en fait grand bruit, en parle à la reine d'Eſpagne. La reine fait de grands éclats de rire, & proteſte qu'il n'y a pas un mot de tout cela dans la lettre. On s'adreſſe à M. de Fiennes, qui l'interprète ſur le champ, & y trouve un compliment à la turque, où Dieu & Mahomet ſont invoqués en faveur de l'abbé, & où on lui marque que ces fleurs & ces fruits contenteront le goût & les yeux. Pour couper court, c'eſt la reine d'Eſpagne qui avoit joué ce tour à l'abbé, en lui faiſant écrire une pareille lettre par un petit marchand d'Alep, qui vend des bijoux au palais royal. J'ai l'honneur, &c.

Digitized by Google

LETTRE XCIII.

Du Roi.

Du champ de bataille de Chotusitz, ce 17 mai 1742.

CHer Jordan, je te dirai gaiement que nous avons bien battu l'ennemi. Nous nous portons tous bien. Le pauvre Rottembourg eſt bleſſé à la poitrine & au bras, mais ſans danger, à ce qu'on croit.

Adieu. Tu ſeras bien aiſe, je crois, de la bonne nouvelle que je t'apprends. Mes complimens à Céſarion.

LETTRE XCIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 20 mai 1742.

SIRE,

CE n'eſt pas la dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer qui pourra me combler de joie, & diſſiper les vapeurs d'une triſteſſe angloiſe : elle eſt toute propre à en répandre. Les Autrichiens avancent vers l'armée que V. M. commande ; c'eſt le déſeſpoir qui les guide, les armes ſont journalières, ce n'eſt qu'à travers un océan de ſang qu'on parvient à la victoire. Ces objets me paroiſſant peu récréatifs ; j'avouerai que je n'en connois pas de plus triſtes, puiſqu'on ſe voit en proie à tout ce que

Digitized by Google

le fort, souvent bizarre, a de plus funeste, & qu'on risque d'être frustré du bien que l'on aime & que l'on chérit le plus. Mais tirons le rideau sur ce sujet.

Ginkel a reçu son rappel, il part dans peu de temps, à ce que l'on dit. La duchesse est partie; voici des vers que l'on dit être de sa composition, contre la comédie de l'Embarras de la Cour.

Pendant au croc toute philosophie,
Pour se livrer aux appas de l'amour,
Frère d'Argens fit très-humble folie,
Et se rendit l'embarras de la cour.
Sur ce sujet jamais sa comédie
N'a pu paroître au coin d'un bon auteur,
Ni réjouir, malgré tout son génie,
Un public las de rire de l'acteur.

J'ai lu une pièce qui me paroît assez ingénieuse sur l'état présent des affaires de l'Europe, qui est représenté sous l'idée d'un bal que V. M. ouvre avec la reine de Hongrie, qui se plaint que cette danse l'a mise sur les dents. Le duc son époux ne danse pas, parce qu'il a fait venir des souliers de France qui le blessent. Pour les Hollandois, ils ne jugent à propos de danser qu'à la danse des flambeaux. L'allégorie est poussée assez loin, ma mémoire ne m'en fournit pas toutes les circonstances.

On dit que la Hollande a accordé cent mille écus par mois à la reine de Hongrie : que les Anglois vont beaucoup au-delà, qu'ils lui

Digitized by Google

ont accordé deux cent mille livres ſterlings.

On m'a aſſuré que le général Prætorius entroit au ſervice des états de Hollande, qui manquent d'officiers d'état major.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCV.

Du Roi.

Au camp de Schlep, ce 20 mai 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. Sans doute que vous aurez déjà reçu la lettre où je vous ai appris notre victoire. Aujourd'hui j'ai la ſatisfaction de vous apprendre qu'elle n'a pas été fort ſanglante pour nos troupes, ce qui me la rend d'autant plus agréable, & permet que l'on s'en réjouiſſe de tout ſon cœur. Nos avantages ſont complets, & la déroute de l'ennemi, que nous avons pourſuivi deux jours, eſt ſi terrible, la conſternation, la douleur & l'abattement ſi univerſels, que rien n'en approche.

Perſonne n'eſt mort de notre connoiſſance. Le cher Rottembourg, qui eſt bleſſé, en reviendra, & l'on compte tout au plus que nos morts montent à 1000 ou 1200 hommes; la perte de l'ennemi eſt taxée entre 6 & 7,000 hommes. La relation qui paroîtra de ce qui a précédé & ſuivi la bataille, eſt dreſſée par moi-même, & elle eſt conforme à la plus ſévère vérité.

Digitized by Google

Je crois que la paix nous viendra dans peu, & que je reviendrai à Berlin plus tôt que vous n'avez osé l'espérer.

Dites à Knobelsdorf qu'il m'arrange mon cher Charlottenbourg, qu'il finisse ma maison d'opéra. Et pour vous, faites provision d'une humeur gaie & contente.

Adieu, cher Jordan. Tu vois que je ne t'oublie pas, puisque j'ai songé à toi le moment d'après la victoire. *Vale*. Mes complimens à Césarion; dites-lui que nos cavaliers ont été autant de Césars.

LETTRE XCVI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 22 mai 1742.

SIRE,

JE félicite V. M. de la victoire remportée sur ses ennemis: les Prussiens sont faits pour vaincre, comme les Autrichiens le sont pour être battus. Jamais prince ne fit campagne plus glorieuse.

Tirer son bien des mains de l'ennemi,
Deux fois sur lui remporter la victoire;
Et tout cela dans un an & demi,
C'est, ma foi là, le comble de la gloire.

V. M. ne sauroit s'imaginer la joie générale que cela cause à tous ses sujets. Pour moi,

Digitized by Google

quand la nouvelle en eſt venue, j'ai couru la publier, pour qu'elle ſe répandît plus tôt : j'ai fait arrêter des perſonnes dans des voitures, pour la leur annoncer, & j'arrêtois les paſſans, pour les engager à participer à ma joie. Je trouvai le Tourbillon dans une joie exceſſive, qui me décocha en entrant ces paroles : Parlez-moi d'un tel roi. Le ſecrétaire de Bavière, dès qu'il en eut appris la nouvelle, vint courir chez une perſonne, pour en entendre la confirmation : cette perſonne, d'un air grave & ſérieux, lui dit : Voilà encore une couronne que le roi de Pruſſe donne à votre maître.

Vous avez l'art de faire un empereur ;
Par vos exploits vous ſavez nous convaincre
Que ſous vos loix on parvient au bonheur ;
Que vous avez l'art de régner & vaincre.

Que V. M. ne ſoit point ſurpriſe de ce que ma lettre eſt irréguliérement compoſée ; la joie s'eſt emparée de ma raiſon, & il en eſt de la joie comme de l'ivreſſe cauſée par le vin de Champagne, qui fournit à l'eſprit des idées qui amuſent. Je crois voir le roi d'Angleterre, qui eſt mortifié du premier tranſport de ſes troupes, jaloux des ſuccès étonnans de ſon cher neveu : les Hollandois ne ſavent de quel côté ſe tourner.

On a fait une chanſon que l'on chante à Paris, & qui marque bien la légéreté de ce peuple.

Digitized by Google

Par le conseil de l'éminence,
En diminuant sa dépense,
Louis croit soulager nos maux...
Conseils indécens, & profanes!
Ah! Sire, gardez vos chevaux,
Mais défaites-vous de vos ânes.

Que comme un vrai foudre de guerre
Broglio soit armé du tonnerre,
On en est surpris; mais comment
Radote-t-on sous la calotte?
Non, il ne va précisément
Que pour rechercher sa culotte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCVII.

Du Roi.

Au quartier général de Neintz, ce 25 mai 1742.

Fredericus Jordano, salut. Si je suivois mon inclination, je vous écrirois : Venez, mon cher Jordan, me tenir compagnie, & raisonner avec moi sur l'incertitude de nos connoissances & sur le néant de la vie humaine; mais comme je suis pour règle de préférer le bien-être de mes amis à ma satisfaction particulière, je vous dirai : Mon cher Jordan, demeurez paisible citadin de Berlin, fréquentez bien Haude, donnez audience aux savans dans votre bibliothèque, achetez des livres à tous les encans, écrivez-moi lorsque vous n'avez rien de mieux

Digitized by Google

à faire. Je ſuis ſûr d'être obéi en vous parlant ſur ce ton, au-lieu que tout ce que je pourrois dire à un poltron, pour l'inviter à venir dans une armée, ne ſeroit qu'en pure perte.

Le pauvre Rottembourg n'eſt point dangereuſement bleſſé; mais il ſouffre beaucoup de la gravelle. J'eſpère que dans huit jours cela ſe diſſipera. Je n'ai point encore eu juſqu'à préſent aſſez de tranquillité d'ame pour rimer; car j'ai continuellement à faire, & ce n'ont été juſqu'à préſent que des arrangemens perpétuels.

Nos pertes de la dernière bataille ſe montent en tout à 1700 hommes, 6 officiers d'infanterie & 15 de cavalerie, ce qui n'eſt pas beaucoup pour une bataille auſſi déciſive que l'a été celle de Chotuſitz.

Adieu, ami. Faites donc que ce gros Knobelsdorf me mande comment ſe portent Charlottenbourg, ma maiſon d'opéra & mes jardins. Je ſuis enfant ſur ce ſujet; ce ſont les poupées dont je m'amuſe.

Vous ſavez tout ce que je penſe ſur votre ſujet, ainſi il eſt inutile de le répéter. *Vale.* Mes complimens à la bonne Monbail & au Tourbillon, à la petite Tettau auſſi.

Digitized by Google

LETTRE XCVIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 26 mai 1742.

SIRE,

ON attend ici avec une très-grande impatience l'arrivée d'un second courier qui nous donne un détail circonstancié de la bataille : l'on est même extrêmement curieux d'apprendre quelle a été l'issue de la poursuite des ennemis. On regarde cette bataille comme décisive, & elle est d'autant plus glorieuse à V. M., que ni la France ni la Saxe n'y ont part. Les seuls Prussiens ont jusqu'ici soutenu avec gloire tout le poids de la guerre, & ils ont conduit les choses au point où elles sont présentement. Si la paix se fait, c'est à V. M. seule que l'Europe en est redevable. Pendant que V. M. gagne des batailles, on chansonne en France, on danse à Moscou, on peste à Londres, & l'on calcule en Hollande.

Il passe ici tous les jours des comédiens, des musiciens, des artistes, des peintres qui vont à Moscou. Les artistes vont voir Knobelsdorf. Le fameux Valeriani lui a rendu visite, & a été extrêmement content des dessins qu'il lui a montrés de l'opéra, &c. Cet Italien convenoit que tout y ressentoit l'antique, & le goût du Palladio.

Digitized by Google

Voici des vers du jeune Vatel, qui attend la décision de son sort, présentés à Sa Majesté la reine-mère à l'occasion de la dernière bataille.

On dit ici le comte de Rottembourg mort, je n'en crois rien : je me flatte qu'il se rétablira, puisque V. M. m'a fait l'honneur de me dire que l'on avoit espérance qu'il se rétabliroit. N'est-il pas fâcheux que les hommages que l'on rend à la gloire, soient accompagnés de tant de risques ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCIX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 27 mai 1742.

SIRE,

ON ne parle ici que de la victoire remportée sur les Autrichiens, quoique dans cette joie il y entre un peu d'inquiétude sur ce qu'on n'a pas de nouvelles des suites de cette action glorieuse aux troupes de V. M. Le peuple conte l'histoire suivante. Un jeune-homme inconnu, au plus fort du combat, s'est mis à la tête de quelques escadrons, & a combattu avec une valeur qui a tellement surpris V. M., qu'elle lui a fait demander son nom pour le récom-

Digitized by Google

récompenser. Ce jeune homme n'a jamais voulu le dire, & s'eſt retiré, ſans que juſqu'ici on ait pu découvrir qui il étoit. Voilà une hiſtoire ſur laquelle le peuple, qui eſt toujours ſuperſtitieux, fait des commentaires.

Voici une chanſon qui par ſa naïveté divertira V. M. L'auteur n'en veut pas être connu; j'ai eu beaucoup de peine à la lui arracher.

Les deux plus jeunes princes de Wurtemberg ont beaucoup diverti leur gouverneur par la joie exceſſive qu'ils ont témoignée à l'ouïe de la bataille; mais dès qu'ils ont appris que le comte de Rottembourg étoit bleſſé, ils ſe ſont mis à pleurer très-amérement, en déplorant le malheur qu'ils avoient de ſe voir expoſés à la perte de leur meilleur ami.

Le pauvre Kayſerling eſt au lit depuis huit jours; c'eſt un violent accès de goutte qui l'y oblige: il m'a chargé de le mettre aux pieds de V. M.

Je ne ſais ſi V. M. reçoit toutes les pièces que je lui envoie; elle recevra la ſemaine prochaine la ſuite des travaux d'Hercule, avec une comédie où le portrait du philoſophe brouillé eſt repréſenté au naturel.

Il y a ici un homme qui a fait un vaſe de fleurs en haute-lice, que tous les connoiſſeurs admirent: Knobelsdorf & Peſne ſouhaiteroient bien que V. M. pût le voir; c'eſt un morceau achevé. L'ouvrier eſt des Gobelins; la misère

Digitized by Google

ne lui permet pas d'attendre le retour de V. M. Pesné travaille à force aux plafonds de Charlottenbourg. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE C.

Du Roi.

Au camp de.....

Federicus Jordano, salut. Il est arrivé ce que vous avez prévu; nous avons eu une bataille décisive, vous en savez le succès; les suites en sont que le prince Charles quitte la Bohême, & qu'il va vers Brunn ou vers Wittingau.

Rottembourg se remet de ses blessures, & nos pertes ne sont pas excessives.

Voilà ton ami vainqueur pour la seconde fois dans l'espace de treize mois. Qui auroit dit il y a quelques années que ton écolier en philosophie, celui de Cicéron en rhétorique, & de Bayle en raison, joueroit un rôle militaire dans le monde? Qui auroit dit que la Providence eût choisi un poëte pour bouleverser le système de l'Europe & changer en entier les combinaisons politiques des rois qui y gouvernent? Il arrive tant d'événemens dont il est difficile de rendre raison, que celui-ci peut être hardiment compté de ce nombre. C'est une comète qui traverse cette orbite, & qui dans sa direction suit un cours différent de toutes les autres planètes.

Digitized by Google

J'attends de tes nouvelles avec impatience ; mais écris-moi force bâtimens, meubles & danseurs. Cela me récrée & me délasse de mes occupations, qui, pour être toutes importantes, deviennent difficiles & sérieuses. Je lis ce que je puis, & je t'assure que dans ma tente je suis autant philosophe que Sénèque, ou plus encore.

Quand nous verrons-nous sous ces beaux & paisibles hêtres de Rémusberg, ou sous les superbes tilleuls de Charlottenbourg ? Quand pourrons-nous raisonner à notre aise sur le ridicule des humains & sur le néant de notre condition ? J'attends ces heureux momens avec bien de l'impatience, d'autant plus que pour avoir essayé de tout dans le monde, on en revient pour l'ordinaire au meilleur.

Adieu, cher Jordan. N'oublie point ton ami, & conserve-moi dans ton cœur avec toute la fidélité qu'Oreste devoit à Pylade.

LETTRE CI.

De M. Jordan.

Sans date.

SIRE,

ON est impatient de voir l'effet que la dernière victoire aura produit. La gazette de Leyde marquoit que cette nouvelle avoit causé de la consternation dans l'esprit du peuple An-

Digitized by Google

glois. On cherche en Hollande à se persuader que cette bataille n'est point décisive. On dit avec tout cela qu'il y a un peu de mésintelligence entre la Hollande & l'Angleterre. On ne comprend point les raisons du cantonnement. Voilà des nouvelles échappées par hasard de la bouche des maîtres politiques, qui souvent sont aussi silencieux que l'étoient autrefois les disciples de Pythagore.

Les réflexions que fait V. M. sur les révolutions qu'un seul homme peut occasionner, sont également justes & ingénieuses. Je parlerai franchement à V. M. Ces révolutions ne m'ont pas surpris. Je n'ai pas eu l'honneur de lui faire ma cour pendant quatre semaines, que j'ai été convaincu que V. M. étoit destinée à faire de grandes choses. Tout le monde étoit alarmé de voir une guerre au commencement du règne de V. M., parce qu'on ne prévoyoit pas que cette carrière seroit glorieusement parcourue. V. M. a fait voir à l'Europe ses talens dans l'art militaire & dans la politique. V. M. montrera toujours à son peuple, que si elle sait être le destructeur acharné de ses ennemis, elle sait aussi être le père tendre de ses peuples. V. M. a par cette guerre montré qu'on ne l'attaque point impunément, & qu'elle a des troupes redoutables.

Les bâtimens croissent à vue-d'œil, le poëte

Digitized by Google

à presque fini son premier opéra, les danseurs sont attendus, les pauvres disparoissent des rues, on file beaucoup à la maison de travail. Le nouveau directeur, sensible au souvenir de V. M., ira soigneusement visiter la maison qui lui est confiée, quoiqu'elle soit, pour son malheur, au bout de la Wilhelms-Strasse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CII.

Du Roi.

Au camp de B..., ce 27 mai 1742.

Fredericus Jordano, salut. J'ai vu tous les caractères d'une joie sincère dans la lettre que vous m'écrivez; j'y reconnois bien & l'ami & le philosophe. Nous allons nous mettre à présent en quartiers de cantonnement, & je crois, vu la situation présente, & les avantages que les François viennent de remporter récemment sur le prince Lobkowitz, que cette guerre touche à son dernier période.

Adieu, cher Jordan. Dès que je serai cantonné, je vous écrirai de plus longues lettres, & peut-être pourrai-je, plutôt que je n'ai osé l'espérer, t'entretenir dans le nouveau Lycée de Charlottenbourg, & t'assurer de vive voix que je t'aime & t'estime de tout mon cœur. *Vale.*

Digitized by Google

LETTRE CIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 2 juin 1742.

SIRE,

TOutes les gazettes sont remplies des faits glorieux de l'armée Prussienne, qui dans l'histoire figurera côte à côte de la légion fulminante, sous l'épithète d'invincible. On dit ici que nonobstant la défaite de l'armée Autrichienne, on a chanté le *Te Deum* à Vienne. Je ne saurois m'imaginer que cela soit vrai ; on n'en dit rien dans les nouvelles publiques. Il y a une feuille qui paroît en Hollande, qu'on nomme le *Magasin politique*, qui n'a pas l'art de ménager ses expressions. *Le Spectateur en Allemagne*, qui se fait à Berlin, lui donnera sur les doigts comme il le mérite.

On fait ici des gageures sur l'arrivée du transport des troupes Angloises ; il y en a qui prétendent que le premier en est arrivé à Ostende, & d'autres qui disent le contraire. S'il n'est pas fait encore, la victoire de V. M. pourroit bien l'empêcher pour toujours.

On dit ici que le maréchal de Belle-Isle ira à Vienne, après avoir été à Dresde, à Prague, & au camp de V. M. Cette démarche fait entrevoir une lueur de paix, qui fait plaisir à tout le monde.

Digitized by Google

Algarotti quitte Dresde, & s'en va en Italie, fort dégoûté de l'Allemagne. Ses amis croient qu'il se jetera dans l'Église.

On dit ici les François devant Passau : on voudroit voir les troupes de V. M. dans l'inaction pendant le reste de la campagne : c'est une belle qu'il faut ménager, & ne pas mettre sur les dents. V. M. a supporté jusqu'ici tout le poids de la guerre ; ses alliés n'ont rien fait. C'est à eux à présent à payer leur quote-part. Voilà les discours du public politique. Tous les francs-maçons m'ont chargé de demander à V. M. la permission de faire le jour de la S. Jean une procession avec la musique, comme cela se pratique en Angleterre. J'attends les ordres de V. M. sur ce sujet, pour les leur communiquer.

Césarion continue toujours à tenir le lit. Que l'espérance de voir bientôt ici V. M. est une espérance agréable ! qu'elle a de vertu & d'efficace sur mon esprit ! J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CIV.

Du Roi.

Au camp de Kuttenberg, ce 4 juin 1742.

Fredericus Jordano, salut. Je suis si affairé, que bien loin d'avoir l'esprit libre, je l'ai plus embarrassé que jamais. Nous avons ici les deux Belle-Isle & quelques officiers François. Le

Digitized by Google

pauvre Britz a payé ſon tribut à la nature ; je le regrette beaucoup comme un fort brave garçon & une ancienne connoiſſance. Rottembourg eſt tout-à-fait hors de danger ; les victimes de la patrie, qui ont en dernier lieu ſi généreuſement combattu, ſe remettent en grande partie ; les chirurgiens me donnent très-bonne eſpérance de leur guériſon.

Je ne ſais pas trop quand je vous reverrai. A parler franchement, je ne préſume point que ce ſoit avant la fin de la campagne. Adieu, *dive Jordane*. Je n'ai l'eſprit ni gai ni épique. Aimez-moi toujours, & ſois perſuadé de mon eſtime & de mon amitié. Mes complimens à Céſarion, au Tourbillon & à l'Architecte.

LETTRE CV.

Du Roi.

Au camp de Kuttenberg, ce 5 juin 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. Vous ſerez ſans doute à préſent informé des heureuſes ſuites de notre victoire. Les ennemis ſe ſont retirés juſqu'à Budweis, où ils ſe ſont joints avec le prince Lobkowitz. Vous voyez par-là que le fait eſt inconteſtable, & que rien ne confirme ſi fort notre ſupériorité que la fuite de l'ennemi, & une retraite de ſeize milles d'Allemagne.

La relation imprimée de Berlin, qui ſans

Digitized by Google

doute court à préſent tous les cafés de l'Europe, eſt ſortie de ma plume. J'ai détaillé toute l'action avec exactitude & avec vérité. L'hiſtoire de l'inconnu eſt une fable en pure perte ; un maître de poſte y a donné lieu, qui ſe trouvant auprès des équipages, crut trouver plus de ſûreté en combattant avec les autres qu'en demeurant ſeul auprès des équipages.

Je plains le pauvre Célarion. Avouez-moi qu'il eſt bien fait lui pour ſe marier ; il me fait cependant beaucoup de compaſſion & par le corps & par l'eſprit. Rottembourg ſe rétablit tout-à-fait, & nous ſommes ici aſſez tranquilles. Je lis beaucoup, lorſque je n'ai pas d'ouvrages plus ſérieux à faire ; enfin ma tente reſſemble infiniment plus à la demeure d'un philoſophe que le tonneau ridicule de Diogène, ou le bouge indécent de Leibnitz.

J'ai reçu les vers que vous m'envoyez. L'Hercule traveſti me paroît aſſez trivial : j'eſpère que la comédie que vous me promettez, vaudra mieux.

Adieu, Jordan Tindalien,
Fidèle ami, bon citoyen,
Mais qui, par prudente ſageſſe,
Se ménage plus d'un moyen
Pour cacher ſa grande foibleſſe,
L'attachement pour ſon eſpèce,
Dans les antres poudreux du vieux pays latin.

Digitized by Google

LETTRE CVI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 5 juin 1742.

SIRE,

J'Ai reçu deux lettres de V. M. en même temps : voilà plus d'honneur & de plaisir que je n'en mérite : cet avantage me sert de remède ; c'est un excellent lénitif pour un homme, qui depuis le mois de novembre est entre les mains de la faculté meurtrière : mon corps est très-cacochyme, & l'esprit qui le sert. Je sens malgré tout cela de la joie dans le cœur depuis le gain de la bataille, & depuis le moment où l'on a commencé à se flatter que V. M. reviendroit à Berlin. Haude ne bat que d'une aîle : Francheville faisoit une feuille périodique qui auroit pu devenir fort intéressante ; mais il n'est point encouragé, & le censeur le rebute. Ma bibliothèque fait mes délices, parce qu'en la feuilletant, je me persuade de plus en plus que tout est frivole dans le monde littéraire. La seule étude salutaire aux hommes est celle qui nous apprend à vivre avec eux, à les connoître ; & celle qui contribue à notre conservation & à notre plaisir. Je regarde les autres comme des jouets qui amusent les enfans. Personne n'est plus convaincu de tout cela que V. M., qui a tant philosophé en sa vie.

Digitized by Google

Le bâtiment de l'opéra croît à vue-d'œil ; c'est une observation que tout le monde fait : les plafonds de Charlottenbourg avancent, & Pesne y travaille avec beaucoup d'assiduité.

On étoit impatient de voir une relation de la bataille, faite par la cour de Vienne : elle a enfin paru dans les gazettes ; on voit par cette relation que les Autrichiens avouent qu'ils ont été battus par les redoutables Prussiens en due & bonne forme.

On prétend que le comte de Tœrring va à Vienne.

Dieu veuille conserver V. M., & que j'aie la consolation de la voir bientôt dans les superbes jardins du riant Charlottenbourg !

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CVII.

Du Roi.

An camp de Kuttenberg, ce 7 juin 1742.

Fredericus Jordano, salut. Nos maudits François gâtent tout, pendant que je raccommode tout. Voilà deux oisons que l'empereur & le roi de France avoient choisis avec bien du soin pour commander en Bavière, qui laissent passer à Khevenhuller le Danube en leur présence. Il est impossible de compter toutes les fautes qu'ont faites ces généraux. Qu'en résultera-t-il ? Que

Digitized by Google

tout le poids de la guerre tombera sur moi. Belle consolation que de faire des conquêtes pour les autres ! Le prince Charles a marché vers la Moldau, pour attaquer le maréchal de Broglio, qui se tient à Frauenberg. Belle-Isle est à Dresde, les Saxons sur leurs frontières. Quelle bigarrure ! Voici le point critique de cette année. Dans quinze jours la scène des événemens sera plus éclaircie.

Mandez-moi ce que l'on dit de cette bataille, si elle fait grand bruit dans le monde, si le peuple y prend part, si l'on croit que l'armée est en état de battre mes ennemis, si l'on me suppose de l'entendement en fait de guerre ? en un mot tout ce qui peut être relatif à cette matière.

Écrivez-moi beaucoup au sujet de Charlottenbourg, du parc, de la maison d'opéra, & faites de grandes descriptions, afin de m'entretenir long-temps sur des sujets agréables & divertissans.

Dieu sait quand je pourrai vous entretenir dans ces charmantes retraites, & parler raison hors du tourbillon du monde & des embarras. Je crains fort que ce temps désiré ne soit encore plus éloigné qu'on ne le croit ; en attendant je lis & pense beaucoup. Peut-être me trouverez-vous plus raisonnable que je ne l'ai été, savoir si j'en vaudrai mieux ; c'est un *latus per se*.

Faites mes complimens à cet ami qui a le

Digitized by Google

cœur & le corps malades. Dites à Pœllnitz que je ne lui écris point, à cause que j'ai à faire, mais que ses lettres me font plaisir, & qu'il fera bien de m'en écrire souvent.

Je vous conjure de me faire avoir une bonne lorgnette, qui découvre les objets de loin, & à-peu-près pour votre vue.

Adieu, *dive Jordane*. N'oublie pas le pauvre Ixion qui tourne comme un forcené à la roue des événemens de l'Europe, & sois sûr que je te consacre une amitié égale à ma durée.

LETTRE CVIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 12 juin 1742.

SIRE,

JE me flattois que nous aurions bientôt l'honneur de voir V. M. jouir tranquillement à Charlottenbourg du fruit de ses travaux militaires; mais l'Épître dont il a plu à V. M. de m'honorer, semble m'avoir envié le bonheur de cette espérance (*a*). On dit que le maréchal de Belle-Isle ne quittera V. M. que pour aller à Vienne: je voudrois pouvoir me le persuader; ce seroit un lénitif, toujours bon à prendre; mais ma diable de raison, toujours ennemie de la tranquillité de mon ame, m'objecte que si le maré-

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 55, Épître XXX.

Digitized by Google

Berlin. Portez-vous bien vers ce temps-là, & faites provision de tout ce que votre esprit peut imaginer de plus divertissant & de plus agréable; en un mot, que je retrouve en vous la sagesse de Platon, l'éloquence de Cicéron, l'esprit serviable d'Atticus & le support d'Épicure.

Adieu, très-pacifique Jordan. Ton ami le fier-à-bras te saluera bientôt sous l'appareil modeste & simple d'un philosophe.

LETTRE CX.

Du Roi.

Au camp de Kuttenberg, ce 15 juin 1742.

Fredericus Jordano, salut. Enfin voilà la paix venue, cette paix après laquelle vous avez tant soupiré, pour laquelle tant de sang a été répandu, & dont toute l'Europe commençoit à désespérer. Je ne sais ce que l'on dira de moi; je m'attends à la vérité à quelque trait de satyre, & à ces propos ordinaires, ces lieux communs que les sots & les ignorans, en un mot les gens qui ne pensent point, répètent sans cesse après les autres. Mais je m'embarrasse peu du jargon insensé du public, & j'en appelle à tous les docteurs de la jurisprudence & de la morale politique, si après avoir fait humainement ce qui dépend de moi pour remplir mes engagemens, je suis obligé de ne m'en point

Digitized by Google

point départir, lorſque je vois d'un côté un allié qui n'agit point, de l'autre un allié qui agit mal, & que pour ſurcroît j'ai l'appréhenſion au premier mauvais ſuccès d'être abandonné, moyennant une paix fourrée, par celui de mes alliés qui eſt le plus fort & le plus puiſſant?

Je demande ſi dans un cas où je prévois la ruine de mon armée, l'épuiſement de mes tréſors, la perte de mes conquêtes, le dépeuplement de l'état, le malheur de mes peuples, & en un mot toutes les mauvaiſes fortunes auxquelles expoſent le haſard des armes & la duplicité des politiques; je demande ſi dans un cas ſemblable un ſouverain n'a pas raiſon de ſe garantir par une ſage retraite d'un naufrage certain, ou d'un péril évident?

Nous demandez-vous de la gloire? Mes troupes en ont ſuffiſamment acquis. Nous demandez-vous des avantages? Les conquêtes en font foi. Déſirez-vous que les troupes s'aguerriſſent? J'en appelle au témoignage de nos ennemis, qui eſt irrévocable. En un mot, rien ne ſurpaſſe cette armée en valeur, en force, en patience, dans le travail & dans toutes les parties qui conſtituent des troupes invincibles.

Si l'on trouve de la prudence à un joueur, qui après avoir gagné un ſept-leva, quitte la partie, combien plus ne doit-on point approuver un guerrier qui ſait ſe mettre à l'abri des

Digitized by Google

caprices de la fortune après une suite triomphante de prospérités?

Ce ne sera pas vous qui me condamnerez, mais ce seront ces stoïciens dont le tempérament sec & la cervelle brûlée inclinent à la morale rigide. Je leur réponds qu'ils feront bien de suivre leurs maximes, mais que le pays des romans est plus fait pour cette pratique sévère que le continent que nous habitons, & qu'après tout un particulier a de tout autres raisons pour être honnête homme qu'un souverain. Chez un particulier, il ne s'agit que de l'avantage de son individu, il le doit constamment sacrifier au bien de la société; ainsi l'observation rigide de la morale lui devient un devoir, la règle étant: Qu'il vaut mieux qu'un homme souffre que si tout le peuple périssoit.

Chez un souverain, l'avantage d'une grande nation fait son objet, c'est son devoir de le procurer; pour y parvenir il doit se sacrifier lui-même; à plus forte raison ses engagemens, lorsqu'ils commencent à devenir contraires au bien-être de ses peuples.

Voilà ce que j'avois à vous dire, & dont vous pourrez faire usage en temps & lieu dans les compagnies & les conversations, sans faire remarquer que la paix est faite.

Pressez Knobelsdorf d'achever Charlottenbourg; car je compte y passer une bonne partie de mon temps.

Digitized by Google

Adieu, cher Jordan. Ne doutez point de toute la tendre amitié que j'ai eue, que j'ai, & que j'aurai pour vous jusqu'au dernier soupir de ma vie.

LETTRE CXI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 16 juin 1742.

SIRE,

J'Ai vu par la lettre de V. M. qu'elle n'est point du tout contente des François ; ils viennent de faire une bévue bien grande à l'égard du corps de Khevenhuller : les gazettes de Leipsick disent même qu'ils ont été battus par les Autrichiens. V. M. m'ordonne de lui dire ce que pense le public sur les affaires présentes. Comme je ne sais qu'obéir, je parlerai sur ce sujet avec toute la franchise dont mon ame est capable, & je rapporterai scrupuleusement les différens ouï-dire.

V. M. peut déjà être assurée d'une chose, c'est qu'en général les François ne sont point aimés : on voit avec peine qu'ils soient dans le cœur de l'Allemagne, pour y porter le désordre, & pour y pêcher ensuite en eau trouble : on n'a pas vu avec plaisir que V. M. se soit alliée à la France, qui, à ce que l'on prétend, voudroit voir la puissance de V. M. affoiblie.

Digitized by Google

On le présume, parce qu'ils n'ont envoyé que de fort mauvaises troupes en Allemagne, qu'ils n'ont encore rien fait en faveur de leurs alliés depuis le commencement de la guerre, que tout le poids en a été sur V. M. seule. Avec tout cela bien des gens croient que V. M. dupera le cardinal, qu'il n'est pas encore où il croit en être. Les plus raffinés politiques disent que V. M. pourroit tirer plus d'avantages de l'alliance avec la Hollande & l'Angleterre, qui accorderoient tout ce qu'il plairoit à V. M. pour la faire entrer dans leur parti. On compare V. M. à une belle que tout le monde recherche, & qui est en droit de vendre ses faveurs à un fort haut prix. Voilà, foi d'homme d'honneur, la quintessence de ce que j'entends dire depuis fort long-temps. J'ai toujours répondu par les paroles de madame de Sévigné : On ne peut juger des événemens, à moins qu'on ne connoisse le dessous des cartes.

La dernière victoire fait encore beaucoup d'honneur à V. M. ; toutes les relations vantent l'intrépidité qu'elle y a fait paroître : on est surpris des talens de V. M. dans l'art militaire. Le peuple a témoigné beaucoup de joie à la nouvelle de cette victoire ; & s'il y a une raison qui l'engage à souhaiter que V. M. revienne, c'est afin de ne la plus voir exposée aux risques de la guerre.

Voici des lorgnettes de toutes les façons :

Digitized by Google

V. M. aura la bonté de choisir celle qu'elle croit lui pouvoir convenir, & de me renvoyer les autres. J'ai eu de la peine à les trouver.

Le tapissier dont j'ai eu l'honneur de parler à V. M., qui a fait ce beau vase de fleurs en haute-lice, attend la décision de son sort.

Dieu veuille conserver la santé de V. M. & la ramener bientôt au milieu de nous! Si je croyois aux Messes, je vendrois jusqu'à mes livres pour en faire dire, & je ne bougerois des autels. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 19 juin 1742.

SIRE,

J'Avouerai à V. M. que depuis samedi dernier mon corps a subi une agréable métamorphose.

Je n'ai, Sire, plus de douleur,
Je réfléchis couleur de rose,
Mon ame est exempte de peur,
Ah, l'heureuse métamorphose!

La paix faite, le cabinet du cardinal de Polignac acheté, sont des événemens contre lesquels la mauvaise humeur la plus angloise ne sauroit tenir (*a*).

(*a*) Voyez ci-devant tome VII., pag. 55, Épître XXX.

Digitized by Google

Le peuple débite que le miniſtre de Podewils eſt allé à Vienne ; je ne ſais ſur quel fondement cette fauſſe nouvelle s'eſt répandue : une choſe ſais-je bien, & qui me comble de joie, c'eſt que V. M. finit bien glorieuſement une carrière qu'elle avoit glorieuſement commencée. Le beau morceau d'hiſtoire que celui de la conquête de la Siléſie !

Voici une lettre qu'un inconnu a écrite au Tourbillon ; elle donneroit tout au monde pour en ſavoir l'auteur : je lui en ai demandé copie ; elle a eu la bonté de me l'envoyer. J'ai cru devoir la communiquer à V. M., qui aura bien la bonté de n'en point parler. J'y joins pluſieurs autres pièces, qui pourront amuſer V. M. Mes occupations préſentes ne m'ont pas laiſſé le temps de répondre aux beaux vers de V. M. : je puis lui aſſurer qu'elles ſe multiplient tous les jours.

Tantôt il faut placer un profeſſeur,
Puis ordonner qu'aucun gueux dans la rue
(Que cependant faim ou ſoif exténue)
N'aille troubler le bourgeois promeneur.
Il faut ſigner les ordres ſalutaires,
Frais émanés du grand conſeil françois.
Quand on a tant de troubles à la fois,
On peut gémir ſous le poids des affaires.
Bientôt il faut arpenter long chemin,
Sur mes deux pieds, voiture apoſtolique,
Pour viſiter les pauvres qu'au matin
On a tirés d'une place publique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE CXIII.

Du Roi.

Kuttenberg, ce 23 juin 1742.

FREDERICUS *Jordano*, salut. Hier la paix fut publiée au son des timbales & des trompettes. J'espère que cette nouvelle ne vous fera pas moins de plaisir que la première que je vous annonçai (*a*). Mandez-moi avec toutes les circonstances ce qu'en dit le public, & ne me cachez rien du tableau.

Je pars après-demain d'ici pour Kolin : delà nous marchons à Chlumetz, & de Chlumetz je prends la poste pour Glatz, où j'arriverai le 28 ; je m'y arrêterai le temps qu'il faudra pour régler les affaires militaires qui regardent les fortifications, & les affaires civiles qui regardent l'économie & la justice. Delà je pars pour Neisse, où je réglerai de même ce qui regarde les réparations de cette fortereſſe, & ce qui est du ressort des arrangemens nouveaux que je suis obligé de faire en haute Silésie ; delà je pars pour Brieg, faisant toujours fortifier. J'arrive à Breslau le 4 de juillet, & j'y resterai jusqu'au 9, où j'irai à Glogau, encore pour fortifier. J'en partirai le 11 pour Francfort, & le 12 à midi votre très-humbre serviteur aura l'honneur de vous assurer de ses devoirs. Vous

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 57, Épître XXXI.

Digitized by Google

& Pœllnitz partirez encore l'après-midi pour Charlottenbourg, Céſarion de même, ſi ſa ſanté & l'amour le lui permettent. Voilà mon itinéraire, & l'hiſtoire de ce qui ſe fera du 23 de juin juſqu'au 12 juillet inclusivement.

Je vous rends graces des yeux que vous m'envoyez ; c'en ſont de véritables pour un aveugle comme moi. Adieu, cher Jordan. La tête me tourne des affaires que j'ai expédiées aujourd'hui.

Mes complimens à Pœllnitz. Ne m'oublie pas, cher Jordan, & dis au Tourbillon que ſon mari nous a aſſigné un champ de bataille où il eſt impoſſible de combattre faute de terrein.

LETTRE CXIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 23 juin 1742.

SIRE,

ON ne parle ici depuis quelques jours que de la paix : je ne ſais d'où ce bruit s'eſt répandu. On dit que V. M. a donné des ordres qui la ſuppoſent infailliblement ; que les gardes vont à Ruppin ; qu'on a pris des arrangemens néceſſaires pour les régimens qui reviennent de l'armée, on nomme même ceux qui ſeront à Berlin en garniſon. On dit que V. M. arrive le 25 à Breslau, enfin une infinité de choſes ſemblables.

Digitized by Google

La dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, mérite d'être gravée sur l'airain : c'est la lettre la plus sensée qu'on puisse écrire ; elle figureroit placée dans Jules-César & Cicéron : j'en suis enthousiasmé (a). La démarche de V. M. porte avec soi sa justification : il en est des alliances comme des contrats ; ils ne valent qu'autant que les parties contractantes en remplissent les conditions réciproquement. Le bon sens, le droit naturel sont & seront les apologistes de cette conduite, qu'a tenue autrefois le grand-électeur à l'égard de la France. D'ailleurs les moralistes ne conviennent-ils pas généralement qu'on est autorisé à faire un petit mal pour en éviter un plus grand ? Je défie les casuistes les plus rigides de pouvoir répondre d'une manière sensée aux raisons que V. M. allègue dans sa lettre.

Quand je considère en gros les différens événemens arrivés depuis la mort de l'empereur, ils me paroissent tous concourir à la gloire de V. M. Le roi de Prusse, qu'on ne croit occupé que de ses plaisirs & de la lecture, commence le premier à faire tête à une puissance redoutable, dans un temps où l'on devoit s'y attendre le moins : l'Europe est frappée de la témérité de cette entreprise ; la bataille de Molwitz, des villes rendues, en font entrevoir

(a) C'est la CXe. lettre de ce volume, page 192.

Digitized by Google

la réuſſite. Il n'eſt aucune puiſſance qui ne travaille à mettre dans ſon parti le jeune vainqueur de la Siléſie. La France réuſſit à le gagner, & ſe croit à l'abri de tout ſous les auſpices heureux de cette alliance. L'électeur de Bavière, eſt placé ſur le trône impérial, & obtient la couronne de Bohème par la valeur des troupes Pruſſiennes, & par la négociation de la France. Les Autrichiens ſemblent par un coup heureux, mais imprévu, de la Providence, ſe relever de leur chûte. Le roi de Pruſſe, jaloux de cette eſpèce de gloire, les remet par une victoire nouvelle dans l'état d'abaiſſement. Ses conquêtes que le temps multiplioit, ſes ſuccès heureux demandoient, pour être affermis & confirmés, d'abandonner des alliés dont les démarches ſourdes indiquoient des deſſeins peu favorables à la gloire de la maiſon de Pruſſe: on abandonne incontinent ces alliés, ſans craindre leur puiſſance, qu'on affoiblit par-là, & dont on dérange tout-d'un-coup les deſſeins. Ce tableau, que mon imagination peint mieux que ma plume, ſe préſente toujours à mon eſprit; je ne puis le perdre de vue.

Harper a été invité par l'impératrice de Ruſſie à venir à Moſcou: Chétardie lui a écrit ſur ce ſujet une lettre que j'ai vue. Knobelsdorf l'a détourné de ce deſſein.

Le maître des ballets eſt arrivé, avec la danſeuſe Roland, & quelques autres. On tra-

Digitized by Google

vaille à force à Charlottenbourg, où je fus derniérement. J'y trouvai des architectes qui venoient de Dresde, pour s'y former le goût. Cela flattoit ma vanité, je ne sais pourquoi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXV.

Du Roi.

Au camp de Kuttenberg, où je ne resterai pas long-temps, ce 24 juin 1742.

Fredericus Jordano, salut. Enfin nous voici au moment de notre départ, & près d'évacuer cette Bohème où nos officiers ont recruté leurs bourses & leurs compagnies, où nous avons battu les Autrichiens, & dont nous les aurions chassés, si je n'avois préféré la conservation du sang prussien à la vaine gloire d'accabler une femme malheureuse & un pays ruiné. C'est sous ces auspices que je rentre dans mon pays, où rien n'interrompra l'ordre de la paix & de la tranquillité publique, que la violence & l'audace de mes voisins. Je suis sensible à l'approbation que vous donnez à ma conduite, & j'espère que le vulgaire, léger, volage, inconsidéré, commencera du moins à prendre quelque confiance en moi, & ne me croira point aussi insensé que l'on m'accusoit de l'être au commencement de la guerre.

Digitized by Google

Ce n'eſt point par huit jours d'ouvrage que l'on peut juger de la capacité d'un homme, & principalement dans les affaires. Le public n'en connoît point les reſſorts; il ſe fait des idées groſſières des choſes; de fauſſes préventions l'offuſquent, il ajoutera foi à des bruits de ville ſans fondement, & ſur des notions auſſi frivoles il ſe fera un ſyſtême, qu'il trouvera très-mauvais que le gouvernement ne ſuive point; mais ſi l'on comparoît les fauſſes démarches que feroit un politique qui ſuivroit aveuglément les conſeils du public, avec les tours différens que prennent ceux qui ſont chargés des affaires, on verroit bientôt les lourdes fautes que les uns auroient fait commettre, & que la conduite des autres eſt un ſyſtême raiſonné & ſuivi. Mais comme la plupart des gens ne ſont point raiſonnables, il eſt impoſſible qu'ils entrent dans des ſentimens qui demandent du bon ſens, & il eſt par-là même impoſſible qu'ils jugent bien de la conduite de ceux dont ils ne connoiſſent ni les projets ni les moyens.

Il eſt fâcheux que les actions des hommes d'état ſoient ſoumiſes à la critique de tant de juges auſſi peu capables que le ſont ces gens déciſifs que la fainéantiſe & l'eſprit de médiſance rendent politiques; mais ce ne ſont que les moindres déſagrémens qu'ont à eſſuyer ceux qui comme moi ſont dévoués au ſervice

Digitized by Google

de l'état. Vous avez bien à vous plaindre du soin que vous donnent vingt gueux sur lesquels vous avez inspection ; j'en ai des millions à conduire & à nourrir, & je ne m'en plains point. Mais vous êtes paresseux, & vous ne vous êtes apperçu qu'à présent que les affaires du Parnasse sont plus faciles à terminer que celles qui regardent la société.

Je crois que les vers du Poméranien à la Morrien sont de Manteuffel ; je ne sais pas trop ce qu'ils veulent dire, mais j'ai admiré le tour de l'épisode qui se trouve au bas de la lettre ; je crois même que madame Morrien a composé elle-même ces vers pour servir de véhicule à des choses qu'elle étoit bien-aise que j'apprisse. Les vers sur l'âne sont misérables, ceux au comte Podewils sont ordinaires, mais ceux du Faune sont jolis. J'ai reçu de Greffet une épître charmante, dont je vous régalerai à mon retour.

Il falloit la paix en Bohème,
De Polignac le cabinet,
Pour changer votre face blême,
Et votre chagrin de carême
En air ouvert & satisfait.
Jordan, votre joie est extrême ;
Mais je vous plains de tout mon cœur
De rechercher votre bonheur
En tout autre lieu qu'en vous-même.

Je n'ose en dire davantage après ce trait de morale. Recevez en attendant mes protes-

Digitized by Google

tations de la fincère eſtime & de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, &c. &c. &c.

LETTRE CXVI.

Du Roi.

Glatz, ce 28 juin 1742.

FRedericus Jordano, ſalut. Écoute, l'ami Jordan; j'ai trop à faire ici, fortification, juſtice, économie militaire, pour t'écrire beaucoup; mais je te parlerai davantage à Berlin. Adieu. Tes vers allemands ſont de l'hébreu pour moi.

LETTRE CXVII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 30 juin 1742.

SIRE,

VOtre Majeſté traite bien mal les médecins (*a*); il eſt ſûr qu'ils vont ſouvent à tâtons dans tout ce qu'ils font; le pays dans lequel ils marchent, eſt un pays de ténèbres & d'obſcurité: la nature leur eſt peu connue. Il en eſt cependant qui par leur habileté ſavent prévenir les dangers. Rien de plus utile dans un pays qu'un bon chirurgien. Si j'étois prince, je voudrois avoir à cet égard ce qu'il y a de meilleur en Europe.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 60, Épître XXXIII.

Digitized by Google

J'ai eu l'honneur d'entretenir V. M. des discours que tient le public sur la grande & intéressante nouvelle de la paix. V. M. peut être assurée d'une chose, c'est que généralement tout le monde en est pénétré de joie. On est en particulier charmé de voir le cardinal éloigné de ses vues, & ses desseins échoués. Il n'y a sur ce sujet qu'une seule voix.

On doit publier ici la paix ce matin : je me prépare à assister à cette cérémonie, j'aurai la consolation d'être le témoin de la joie qu'en ressent le peuple.

Le Tourbillon ne peut comprendre quel est ce terrein assigné par son époux, où il est impossible de combattre ; cette énigme, à-coup-sûr ingénieuse, est pour nous indéchiffrable.

V. M. fait de bien belles réflexions sur l'esprit léger & inconsidéré du peuple : sa légéreté peut cependant être fixée ; V. M. en a l'art. Il est de certains coups de théâtre qui savent fixer l'esprit par le secours de l'admiration. Les succès heureux de la campagne charmoient le peuple ; mais comme ces succès sembloient éloigner le moment désiré de la paix, on se livroit à la crainte ; ce moment est arrivé dans le temps qu'on y pensoit le moins, & V. M. l'a fait naître par des moyens qu'on n'avoit pas lieu de prévoir. C'est là le coup de théâtre qui frappe.

V. M. me fait tort, si elle me croit capable

Digitized by Google

de me plaindre de l'occupation que me donne la direction de la maiſon de travail. Je n'ai qu'un but dans ce monde, auquel je ſuis toujours prêt à tout ſacrifier, c'eſt de montrer mon parfait dévouement au ſervice de V. M., & de me rendre utile à ma patrie, ſi l'on m'en croit capable. Mon eſprit, indéterminé quelquefois, ne varie point ſur ce ſujet.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être, &c.

LETTRE CXVIII.

Du Roi.

Neiſſe, ce premier juillet 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. Votre lettre m'a beaucoup divertit par rapport aux propos du public. Je ne connois point le *Magaſin* dont vous me parlez, & perſonne ne l'a même ici. Les vers de Francheville ſont traînans & ennuyeux; la pointe du conte n'eſt pas aſſez aiguiſée; en un mot il ne fait point rire, c'eſt pourquoi je le condamne. Vous voyez par les lieux d'où je date mes lettres comme je m'approche tout doucement de chez vous, & comme les événemens ſe ſuccèdent.

Je fais travailler ici à de grands ouvrages; cet endroit doit devenir la barrière de l'état, & la ſûreté de mes nouvelles conquêtes. Je dirige d'ici les nouveaux arrangemens de la province;

Digitized by Google

province ; je règle les affaires de droit, & j'arrange les économiques, peut-être auſſi dérangées que les premières.

Enfin, je compte toujours être à Berlin le 12 de ce mois, & vous y aſſurer verbalement de tout le galimatias de tendreſſes & proteſtations que l'on fait à ſes amis lorſqu'on ne les a vus de long-temps. *Vale.*

LETTRE CXIX.

Du Roi.

Breslau, ce 5 juillet 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. Voici la dernière lettre que je vous écrirai de ce voyage. J'ai rempli ma tâche en entier, j'ai fini toutes mes affaires, & je reviens dans ma patrie avec la conſolation de n'avoir aucun reproche à me faire envers elle.

Vous me trouverez plus philoſophe que je ne l'ai jamais été, & plus encore praticien que ſpéculatif. J'ai eu beaucoup à faire depuis que je ne vous ai vu ; auſſi ſuis-je ſi étourdi de tout cet ouvrage, que je rendrai graces à Dieu d'en être délivré ; il y a de quoi faire tourner la cervelle à un honnête homme. Préparez-vous à bien philoſopher avec moi dans les belles allées de Charlottenbourg. Adieu, cher Jordan. Le 12 je vous en dirai davantage.

Digitized by Google

LETTRE CXX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 8 septembre 1748.

SIRE,

D'Argens & moi avons entendu déclamer à Francheville le premier chant, & une partie du second sur la guerre de Siléſie. Je puis aſſurer à V. M. qu'il y a pluſieurs endroits dont Voltaire même tireroit vanité; ce qui nous divertit, c'eſt l'enthouſiaſme avec lequel il les récite: cela m'engagea à faire ces quatre vers.

L'autre jour j'entendis Damon
Déclamer ſes beaux vers d'une façon étrange:
S'il fait, dis-je, des vers, comme en feroit un ange,
Il les récite en vrai démon.

On ſe dit à l'oreille qu'il y a des régimens qui ont reçu ordre de marcher. Je ne ſaurois me l'imaginer: peut-être eſt-ce uniquement parce que je ſuis partiſan de la paix: qui ne le feroit pas?

J'aurai l'honneur de faire ma cour à V. M. à Potsdam, ſuivant l'ordre qu'elle m'a fait la grace de me donner. Je m'en fais un plaiſir d'avance, puiſqu'on aſſure que les eaux d'Aix & les bains ont produit ſur la précieuſe ſanté de V. M. des effets merveilleux.

Tous les miniſtres étrangers ont été, il y a

Digitized by Google

deux jours, voir la maison royale d'Oranienbourg: le lord Hinford, à ce qu'on m'a dit, n'a pu assez admirer la beauté de la situation du château, & le malheur de la destruction du jardin l'a affligé. Les spéculatifs font de grands raisonnemens sur l'union qui semble régner entre les ministres des différentes cours respectives.

On a gravé à Paris le dernier portrait que Pesne a fait de V. M.: je n'y ai pu découvrir que peu de ressemblance. Il y a au-dessous ces quatre vers, faits par le chevalier de Neufville:

S'il fut par sa naissance au trône destiné,
Les droits de ses vertus sont-ils moins légitimes?
Héros dans les actions, héros dans ses maximes,
Il est roi philosophe, & soldat couronné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXI.

Du Roi.

Breslau, ce 21 septembre 1742.

Fredericus Jordano, salut. J'ai reçu & lu le premier chant du Poëme Silésien, trop mauvais pour que j'en parle, & d'une louange trop effrontée pour que je permette qu'on l'imprime. Je souhaite que l'opéra réussisse mieux; du moins le poëte a-t-il été instruit de l'idée que j'ai sur ce sujet.

Digitized by Google

J'ai trouvé beaucoup d'affaires qui pourront prolonger mon séjour ici de quelques jours. Je fais à présent quelques vers ; mais je suis encore trop répandu pour en faire de bons.

Les bustes du cardinal de Polignac arriveront bientôt à Berlin, & les chanteurs de même. Je me réjouis de l'un & de l'autre ; mais plus encore de revoir mon cher Jordan de bonne humeur, & plein de ce contentement d'esprit qui va si bien à tout le monde, & principalement aux philosophes. *Vale.*

LETTRE CXXII.

Du Roi.

Breslau, ce 27 septembre 1742.

Fridericus Jordano, salut. J'ai reçu la lettre que l'érudit, le charitable, le théologique, l'impeccable, le politique Jordan m'a écrite, & je me suis fort diverti des *on dit*, où pour l'ordinaire l'oisiveté ou la malignité du public fait que je trouve ma part. J'aurai achevé dans peu de temps ma tournée silésienne, où je n'ai pas laissé que de trouver une occupation infinie. J'ai dépêché plus d'affaires en huit jours que les commissions de la maison d'Autriche n'en ont terminé en huit années, & j'ai réussi presque généralement en tout. Ma tête ne contient à présent que des calculs & des nombres ;

Digitized by Google

je la viderai de tout cela à mon retour, pour y faire entrer des matières plus choisies.

J'ai fait des vers que j'ai perdus; j'ai commencé à lire un livre que l'on a brûlé; j'ai joué sur un clavecin qui s'est cassé, & j'ai monté un cheval qui est devenu estropié. Il ne me manque plus pour m'achever de peindre, que de vous voir payer d'ingratitude l'amitié que j'ai pour vous. *Vale.*

LETTRE CXXIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 20 août 1743.

FRedericus Jordano, salut. Fais-moi venir des quinze espèces de figues de Marseille, savoir, en tout quatre cents figuiers, tous en caissons & tous en état de porter du fruit la même année. Cependant je souhaiterois plus de figuiers verds que des autres. Je voudrois aussi que l'on m'envoyât trois cents ceps de vigne qui soient tous en état de porter du fruit la seconde année: pour ceux-là il faudroit les faire partir cet hiver, très-bien empaquetés cependant. Je t'envoie d'ailleurs l'étiquette des choses & raretés provençales que je souhaiterois avoir. J'ai fait un article de gazette pour Berlin, où Potier est tympanisé de la belle manière. J'ai déjà écrit pour avoir un autre maître de ballets, & j'en aurai

Digitized by Google

assurément un moins fou, car il est impossible de l'être plus que Potier. Je suis bien-aise d'être défait de cet extravagant, & fâché que la Roland ait quitté avec lui ; mais nous vivrons sans Potiers & Rolands, & nous ne nous en divertirons pas moins. Ta philosophie dit que je n'ai pas tort, & moi j'en conclus que j'ai très-fort raison, puisqu'un sage m'approuve. *Vale*.

LETTRE CXXIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 26 août 1743.

Lorsque Voltaire arrivera
Avec sa valeur intrinsèque,
Doctissime le logera
Dans sa belle bibliothèque.

Voilà tout ce que j'ai à te dire pour le logement de Voltaire. Quel plaisir pour un Jordan de posséder en même temps le bel Horace relié en marroquin rouge, & le cacochyme Voltaire relié en veste de drap d'or ! Messieurs Achard & M. Boëtiger diront : Ah ! le grand homme que Jordan, il loge chez lui ce qu'il y a de plus célèbre ! On te fera une ode comme au cabaretier des Muses. Que de belles productions vont éclorre ! Jordan, divin Jordan, je touche au moment de ton

Digitized by Google

apothéose, à ce moment que j'attends avec tant d'impatience, à ce moment où tous ces titres de livres appris par cœur, tout ce fatras immonde de littérature va enfin illustrer mon savantasse.

Je te vois, mon cher coryphée,
Sur un tas de livres poudreux,
Tous symétrisés en trophée,
Placé comme un vainqueur heureux.

Mon idiotisme se mettra mercredi très-humblement aux pieds de ta sapience. Je me flatte de te voir alors chez moi, & de t'assurer, &c.

LETTRE CXXV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 26 août 1744.

SIRE,

ON attend avec bien de l'impatience la nouvelle de la prise de Prague. Dieu veuille qu'elle arrive bientôt, & celle de la conservation de la santé de V. M.!

On est par-tout enchanté de l'élégance & de la beauté du reserit communiqué à la cour d'Angleterre : c'est effectivement une pièce d'une éloquence parfaite.

Ma santé continue toujours à être dérangée.

Le baron de Pœllnitz est arrivé se portant

Digitized by Google

fort bien ; il a écrit à V. M., & il en attend les ordres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 29 août 1744.

SIRE,

L'On eſt fort impatient d'apprendre des nouvelles du Rhin, mais ſur-tout de la Bohème : rien de plus ſingulier que les bruits qui ſe répandent ſur tous ces événemens, en voici quelques-uns : que les Autrichiens ſont entrés dans le pays de Clèves : que la Saxe eſt menacée par la cour de Vienne d'un corps de troupes qui entreront dans ce pays, pour les punir de ce qu'ils ont accordé le paſſage libre aux Pruſſiens : que les Hanovriens ſont dans une ſi grande conſternation, qu'ils ne s'apperçoivent pas même qu'elle éclate trop ſenſiblement : que le prince Charles a paſſé le Rhin.

Je ne ſuis point encore ſorti de mon réduit littéraire : je commence à me rétablir, mais les progrès que je fais vers la ſanté ſont fort lents.

Le manifeſte a été commenté : les notes en ont été fort goûtées ; on en ſoupçonne M. de Spon.

Je me flatte que V. M. a lu l'*Obſervateur*

Digitized by Google

Hollandois qui s'imprime à Berlin, & qui y paroît une fois par semaine : j'estime l'auteur heureux, s'il a gagné par ces deux feuilles l'approbation de V. M.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVII.

Du Roi.

Sans date.

MOn cher Jordan, je te remercie de tes deux lettres que je viens de recevoir. Je voudrois pour ma consolation que tu me donnasses des nouvelles de ton entière convalescence. Sois tranquille, mon enfant, pour ce qui nous regarde. Nos affaires sont en bon train, & je crois que nous serons dans peu de jours maîtres de Prague.

L'ami Duhan se porte fort bien, & trotte comme un jeune-homme. Nous avons beaucoup de fatigues, que je supporte mieux que je n'aurois dû l'attendre de mon tempérament. Je suis fort occupé à présent à régler les préparatifs du siège. Notre gros canon est arrivé un peu tard, sans quoi la ville seroit déjà à nous. Adieu, cher Jordan. Ménage ton individu pour l'amour de ma monade, & sois persuadé que l'attraction de ton bon cœur opère toujours fortement sur moi en raison inverse du quarré des distances. Dieu te bénisse!

Digitized by Google

LETTRE CXXVIII.

Du Roi.

Sans date.

MOn enfant, donne cette incluſe à la Monbail, & aſſure-la de mon amitié. Tu es bien cruel de ne me pas dire un mot de ta ſanté. Tu me parles de Prague deux pages de ſuite, & pas un mot de Jordan. Si tu retombes dans la même faute, je ne te la pardonne pas. Ne t'embarraſſe pas de moi ; mais n'oublie pas ton ami, qui t'aime bien. Adieu.

LETTRE CXXIX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 3 ſeptembre 1744.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer a été un puiſſant lénitif à mon mal, qui ne m'a point encore quitté. Je bénis le Ciel de voir toutes les circonſtances favoriſer les deſſeins de V. M. La défaite du prince Charles a répandu une grande joie dans la ville, & ſoutient l'eſpérance des ames timides.

Que cet atome, dont parle ſi modeſtement V. M., fait de fracas dans le monde ! C'eſt une

Digitized by Google

monade qui forme de grands projets, qui fait surmonter les difficultés qui se présentent, & qui vise toujours au grand.

Je suis impatient d'apprendre le sort de la ville de Prague. Tout retentit ici du combat avec les housards de Festetitz, & de la prise de Kœnigsgrætz.

Dieu veuille seulement, au milieu de ce brillant appareil de gloire, conserver la santé de V. M., dont l'empereur & les états de Brandebourg & de Prusse ont besoin! Je crains autant cet amour excessif de la gloire, qu'un amant passionné les charmes vainqueurs de sa maîtresse.

On dit ici à l'oreille que la reine de Hongrie est brouillée plus que jamais avec la cour de Russie; nouveau sujet de joie pour le pauvre philosophe malade.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 18 septembre 1744.

SIRE,

LA mort du prince Guillaume m'a extrêmement frappé, & me fait toujours craindre pour V. M. On dit ici qu'un page de monseigneur le prince Henri a été tué à son côté. Au nom

de Dieu, Sire, ménagez une santé dont la conservation intéresse tout l'état. J'en frémis, & je pleure les effets sinistres qu'un excès d'amour pour la gloire peut produire.

Hier on débita déjà la nouvelle de la prise de Prague; je la crois prématurée. Le public paroît fort content de la réponse à la déclaration de la cour de Vienne. Je l'ai lue avec plaisir: mais rien ne m'a tant frappé que la déclaration faite à l'Angleterre.

Il paroît une critique de l'*Observateur Hollandois*: cette pièce occasionnera quelqu'altercation littéraire, qui ne laissera pas que d'amuser.

V. M. m'ordonne de l'entretenir de ma santé: elle est toujours mauvaise, & je ne vois point jusqu'ici qu'elle prenne le train de devenir meilleure. Il faut souscrire aux volontés de la Providence. Dieu veuille seulement conserver V. M.!

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXI.

Du Roi.

Sans date.

Fredericus Jordano, salut. Je te plains, mon cher ami, de ce que tu es encore malade. Je m'intéresse véritablement à ton individu, & je ne sais pourquoi, mais je voudrois que Jordan se portât bien. Ne sois pas inquiet

Digitized by Google

de ce qui me regarde. Nos affaires vont, graces au Ciel, bien; & quant à ma perſonne, c'eſt ſi peu de choſe dans l'univers, qu'à peine peut-il s'appercevoir que les atomes qui me compoſent, exiſtent. Tu trouveras ce trait bien métaphyſique; mais tu ſais que la guerre ne détruit les arts que lorſque ce ſont des barbares qui la font. Nous ſerons dans quelques jours à Prague, où les affaires commenceront à devenir ſérieuſes. Nous en tirerons bon parti, & je me perſuade qu'à l'égard de notre militaire, rien ne ternira la réputation des troupes. Nous avons eu bien des fatigues, de mauvais chemins, & un temps bien plus mauvais encore; mais qu'eſt-ce que la fatigue, les ſoins & le danger en comparaiſon de la gloire? C'eſt une paſſion ſi folle, que je ne conçois point comment elle ne tourne pas la tête à tout le monde.

Tu ne connois juſqu'à ce jour
Que le contentement de boire,
Et tu préféras à la gloire
Les touchans plaiſirs de l'amour.

Adieu. En voilà aſſez. Écris-moi ſouvent; & ſois perſuadé que je t'aime toujours, & que, raillerie à part, je m'intéreſſe à ton bien & à ton bonheur autant & plus que ne le peuvent faire les Boëtiger, les Achard, &c. &c. &c.

Digitized by Google

LETTRE CXXXII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 3 octobre 1744.

SIRE,

ON ne peut être plus ſenſible que je ne le ſuis à la part que veut bien prendre V. M. à ma maladie, qui continue toujours. La priſe de Prague, l'heureux accouchement de madame la princeſſe, ſont des événemens qui font diverſion à l'impreſſion que peut cauſer mon mal. Il me ſeroit bien difficile de ne pas être inquiet ſur le ſujet de V. M., qui tous les jours eſt expoſée aux dangers les plus imminens.

On dit ici que le prince Charles eſt à Piſeck: que V. M. va droit à lui pour l'attaquer : que les Hongrois ne veulent point monter à cheval, comme la reine de Hongrie le demande : que les François voyant leur roi malade, cherchent à faire la paix : que l'impératrice de Ruſſie enverra huit mille hommes, pour ſe joindre, Dieu ſait quand, à l'armée Autrichienne. Voilà les nouvelles qui ſe débitent.

Dieu veuille conſerver V. M., & que j'aie bientôt la conſolation de pouvoir l'aſſurer de bouche que je ſuis avec un reſpect profond, &c.

Digitized by Google

LETTRE CXXXIII.

Du Roi.

Sans date.

CARO *Jordano*, salut. Je compte, cher ami, de te revoir au mois de novembre. Je désire ta guérison de tout mon cœur. Notre campagne est finie.

Je philosophise, je moralise & je pense beaucoup. Ne m'oublie pas, & sois sûr que je t'aime de tout mon cœur; mais porte-toi mieux, & conserve-toi pour ton ami.

LETTRE CXXXIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 10 octobre 1744.

SIRE,

ON ne parle ici que des progrès victorieux de V. M.: de telles nouvelles ne contribuent pas peu au rétablissement de ma santé. Ce qui m'afflige cependant quelquefois, ce sont les fausses & impertinentes nouvelles que quelqu'esprit méchant & mal-intentionné prend plaisir à forger, pour avoir celui de les voir répandues. Suivant ces nouvelles, les Prussiens ont été battus, leur cavalerie entiérement abîmée,

Digitized by Google

le feld-maréchal de Schwérin pris prisonnier, deux cents prisonniers ont été arquebusés, parce qu'ils se sont révoltés : & cent nouvelles de cette nature. Ce qui m'a fait plaisir, c'est de voir la joie de tout le peuple à la naissance du prince, & que j'ai appris que V. M. se portoit parfaitement bien. Cette nouvelle est d'une nature à dissiper le spleen le plus opiniâtre, & à réjouir un pauvre philosophe qui crache le sang, & qui aime la vie, parce qu'il a l'avantage d'y être heureux.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être, &c.

LETTRE CXXXV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 17 octobre 1744.

SIRE,

PUisque V. M. m'ordonne si gracieusement de l'entretenir de ma santé, j'ai l'honneur de lui dire qu'elle est toujours très-mauvaise; j'eus la semaine dernière un violent crachement de sang, & la toux continue son même train. Nonobstant tout cela, M. Eller me flatte, & me fait espérer ma guérison.

On est ici fort inquiet sur ce qu'on ne reçoit point de nouvelles de l'armée : on dit que le feld-maréchal de Schwérin a eu ordre d'attaquer les Saxons, ou de leur proposer de se retirer;

Digitized by Google

retirer ; que le prince Charles a ordre d'éviter, autant qu'il le pourra, les occasions d'un combat. Voilà les nouvelles qui se débitent.

Les *Réflexions naturelles*, composées par milord Chesterfield sur la conduite de V. M., paroissent aujourd'hui, imprimées chez Haude, en allemand, en françois & en anglois : il paroît une traduction françoise de cet ouvrage, faite à Paris, que l'on débite à Leipsick : celle de Bielefeld est fort bonne, & la traduction est exacte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXVI.

Du Roi.

Sans date.

VOici une lettre que j'ai reçue de Voltaire, avec la réponse que j'y ai faite. Ayez la bonté de me marquer ce qu'il faut y corriger, & je le changerai. Comme ce n'est pas mon dessein de la transcrire, ne marquez rien dans la lettre même. Voici aussi l'épître à Kayserling, que vous pouvez copier corrigée, telle que la voilà. Comme je l'envoie à Voltaire, vous voudrez bien vous hâter de copier ma réponse, afin que demain à midi tout puisse être de retour ici. Faites mes amitiés à la princesse, & dites-lui que je lui écrirai demain si j'en ai le temps,

Digitized by Google

& que je lui recommande le soin de sa santé. Mes amitiés à toute l'aimable société. *Sum totus* à toi. Knobelsdorf pourra me rapporter tout ce fatras d'écriture.

LETTRE CXXXVII.

Du Roi.

Sans date.

MOn cher Jordan, ayez la bonté de rester à Berlin jusqu'à dimanche, le comte Truchsès vous donnera quelque commission pour moi: il vous faudra louer une chaise pour m'apporter ce dont il vous chargera. Je vous rembourserai l'argent, dès que vous arriverez à Rémusberg. Je partirai demain au soir d'ici. Dans quinze jours au plus tard je pourrai rembourser vos frères & me tirer des dettes.

Ayez la bonté de faire commander par eux une tabatière d'or qui ait le poids de 150 écus, & qui avec la façon, qui sera toute simple, puisse monter au prix de 200 écus. Il faudra de plus, qu'on achète à part mon portrait en miniature, & qu'on l'y place quand elle sera achevée. Cette pièce est destinée à gagner quelque bonne ame; ainsi faites qu'on l'ait au plutôt. Je me repose sur votre dextérité, sur votre prudence & sur votre discrétion, étant tout à vous.

Digitized by Google

LETTRE CXXXVIII.

Du Roi.

Sans date.

FAites copier, s'il vous plaît, la lettre que je vous adresse, & marquez-moi les fautes que vous y trouverez. Je suis si occupé, que j'ai eu à peine le temps d'écrire à Voltaire. *Machiavel* est à moitié achevé. Nous avons juré aujourd'hui que c'est une bénédiction, & j'espère de faire cette année une heureuse entrée & sortie à Berlin.

La chanson du grenadier François a été faite à tête reposée. Ordinairement ces sortes de vaudevilles ne sont pas rimés avec autant de justesse : il me paroît que la chanson est trop exacte pour un grivois, & trop plate pour un bel-esprit. Adieu, à revoir jeudi.

LETTRE CXXXIX.

Du Roi.

Sans date.

MOn cher Jordan, on dit que ta santé s'est dérangée de nouveau, d'autres disent que tu te remets, je ne sais qu'en croire. Je serai dans peu de jours à Berlin, & fais du moins

Digitized by Google

que quelqu'un qui t'aura vu, me dise à mon arrivée positivement de tes nouvelles. Adieu. Je souhaite qu'elles soient bonnes.

LETTRE CXL.

De M. Jordan.

Berlin, ce 20 mars 1745.

SIRE,

JE suis encore dans le même état où j'étois lorsque j'eus l'honneur & l'avantage de faire ma cour à V. M. Les pas que je fais vers la guérison me paroissent fort lents, ce qui ne laisse pas que d'embarrasser quelquefois la faculté, qui se voit assez souvent désorientée par des accidens qu'elle ne pouvoit prévoir; malgré tout cela ils veulent & prétendent que j'entreprenne le voyage de Montpellier sur la fin d'avril ou au commencement de mai: je laisse à la Providence le soin de déterminer à cet égard ce qui sera convenable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE CXLI.

Du Roi.

Sans date.

Fredericus Jordano, salut. J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir, & j'ai vu que votre santé n'est ni si bonne ni si sûre que je le désire. Tu feras, mon enfant, ce que tu trouveras à propos pour ta santé, & tu iras dans la contrée de la terre la plus propre pour la rétablir.

Je vous mande que j'ai fait des vers, mais que je les veux corriger avant que de vous les envoyer (*a*). Vous vous attendiez peut-être à recevoir des nouvelles d'un genre tout différent; mais voilà comme est fait le monde, il s'y passe souvent le contraire de ce que l'on imagine. Faites mes complimens à l'aimable témoin goutteux & au perfide Duhan; dites à l'un & à l'autre que je les aime bien.

Je suis ici parmi toutes les contregardes, enveloppes, ravelins & avant-fossés de l'univers. J'ai beaucoup d'occupations, de soucis & d'inquiétudes; mais je ne me plaindrai de rien, pourvu que je puisse bien servir la patrie, & lui être aussi utile que j'en ai la volonté.

Adieu, cher Jordan. Je vous souhaite tous

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 88 & suiv. les Épîtres LII & LIII.

Digitized by Google

les biens imaginables, & principalement la santé, sans laquelle il ne nous est pas possible de prendre part à quoi que ce soit. Aimez-moi toujours, & n'oubliez pas les amis absens.

LETTRE CXLII.

Du Roi.

Sans date.

MOn cher Jordan, ne me chagrine pas par ta maladie. Tu me rends mélancolique, car je t'aime de tout mon cœur. Ménage-toi, & ne t'embarrasse pas de moi. Je me porte bien. Tu apprendras par les nouvelles publiques que les affaires de l'état prospèrent. Adieu. Aime-moi un peu, & guéris-toi, s'il y a moyen, pour ma consolation.

LETTRE CXLIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 24 avril 1745.

SIRE,

MOn mal augmente d'une façon à me faire croire que je n'ai plus lieu d'espérer ma guérison. Je sens bien dans la situation où je me trouve la nécessité d'une religion éclairée & réfléchie. Sans elle nous sommes les êtres de l'univers les plus à plaindre. V. M. voudra

Digitized by Google

bien après ma mort me rendre la justice, que si j'ai combattu la superstition avec acharnement, j'ai toujours soutenu les intérêts de la religion chrétienne, quoique fort éloigné des idées des théologiens. Comme on ne connoît la nécessité de la valeur que dans le péril, on ne peut connoître l'avantage consolant qu'on retire de la religion que dans l'état de souffrances. Les païens en ont su tirer parti, & j'en fais l'expérience. V. M. peut m'en croire ; elle m'a toujours soupçonné de socinianisme : comme j'ai toujours abhorré le nom de secte, je crois que chaque honnête homme a sa religion formée suivant les lumières de son esprit, & confirmée suivant ses besoins. Que je meure, ou que je vive, je mourrai, je vivrai dans les sentimens de la plus vive reconnoissance, due à toutes les graces dont il a plu à V. M. de m'honorer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC MONSIEUR DARGET.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Roi.

Potsdam, mai 1749.

Votre bavard, votre importun de maître,
Sans vous laisser le temps de respirer,
De procéder ni de vous reconnoître,
En se hâtant finit de griffonner
Le gros fatras, l'insipide volume
Dont accoucha sa trop féconde plume.
Dans le donjon portez ce bout rimé,
Et qu'en dépit d'Apollon & des Muses
Dans quelques jours je le voie imprimé.
Je vous en fais mes sincères excuses,
Mais tout poëte a l'esprit entiché
(Soit qu'il s'en cache ou que le sot l'avoue)
De ses beaux vers que personne ne loue;
Car tout bon mot avec peine arraché
D'un cerveau sec, paroît œuvre plus chère
A son auteur qui l'aime en tendre père,
Et s'applaudit de s'en voir accouché,
Qu'un grand triomphe obtenu de justice
Ne paroissoit au valeureux Maurice.

Digitized by Google

Envoyez donc à monsieur l'éditeur
Ce plat morceau qui fera la clôture
Du bavardage & de la bigarrure
Dont franchement j'ai regret d'être auteur.

LETTRE II.

De M. Darget.

Berlin, ce 30 mai 1749.

SIRE,

JE reçois dans ce moment des lettres de Paris que j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. M. Elles contiennent des nouvelles littéraires, & des détails sur M. de Voltaire, dont j'ai pensé que V. M. ne seroit pas fâchée d'être instruite.

M. d'Arnaud m'écrit que le voyage de M. de Voltaire pourroit bien être reculé jusqu'au mois de septembre, temps des couches de madame du Châtelet. Il m'indique en même temps un nouveau livre en un volume, dont les connoisseurs font grand cas; il est intitulé: *Voyage pittoresque*, ou *Indication de ce qu'il y a de plus beau en sculpture, en peinture & en architecture dans Paris.* V. M. ordonne-t-elle que j'écrive au sieur d'Arnaud d'envoyer ce livre?

On ne perd pas un instant, Sire, pour l'impression du *Poëme*; mais je crains bien qu'il ne puisse pas être fini à la fin de ce mois, comme

Digitized by Google

je l'avois eſpéré d'abord, parce qu'au-lieu de vingt-deux feuilles, il en occupera vingt-huit, & cela parce qu'il y a des pages qu'il faut un peu élaguer pour amener la fin des chants juſtement au revers des feuilles; ſans cela les culs-de-lampe & les vignettes ſe trouveroient mal placées, & l'ouvrage ſeroit ſans grâces. En vérité, Sire, je fais tout de mon mieux pour que l'édition réponde à la beauté de l'ouvrage; mais cela eſt très-difficile & au-deſſus de mes talens, & de ceux de l'imprimeur.

J'ai reçu, Sire, une lettre de M. Petit qui eſt toujours à la ſuite de cette ſombrette; mais il déſeſpère de pouvoir la réduire à ſept cents écus d'Allemagne; on la dit jolie & ſpirituelle; V. M. n'aura-t-elle pas la bonté de lui accorder huit cents écus, ſi elle ne veut pas abſolument venir à moins? J'attends ſes ordres là-deſſus, pour donner au Sr. Petit une réponſe déciſive.

Le libraire Neaulme m'a enfin répondu ſur l'édition de l'*Ovide*; il penſe que les Élégies amoureuſes, celles du Pont, l'Art d'aimer, le Remède d'amour, les Faſtes, & les Triſtes, réunis enſemble & en un ſeul volume, ainſi que V. M. l'ordonne, le rendroient trop gros, & par-là d'un format peu agréable; il propoſe de partager ces ſix morceaux en deux volumes d'égale groſſeur, même impreſſion & même format que l'*Horace*; il demande quatre cents

Digitized by Google

trente écus d'Allemagne, dont la moitié d'avance, étant, dit-il, hors d'état d'entreprendre cet ouvrage par lui-même.

Je supplie V. M. de me faire savoir ses intentions à cet égard.

Je suis, avec le plus profond respect, &c.

LETTRE III.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 mai 1749.

VOtre lettre m'a bien été rendue, & je vous sais bon gré de la communication de vos nouvelles littéraires. Je voudrois que vous me fissiez venir de Paris les *Mémoires du Chevalier Temple*, les *Lettres du Cardinal d'Ossat* & l'*Essai sur le Commerce* par Mélon, & son *Roman politique*. Faites venir de plus, les *Commentaires de César*, de la belle édition de Londres, in-folio, & le *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, in-quarto. Je désire que cette commission soit bien soignée. Quand je demande un livre, j'entends qu'on me doit l'envoyer en choisissant la plus belle, la plus correcte & la plus précieuse édition. Cela est clair, cela est simple; il n'y a que les Thiriots qui ne le comprennent pas. Je ne veux point du livre des Peintures de Paris, à cause que je crains la séduction. Je vous suis obligé des

Digitized by Google

ſoins que vous prenez de mon *Poëme*; il devra toute ſa beauté à l'éditeur. Quant à la ſoubrette de Paris, ſi elle ne veut de mon argent, je me moque de ſon minois; enfin je ne trouve point à propos d'augmenter l'argent deſtiné à l'entretien de la comédie. Ce peuple d'hiſtrions eſt comme la mer qui reçoit le tribut de mille rivières, ſans en avoir jamais aſſez, & ſans ſe remplir davantage.

LETTRE IV.

De M. Darget.

Berlin, novembre 1749.

SIRE,

JE n'oſe point parler à V. M. de ma douleur cauſée par la mort de mon épouſe, j'en ſuis pénétré à un point que je ne ſaurois rendre, & qui, ſi Dieu, le temps & vos bontés, Sire, n'y font point d'effet, va faire de ma vie un tiſſu de peines & de misères. Je ne me rendrai point ſans combattre; mais ſi les remèdes que je tenterai trompent mes ſouhaits, j'eſpère de l'humanité de V. M. qu'elle permettra que j'aille cacher mes larmes dans une retraite éternelle, & laiſſer à quelqu'un de plus heureux & de plus tranquille que moi, le bonheur de la ſervir comme un auſſi bon & digne maître mérite de l'être. Je ſuis, &c.

Digitized by Google

LETTRE V.

Du Roi.

Potsdam, ce 10 novembre 1749.

NE vous abandonnez point à la douleur ; ſi vous êtes raiſonnable, vous devez penſer que nous ne ſommes point immortels, que la vie eſt courte, & que pour le peu de temps que nous avons à vivre, ce n'eſt pas la peine de nous affliger. Les événemens ſont au-deſſus de nous, & c'eſt ſe rendre criminel que de murmurer en philoſophe contre les loix de la nature, & en chrétien contre la volonté de la Providence. Penſez que le Ciel ne vous enlève qu'une partie de ce qu'il vous a donné, & que c'eſt lui faire injure que de mépriſer tous les dons qu'il vous laiſſe encore. Vous avez un fils, c'eſt votre devoir de penſer à l'élever & à lui donner une bonne éducation.

Toute votre douleur eſt perdue : ceux qui ſont morts l'ignorent, & les vivans exigent de vous qu'après les premiers mouvemens, vous lui donniez de juſtes bornes. Au-lieu de vous abandonner à votre affliction, ſongez à vous diſtraire. Dès que vous aurez arrangé ce qu'il faut, venez ici ; je n'exige rien de vous, ſinon que vous vous diſſipiez. Le ſort de l'humanité eſt de naître & de mourir ; qui s'étonne en

Digitized by Google

voyant arriver ces événemens, marque qu'il n'a jamais raisonné sur son état. Arrachez vos yeux de l'objet qui vous accable; voyez autre chose. Montagne dit très-bien que tout dans ce monde a deux anses, une bonne & une mauvaise, & c'est de la façon que nous prenons ces anses que les choses nous affectent. Je sens toute la douleur qui vous accable, mais indépendamment de cela, je crois que l'esprit que vous avez vous doit faire gagner du temps pour vous consoler. Ne serions-nous pas bien fous si nous nous désespérions de ce que le jour de hier est passé ? Il s'en passera encore tant d'autres, sans qu'aucun d'eux ne revienne. C'est dans ce moment-ci que vous devez montrer que vous êtes homme, & vous vaincre vous-même. L'Écriture dit, que qui peut se subjuguer, est plus fort que celui qui emporte des fortereſſes. Adieu, mon bon Darget; puisse mon sermon faire impression sur votre esprit, & lui rendre le calme dont il a sûrement grand besoin.

P. S. Je vous envoie deux morceaux qui font, selon mon calcul, cinq pages d'impression; les autres cinq suivront dans peu; mais en relisant mon *Poëme*, j'y ai trouvé tant de fautes & de choses à corriger, que je suis résolu de faire une édition châtiée de toutes les pièces du premier volume.

Digitized by Google

LETTRE VI.

Du Roi.

Potsdam 1752.

JE vous renvoie mon Épître corrigée en tous les points. J'ai laiſſé *harcela*, pour voir ce que Voltaire en pourra dire ; il faut lui laiſſer le plaiſir de reprendre quelque choſe. A préſent ayez la bonté de la faire copier, & s'il ſe peut, de me la remettre demain. Malheur, mon pauvre Darget, au ſecrétaire d'un poëte, & maudit & damné de Dieu, qui toujours verſifie. Mes hémorrhoïdes ſaluent affectueuſement votre vérole.

LETTRE VII.

Du Roi.

Avril 1752.

EN vérité, mon bon Darget, je crois que je verrai revenir ici un Mamamouchi. Dieu ſait quelles ſingulières idées paſſent par la tête de vos compatriotes ; l'ordre de S. Jean de Latran eſt ſi mépriſé en Italie, qu'on l'achète pour quarante écus ; ce n'eſt pas la peine de vous faire faire Mamamouchi ; vous n'avez qu'à vous faire couper ſix cheveux de tonſure, cela eſt plus court, & on rira moins d'une tonſure que d'un ordre qui ne donne aucun luſtre. Vos médecins François entendent parfaitement, à ce que je

Digitized by Google

vois, l'art de vous faire rendre bourſe, vous reviendrez ici comme vous êtes parti ; & vous ne guérirez que par l'exercice, c'eſt ce que mon ignorance oſe vous aſſurer.

Voltaire s'eſt conduit ici en faquin & en fourbe conſommé ; je lui ai dit ſon fait comme il le mérite, c'eſt un miſérable, & j'ai honte pour l'eſprit-humain, qu'un homme qui en a tant, ſoit ſi plein de malfaiſance (*a*). Je me recommande au ſouvenir de monſieur le chevalier. Pour Dieu, ſi vous vous faites Mamamouchi, avertiſſez-m'en d'avance, je pourrois mourir de rire en vous revoyant, ce qui ne ſeroit pas décent.

LETTRE VIII.

Du Roi.

Potsdam, juin 1752.

J'Ai reçu votre lettre, & je vous prie de défendre à votre eſprit de recevoir des impreſſions de mélancolie. Vous ſerez reçu ici de même que vous avez été congédié à votre départ, & je ſerai même aſſez bon de vous plaindre au-lieu de rire, de ce que vous avez dépenſé votre argent mal-à-propos en France ; je ne vous ferai pas même ſouvenir que je vous ai prophé-

(*a*) Liſez ci-devant dans le tome VIII la Comédie intitulée : *Tentale en procès.*

Digitized by Google

tiſé tout ce qui vous eſt arrivé, & en cas que vous ſoyez devenu Mamamouchi de S. Jean de Latran, je n'en rirai pas même, pourvu que j'en ſois averti d'avance. Adieu, mon bon Darjet, je vais à l'opéra.

LETTRE IX.

Du Roi.

Potsdam, le 6 de juillet 1752.

VOtre lettre eſt bien noire, mon bon Darget; guériſſez une fois des chimères qui vous attriſtent; je vous jure que perſonne ne parle de vous, ni ne médit de vous, ni ne vous calomnie; mais c'eſt un ſang épais qui circule mal dans votre bas-ventre, qui envoie ces vapeurs ſombres dans votre cerveau. Demeurez donc en France juſqu'en ſeptembre. Vous ne me croyez jamais; je vous ai bien dit que l'air de Paris n'étoit que l'air d'une grande ville, que les médecins de ce pays-là ſont des charlatans comme les nôtres, & qu'il n'y a de remède pour vous que l'exercice; mais vous ne me croyez jamais que lorſque vous en êtes au repentir. Vous viendrez ici la bourſe vide & les hypocondres enflés, & vous aurez appris, à votre grande conſolation, que ce n'eſt point les hémorrhoïdes, mais un ſcorbut invétéré qui fait le malheur de votre vie; voilà ce qu'on

Digitized by Google

profite à voyager. Adieu, trémouſſez-vous beaucoup, prenez peu de drogues, & choiſiſſez la Pâris plutôt que Vernage & Aſtruc pour votre médecin, Arlequin pour votre apothicaire, & Scaramouche pour votre baigneur.

LETTRE X.

Du Roi.

Potsdam, ce 31 juillet 1752.

VOilà de vos viſions hypocondres, mon bon Darget ; perſonne ne m'a parlé de vous ni en bien ni en mal ; c'eſt de vous que j'apprends que vous avez vendu de la vaiſſelle ; je vivois en ſécurité ſur ce point, & ne m'en doutois pas, banniſſez donc des chimères qui vous rendent la vie amère, & apprenez de vos compatriotes à être gai & content.

Vous me parlez de deux ſujets dont je ne connois que le premier, l'auteur des *Mœurs*, je vous en laiſſe le choix ; prenez celui qui eſt le plus doux, le plus gai, & dont l'humeur eſt la plus égale, & offrez-lui la place de la Métrie avec les conditions qui y ſont annexées, que vous ſavez. Le pauvre Maupertuis ne va pas bien, je ſouhaite qu'il reprenne, mais je commence à douter : tâchez de vous lier avec d'Alembert, pour voir s'il voudroit mordre à notre hameçon, & mandez-moi ce que vous en penſez, ſavoir

Digitized by Google

s'il y a quelque chose à faire ou non. Au moins n'allez pas suer la vérole par plaisir ; souvenez-vous de ce que je vous ai dit des médecins, & sachez que dans ce pays, où l'on dit que l'air est si mauvais, il vient, ces jours passés, de mourir une vieille réfugiée, âgée de quatre-vingt-dix-huit ans, & un homme de cent deux ans. Restez donc, puisque la faculté l'a résolu, à Paris, jusqu'au mois de septembre, mais tenez la main sur la bourse ; car les Astruc & les Senac aiment encore mieux les espèces que leur malade.

Je suis bien obligé à ces messieurs, dont vous me parlez, de s'intéresser à mon individu sans me connoître ; ma réputation seroit en l'air s'ils m'avoient parlé un quart-d'heure, voilà ce que c'est que de n'être pas connu. Peut-être que si la belle Hélène reparoissoit, au-lieu de lui faire la cour, on lui jeteroit des pommes cuites au nez ; peut-être que si nous avions parlé au cordonnier de Trajan, il feroit évanouir une partie de la haute opinion que le monde a de lui. Ah ! mon cher Darget, qu'ils sont foux ceux qu'une réputation naissante éblouit ; c'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

Adieu, je vous souhaite des courses de garde-robe deux fois par jour, d'abondantes urines, & de ces mouvemens agréables de la nature, qui vous assurent de votre virilité.

Digitized by Google

LETTRE XI.

Du Roi.

Potsdam, août 1752.

J'Ai trouvé un lecteur, mon cher Darget, ainſi je n'ai beſoin ni des Morand, ni des Monterif, ni des Mouhy. L'abbé de Prades a une poitrine qui m'uſera les oreilles avant que je l'uſe, & c'eſt tout ce qu'il me faut. Je vous plains d'avoir une bougie dans la verge & des abcès dans la veſſie; il faut oppoſer de la fermeté à la ſouffrance, & chaſſer la mélancolie à force de gaieté. Penſez à mes conſeils, & pratiquez-les autant que cela ſe pourra. Le pauvre Maupertuis ne va pas bien; j'ai lieu de craindre que nous le perdrons, je ne ſais que d'Alembert qui puiſſe le remplacer; voyez ce qu'il y auroit à faire; je ne crois pas qu'il ſoit d'humeur à ſe confeſſer, & il pourroit mener une vie douce & heureuſe à Berlin; eſſayez, ſondez le terrein, orientez-vous, & pouſſez-lui une botte à tout haſard. La Touche eſt arrivé ici; il nous convient infiniment mieux que le milord; Dieu me le pardonne, j'ai une averſion pour la gent angloiſe, dont je ne ſaurois me corriger; ce ſont les iniquités du monarque qui rejailliſſent ſur ſon peuple. Je pars dans quelques jours pour la Siléſie, & j'eſ-

Digitized by Google

père de vous voir ici à mon retour. Que la ſanté eſt précieuſe, & qu'il en coûte à l'art de la pharmacie pour faire piſſer un Darget! *Vale.*

LETTRE XII.

De M. Darget.

Paris, ce 18 ſeptembre 1752.

SIRE,

SI jamais il a été permis à un malheureux de ſe plaindre, c'eſt aſſurément à moi. Je ſuis pénétré des bontés de V. M.; je les ai miſes à l'épreuve. Elle m'a accordé la grace de venir travailler ici au rétabliſſement de ma ſanté; j'y ſuis depuis près de ſix mois; douleurs, aſſiduité, dépenſe, j'ai tout ſacrifié pour réuſſir; tout cela a été inutile; je ne me trouve pas mieux. On aſſure que c'eſt le ſcorbut mêlé de virus qui m'accable; on me demande encore juſqu'en janvier pour le détruire par des remèdes doux, mais ſûrs, & qui ont beſoin de cet air-ci pour avoir leur entier effet. Le médecin qui veut m'entreprendre n'exige d'être payé qu'après le ſuccès; ma famille me preſſe de me mettre entre ſes mains, & le veut ſous peine d'exhérédation; mes amis me ſollicitent; l'amour de la vie m'en fait preſqu'une loi; on ne me donne pas deux années à vivre, ſi je retourne avec mes maux; mais je n'ai rien

Digitized by Google

promis, & ne puis rien promettre; je dépends de vous, Sire, & j'en dépends bien plus encore par mon attachement & ma respectueuse reconnoissance que par le devoir. Ma situation est cruelle, je voudrois vivre, mais je crains de déplaire à V. M. & de lasser ses bontés & sa patience. Mais le public ne sait pas, & vous l'ignorez peut-être vous-même, Sire, à quel point il faut vous être attaché, quand on a le bonheur de vous connoître; & si je vous sacrifie le risque de ma vie, on donnera plutôt cette démarche à l'intérêt & à l'ambition, qu'à l'attachement qui en est pourtant le vrai motif. Je ne veux aussi m'en rapporter qu'à V. M. même; je la supplie d'entrer dans ma situation, de fixer mon irrésolution (peine la plus cruelle de l'ame), & j'ose lui demander son conseil comme au meilleur esprit que je connoisse, & ses ordres comme au meilleur maître du monde; & ce sera sans répugnance que je les exécuterai, soit pour rester ici, si vous avez encore la bonté de m'accorder cette dernière grace; soit pour retourner dès que j'aurai reçu les ordres de V. M. & la difficulté des chemins, la saison, mon état de foiblesse, rien enfin ne m'effrayera; je remplirai la volonté de V. M., & si je péris dans cette entreprise, je périrai au moins, à ma manière, au lit d'honneur.

J'ai fait auprès de M. d'Alembert les dé-

Digitized by Google

marches que V. M. m'a prescrites. Il sent tout le prix de la place que vos bontés lui destinent ; il en est pénétré de reconnoissance ; mais l'amour de la patrie, la jouissance d'une vie absolument libre, la crainte de perdre le commerce de ses amis, une santé délicate qui ne se soutient, selon lui, que par l'air natal ; tous ces motifs l'emportent sur le sort brillant qui l'attendroit à Berlin. Mais je lui dois & à la vérité, d'assurer V. M. qu'il ne regrette uniquement que de ne pouvoir pas l'approcher ; & j'en suis d'autant plus fâché qu'il le mérite plus qu'un autre. C'est un homme rare pour l'étendue des connoissances, les qualités du cœur, & les dons de l'esprit ; mais c'est un philosophe fidèle à ses principes, & qui ne connoît d'autres biens que la vie & la liberté, tel enfin que seroit V. M. si le Ciel ne l'avoit pas fait naître un grand roi. Il n'a qu'un revenu très-modique, & il se promet bien, Sire, d'aller en jouir dans vos états, si jamais la mauvaise humeur des théologiens le met dans la nécessité de quitter une patrie qu'il aime & dont il est chéri. Il sent que c'est sous vos loix seules qu'un philosophe doit chercher un asyle : cette idée est celle de tous les gens qui pensent.

Je dînai derniérement chez M. de la Tour avec un homme que je vis pénétré de tous les sentimens que l'on doit à V. M., c'est M. de Frey-Chapelle, ancien vice-grand-écuyer du

Digitized by Google

roi d'Angleterre à Hannovre ; je crois qu'il mettroit son bonheur à appartenir à V. M. s'il pouvoit être employé utilement à son service. Il me paroît homme sensé & de mérite, versé dans la connoissance des chevaux & la direction des haras ; des gens de ses amis m'ont dit qu'on lui avoit offert bien des places dans quelques cours, mais il n'en voudroit aucune qui pût satisfaire l'espèce de ressentiment qu'on a pour lui à celle de Hannovre. Il est catholique romain, mais il me paroît homme sans préjugés, & avoir un fond de zèle & d'admiration infini pour V. M. Elle a été la source de sa liaison avec M. de la Tour, qui fait, Sire, la profession la plus ouverte de vous être dévoué.

J'attendrai ici avec obéissance, résignation & impatience, les ordres qu'il plaira à V. M. de me donner sur tout ce qui étoit l'objet de cette longue lettre, pour laquelle j'ose demander à V. M. sa patience & son indulgence.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

Du Roi.

Septembre 1752.

VOus voyez, mon bon Darget, qu'il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Vous gémissez de l'affliction de votre vérole, Mauper-

Digitized by Google

tuis se plaint toujours de sa poitrine, & Voltaire de son scorbut; tandis que votre écuyer Hannovrien se porte bien & veut travailler à la propagation de ces animaux que les Espagnols appellent *alfane*, & dont le nom vient en étymologie directe d'*equus*. Pour moi qui ne fais point f..... de cavalles pour m'amuser, je n'ai pas besoin de votre écuyer Hannovrien, & je vous demande à cor & à cri un géomètre qui ne veut pas de moi. Si cet homme savoit le projet que nous avons formé pour l'avancement de la raison humaine, je gage qu'il viendroit ici pour se joindre à quelques adeptes qui raffinent cet or.

Je suis fort content de mon petit hérésiarque anathématisé, qui me sert de lecteur. En vérité Potsdam devient le tripot d'excommuniés, & admirez la Providence! le tonnerre n'y donne pas, tandis qu'il foudroie les lieux saints & les églises.

Essayez, crédule Darget, de la science des charlatans de Paris, de la vertu de l'air natal & de la puissance de Ste Geneviève, & satisfaites les vœux de la *signora Martha*, *Maria* & *Salomé*; mais je crains fort que vous reviendrez comme vous êtes parti. Mon opinion est toujours la même sur votre maladie; de l'exercice, de l'exercice, & vous guérirez. Adieu; puissent les vœux d'un excommunié, d'un hérétique téméraire, sentant l'hérésie, avançant des pro-

Digitized by Google

positions mal-sonnantes, blasphématoires, erronées, fléchir la nature en votre faveur, & vous rendre une partie de cette gaieté qui, dans votre nation, dégénère en folie.

LETTRE XIV.

Du Roi.

Potsdam, avril 1753.

JE crains fort, mon pauvre Darget, que vous ayez lieu de vous repentir de votre voyage en France. Vous avez passé par les mains d'une demi-douzaine de charlatans qui ont achevé de ruiner votre santé; vous n'aviez que des obstructions dans le bas-ventre, que toutes sortes de remèdes, contraires à ce mal, ont augmentées, & à en juger selon ce que vous me mandez, je crains fort que la poitrine ne soit entamée, & en ce cas il n'y a guère d'espérance que je vous revoie jamais.

Je ne m'étonne pas qu'on parle chez vous de la querelle de nos beaux-esprits. Voltaire est le plus méchant fou que j'aie connu de ma vie, il n'est bon qu'à lire. Vous ne sauriez imaginer toutes les duplicités, les fourberies & les infamies qu'il a faites ici: je suis indigné que tant d'esprit & tant de connoissance ne rendent pas les hommes meilleurs. J'ai pris le parti de Maupertuis, parce que c'est un fort honnête homme, & que l'autre avoit pris à

Digitized by Google

tâche de le perdre ; mais je ne me ſuis pas prêté à ſa vengeance comme il l'auroit ſouhaité. Un peu trop d'amour-propre l'a rendu trop ſenſible aux manœuvres d'un ſinge qu'il devoit mépriſer après qu'on l'avoit fouetté. Pour moi qui vas mon train ordinaire, je ſuis fort content de mon petit héréſiarque, qui, quoi qu'en diſe la Sorbonne, eſt un bon garçon, & je m'occupe tout doucement à l'étude.

Si vous voyez le gros marquis, dites-lui que je m'intéreſſe toujours à lui, & que notre gros bon ſens (à ce que dit Monteſquieu) rend notre nation conſtante dans ſes attachemens.

Adieu, mon pauvre Darget ; je crains fort de recevoir de mauvaiſes nouvelles de votre ſanté, cependant je ſouhaite de me tromper.

LETTRE XV.

De M. Darget.

Paris, ce 11 juin 1753.

SIRE,

J'Ai plus conſulté mon zèle & mon courage que mes forces quand j'ai eſpéré retourner aux pieds de V. M. Mes accidens ſubſiſtent toujours avec les ſymptômes les plus inquiétans ; l'humeur ſe porte alternativement de la région de la veſſie à la poitrine, & je vois bien que c'eſt pour toute ma vie que je ſuis réduit à un

Digitized by Google

état auſſi malheureux. J'avois diſcontinué les remèdes, pour reprendre les forces néceſſaires à mon voyage; la malignité de l'humeur qui m'accable ne veut point d'intervalle dans la manière d'être attaquée, & on me menace de plus grands accidens ſi je quitte mon air natal, la ſeule reſſource qui me reſte dans un état auſſi cruel. Je ſens bien moi-même que c'eſt ſeulement ici où je puis végéter peut-être encore quelques années, & je me vois forcé, Sire, de renoncer au bonheur de reparoître aux yeux de V. M., ou, par de nouveaux délais, de fatiguer encore ſa patience, dont mes ſentimens pour elle me font toujours trembler de n'avoir que trop abuſé.

Que V. M. daigne ſe rappeller les bontés dont elle m'a comblé depuis près de huit ans; l'état ſûr & honorable dont je jouiſſois auprès d'elle; les eſpérances dont je pouvois me flatter: qu'elle ſe rappelle enfin la vérité de mon dévouement par la connoiſſance qu'elle a de mon caractère, & elle verra que l'amour de la vie, & l'eſpoir de la prolonger, eſt le ſeul objet auquel je puiſſe ſacrifier des avantages qui rempliſſoient ſi bien & ma ſenſibilité & mon ambition. V. M. me plaindroit ſi elle voyoit l'état où je ſuis en lui écrivant cette lettre. Par combien d'objets ne ſuis-je pas déchiré! Je ne puis me faire à l'idée de perdre à jamais vos bontés, Sire; daignez me les continuer; je ne ceſſerai jamais

Digitized by Google

de les mériter ; je tiendrai toujours à V. M. par mes vœux, par mon attachement, par ma reconnoissance, & j'irois avec empressement vouer de nouveau mes services à V. M., si ma santé pouvoit se rétablir d'une manière constante. Je voudrois, Sire, ne cesser d'être votre serviteur qu'en cessant de vivre, & je voudrois ne vivre que de vos bienfaits ; ce bonheur combleroit toutes les espérances que je puis former encore. Dieu m'est témoin que je ne les ai mises qu'en V. M. Je connois trop son bon cœur pour ne pas espérer qu'elle ne m'abandonnera pas, & pour ne pas compter au moins sur sa protection & sur son appui dans les occasions où je pourrois l'implorer.

Il est digne de vous, Sire, de montrer du souvenir & de la bonté pour un homme attaché que son malheur arrache d'auprès de vous ; je me mets aux pieds de V. M. pour la supplier de m'accorder un congé qui réponde à la satisfaction qu'elle a bien voulu me marquer de mes services, & qui me soit un témoignage qu'elle ne m'accable point de sa disgrace. Mon zèle, ma fidélité & mon attachement ne l'ont jamais méritée ; j'en renouvelle les aveux à V. M., & c'est avec ces sentimens & le plus profond respect que je suis & serai jusqu'au dernier moment de ma vie, &c.

Digitized by Google

LETTRE XVI.

Du Roi.

Ce 26 juin 1755.

JE ſuis fâché, mon bon Darget, que votre mal vous mette hors d'état de revenir chez moi. Je vous envoie ce congé, que je ne vous aurois jamais accordé, ſi vous ne me l'aviez demandé; vous me trouverez toujours porté à vous faire plaiſir dans tout ce qui ſera de ma compétence. Je ſouhaite de tout mon cœur que vous vous remettiez, & je vous remercie bien ſincérement de tous les ſervices que vous m'avez rendus.

P. S. Je vous laiſſerois volontiers le fatras de mes ſottiſes; mais il pourroit s'égarer après votre mort; & vous ſavez à quel point je crains de paſſer pour poëte.

LETTRE XVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 1 décembre 1755.

J'Ai reçu la lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 7 du mois dernier, & je ſuis tout-à-fait ſenſible aux ſentimens d'attention que vous vous empreſſez de me marquer: je reçois tout ce qui me vient de vous avec plaiſir; & vous pouvez être aſſuré de mon ſouvenir & de l'eſtime

Digitized by Google

que je conſerve à votre égard, malgré votre abſence.

Il dépendra toujours de vous de retirer votre fils auprès de vous, pour lui donner une bonne éducation ſous vos yeux, & vous n'avez qu'à vous arranger à ce ſujet, car je n'empêcherai jamais qu'il ne ſoit rendu à votre tendreſſe.

Je vous tiendrai au reſte très-volontiers compte ſi vous vouliez quelquefois, ſelon votre convenance, me marquer de temps en temps quelques nouvelles, & dans ce cas, vous n'avez qu'à adreſſer vos lettres au marquis d'Argens.

LETTRE XVIII.

Du Roi.

Berlin, ce 7 janvier 1754.

JE ſuis très-perſuadé de la ſincérité des vœux que vous faites pour moi, & de votre attachement à ma perſonne. Vous m'avez approché aſſez long-temps pour me faire connoître la bonté de votre cœur qui vous a toujours mérité mon eſtime. Je vous ſouhaite de tout mon cœur une meilleure ſanté. Vous me ferez plaiſir de vous joindre à mon agent pour me chercher un danſeur ; mais ſi vous en trouvez un, ne concluez rien ſans m'en donner avis. Chaſſez la mélancolie, & tâchez de vous mettre en état

Digitized by Google

de jouir du monde, qui vous aime peut-être plus que vous ne l'aimez, &c.

LETTRE XIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 25 février 1754.

LA goutte eſt un grand mal, mon cher Darget, mais l'hypocondrie eſt le pire de tous. Si ces humeurs gouteuſes ſoulagent votre foie, c'eſt un bien que d'avoir la goutte; ce petit tribut doit ſe payer à l'âge qui nous éloigne ſans ceſſe du moment de notre origine, & qui nous entraîne vers celui de notre deſtruction. Mais vous pourriez prendre ma lettre pour un extrait des quatrains de Pibrac, ſi je la continuois ſur le même ton. Vous m'avez fait grand plaiſir de me mander des nouvelles de Paris, & de celles du poëte; ſon caractère me conſole des regrets que j'ai de ſon eſprit. Cet hiver a été épouvantable; vous avez fort bien deviné que je reſterois enfermé dans ma chambre, où, à dire le vrai, je ſuis plus ſolitaire que je ne voudrois. Notre ſociété s'en eſt allée au diable; le fou eſt en Suiſſe, l'Italien a fait un trou à la lune, Maupertuis eſt ſur le grabat, & d'Argens s'eſt bleſſé le petit doigt, ce qui lui fait porter le bras en écharpe, comme s'il avoit été bleſſé à Philipsbourg d'un coup de canon.

Digitized by Google

canon. C'eſt la plus grande nouvelle de Potsdam, ne m'en demandez pas davantage. Je vis avec mes livres; je converſe avec les gens du ſiècle d'Auguſte, & bientôt je ne connoîtrai pas plus les gens de ce ſiècle-ci, que défunt Jordan ne connoiſſoit les rues de Berlin. On dit ici que vous aurez la guerre; j'en ſerois fâché pour votre marine; il lui falloit au moins encore trois ans pour paroître avec avantage vis-à-vis celle d'Angleterre. Mais qu'on faſſe la guerre ou la paix en Amérique, il y a encore du chemin avant que l'incendie ſe communique à nos frontières.

Adieu, mon bon Darget! je ne vous apoſtropherai pas d'un grand je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

LETTRE XX.

Du Roi.

Potsdam, ce 23 mars 1754.

JE vous remercie des danſeurs que vous m'avez procurés. — Vous ſavez l'accueil que j'ai toujours fait aux officiers François qui ſont venus dans mes états; c'eſt pourquoi vous ne devez pas douter que M. de Quincy, dont vous me parlez dans votre lettre, ne ſoit reçu avec la même bonté, & que je ne lui accorde la même protection & la même bienveillance.

Digitized by Google

Donnez-moi des nouvelles de Voltaire lorsque vous en aurez, de quelqu'espèce qu'elles soient. Je vous sais bon gré de l'attention que vous avez à me donner des marques que vous m'êtes toujours attaché, &c.

LETTRE XXI.

Du Roi.

Potsdam, ce premier avril 1754.

JE suis bien fâché, mon pauvre Darget, que vous êtes toujours au lit : vous voyez bien que ce n'est pas le climat qui en est cause, mais la maladie que vous portez avec vous. Il me faut encore un troisième danseur & danseuse; ne pourroit-on pas trouver à Paris quelque drôlesse aux yeux frippons, au minois gentil, à la taille élégante, & qui voulût venir cabrioler sur notre théâtre de Berlin? ce seroit une obligation de plus que je vous aurois. Croiriez-vous bien que Voltaire, après tous les tours qu'il m'a joués, a fait des démarches pour revenir? mais le Ciel m'en préserve, il n'est bon qu'à lire, & dangereux à fréquenter. Le marquis ci-présent vous fait ses complimens; & pour moi, je vous assure que je ferai toute ma vie plus de cas de votre cœur que de tout l'esprit des beaux-esprits. *Vale.*

Digitized by Google

LETTRE XXII.

De M, Durget.

Vincennes, ce 27 avril 1754.

SIRE,

LE bonheur de marquer à V. M. mon zèle & mon dévouement, me feroit faire des miracles ; & c'en seroit peut-être un que de trouver une danseuse telle que V. M. la demande. Quand ces filles-là sont d'une aussi jolie figure, Paris est pour elles un Pérou qu'elles ne veulent point abandonner. Quoi qu'il en soit, Sire, les intérêts de votre théâtre sont remis au sieur Petit, agent de V. M. ; & j'ose l'assurer que personne n'est plus capable que lui de conduire ces sortes de négociations. Il est juste qu'il en ait tout l'honneur, puisqu'il en a toute la peine ; & il m'a fait sentir que ce seroit nuire à sa besogne, que de vouloir le seconder.

Je sais qu'il va partir incessamment pour Berlin un nommé de Caen, horloger ; c'est un excellent ouvrier, & V. M. fait en lui une excellente acquisition.

Je ne suis point surpris des démarches de M. de Voltaire pour retourner auprès de V. M. ; il a l'esprit trop beau pour ne l'avoir pas raisonnable une fois en sa vie ; mais votre répugnance, Sire, est également fondée, puis-

Digitized by Google

qu'il a eu le malheur de vous manquer essentiellement. Ce que V. M. a bien voulu m'écrire là-dessus m'a fait d'autant plus de plaisir, que l'on avoit débité ici qu'elle avoit marqué quelqu'envie de le ravoir. Je sais même que le président en avoit été fort effrayé. Je crois que l'on saura un jour des choses bien singulières sur tout cela, que l'obscurité dérobe encore. Quoi qu'il en soit, Sire, votre gloire triomphe & triomphera toujours de tout. On est autorisé à s'amuser des choses agréables, quand on en fait continuellement d'utiles; & c'est d'après celles-ci que les princes sont jugés par les sages & par la postérité. Que l'Épître à votre esprit, Sire, ne peut-elle être publique! V. M. doit permettre qu'on la lui dérobe, quand elle voudra publier la meilleure de toutes les apologies.

On assure ici que M. de Voltaire passera tout l'été à Plombières, & qu'il se fixera ensuite à Strasbourg; il a fait des démarches pour aller à Lunéville, mais sans succès. Tout ce qui tient à ce pays-ci ne se prêtera jamais à rien qui paroisse s'éloigner de la considération particulière que l'on aime à y marquer à V. M.

Il est vrai, Sire, que ma santé est toujours fort dérangée; cet hiver a été & trop rude & trop long; tous les climats se sont ressemblés. D'ailleurs V. M. sait mieux qu'aucun autre, à quel point les ames sensibles sont affectées de tout ce qui les environne. Ce don malheu-

Digitized by Google

reux de la nature n'eſt point affoibli chez moi ; & le ſouvenir des bontés de V. M. ſe repréſente très-ſouvent à mon cœur & à mon eſprit de la manière la plus attendriſſante ; la grace que vous daignez me faire, Sire, en me les continuant, redouble encore cet attendriſſement. J'oſe ſupplier V. M. de ne pas m'en retirer les témoignages. Je compte toujours fermement ſur la protection qu'elle a daigné me promettre ; c'eſt ſur votre appui, Sire, que je fonde les plus fortes eſpéranees ; il eſt dans la bonté du cœur de V. M. d'aimer que je lui doive mon bonheur, même dans l'éloignement, il redoublera de prix pour moi quand je le tiendrai d'elle.

Je joins ici la copie de deux lettres qui font grand bruit à Paris, & qui ſont authentiques.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, Sire, &c.

LETTRE XXIII.

Du Roi.

Ce 13 mai 1754.

JE vous ſuis fort obligé, mon bon Darget, des peines que vous vous donnez pour mon théâtre, & je ne doute pas que vos pieuſes intentions ne lui portent bonheur. Vous rirez malgré votre hypocondrie, en apprenant qu'au même jour je reçois des lettres de Maupertuis & de Voltaire, remplies d'injures qu'ils ſe

Digitized by Google

diſent. Ils me prennent pour un égout, dans lequel ils font écouler leurs immondices. J'ai fait faire une réponſe laconique au poëte, & je me ſuis contenté de faire ſouvenir le géomètre que ſon eſprit ſortoit du centre de gravité au nom du poëte.

Je rends graces au Ciel de n'avoir pas les paſſions auſſi vives que ces gens-là, ſans quoi je ferois la guerre toute ma vie. Le flegme de nos bons Allemands eſt, quoi qu'on en diſe, plus ſociable que la pétulance de vos beaux-eſprits. Il eſt vrai, de votre propre aveu, que nous ſommes peſans, lourds, & que nous avons le malheur d'avoir du bon ſens; mais s'il vous falloit choiſir un ami, chez qui le prendriez-vous? L'eſprit, mon cher Darget, eſt un fard, qui cache ſeulement la difformité des traits, le bon ſens moins brillant, par ſa juſteſſe même, porte à la vertu, & ſans vertu point de ſociété. Mais je ne devrois pas moraliſer avec votre hypocondrie: auſſi ne le ferois-je pas, ſi je ne vous ſavois dans un pays où vous pouvez avoir toutes les diſſipations capables de faire évanouir les vapeurs de ma morale. Adieu, mon cher, piſſez bien & ſoyez gai; c'eſt-là tout ce qu'il y a à faire pour vous dans ce monde.

Digitized by Google

LETTRE XXIV.

De M. Darget.

Vincennes, ce 10 juin 1754.

SIRE,

JE n'aurois jamais penſé, je l'avoue, que V. M. eût encore été incommodée de la querelle de Mrs. de Maupertuis & de Voltaire; ce malheureux procès n'a que trop duré. Mais mon hypocondrie a été véritablement égayée par ce que V. M. veut bien me dire ſi agréablement que ces meſſieurs la prennent pour un égout, dans lequel ils font écouler leurs immondices. Je vois par cette expreſſion que V. M. ne s'affecte & ne s'eſt jamais affectée de ces démêlés, que comme il convenoit à la ſupériorité de ſon génie & de ſon rang; & c'eſt une vérité dont la démonſtration eſt ſi peu indifférente ici à ſa gloire perſonnelle, que j'ai oſé me permettre l'indiſcrétion de faire part, de ce qu'elle a eu la bonté de m'écrire à ce ſujet à quelques perſonnes occupées de tout ce qui touche V. M. Ce qu'elle ajoute enſuite vient auſſi à la preuve de ce que je dis avec tant de plaiſir de ſon caractère; le voici, Sire! vous aimerez à relire ce que vous exprimez ſi bien : » L'eſprit eſt un fard qui cache ſou- » vent la difformité des traits; le bon ſens

Digitized by Google

» moins brillant, par sa justesse même, porte » à la vertu, & sans vertu point de société «. Ces traits, Sire, peignent votre cœur, & la société gagne à connoître des cœurs tels que le vôtre. Aussi ces expressions ont-elles attendri ceux à qui je les ai montrées, & qui étoient capables d'aimer l'homme dans le grand roi. Il m'est revenu qu'elles avoient été jusqu'à M. de Maupertuis, & qu'il en étoit très-inquiété ; mais c'est, sans doute, un ridicule qu'on lui prête, & il doit être charmé, par l'attachement que je lui connois pour V. M., qu'elle paroisse dans le public ne s'occuper de sa querelle que comme il devroit peut-être s'en occuper lui-même, c'est-à-dire, s'en amuser ; il donneroit, à sa manière, la paix à son ennemi.

J'ai pensé qu'il étoit dans la respectueuse confiance que j'ai vouée à V. M. de lui rendre compte de ma conduite, qui pourroit être interprétée auprès d'elle d'une manière à altérer ses bontés pour moi, ce dont je ne me consolerois jamais. Mes vues sont droites, & toujours dirigées par mon attachement pour vous, Sire ! Ce motif doit aussi, j'ose dire, engager V. M. à pardonner des fautes qu'un zèle trop vif pourroit me faire commettre. Mais ce qui sert à faire connoître ses qualités pour la société, peut-il être un crime ?

V. M. se souvient donc encore du plaisant panneau dans lequel elle me fit tomber un jour

Digitized by Google

sur le chapitre des Allemands. Je suis si éloigné de disputer la fureté de leur commerce, que je publie hautement & journellement que je n'ai jamais eu le plus petit chagrin par eux auprès de V. M. & qu'il ne m'en a été causé que par les François de la nation des beaux-esprits, qui n'ont pu me pardonner de me conduire moins follement qu'eux. C'est exactement la seule espèce de peine que j'aie eue au service de V. M. Tous les agrémens du pays que j'habite ne me dérobent point au souvenir des bontés de V. M. & aux sentimens du plus tendre & du plus respectueux attachement qu'exige de ma part la manière dont elle daigne me les continuer. Ce n'est que la droiture de mon cœur qui peut me les mériter ; & j'ose vous jurer, Sire, que ce cœur-là vous sera toujours acquis & dévoué : daignez en permettre toujours & les aveux & les hommages.

Je suis, &c.

LETTRE XXV.

Du Roi.

Ce 29 juillet 1754.

J'Ai reçu votre lettre, mon bon Darget, après un tour que j'ai été faire en Franconie pour voir mes deux sœurs. Maupertuis est ici de retour, & ce qu'il y a d'extraordinaire,

Digitized by Google

dans la crainte où j'ai été que l'édition de vos Œuvres ne fût égarée ou perdue, ce qui ne pourroit qu'inquiéter vivement V. M. Mais quelle apparence qu'une édition entière ait disparu ? J'ai bien reconnu, par le petit format in-4° dont il est question, que V. M. a peut-être oublié qu'elle n'a fait tirer qu'un seul exemplaire de cette sorte pour sa petite bibliothèque de voyage ; tous les autres en grand papier ont été exactement renfermés au château à Berlin, dans l'imprimerie, suivant les renseignemens que j'en ai donnés en répondant à M. l'abbé de Prades, dans le moment que j'ai reçu sa lettre. Mon inquiétude cependant ne sera absolument calmée que lorsque je recevrai la confirmation de ma conjecture ; c'est une grace que j'attends de la bonté de V. M. Elle sait combien les peines d'esprit prennent sur un mélancolique tel que moi. Je souhaite bien vivement que les eaux qu'elle vient de prendre à Sans-Souci aient un effet salutaire ; le plus ardent de mes vœux sera rempli.

Je ne puis finir, Sire, sans oser dire à V. M. combien deux choses qu'elle vient de faire ici ont eu une approbation générale : c'est la nomination de M. le baron de Knyphausen pour son ministre, & le bienfait qu'elle accorde à M. d'Alembert. Je sais bien que l'opinion du vulgaire ne décide pas V. M. ; mais, comme disoit madame de Sévigné à propos du mariage

Digitized by Google

de ſon fils, c'eſt toujours quelque choſe quand le public eſt content. Puiſſiez-vous vivre longtemps, Sire, pour faire des heureux ou pour l'être! Le marquis de Valori eſt toujours plus ſenſible à l'honneur du ſouvenir de V. M. & ſe met bien ſincérement & reſpectueuſement à ſes pieds. Je ſuis, &c.

LETTRE XXVII.

De M. Darget.

Vincennes, ce 5 octobre 1754.

SIRE,

CE n'eſt que par V. M. que je puis eſpérer de la fortune & du bonheur; & l'occaſion eſt arrivée où je puis tenir l'une & l'autre de ſa bonté & de ſa protection; elle a daigné me le promettre, & j'y mets toute mon eſpérance.

M. de Sechelles qui a été nommé contrôleur-général des finances, & qui, en cette qualité, eſt ici le tribunal des graces ſolides & pécuniaires, conſerve pour V. M. tous les ſentimens qu'il a pris à Prague, où il a eu le bonheur d'en être connu perſonnellement; & je ſais qu'il ſaiſira avec empreſſement l'occaſion de faire des choſes qui ſoient agréables à V. M. Elle fera exactement ma fortune, ſi elle daigne m'accorder une lettre de recommandation pour ce miniſtre, dans laquelle elle veuille bien

Digitized by Google

d'instruire des bontés particulières dont elle m'honore, & de la satisfaction personnelle qu'elle ressentira si M. de Sechelles veut bien me donner, à sa considération, un intérêt avantageux, soit dans les sous-fermes, soit dans quelques autres affaires de finances.

Cette grace, Sire, sera victorieuse pour moi, & je devrai à V. M. le bonheur de pouvoir vivre tranquillement & librement par-tout où je le voudrai, & affranchi de la tyrannie des emplois qui deviennent toujours difficiles & pénibles quand on a une santé aussi dérangée que la mienne. Je prierai encore très-respectueusement V. M. de prévenir M. le baron de Kniphausen de la protection qu'elle daignera m'accorder en cette occasion, afin qu'il soit autorisé à en demander les effets à monsieur le contrôleur-général; & dans le cas où V. M. ne crût pas devoir écrire à M. de Sechelles, ce qu'elle a cependant eu la bonté de faire plus d'une fois pendant le temps que j'ai eu l'honneur d'être à son service, j'ose la supplier d'ordonner à M. le baron de Kniphausen de me présenter à ce ministre de sa part, & de lui dire ce que j'ose supplier V. M. de lui écrire, & qu'elle eût la bonté d'en parler au chevalier de la Touche. Mais, Sire, la lettre de V. M. seroit d'une toute autre importance pour moi; & c'est parce que cette grace est plus marquée, que j'ose aussi la lui demander avec plus d'inst-

Digitized by Google

tance, & plus d'espérance de l'obtenir. Que V. M. me permette de lui rappeller qu'elle a fait, par sa recommandation, la fortune du frère de M. de Maupertuis & de celui de M. de Chazot, qui n'avoient pas le bonheur d'être connus d'elle personnellement; & qu'en me comblant de cette grace, V. M. daigne récompenser un ancien serviteur qui lui est toujours dévoué, & des services duquel elle a bien voulu paroître n'être pas mécontente. Cette recommandation, d'ailleurs, ne compromet point V. M., j'ose le lui jurer; il est d'usage que ces intérêts ne s'accordent qu'à la protection la plus puissante.

Comme ces objets de finances se traitent au voyage de Fontainebleau, je désirerois bien être à portée d'y aller présenter la lettre que j'attends de la bonté de V. M. avec la plus respectueuse confiance. Je suis, &c.

LETTRE XXVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 octobre 1754.

J'Ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 5 de ce mois, & je serai bien-aise de pouvoir contribuer quelque chose à votre fortune. Pour cet effet je donnerai mes ordres à mon ministre à Paris, le baron de Kniphausen, de vous pré-

Digitized by Google

senter à M. de Sechelles, & de vous recommander de ma part comme un ancien & bon sujet, qui m'a servi avec zèle & attachement, & dont je souhaiterois avoir l'obligation d'un bon établissement dans sa patrie audit ministre; je ne doute point que cela ne produise un bon effet, & je le souhaite d'autant plus, que je serai charmé de vous voir content & heureux.

LETTRE XXIX.

De M. Darget.

Ce 9 novembre 1754.

SIRE,

J'Attends de M. le baron de Kniphausen l'exécution des ordres qu'il doit recevoir de V. M. ainsi qu'elle a daigné me l'annoncer par sa lettre du 19 du mois dernier. Des bontés aussi marquées doivent avoir pour moi l'effet le plus avantageux, & sur-tout si V. M. veut bien en dire un mot à M. le chevalier de la Touche, afin qu'il écrive ici de conformité. Ma fortune sera votre ouvrage, Sire, j'espère que vous ne l'abandonnerez pas, & que si cela est absolument nécessaire pour décider mon bien-être, V. M. daignera m'accorder une lettre directe pour M. de Sechelles. Elle connoît les hommes & elle sait combien les choses qui leur deviennent personnelles de la part d'un grand

roi

Digitized by Google

roi & d'un grand homme, ont droit de les intéreſſer. Je ne ſouhaite ce peu de fortune, Sire, que pour me procurer une liberté ſans laquelle il n'eſt point de vrai bonheur, & de laquelle je ne ferai uſage que pour aller porter quelquefois aux pieds de V. M. mes vœux, mon bonheur même, & ma reſpectueuſe reconnoiſſance. Cette eſpérance, Sire, eſt à la tête de tous mes projets, & j'oſe ſupplier V. M. de ne pas détruire une idée qui m'anime & qui me ſoutient.

Je connois le goût de V. M. pour les ouvrages de Lancret, & je joins ici un mémoire ſur dix tableaux de ce maître, dont j'ai déterminé un de mes amis à ſe défaire, s'ils peuvent plaire à V. M. Ce ſont, de l'aveu de tout le monde, les plus agréables qui ſoient ſortis de la main de ce peintre, tant pour la correction du deſſin que pour l'agrément des figures. Si V. M. trouve bon de me donner quelques ordres à ce ſujet, je les exécuterai avec la plus grande exactitude. Ces tableaux ſont en ſi bon état, même pour les bordures, qu'il n'y auroit plus qu'à les mettre en place à leur arrivée.

M. de Voltaire eſt toujours en Alſace avec madame Denis ſa nièce. On remettra cet hiver ſa *Rome ſauvée* ſur le théâtre; on attend, au retour de Fontainebleau, le *Triumvirat* de Crébillon, ſur le ſuccès duquel les avis ſont partagés. Les comédiens en ont la plus grande

Digitized by Google

opinion ; mais ce qui eſt vrai, Sire, & qui ne le peut être que dans ce pays-ci, c'eſt que toutes les loges étoient retenues pour les premières repréſentations de cette tragédie, avant que les rôles en fuſſent diſtribués. Je ſuis, &c.

LETTRE XXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 14 décembre 1754.

JE ne ſaurois faire pour vous ce que vous me demandez dans votre dernière lettre, je le crois d'ailleurs aſſez inutile, parce que M. de Sechelles verra bien aiſément que je m'intéreſſe pour vous, dès que vous ſerez préſenté par mon miniſtre.

Quant aux tableaux dont vous me parlez, je vous dirai que je ne ſuis plus dans ce goût-là, ou plutôt j'en ai aſſez dans ce genre. J'achète à préſent volontiers des Rubens, des Van-Dyk, en un mot les tableaux des grands peintres, tant de l'école flamande que de l'école françoiſe. Si vous en ſavez quelqu'un à vendre, vous me ferez plaiſir de me l'indiquer. J'ai toujours les mêmes ſentimens pour vous, & vous devez être perſuadé que je vous rendrai ſervice dès que cela ſe pourra.

P. S. Ne vous étonnez point de la mauvaiſe écriture de cette lettre, j'ai un chat de la Sorbonne qui me ſert de ſecrétaire (l'abbé de Prades).

Digitized by Google

LETTRE XXXI.

De M. Darget.

Ce 24 décembre 1754.

SIRE,

J'Ai été préſenté à M. de Sechelles, & il a reçu comme il le devoit la reſpectable recommandation de V. M. J'eſpère qu'elle aura pour moi l'effet ſalutaire que j'ai tant lieu d'en attendre, ſur-tout ſi M. le baron de Kniphauſen la rappelle quelquefois à monſieur le contrôleur-général. C'eſt ce que j'oſe demander en grace à V. M. de vouloir bien lui recommander, & auſſi d'avoir la bonté extrême d'en dire un mot à M. de la Touche. Tout ce qui mène à la fortune, même médiocre, eſt ſi prodigieuſement couru dans ce pays ci, qu'il n'y a exactement que la force de la protection qui puiſſe l'emporter ; & j'ai toutes les eſpérances du monde, Sire, qu'on ne refuſera pas à celle dont V. M. m'honore, les demandes modeſtes que je me propoſe de faire. Qu'il ſera heureux pour moi, Sire, dans les ſentimens qui m'attachent à V. M. de ne devoir mon aiſance qu'à ſon appui & à ſes bontés !

M. de Voltaire a été à Lyon au paſſage de M. le duc de Richelieu. Il a fait ſa cour à madame la M.... qui l'a reçu froidement. Il a été

Digitized by Google

accueilli foiblement des grands, craint des particuliers, & comblé d'éloges par le gros du public. On comptoit qu'il y attendroit le retour du duc de Richelieu, qui ſera le 10 janvier; mais le 10 de ce mois-ci, il eſt parti au moment qu'on s'y attendoit le moins, toujours accompagné de madame Denis, & il eſt allé s'établir au château de Prangin dans le pays de Vaux, domination de Berne, ſur le lac, & à ſix lieues de Genève; ce château, qui eſt fort beau, & dans la plus belle ſituation du monde, lui eſt prêté par le propriétaire; & l'on penſe à Lyon que ce motif d'économie n'a pas peu contribué au parti qu'il a pris; il a annoncé qu'il iroit prendre les bains d'Aix-la-Chapelle; on en doute. Il fait actuellement à Genève une nouvelle édition de l'*Hiſtoire univerſelle*, & l'on aſſure que la publication de la *Pucelle* ne tient preſqu'à rien. Il ne diſſimule à perſonne que ſon exil de ce pays-ci eſt éternel ſi cet ouvrage devient public. Il s'eſt amuſé à Lyon à faire jouer aux comédiens quelques-unes de ſes tragédies; celle du *Triumvirat* de Crébillon, qui fut repréſentée hier pour la première fois, & avec un très-grand ſuccès, va lui porter un coup très-ſenſible; on dit qu'il a fait ſur le même canevas la *Mort de Cicéron*.

Le diſcours que M. d'Alembert prononça le 19 de ce mois, pour ſa réception à l'académie françoiſe, fut univerſellement applaudi, & bien

Digitized by Google

fait pour l'être ; il y parla de V. M. comme tout le monde en penſe.

Nous touchons, Sire, au renouvellement de l'année ; j'oſe me flatter que V. M. voudra bien me permettre, à cette occaſion, de lui renouveller les aſſurances de tous les vœux que je fais & ferai toute ma vie pour ſa ſanté. Ils ſont une ſuite de ma reſpectueuſe reconnoiſſance & de mon dévouement pour V. M.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXII.

De M. Darget.

Ce 12 mars 1755.

SIRE,

LE ſieur Petit aura ſans doute envoyé à V. M. le catalogue des tableaux de M. Paſquier, ancien député du commerce de Normandie, & qui avoit une collection des mieux choiſies des différentes écoles ; ce cabinet doit être vendu inceſſamment. On y trouve ſur-tout la *Leda* du Corrège, du cabinet du régent, & que feu M. le duc d'Orléans fit pieuſement couper en quatre morceaux, qui furent heureuſement ſauvés du feu par Coypel, qui ne put cependant en garantir la tête ; il a rapproché ces morceaux, & la tête a été reſtituée par de Lien. Ce tableau, ſi beau par lui-même, & célèbre

Digitized by Google

par ſes aventures, ſera pouſſé, dit-on, juſqu'à vingt-cinq mille livres. Il a environ ſix pieds de haut ſur cinq de large ; il tiendroit bien magnifiquement ſa place dans la galerie que V. M. prépare.

M. de Voltaire s'eſt enfin décidé entre Genève & Rome ; il vient de faire acheter par Cramer ſon libraire, un bien de campagne fort beau & bien bâti ſur le lac de Genève, qu'il a payé 87,200 liv. Il en a avancé l'argent, & Cramer le lui a vendu à vie 40,000 francs. Il fait actuellement une édition complette en cinq volumes de ſon *Hiſtoire univerſelle*. Il paroît fixé à demeurer dans ce pays-là, ainſi que madame Denis ; ils y ont fait venir tous leurs meubles & tous leurs livres. Voilà des vers qu'il a fait ſur la ville de Lyon.

Il eſt vrai que Plutus eſt au rang de vos dieux,
Et ce n'eſt pas tant pis pour votre aimable ville ;
Il n'a point de plus bel aſyle.
Ailleurs il eſt aveugle, il a chez vous des yeux ;
Il n'étoit autrefois que dieu de la richeſſe,
Vous en faites le dieu des arts ;
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole & les eaux du Permeſſe.

M. de Fontenelle a été à la mort ; il en a rappellé, & malgré ſes quatre-vingt-dix-neuf ans, il dîne hors de chez lui tous les jours, comme il a fait toute ſa vie ; ſon eſprit eſt toujours gai, & il ne doit cet état qu'à la tranquil-

Digitized by Google

lité de ſon caractère ; il n'y a pas trois ans qu'il fit cet impromptu :

Heureux qui ne connoît que ce drôle immodeſte
Qui du ſexe eſt toujours vainqueur !
On ſait où le mettre de reſte ;
On ne ſait où placer ſon cœur.

Cela eſt ſi plaiſamment philoſopher à quatre-vingt-dix-neuf ans, que je me flatte que V. M. me pardonnera de lui parler de cette poliſſonnerie.

Les comédiens françois repréſentent avec ſuccès la tragédie de *Philoctète* de M. de Château-Brun, auteur des *Troyennes* que l'on donna il y a un an. Les caractères d'Ulyſſe & de Philoctète y ſont heureuſement rendus d'après Homère ; cet ouvrage eſt ſemé de vers bien faits & de maximes admirables. Un financier dit l'autre jour à propos de cette pièce : Cela eſt aſſez beau, mais j'aime encore mieux le *Sophocle* d'Euripide. Les plaiſans diſent que ce ſont les quatrains de Pibrac mis en action. Je n'ai point vu cette nouveauté, Sire ; je ſuis retenu ici par une humeur de goutte qui s'eſt réunie à mes autres incommodités. Ma triſte expérience me fait admirer, bien plus qu'autrefois encore, la tranquillité avec laquelle j'ai vu V. M. ſouffrir les douleurs de cette cruelle maladie. Puiſſe-t-elle en être préſervée pour long-temps ! cet hiver eſt bien long, & je crains toujours pour votre ſanté, Sire, l'eſpèce de ſolitude à la-

Digitized by Google

quelle vous vous condamnez pendant cette saison ; V. M. permettra bien à un ancien serviteur, toujours également & respectueusement dévoué, de lui montrer à cet égard ses alarmes & ses vœux.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIII.

De M. Darget.

Ce 8 juillet 1755.

SIRE,

PEndant que V. M. se promenoit en Hollande dans un incognito, qui a bien dû l'amuser, mais que les gens qui ne connoissent pas tout ce que V. M. peut faire, n'imaginent jamais pouvoir marcher avec la royauté, j'étois à Liège, où j'ai consulté les plus habiles médecins sur mon état & sur l'effet que je pouvois attendre des eaux de Spa ; ils m'ont annoncé que je ne pouvois en faire usage qu'après deux mois ou six semaines au moins de remèdes & de régimes préparatoires ; qu'il falloit après boire de la Sauvenière pendant quatre semaines ; & comme tout cela ne pouvoit pas s'accorder avec le temps de mon congé, & l'état de mes finances ; que d'ailleurs, Sire, graces aux bontés infinies que vous avez daigné me marquer, la satisfaction & le mou-

Digitized by Google

vement que m'a occasionnés ce voyage, m'a donné plus de santé que je n'en ai eu depuis bien long-temps ; j'ai pris mon parti de revenir tout doucement ici, puisqu'aussi-bien j'avois rempli si délicieusement par mon cœur l'objet principal de ma course.

Je m'empresse, Sire, de me mettre de nouveau aux pieds de V. M., & de lui faire les plus respectueux, & s'il m'est permis de le dire, les plus tendres remerciemens de la manière dont elle a bien voulu me revoir. Quelle récompense, Sire, pour un dévouement aussi vrai & aussi sincère que celui que j'ai voué à V. M., & dont j'ose la supplier de voir toujours avec une égale bonté & les aveux & les hommages !

J'ai tout lieu d'espérer que la nouvelle démarche que M. le baron de Kniphausen fera en ma faveur, & suivant vos ordres, Sire, auprès de M. de Sechelles, produira le plus heureux succès, & je proteste encore à V. M. que je ne désire de fortune que pour pouvoir être en état d'aller de temps en temps lui montrer l'objet de ses bienfaits, & prendre à ses pieds de nouveaux motifs de l'aimer & de l'admirer. V. M. a bien voulu me le permettre & me le promettre en me congédiant à Wésel, & je la conjure de ne jamais rappeller de cette grace.

Voilà, Sire, une Épître nouvelle de M. de

Digitized by Google

Voltaire ; je ſouhaiterois bien avoir le mérite de la nouveauté, en l'envoyant à V. M. Il y a des choſes charmantes, comme dans tout ce qui vient de lui ; il eſt dans la plus grande inquiétude ſur le ſort de ſa *Pucelle*, dont il court des copies dans le monde, & qu'il tremble qu'elle ne ſoit imprimée ; j'ai trouvé ici deux lettres de lui à cette occaſion. Il me dit dans une, avoir envoyé à V. M. le fils de Willelme qu'elle veut avoir pour ſon copiſte, & qu'il lui a payé ſon voyage ; enfin ſes lettres ſont toutes tendres & toutes bonnes, il croit avoir beſoin de moi.

J'ai vu à Liège un cabinet de tableaux, où il y en a deux ou trois qui mériteroient de paſſer dans la galerie de Sans-Souci ; j'ai prié qu'on m'en envoyât le catalogue, ſans dire l'uſage que j'en voulois faire. Je le ferai parvenir à V. M. ; & ſi ces tableaux peuvent lui convenir, j'ai là quelqu'un qui pourra à la vente, les acheter, avec la conduite que M. Metra met ici dans ces ſortes d'affaires.

J'ai déjà agi pour l'autre commiſſion que V. M. a eu la bonté de me donner ; & elle peut être aſſurée qu'elle ſera faite le mieux qu'il ſera poſſible, à ſon entière ſatisfaction dont on eſt véritablement occupé, & auſſi à la manière de M. Metra.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXXIV.

De M. Darget.

Vincennes, ce 22 août 1755.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur d'écrire & de parler à V. M. de l'*Orphelin de la Chine*, tragédie nouvelle de M. de Voltaire ; on en donna, avant-hier 20, la première repréſentation, & voici la manière dont les meilleurs eſprits la jugent : L'expoſition de la pièce eſt admirable & l'intérêt ſi vif dès le premier acte, que s'il alloit par proportion en augmentant, on en ſuffoqueroit ; les troiſième & quatrième ſont moins chauds ; le cinquième, comme celui de la *Rome ſauvée*, un peu précipité ; mais on s'accorde à convenir que l'ouvrage eſt écrit ſupérieurement, qu'il y a beaucoup de vers faiſant maximes, toutes priſes dans le ſujet ; & de ces beautés de détail qui ſemblent n'appartenir qu'à Voltaire. Il y a cependant des longueurs que les chargés de procuration (M. d'Argental & autres) prennent ſur eux de retrancher pour la ſeconde repréſentation, mais ils n'oſent pas toucher aux vers qui devroient réunir ces lacunes, de façon qu'il y aura demain pluſieurs endroits de quatre vers tout de ſuite maſculins ou féminins : Gengis-Kan,

Digitized by Google

tyran, eſt un perſonnage dans le goût de celui du duc de Foix, qui a tant intéreſſé V. M.; le rôle de la princeſſe eſt inimitable, ainſi que la Clairon qui le joue.

Voilà, Sire, ce que l'on penſe aſſez univerſellement; il y avoit de la cabale parmi les comédiens pour des rôles demandés & refuſés; il y en a dans le public; mais tout a été obligé de céder aux applaudiſſemens de la plus nombreuſe & de la plus brillante aſſemblée.

Il y a ſur cet ouvrage une anecdote ſingulière & qui prouve bien la juſteſſe d'eſprit de l'auteur dans ces matières. A la lecture qui en fut faite chez M. d'Argental par quelques comédiens & des gens-de-lettres & de goût, on convint qu'il falloit néceſſairement changer le quatrième acte dont on fit ſur le champ l'arrangement, avant le départ du courier. L'auteur qui, de ſon côté, avoit fait les mêmes réflexions, envoya un quatrième acte changé d'après ces remarques, & comme ſi elles lui euſſent été communiquées. Marmontel revendique, dit-on, le canevas, comme étant celui de ſon *Egyptus*; on y trouve quelques ſituations priſes de *Polyeucte* & d'*Athalie*; mais quoi qu'il en ſoit, tout, juſqu'à préſent, diſparoît devant les beautés.

Un mal de gorge & des douleurs de rhumatiſme, qui me retiennent dans ma chambre depuis quinze jours, m'ont empêché de pro-

Digitized by Google

fiter d'une place que j'avois dans une loge retenue il y a plus d'un mois pour cette première représentation. Le peu de santé que la satisfaction extrême & le mouvement de mon voyage à Wésel m'avoient procuré, a été bientôt épuisé; & me voilà, Sire, retombé dans l'hypocondrie, qui est inséparable d'un état de souffrance dans les ames qui n'ont pas autant de force que celle de V. M.; mais la bonté de son cœur lui fait voir avec pitié dans les autres, ce que son héroïsme lui feroit dans l'occasion, vaincre avec courage en elle-même; je sens, Sire, tout le besoin que j'ai eu & que j'ai encore de cette bonté-là, & j'ose en demander la continuation à V. M. comme un bienfait.

Monsieur le comte de Gisors tomba, il y a quelques jours à Metz, dans une pièce d'eau; il s'y seroit noyé sans un soldat du régiment des gardes Lorraines qui s'y jeta lui-même pour l'en retirer: c'eût été bien dommage qu'un homme qui, de l'aveu même de V. M., promet une aussi belle carrière, eût péri aussi malheureusement.

La *Pucelle* court les rues en manuscrit, il ne se peut pas qu'elle ne soit bientôt imprimée, l'auteur en montre une inquiétude qui diminuera beaucoup la joie du succès de l'*Orphelin*.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

Digitized by Google

LETTRE XXXV.

De M. Darget.

Paris, novembre 1755.

SIRE,

J'Avois grand besoin de la dernière lettre que M. l'abbé de Prades m'a fait l'honneur de m'écrire par l'ordre de V. M. ; j'avois la plus douloureuse crainte de n'être plus dans le souvenir ni dans les bontés de V. M., & je m'en affligeois aussi sincérement que j'ose lui dire que je sais l'aimer.

L'*Orphelin de la Chine* a perdu de son prix à l'impression ; il y a des vers durs, d'autres que l'on trouve peu françois ; c'est au jeu de la Clairon que M. de Voltaire a dû les premiers succès de cette tragédie. La *Pucelle* si peu chaste, mais si long-temps cachée, est une débordée qui court aujourd'hui les rues ; on la propose dans les maisons à deux louis ; l'auteur en a envoyé à Thiriot une copie qu'il a fort châtiée, mais qui n'est pas la bonne, celle de V. M. ; les tristes voiles de la décence ne vont pas à cette belle-là.

On assure que M. le duc de Nivernois partira à la fin du mois ; V. M. connoît son esprit par plusieurs de ses ouvrages ; elle aimera sa sagesse & sa modestie, qui, dit-on, va quelque-

Digitized by Google

fois jusqu'à la timidité; mais V. M. sait que le mérite & la plus haute naissance n'en affranchissent pas toujours, & elle réunit trop bien d'ailleurs tout ce qui peut en donner pour n'être pas disposée à l'excuser.

J'ai vu, Sire, par les nouvelles publiques, tout ce que votre V. M. vient de faire d'agréable & de brillant dans les fêtes de Charlottenbourg; il me semble la voir retourner après délicieusement dans sa retraite de Potsdam. Ces choses-là m'affectent plus que toute autre lecture; je me place avec grand plaisir en des lieux où je vis si souvent en idée, & que je mets toujours dans mes espérances de revoir encore. Il ne faut pas moins que ces ressources de mon imagination, Sire, pour m'en imposer sur les réalités que j'éprouve. L'arrangement général qui vient d'être fait dans les finances éloigne pour long-temps peut-être l'effet des promesses de M. de Sechelles; & ma mauvaise santé rend mes besoins pressans; daignez me renouveller votre puissante protection, Sire, je vous en conjure; un mot de V. M. à M. de Sechelles en ma faveur, le décideroit à me donner un intérêt dans la ferme des postes qui va se renouveller; mais si V. M. ne croit pas devoir lui en écrire directement, ce qui seroit décisif, qu'elle veuille bien en marquer quelque chose à M. le maréchal de Belle-Isle, en écrire encore à M. le

Digitized by Google

baron de Kniphauſen, & enfin en parler avec le ton de l'intérêt & de la bonté à M. le duc de Nivernois. Ce n'eſt qu'en tremblant que je demande cette grace à V. M.; mais c'eſt à ſon bon cœur que j'en appelle; elle daignera ſe prêter à aſſurer ma fortune & celle de mon fils par un mot qui, j'oſe le lui dire, ne la compromettra pas; je l'eſpère de votre bonté infinie pour moi, Sire, mais l'inſtant eſt preſſant; ce renouvellement des poſtes ſe fera dans le courant de cette année, & il m'eſt de la plus grande importance de n'être pas prévenu. Si je manque cette affaire, qui eſt ſûre, tranquille, & la ſeule peut-être qui me convienne, toutes mes eſpérances ſeront reculées au point d'être preſque détruites. Si je ne ſuis pas aſſez heureux pour que V. M. m'accorde cette grace, que je ne ſois pas au moins aſſez à plaindre, pour qu'elle ne me pardonne point d'avoir oſé la lui demander.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 1 décembre 1755.

JE voudrois pouvoir faire pour vous ce que vous me demandez; mais vous auriez dû vous appercevoir que je ne pouvois pas parler de cette

Digitized by Google

cette affaire au duc de Nivernois, & que le maréchal de Belle-Isle seroit bien surpris, s'il recevoit une de mes lettres, où au-lieu de militaire, je lui parlasse de la ferme des postes. Vous savez d'ailleurs que je ne souffre pas que personne se mêle de l'administration intérieure de mes états; je suis trop juste pour demander aux autres ce que je ne trouverois pas bon qu'ils me demandassent. Les services que vous m'avez rendus peuvent vous autoriser à me demander des graces dans mon propre pays; mais dès-lors que je ne puis vous récompenser moi-même, il seroit, je crois, indécent, que je voulusse que d'autres le fissent. Demandez quelque chose qui dépende immédiatement de moi, & vous verrez que je n'oublie jamais ceux qui m'ont été attachés & que j'ai aimés.

LETTRE XXXVII.

De M. Darget.

Paris, ce 21 novembre 1755.

SIRE,

ON m'a remis un mémoire qui m'a paru assez important pour devoir être mis sous les yeux de V. M.; la manufacture de savon, dont il y est question, pourroit faire un objet intéressant pour les états de V. M. où je crois qu'il ne s'en fabrique pas. Si le projet que l'on propose

Digitized by Google

avoit votre agrément, Sire, je mettrois les intéreſſés ici vis-à-vis du miniſtre de V. M. pour diſcuter leurs intérêts & ceux de ſes ſujets.

Je joins encore ici, Sire, la deſcription de ſix tableaux qui m'ont été propoſés, & qui ſont des chef-d'œuvres dans leur genre; ſi V. M. penſoit qu'ils *puſſent* lui plaire, je les ferois voir à M. le baron de Kniphauſen, qui pourroit s'ajuſter ſur le prix avec le propriétaire, qui juſques-là ne veut pas être connu. Malgré la perfection de l'ouvrage, je crains que les ſujets ne ſoient pas du goût de V. M., qui d'ailleurs ne m'a pas paru faire grand cas de la mignature.

La *Pucelle* eſt imprimée à Liège; on en a déjà des exemplaires ici arrivés très-clandeſtinement; l'édition n'eſt pas belle, & eſt remplie de fautes auſſi bien que les copies manuſcrites qui fourmillent dans le public. V. M. trouvera le duc de Nivernois très-inſtruit ſur toutes les anecdotes de notre littérature. Il eſt déjà entré ici, ainſi que M. le maréchal de Belle-Isle & madame de Pompadour, dans mes intérêts, ſur la ſeule réputation que j'ai d'être un ancien ſerviteur de V. M., auquel elle veut bien quelquefois penſer encore. Que ne dois-je pas eſpérer, Sire, quand vous daignerez faire connoître à M. de Nivernois que je ſuis aſſez heureux en effet, pour avoir encore

Digitized by Google

quelque part dans le ſouvenir de V. M. ; la ſuppreſſion des ſous-fermes a rendu les moyens de fortune ſi difficiles, qu'il n'y a que le poids de la protection qui puiſſe aſſurer des ſuccès. Celle dont m'honore V. M. fait ma ſeule eſpérance, & j'oſe lui en demander la continuation & les effets avec la reſpectueuſe confiance dont elle a bien voulu me permettre l'uſage.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 5 décembre 1758.

JE ne doute pas que les mignatures dont vous me parlez ne ſoient très-belles ; elles ſont, je l'avoue, d'après les deſſins d'un grand maître ; mais je n'aime pas ce genre-là, & vous ſavez que je ne l'ai jamais aimé. Quant aux entrepreneurs de la manufacture de ſavon, ils ſont abſolument inutiles dans mes états ; on y fait du ſavon dans toutes les villes, il y eſt à très-bon marché, & vous devez vous rappeller qu'on blanchiſſoit très-bien votre linge. Je ne vous en ſais pas moins bon gré du zèle que vous ne ceſſez de me témoigner, & ſoyez aſſuré que je ſerai toujours charmé, lorſque les circonſtances me le permettront, de vous donner des marques de ma bienveillance.

Digitized by Google

LETTRE XXXIX.

De M. Durget.

Paris, ce 6 février 1756.

IL paroît ici, mais fort myſtérieuſement encore, deux ouvrages qui ſont également recherchés ; l'un eſt un poëme, intitulé : *Le Plaiſir*, que l'on donne à M. le duc de Nivernois, que je n'ai pas lu, & qui répond, dit-on, à la délicateſſe de ſon goût & de ſon eſprit, que V. M. ſi bon juge dans cette partie, eſt à préſent à même d'apprécier. L'autre ouvrage eſt de M. de Voltaire ; c'eſt un poëme en quatre chants, ſur la religion naturelle, & qui ne laiſſe rien à déſirer, ni pour la juſteſſe des idées, ni pour la bonté de la poéſie : c'eſt enfin, de l'aveu des connoiſſeurs, le morceau le plus complétement beau qui ſoit ſorti de ſa plume. Comme il eſt dédié à V. M. & qu'elle y eſt citée plus d'une fois à propos des principes qui y ſont établis, je ne doute point que l'auteur ne l'ait envoyé à V. M. Cet ouvrage n'eſt point imprimé ; il n'eſt pas même poſſible d'en avoir de copie.

Je n'oſe parler à V. M. du ſujet qui fait en ce moment l'entretien de toute l'Europe. Tout ce qu'il laiſſe enviſager, me pénètre plus que je ne pourrois l'exprimer. Ma deſtinée, Sire, m'a fait deux patries ; je ſuis né citoyen zélé

Digitized by Google

de l'une ; la reconnoiſſance m'attache éternellement à l'autre ; & je trouvois une ſatisfaction infinie à pouvoir former des vœux qui étoient toujours réunis dans leur objet. L'époque qui pourroit les ſéparer, ne ſortira jamais de ma mémoire, & m'intéreſſera toujours le plus ſenſiblement. Je ſupplie V.M. de permettre cet aveu au dévouement ſi ſincère & ſi durable qu'elle me connoît pour elle.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XL.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 février 1756.

J'Ai reçu vos deux lettres, datées toutes les deux du même jour & contenant les mêmes choſes, à l'exception d'une, où vous me faites part de vos alarmes ſur la convention de Londres ; mais je ſuis ſurpris qu'un homme comme vous, accoutumé aux affaires, ait pris pour des faits vrais, des diſcours & des raiſonnemens du peuple. Soyez tranquille, ma convention ne trouble en rien la bonne harmonie avec laquelle j'ai vécu juſqu'ici avec la France, & vous pouvez faire, en toute ſûreté, des vœux pour ma proſpérité, ſans trahir les intérêts de votre patrie. Je vous remercie au reſte de l'attachément que vous ne ceſſez de me témoi-

Digitized by Google

gner. Piflez à votre aife, mon pauvre Darget, & ne craignez rien pour l'Europe.

LETTRE XLI.

De M. Darget.

Ce 2 mars 1756.

SIRE,

SI jamais j'ai reçu une marque de la bonté infinie de V. M., c'eſt aſſurément dans la manière dont elle daigne me pardonner les deux lettres qu'elle a reçu de moi le même jour, & contenant les mêmes détails de littérature. Je ne puis juſtifier cette apparence d'étourderie, ſi éloignée de mon reſpect pour V. M., qu'en lui diſant la vérité avec cette franchiſe qu'elle aime, & que je lui ai vouée.

Mes alarmes, Sire, ſur la convention de Londres, étoient puiſées dans des ſources plus pures & plus importantes que les propos du peuple; & comme j'envoie cette lettre à Berlin d'une manière ſûre, j'oſerai dire à V. M. qu'il n'y a point d'efforts que les ennemis communs de la France & de V. M. n'aient faits dans cette occaſion, pour ſéparer abſolument des intérêts qui ſont ſi bien faits pour être réunis; & qu'il n'y a point auſſi de moyen de ſéduction que l'on n'ait cherché à employer pour déterminer les eſprits.

Digitized by Google

Ce n'étoit point dans le fond de l'objet, Sire, que ces mêmes ennemis puiſoient leurs dangereux argumens. On convient aſſez univerſellement que V. M. a fait ce que ſes intérêts exigeoient, ſans doute pour le moment préſent, en maintenant en Allemagne une tranquillité qui peut ſi bien ſervir à celle de l'Europe, au moins pour la guerre de terre. C'eſt ſur la forme que l'on s'eſt efforcé d'aigrir les eſprits, & il n'y a point, encore une fois, de propos que les ennemis communs, ou ceux qui tiennent à leurs intérêts, ne ſe ſoient permis, pour couvrir du vernis le plus dangereux le myſtère que V. M. a penſé devoir obſerver dans cette occaſion avec notre cour.

C'eſt dans le fort de ces mouvemens, & pénétré des conſéquences que j'en voyois tirer par les perſonnes même les plus attachées ici aux intérêts de V. M., que j'oſai lui écrire le 6 du mois dernier à mon retour de Verſailles; mais, comme je ſentois bien qu'il pouvoit ne pas me convenir de mettre de pareils objets ſous les yeux de V. M., j'envoyai à M. le baron de Kniphauſen mes deux lettres marquées différemment, en lui obſervant ce que j'oſois mander à V. M. ſur la circonſtance préſente, & que quelque riſque que je puſſe courir vis-à-vis d'elle, en prenant cette liberté, mon zèle m'y faiſoit livrer, s'il penſoit qu'il fût eſſentiel aux intérêts communs, que V. M. fût infor-

Digitized by Google

mée, même par d'autres que par lui, des impressions de notre cour dans ce moment-là. Ce ministre fait mieux qu'un autre, Sire, jusqu'où, sans manquer à mon pays, je porte l'étendue de mes sentimens pour V. M. J'avois marqué ces lettres différemment, afin qu'il jugeât lui-même, d'après ses propres réflexions, laquelle devoit être envoyée, & qu'il brûlât l'autre. C'est sans doute par un mal-entendu de celui qui a fait le paquet, que toutes les deux sont parvenues à V. M. Elle est instruite à présent de la vérité d'un objet qui a dû lui paroître si ridicule, qu'il ne falloit pas moins qu'elle pour l'excuser. Permettez-moi, Sire, d'attribuer ce nouveau témoignage de votre bonté à la connoissance que V. M. a du fond de mon cœur pour elle; je lui demande en grace de me juger toujours d'après ce principe qui ne variera jamais; & je supplie V. M. de me rassurer sur la crainte où je suis, que ma liberté dans cette occasion ne lui ait déplu. Elle est instruite à présent qu'elle n'a point été occasionnée par une prévention qui seroit ridiculement avantageuse de ma part, mais uniquement par mon zèle & mon attachement pour V. M. & pour ma patrie.

Je suis, &c.

Digitized by Google

LETTRE XLII.

Du Roi.

Potsdam, ce 23 mars 1756.

J'Ai reconnu avec grand plaiſir par votre lettre du 2 de ce mois, les ſentimens de zèle & d'attachement que vous m'avez témoignés, & l'empreſſement que vous conſervez à m'en donner des marques convaincantes. Les choſes ſingulières que vous y avez touchées ont trop de rapport à mes intérêts pour ne pas vous remercier de ce que vous avez bien voulu m'en inſtruire. Il n'y a nulle faute commiſe dans l'envoi de vos deux lettres, elles m'ont également fait plaiſir. Soyez aſſuré de ma façon de penſer pour tout ce qui vous intéreſſe, qui ne ſera jamais ſuſceptible de changement.

J'ai aſſez d'ennemis, mon bon Darget, mais je ne les crains pas. Piſſez bien, cela vaut mieux que tous les royaumes du monde.

Digitized by Google

LETTRE XLIII.

Du Roi.

Berlin, ce 2 avril 1763.

JE vous remercie de la part que vous prenez à la paix conclue en dernier lieu. Les vœux que vous me préſentez à cette occaſion ſont le langage de votre cœur, & vous pouvez vous tenir aſſuré que j'y ſuis ſenſible, &c.

LETTRE XLIV.

Du Roi.

Berlin, ce 7 janvier 1768.

J'Ai reçu votre lettre : je vous remercie des vœux que vous faites pour moi, & que je crois ſincères. Je ſouhaite que vous vous portiez bien, que votre vue ſe conſerve. Si vos dents tombent, les miennes éprouvent le même ſort. Tout ce qui exiſte eſt ſujet aux changemens, ainſi vous devez prendre votre parti. La vie, mon bon Darget, eſt une f.... choſe quand on devient vieux ; ou il faut ſe réſoudre à périr tout de ſuite, ou à ſe voir mourir en détail. Mais indépendamment de cela, il y a une manière d'être heureux ; il faut ſe rajeunir idéalement, faire abſtraction de ſon corps, & con-

Digitized by Google

ſerver une gaieté d'eſprit juſqu'à la fin de la pièce, & ſemer de fleurs les derniers pas de ſa carrière ; c'eſt ce que je vous ſouhaite.

LETTRE XLV.

Du Roi.

Potsdam, ce 6 ſeptembre 1771.

C'Eſt avec plaiſir que je défère à la permiſſion que vous me demandez par votre lettre du 16 août dernier, pour votre fils, de pouvoir ſe préſenter à moi pendant le ſéjour qu'il compte de faire dans mes états. Connoiſſant le père, je ſerai également bien-aiſe de voir le fils ; de ſorte que vous n'aurez qu'à me l'adreſſer.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Éloge de Monsieur Jordan, par Fréderic II. Page 5

Correspondance de Fréderic II avec Monsieur Jordan. 17

Correspondance de Fréderic II avec Monsieur Darget. 232

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google